

Département des Géosciences - Unité de Géographie  
Université de Fribourg (Suisse)

## La parole à l'œuvre

*Les discours de la prospective territoriale face à l'étalement urbain*

## THÈSE

présentée à la Faculté des Sciences de l'Université de Fribourg (Suisse) pour  
l'obtention du grade de *Doctor rerum naturalium*

Christian Schubarth  
de Bâle (BS)

Thèse no 1531  
Impression personnelle  
Édition 30.11.2006



Acceptée par la Faculté des Sciences de l'Université de Fribourg (Suisse) sur la proposition de:

Prof. Claude Collet, Université de Fribourg (Suisse), président du jury

Prof. Jean Ruegg, Université de Fribourg (Suisse), directeur de thèse

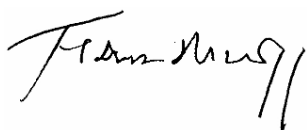
Prof. Bernard Dafflon, Université de Fribourg (Suisse), expert

Prof. Bernard Debarbieux, Université de Genève (Suisse), expert externe

Prof. Michael Koch, Technische Universität Hamburg-Harburg (Allemagne), expert externe

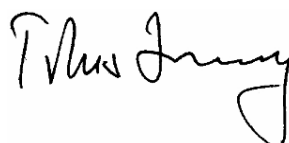
Fribourg, le 8 septembre 2006

Le Directeur de thèse:



Prof. Jean Ruegg

Le Doyen:



Prof. Titus Jenny

Je, soussigné Christian Schubarth, déclare par la présente que j'ai réalisé cette thèse seul et sans appui non autorisé.

Fribourg, le 25 juillet 2006





## Résumé

En urbanisme et en aménagement du territoire, on a assisté ces deux dernières décennies des discours sur les nouveaux territoires. Alors que les propos traditionnels font de la ville leur objet de référence exclusif et s'engagent pour l'urbanisation vers l'intérieur, de façon à empêcher l'étalement urbain, ceux sur les nouveaux territoires se refusent d'ignorer ce phénomène et cherchent de nouvelles approches analytiques et prospectives.

Malgré leur potentiel innovateur et critique, les discours sur les nouveaux territoires sont considérés comme problématique. Par rapport à ceci, les quatre arguments suivants sont essentiels:

- le lien entre l'analyse du réel et la prospective n'est globalement pas thématisé, bien que la plupart des auteurs se définissent comme des interventionnistes;
- les discours s'entendent comme un miroir fidèle de la réalité et ignorent le potentiel conceptuel et méthodologique de la dite crise de la représentation;
- il existe une multitude de néologismes qui désignent les nouveaux territoires mais qui, par leur vocabulaire ambigu et leur abondance, ne rendent pas plus claire la thématique et contribuent, au contraire, à la rendre floue;
- malgré la remise en question de la compréhension classique de la ville, la notion de ville est utilisée systématiquement pour décrire les nouveaux territoires.

Basée sur cette problématique, une compréhension complémentaire des discours sur les nouveaux territoires est recherchée. Dans un premier temps, cet objectif est poursuivi par la confrontation des discours avec des sources théoriques. Les principes de l'analyse du discours de Michel Foucault servent de fondement méthodologique. Mais le concept central est celui de la performativité qui émane de la théorie austinienne des actes de langage. Elle désigne des locutions qui ne décrivent pas seulement la réalité (donc qui sont déterminées par celle-ci dans une relation causale) mais qui, en tant que locutions, sont elles-mêmes des réalités ou ont comme effet une modification de la réalité. La performativité est désormais vue comme une qualité générale de tout usage du langage. Ceci implique que le langage n'est jamais étudié pour lui-même mais en tant que locutions dans leurs contextes sociaux qui leur confèrent leurs sens. Enfin, le principe de symétrie de Bruno Latour doit permettre un nouveau lien entre les discours et leur objet, les nouveaux territoires.

Dans un deuxième temps, une étude de cas examine l'émergence et l'usage du néologisme Glattalstadt (ville de la vallée de la Glatt). Depuis une dizaine d'années environ, des aménageurs, urbanistes et scientifiques désignent par ce néologisme l'aire au nord de Zurich qui se développe intensément. À l'aide de publications, de rapports

## Zusammenfassung

In Städtebau und Raumplanung haben sich in den letzten zwei Jahrzehnten Diskurse über neue Territorien Gehör verschafft. Während die klassische Haltung die Stadt zum alleinigen Referenzobjekt erklärt und sich für Siedlungsentwicklung nach innen stark macht, um «Siedlungsbrei» zu verhindern, weigern sich diejenigen der neuen Territorien, dieses Phänomen zu ignorieren, und suchen nach neuen analytischen, planerischen und entwerferischen Ansätzen.

Trotz ihrem innovativen und kritischen Potential werden die Diskurse über die neuen Territorien als problematisch erachtet. Vier Argumente sind diesbezüglich wichtig:

- die Verbindung zwischen der Analyse des Bestehenden und der Zukunftsforschung wird insgesamt nicht thematisiert, obwohl sich die Mehrzahl der Autoren als Interventionisten zu erkennen geben;
- die Diskurse verstehen sich als unverzerrtes Spiegelbild der Realität und ignorieren das konzeptuelle und methodische Potenzial der so genannten Krise der Repräsentation;
- damit verbunden ist eine Fülle von Wortschöpfungen die die neuen Territorien bezeichnen sollen, wobei aber die Wortspiele und die Vielzahl dieser neuen Begriffe die Thematik nicht klarer machen, sondern im Gegenteil eher dazu beitragen, sie zu erklären;
- trotz der Infragestellung des klassischen Stadtverständnis wird der Begriff Stadt systematisch verwendet, um die neuen Territorien zu beschreiben.

Auf Grund dieser Problematik wird ein weiter führendes Verständnis der Diskurse über neue Territorien angestrebt. Dies erfolgt in einem ersten Schritt durch die Konfrontation der Diskurse mit theoretischen Quellen. Die diskursanalytischen Prinzipien von Michel Foucault dienen als methodisches Fundament. Das zentrale Konzept ist aber die Performativität, das der Austin'schen Sprech-Akt-Theorie entstammt. Sie bezeichnet Äusserungen, die nicht nur die Realität beschreiben (also von ihr kausal bestimmt sind), sondern als Äusserung Realität sind oder eine Modifikation der Realität bewirken. Unterdessen wird Performativität in Sprachphilosophie und -soziologie als generelle Eigenschaft von Sprachverwendung erachtet. Dies bedingt, dass Sprache nie an sich studiert wird, sondern als Äusserungen in ihrem gesellschaftlichen Kontext, welcher ihnen Sinn überträgt. Schliesslich soll mit dem Symmetrieprinzip von Bruno Latour die Verbindung zwischen den Diskursen und den neuen Territorien als Objekt neu ermöglicht werden.

In einem zweiten Schritt untersucht eine Fallstudie das Erscheinen und den Gebrauch des neudeutschen Ausdrucks Glattalstadt. Seit etwa zehn Jahren bezeichnen PlanerInnen, StädtebauerInnen und WissenschaftlerInnen

## Abstract

In urban design and planning, one can observe since 20 years the emergence of discourses about new territories. The traditional attitude considers the city as its exclusive object of reference and fosters the urban containment, in order to prevent sprawl. The one relative to new territories refuses to ignore this phenomenon and investigates new analytical and prospective approaches.

Despite its innovative and critical potential, the discourses about new territories are considered as problematical. Regarding to this, four arguments are essential:

- the relation between the analysis of the real and the prospective is generally not clarified though most of the authors consider themselves as interventionists;
- the discourses understand themselves as a mimetic reflection of reality and ignore the conceptual and methodological potential of the so called crisis of representation;
- in relation to this, there is a high number of new expressions that describe the new territories, but that, through ambiguous language and their abundance, don't clarify the subject and contribute to its vagueness;
- despite the doubts concerning the classical comprehension of the city, the notion of city is systematically used in order to describe the new territories.

Based on this problematic, this work argues for a complementary comprehension of the discourses about new territories. In a first step, this goal is pursued by the confrontation of the discourses with theoretical sources. The principles of discourse analysis of Michel Foucault serve as a methodological basis. The central concept however is the performativity that comes from the Austinian Speech-Act-Theory. It stays for utterances that do not only describe reality (that is to say, that are causally determined by reality), but as utterances are reality or cause a modification of reality. In language philosophy and sociology, performativity is now seen as a general feature of language use. This implies that language is never studied for itself but as utterances in its social context. Finally the principle of symmetry of Bruno Latour should allow a new relation between the discourses and the new territories.

In a second step a case study investigates the emergence and the use of the new expression Glattalstadt (city of the Glatt valley). Since about ten years, planners, urban designers and searchers describe with it the northern outskirts of the greater Zurich area that has been intensely developed. Based on publications, reports and thirteen interviews with key actors, the study analyses the context of the expression. It obtains the three following results: first, Glattalstadt is a city of circumstances where the notion of city makes sense (or not) in relation to some approaches and themes and where the spatial delimitation of the territory is adapted to them; second,



d'étude ainsi que de treize entretiens avec des acteurs clés, l'étude analyse le contexte lié à cette expression. Elle obtient les trois résultats suivants: premièrement, Glattalstadt est une ville de circonstances où la notion de ville fait sens (ou non) par rapport à certaines approches et certains thèmes et où la délimitation spatiale de l'aire s'adaptent; deuxièmement, Glattalstadt contient toujours une vision d'avenir qui complète la représentation au présent et qui contribue activement à la construction du territoire; troisièmement, le nombre croissant des travaux scientifiques génère une laboratorisation du lieu ce qui modifie la référentialité du savoir élaboré.

De manière générale, les discours sur les nouveaux territoires sont compris comme des discours à l'œuvre où la description du réel contribue aux mutations territoriales. Ils correspondent à la tradition de l'urbanisme exogène et orienté Top-Down où une structure conceptuelle est plaquée sur un territoire. Par contre, au moment où les discours sont confrontés à cette réalité, comme par exemple dans la vallée de la Glatt, des frottements avec des éléments endogènes et orientés Bottom-Up ont lieu.

#### Mots Clés

Aménagement du territoire  
Analyse du discours  
Centre – périphérie  
centripète - centrifuge  
Compromis moderniste  
Edge City  
Étalement urbain  
exogène - endogène  
Generic City  
Glattalstadt  
Langage  
Métapole  
Métropole Suisse  
Performativité  
Pratiques  
Représentations  
Territoire  
Urbanisme  
Ville compacte  
Zwischenstadt

damit das Gebiet nördlich von Zürich zwischen Oerlikon und dem Flughafen Kloten, das sich rasant entwickelt. An Hand von Publikationen, Rapporten sowie dreizehn Interviews mit Schlüsselakteuren analysiert die Studie den Kontext, der mit dem Ausdruck verbunden ist. Sie kommt zu den drei folgenden Resultaten: erstens handelt es sich bei Glattalstadt um eine Umstand bezogene Stadt, wobei der Begriff Stadt je nach Ansatz oder Thema Sinn macht oder eben auch nicht und wo sich die räumlichen Grenzen des Gebiets entsprechend anpassen; zweitens beinhaltet Glattalstadt immer eine Zukunftsvision zusammen mit der Realität der Gegenwart, womit der Ausdruck aktiv an der Gestaltung des Territoriums «mitbaut»; drittens bringt die zunehmende Zahl an wissenschaftlicher Arbeit eine Laboratorisierung des Orts mit sich, was die Referenzialität des erarbeiteten Wissens entsprechend verändert.

Generell werden die Diskurse über neue Territorien als Sprache am Werk verstanden, wobei die Beschreibung der Realität zum Wandel des Territoriums beiträgt. Sie entsprechen der Tradition des exogenen, Top-Down orientierten Städtebaus, bei welchem ein Konzeptgerüst einem Territorium aufgesetzt werden soll. Sobald die Diskurse dann mit dieser Realität zusammentreffen, wie zum Beispiel im Glattal, kommt es zu Reibungen mit endogenen, Bottom-Up bestimmten Elementen.

#### Schlüsselbegriffe

Diskursanalyse  
Edge City  
exogen - endogen  
Generic City  
Glattalstadt  
Handlung  
Kernstadt  
Metapolis  
Metropole Schweiz  
Moderner Kompromiss  
Performativität  
Raumplanung  
Repräsentationen  
Siedlungsbrei  
Sprache  
Städtebau  
Territorium  
zentripetal - zentrifugal  
Zentrum - Peripherie  
Zwischenstadt

Glattalstadt contains always a vision of future that completes the representation of the present and that contributes actively to the construction of the territory; third, the raising number of scientific works generates a laboratorisation of the place that modifies the referentiality of the elaborated knowledge.

From a general point of view, the discourses about new territories are understood as discourses at work where the description of reality contributes to the territorial transformations. They correspond to the tradition of a exogenous and Top-Down oriented urban design where a conceptual structure is put on a territorial reality. As soon as these discourses are confronted with this reality, like in the Glatt valley, on can observe frictions with endogenous, Bottom-Up based elements.

#### Key Words

Discours Analysis  
Centre – Outskirts  
centripetal - centrifugal  
Core City  
Edge City  
exogenous - endogenous  
Generic City  
Glattalstadt  
Language  
Metapolis  
Metropolis Switzerland  
Modern compromise  
Performativity  
Practices  
Representations  
Spatial Planning  
Territory  
Urban Design  
Urban Sprawl  
Zwischenstadt



Remerciements à:

- l'Office fédéral de l'éducation et de la science qui a financé l'enquête de terrain dans le cadre de l'action Cost C10 «Outskirts of European Cities»
- Bernard Dafflon, Bernard Debarbieux, Michael Koch et Jean Ruegg, membres du jury de thèse
- Lorenza Mondada, Ola Söderström et Jean Widmer, consultants pour le travail de recherche
- Frederic Auderset, civiliste, pour sa collaboration aux entretiens avec les habitants de la vallée de la Glatt
- aux interlocuteurs rencontrés dans l'étude de cas dont la disponibilité et la participation à la réflexion menée a rendu possible ce travail
- Marc Bailleux, Lorenzo Malaguerra, Gilles Rudaz et Joëlle Salomon Cavin, lecteurs critiques et correcteurs
- Bernadette Fülcher, Véronique Merckx, Daniel Roos, Maresa Schumacher et Franziska Stärk pour le soutien logistique pendant l'étude de cas

Remarques techniques:

L'astérisque \* renvoie à une définition dans le glossaire.

Par rapport aux néologismes, le principe d'écriture suivant est respecté:

- «Zwischenstadt» entre guillemets désigne le livre intitulé Zwischenstadt
- La Zwischenstadt à elle toute seule désigne l'objet territorial que l'auteur décrit par cette expression
- l'expression Zwischenstadt / le néologisme Zwischenstadt renvoie au mot (à l'objet linguistique)



# Plan

## **0. INTRODUCTION..... - 8 -**

## **1. CINQ DISCOURS SUR LES NOUVEAUX TERRITOIRES ..... - 15 -**

- 1.1. «METAPOLIS OU L'AVENIR DES VILLES» DE FRANÇOIS ASCHER ..... - 15 -**
- 1.2. «ZWISCHENSTADT» DE THOMAS SIEVERTS ..... - 23 -**
- 1.3. «GENERIC CITY» DE REM KOOLHAAS ..... - 32 -**
- 1.4. «METROPOLE SUISSE: CHARTE POUR L'AVENIR D'UNE SUISSE URBAINE» ..... - 37 -**
- 1.5. UN TERRITOIRE NOMME GLATTALSTADT ..... - 40 -**

## **2. PROBLEMATIQUE ET RESSOURCES THEORIQUES..... - 55 -**

- 2.1. CRITIQUE DES DISCOURS SUR LES NOUVEAUX TERRITOIRES ..... - 55 -**
  - 2.1.1. CRITIQUE DU CONTENU ..... - 56 -
  - 2.1.2. CRITIQUE DE LA FORME ..... - 62 -
  - 2.1.3. CRITIQUE DES ENJEUX ..... - 64 -
  - 2.1.4. NOUVEAUX TERRITOIRES: UN DISCOURS NEO-REALISTE?..... - 69 -
- 2.2. QUELLE POSITION FACE A LA VILLE?..... - 73 -**
  - 2.2.1. EXEMPLE: LOS ANGELES, PARADIGME DE LA VILLE SANS CENTRE? ..... - 76 -
  - 2.2.2. EXEMPLE: LES DISCOURS CONTEMPORAINS SUR LA VILLE EN SUISSE..... - 81 -
  - 2.2.3. ASPECTS ESSENTIELS POUR CE TRAVAIL ..... - 83 -
- 2.3. CRISE DE LA REPRESENTATION..... - 84 -**
  - 2.3.1. FOUCAULT: L'ANALYSE DU DISCOURS COMME METHODE..... - 86 -
  - 2.3.2. VILLE, TERRITOIRE, URBANISME ET LE TOURNANT DISCURSIF ..... - 89 -
  - 2.3.3. LE COMPROMIS MODERNISTE ..... - 93 -
- 2.4. PERFORMATIVITE: LA PAROLE COMME ACTION ..... - 98 -**
  - 2.4.1. PERFORMATIVITE CHEZ JOHN L. AUSTIN..... - 98 -
  - 2.4.2. VILLE, TERRITOIRE, URBANISME ET LE TOURNANT PERFORMATIF ..... - 103 -
    - 2.4.2.1 Contexte, discours et performativité: l'exemple Rem Koolhaas ..... - 106 -
  - 2.4.3. PERFORMANCES ET PRATIQUES..... - 111 -
    - 2.4.3.1. Performance artistique ..... - 112 -
    - 2.4.3.2. Performance/pratiques dans les sciences sociales ..... - 114 -
    - 2.4.3.3. Performances, pratiques et performativité..... - 118 -
  - 2.4.4. RUPTURES PERFORMATIVES..... - 121 -
    - 2.4.4.1. Performativité possibilité..... - 121 -
    - 2.4.4.2. Performativité rentabilité ..... - 125 -
    - 2.4.4.3. Performativité suggestivité..... - 127 -
    - 2.4.4.4. Éléments retenus: la performativité, une intentionnalité?..... - 133 -
  - 2.4.5. PERFORMATIVITE ET SYMETRIE ..... - 138 -
- 2.5. BILAN INTERMEDIAIRE ET PERSPECTIVES OPERATIONNELLES..... - 143 -**



### **3. ÉTUDE DE CAS: GLATTALSTADT..... - 150 -**

#### **3.1. LA LOCALISATION DE LA PROBLEMATIQUE GENERALE ..... - 150 -**

#### **3.2. GLATTALSTADT DANS LE DISCOURS PROFESSIONNEL..... - 157 -**

##### **3.2.1. RENCONTRER LES ACTEURS ..... - 158 -**

##### **3.2.2. MOTS ET RESSOURCES LEXICALES ..... - 163 -**

###### **3.2.2.1. Mots de la vallée de la Glatt (dans les sources écrites) ..... - 163 -**

###### **3.2.2.2. Ressources lexicales (dans les entretiens) ..... - 166 -**

##### **3.2.3. DECRIRE LA GLATTALSTADT ..... - 170 -**

###### **3.2.3.1. Éléments pour un ensemble ..... - 171 -**

###### **3.2.3.2. Configurations spatiales..... - 172 -**

###### **3.2.3.3. Références aux villes..... - 178 -**

###### **3.2.3.4. Délimitations et frontières de la Glattalstadt ..... - 183 -**

###### **3.2.3.5. Rapports Zurich - Glattalstadt ..... - 186 -**

###### **3.2.3.6. Identités de la Glattalstadt..... - 190 -**

###### **3.2.3.7. Conclusions sur la description..... - 191 -**

##### **3.2.4. GLATTALSTADT ET SON CONTEXTE ..... - 193 -**

###### **3.2.4.1. Glattalstadt s'invente et se diffuse ..... - 193 -**

###### **3.2.4.2. Glattalstadt se pratique ..... - 196 -**

###### **3.2.4.3. Glattalstadt se «laboratorise»..... - 198 -**

###### **3.2.4.4. Glattalstadt se critique ..... - 203 -**

###### **3.2.4.5. Glattalstadt se projette..... - 205 -**

###### **3.2.4.6. Glattalstadt se mobilise ..... - 208 -**

##### **3.2.5. CONCLUSION: GLATTALSTADT, LA PAROLE A L'ŒUVRE ..... - 218 -**

#### **3.3. GLATTALSTADT ET SES HABITANTS ..... - 221 -**

##### **3.3.1. PREMIERE SERIE D'ENTRETIENS ..... - 224 -**

###### **3.3.1.1. Exploitation des entretiens ..... - 226 -**

###### **3.3.1.2. Conclusions intermédiaires..... - 237 -**

##### **3.3.2. DEUXIEME SERIE D'ENTRETIENS ..... - 238 -**

###### **3.3.2.1. Entretiens ..... - 239 -**

###### **3.3.2.2. Remarques finales pour l'axe de recherche..... - 242 -**

#### **3.4. RESULTATS DE L'ETUDE EMPIRIQUE ..... - 245 -**

##### **3.4.1. GLATTALSTADT, UNE VILLE DE CIRCONSTANCES ..... - 245 -**

##### **3.4.2. GLATTALSTADT, UNE RESSOURCE EXOGENE ..... - 247 -**

##### **3.4.3. GLATTALSTADT, UN LABORATOIRE ..... - 249 -**

### **4. CONCLUSION..... - 251 -**

#### **4.1. ÉVALUATION DES HYPOTHESES DE TRAVAIL ..... - 251 -**

#### **4.2. RECOMMANDATIONS OPERATOIRES ..... - 256 -**

### **5. ANNEXES..... - 261 -**

#### **5.1. BIBLIOGRAPHIE ..... - 261 -**

##### **5.1.1. CORPUS D'ANALYSE DE SOURCES ECRITES (GLATTALSTADT) ..... - 261 -**

##### **5.1.2. BIBLIOGRAPHIE GENERALE..... - 269 -**

#### **5.2. GLOSSAIRE DES TOPONYMES ET EVENEMENTS ..... - 278 -**

#### **5.3. INVENTAIRE DES EXPRESSIONS «NOUVEAUX TERRITOIRES» ..... - 280 -**

#### **5.4. CV CHRISTIAN SCHUBARTH ..... - 282 -**



## **0. INTRODUCTION**

En urbanisme et en aménagement du territoire<sup>1</sup>, on a vu apparaître ces deux dernières décennies des discours sur les «nouveaux territoires». Cette expression n'est pas une notion établie: je m'en sers ici de générique pour le nombre élevé des discours représentés par toute sorte d'appellations, concepts, jeux de mots et métaphores. Selon ces discours, l'urbanisme classique serait impuissant face aux enjeux contemporains du développement territorial car il fait de la ville compacte son seul objet de référence et s'engage pour une urbanisation vers l'intérieur, de façon à empêcher ou, du moins, à freiner l'étalement urbain. Par opposition, les discours sur les nouveaux territoires se refusent à ignorer ce phénomène et cherchent des nouvelles approches analytiques et prospectives.

Au-delà de l'exposition dans des livres, des articles de revue, des sites Internet, des colloques ou des enseignements, ces discours brillent par l'abondance d'expressions conçues expressément pour désigner l'objet territorial en question. L'exemple principal pour ce travail est Glattalstadt (ville de la vallée de la Glatt) qui servira d'objet d'étude dans la partie empirique. Il se réfère à l'aire au nord de Zurich qui, au niveau de la Suisse, a vécu la croissance économique la plus élevée des années 1990 et l'urbanisation la plus forte de ces vingt dernières années. En tant qu'expression, Glattalstadt surprend car elle associe le mot ville au toponyme traditionnel. Nouvelle réalité? Jeu de mots naïf? Oxymoron? S'il n'est pas évident d'en choisir l'une ou l'autre qualité, l'ambiguïté semble être représentative pour l'ensemble de ces néologismes, également pour ceux qui sont purement théoriques et ne désignent pas une condition territoriale locale.

L'étalement des villes n'est certainement pas un phénomène récent mais s'est accéléré ces dernières décennies. En même temps, les processus d'étalement et les modalités de représentation, d'appartenance et d'identité spatiales se sont diversifiés et fragmentés. Pour ces raisons, de nombreux spécialistes doutent que les typologies spatiales dichotomiques centre / périphérie et ville / campagne, représentatives de la pensée urbaine du 20<sup>e</sup> siècle, soient encore pertinentes. Les frontières se brouilleraient, les qualités spécifiques alterneraient ou se superposeraient. Que sont,

---

<sup>1</sup> Le lecteur verra que le long du texte, je mentionnerai souvent ensemble ces deux disciplines, proches l'une de l'autre. Souvent aussi, elles seront discutées indépendamment. Une séparation explicite est difficile à tracer mais deux approches peuvent être distinguées: celle morphologique portant sur la forme et le façonnage du territoire, et celle socio-économique portant sur les usages, les besoins et les valeurs. Le quotidien professionnel veut que la première soit plutôt rattachée aux (architectes-)urbanistes, alors que la deuxième, relevant des sciences humaines, concerne plus souvent les aménageurs.

Une autre expression courante dans ce travail est celle de la prospective territoriale. Utilisée depuis quelques années par des spécialistes (par exemple par la DATAR [Délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale] en France, elle sert ici à fédérer les différentes disciplines et les différentes modalités d'anticipation des conditions territoriales futures (le plan, le projet, le scénario, le pronostic, le calcul de probabilité...). Dans l'ensemble, ce seront les deux premières qui seront discutées le plus ici.



par exemple, les stations de ski: des villes en hiver, des villages de montagne les autres saisons? Peut-on encore parler de commune de banlieue si celle-ci dispose d'autant de places de travail que de résidents? Faut-il considérer les surfaces agricoles comme des parcs urbains puisque l'agriculture produit de moins en moins de denrées alimentaires et se reconvertit dans le maintien de la biodiversité, le tourisme et les loisirs?

Le questionnement quant aux nouveaux territoires porte essentiellement sur leur compatibilité avec les enjeux du développement durable. Les modes de vie sont liés à une mobilité importante où la voiture domine les autres modes de déplacement. La construction de l'habitat individuel entraîne une réduction des surfaces agricoles et naturelles, donc le gaspillage d'une ressource première. Outre la question de sa disponibilité (que faire le jour où tout sera occupé?), on en observe les conséquences écologiques aujourd'hui déjà: par exemple, les crues et inondations, devenues plus fréquentes ces dernières années en Europe, sont souvent expliquées par l'incapacité croissante du sol à retenir les eaux pluviales. Les faibles densités d'habitation, caractéristiques de l'extension urbaine, rendent coûteuses la réalisation d'équipements publics. Ceci concerne notamment les transports en commun. L'autorité communale, rendue responsable des conditions cadre pour l'urbanisation éparpillée (notamment dans les pays fédéralistes comme la Suisse ou l'Allemagne) par la mise à disposition généreuse de terrains à bâtir et une fiscalité alléchante, fait l'objet de critiques. Les villes se plaignent de devoir assumer, avec des moyens réduits, des infrastructures sociales pour l'ensemble du territoire.

Ces motifs ne plaident-ils pas pour une ville compacte, avec des densités suffisamment élevées pour supporter des équipements publics rentables, partagés et à la portée de tout le monde? Car c'est bien cela, le propos de la ville compacte: un espace habité délimité qui rend inutile le gaspillage délibéré du sol et qui, grâce à la proximité des activités quotidiennes, rend possible une mobilité moins polluante. On peut donc s'étonner de l'émergence d'un autre discours, d'autant plus que celui-ci ne rejette pas les propos de la non-viabilité de ces modes de fonctionnement territorial. Pourquoi alors y a-t-il deux discours différents? En quoi diffèrent-ils? La démarche vise-t-elle juste à prendre en compte un phénomène territorial mais sans formuler une esquisse de prospective? S'agit-il d'un nouveau pragmatisme par lequel on chercherait à atteindre les mêmes buts avec d'autres moyens, une critique du discours pour la ville compacte, constatant que, si la fin en soi est valable, les moyens choisis ne le sont pas? Ou s'agit-il d'une démarche fondamentalement différente qui dénonce la ville compacte comme obsolète, inutile, voire contreproductive et qui développe une vision des nouveaux territoires capables de marier l'hétérogénéité, l'étalement et la durabilité?



L'enjeu de mon travail ne réside pas dans la vérification ou la défense de l'une ou l'autre position mais dans l'interrogation de l'ampleur, du fonctionnement et de la portée des discours sur les nouveaux territoires. Ces derniers se veulent innovateurs quant aux problématiques contemporaines et jugent obsolète la ville compacte comme propos exclusif de développement territorial. C'est pour cette raison que le point de départ se situe dans le créneau du discours et des représentations qu'on se fait des territoires et de leurs problèmes. Par cette approche, je reconnais quatre éléments problématiques qui forment le fil conducteur de mon analyse. Ils sont basés sur le constat général que la compréhension réaliste<sup>2</sup>, mimétique des discours est insuffisante. En même temps, ce réalisme semble être revendiqué – plus ou moins explicitement – par ces mêmes discours, former la base des discussions qui sont menées par les spécialistes du territoire et se proposer comme grille de validation. Dans ce sens aussi, les discours sur les nouveaux territoires s'inscrivent dans une tradition interventionniste de l'urbanisme.

Ces quatre éléments peuvent être résumés de manière suivante (ils seront repris de manière plus détaillée dans la suite du développement):

- la différence entre l'analyse du réel existant et l'esquisse de prospective ainsi que l'interaction entre ces deux sphères qui, en général, sont passées sous silence;
- une approche mimétique du monde (où la description correspond parfaitement aux réalités) et, avec cela, un manque de prise en compte de la crise de la représentation<sup>3</sup> en tant que potentiel conceptuel et méthodologique pour l'analyse du réel et la prospective;
- la présence abondante des néologismes, relevant en général de jeux de mots, qui sont censés désigner cette nouvelle réalité territoriale mais dont le nombre élevé annule la clarté des propos; on dirait alors que la pratique d'inventer des expressions est plus importante que ce qu'elles doivent exprimer;
- finalement, la réitération systématique de la notion de ville comme principe de lecture dominant pour traiter d'une réalité territoriale qui remet justement en question la ville.

Mon travail se concentre sur les discours sur les nouveaux territoires et développe une problématique immanente à ceux-ci. Il ne choisit donc pas l'approche comparative avec les discours sur la ville compacte comme principe analytique central. Par ailleurs, le questionnement à partir du discours ne se limite pas au texte, à la parole et à son

---

<sup>2</sup> «Le réalisme, ou être réaliste, consiste à croire en l'existence donnée des objets à connaître, indépendante de la connaissance que peut en développer un sujet connaissant» (Lévy & Lussault 2003, p.765).

<sup>3</sup> La crise de la représentation, formule d'usage dans les sciences humaines, désigne un ensemble de travaux qui remettent en question la souveraineté absolue des démarches mimétiques. Le chapitre 2.3. lui est consacré.



contenu mais prend en compte les locuteurs, leurs intérêts, leurs fonctionnements, leurs lieux et leurs temporalités.

Aux quatre points problématiques énoncés correspondent les quatre hypothèses de travail suivantes:

- Les discours sur les nouveaux territoires sont des discours à l'œuvre. Ils servent à décrire le réel autant qu'à contribuer à la construction des territoires en question. Cette double capacité réside précisément dans l'interaction entre ces dimensions descriptive et performative. La possibilité de construire à l'aide du langage, par sa performativité, tient à la qualité descriptive du langage et à l'ambition descriptive des locuteurs et ne s'oppose pas à elle.
- Les discours sur les nouveaux territoires s'inscrivent dans la tradition de l'urbanisme du geste unique. Il s'agit d'une démarche classiquement moderne selon laquelle on est à la recherche de la solution exclusive et souveraine pour résoudre les problèmes. Il correspond à la tradition exogène de l'urbanisme où une idée externe est plaquée sur une condition territoriale. C'est, en même temps, la réaffirmation d'un urbanisme d'experts (par rapport, par exemple, à un urbanisme participatif).
- Les gestes discursifs des néologismes veulent synthétiser la problématique et les paradoxes. Ils symbolisent l'urbanisme du geste unique (il suffit d'un seul mot pour tout dire) et contribuent à sa reproduction. Il y a réciprocity entre les flous sémantiques et l'abondance des néologismes.
- Le recours à la ville, effectué à la manière d'un réflexe, entraîne une compréhension de la ville comme principe disciplinaire pour la maîtrise de nouveaux territoires qui sont conçus comme étant explicitement différents de la ville compacte. En même temps, il fait de la ville compacte un simulacre qui idéalise son passé.

Ces quatre hypothèses sont énoncées ici sans que je fournisse au lecteur tous les éléments pour situer le bien-fondé de ma démarche. Le développement qui suit a pour tâche d'épaissir les contenus. Ainsi, la partie théorique du travail peut être vue comme une problématisation prolongée de la thématique.

Trois parties constituent le développement de ce travail. La première présentera cinq exemples de discours sur les nouveaux territoires. Il s'agit de contributions qui ont marqué les débats par leur originalité et leur présence récurrente. Elles relèvent, chacune à sa manière, d'une préoccupation de prospective et d'aménagement mais s'attachent tout d'abord à observer le réel existant. Elles répondent, par ailleurs, et sans forcément le vouloir, à la version européenne et suisse de la controverse. Finalement, ce choix s'explique par la concision de l'expression clé des propos. Il ne semble, en effet, pas toujours évident de savoir si ces néologismes doivent représenter au mieux l'objet traité ou si, par opposition, il faut plutôt y voir des labels soutenant



également la notoriété des auteurs. De même, ces cinq expressions sont représentatives des jeux de mots et du flou sémantique. Ceci revient à dire que ces exemples ne sont pas choisis par hasard. L'objectif est de familiariser le lecteur avec la problématique tout en soulignant l'hétérogénéité des démarches qui fondent l'ensemble. «Métapolis» de François Ascher (1995) privilégie une démarche visant à circonscrire le phénomène de l'urbanisation contemporaine dans son ensemble: c'est la démarche du traité scientifique. «Zwischenstadt» de Thomas Sieverts (1997) relève du registre de l'essai. «Generic City» de Rem Koolhaas (1995) se veut polémique. La charte de l'association *Métropole Suisse* témoigne d'un engagement et d'une volonté de communication. Dans le cas de la vallée de la Glatt et l'expression Glattalstadt, finalement, j'aborde les nouveaux territoires à partir d'un espace concret et de ses problèmes au quotidien. Il est présenté à l'aide de plusieurs sources. Ce dernier exemple est également l'occasion de déborder de la sphère discursive pour se rapprocher du territoire concret.

La deuxième partie liera une critique des discours sur les nouveaux territoires aux sources théoriques explicatives. Je la considère comme le développement de la problématique proprement dite. Elle consistera à questionner ces discours au-delà de leurs contenus mimétiques, c'est-à-dire des représentations des nouveaux territoires en tant que réalité spatiale contemporaine. La problématisation sera d'abord immanente aux discours, une argumentation essentiellement formulée à partir d'eux et non à l'aide d'autres ressources. Cette critique rejoindra les quatre éléments problématiques déjà énoncés. Ce ne sera que par la suite qu'elle sera complétée par des ressources théoriques qui se proposent comme des outils d'analyse. Ces ressources expliquent le langage et le discours comme une pratique sociale: afin de comprendre un discours, il ne faut donc pas simplement se tenir à ce qui est dit ou écrit mais prendre en compte les contextes dans lequel il est utilisé et les raisons qui motivent l'usage de tel ou tel propos. Pour comprendre un discours, on se déplace alors du langage au sens strict vers les personnes qui l'utilisent et vers l'environnement dans lequel il est produit. Deux matériaux conceptuels sont essentiels à cette démarche: le premier est la performativité, concept opératoire principal pour observer le langage à l'œuvre dans son contexte. Émanant des approches pragmatiques de la linguistique et de la philosophie, elle est entendue comme une propriété générale du langage. La deuxième ressource correspondra à une série de concepts de Bruno Latour (2001, 1999, 1991) qui s'intéresse aux processus constitutifs du savoir. Ainsi celui-ci n'est plus compris comme une donnée mais façonné par les pratiques scientifiques et par sa confrontation avec le reste de la société.

La troisième partie rendra compte de l'étude de cas portant sur l'usage de l'expression Glattalstadt et les acteurs clés du territoire en question en matière d'urbanisme et



d'aménagement. Elle interrogera l'émergence de cette appellation et les pratiques discursives qui y sont liées. La possibilité de localiser les discours (c'est-à-dire le fait que ce néologisme désigne un territoire concret) ne permettra pas seulement de mesurer leur impact dans les discussions pratiques, les réalisations d'équipements et la gouvernance mais aussi de préciser certaines interrogations qui ne se manifestent pas, tant que les discours se limitent à la théorie. La partie principale de l'enquête sera consacrée au langage des acteurs professionnels (je les appelle les introduits), par l'analyse de leurs écrits et d'entretiens menés avec eux. Une partie complémentaire s'intéressera aux habitants du territoire en question, rencontrés au moyen d'entretiens également, à leurs représentations, à leurs pratiques et à leurs réactions face aux discours des introduits et aux mutations territoriales.

Voici, en quelques mots, le déroulement de ce travail. Avant de laisser la place aux exemples de discours sur les nouveaux territoires, je me permets encore deux remarques qui, à l'apparence formelle, sont néanmoins importantes pour la suite. Premièrement, bien que le travail se place d'emblée dans une question de discours, je ne prétends pas que les questions d'urbanisme et d'aménagement du territoire ne sont qu'une affaire de discours. Au contraire, je pars du principe que le territoire existe en tant qu'objet. Il est davantage qu'un prétexte, aussi bien pour mon étude que pour les discours et leurs locuteurs sur lesquels porte mon étude. Je n'introduis cependant pas de hiérarchie entre le territoire – espace terrestre matériel et habité (au sens, intentionné et pratiqué par l'humain) – et ses représentations (dont les discours) mais me concentre sur les échanges réciproques et variés (itératifs) entre les deux, prétendant que ce sont ces échanges qui sont constitutifs de cet objet qu'on a coutume d'appeler le territoire.

La deuxième remarque a trait au positionnement disciplinaire de ce travail. Il s'inscrit dans le registre de la géographie humaine et correspond, au niveau de sa structuration et par le recours à des hypothèses de travail, à une démarche typique des sciences humaines empiriques. Il se réfère à ces dernières par la plupart des ressources théoriques opératoires. Par contre, en ce qui concerne l'espace terrestre, objet propre à la géographie, la plupart des sources proviennent de l'urbanisme et, plus particulièrement, d'un urbanisme proche des approches de l'architecture. Ceci peut donner l'impression qu'une méthode générale des sciences sociales serve à analyser un discours d'architectes, à partir de quoi la géographie – et son objet central, l'espace terrestre – n'aurait qu'un statut intermédiaire ou prétextuel. Mon objectif est, là encore, d'éviter des hiérarchies entre les disciplines. Si je me positionnais explicitement du côté des sciences sociales et de la géographie, je craindrais porter un préjugé sur les discours des architectes-urbanistes; préjugé basé sur la représentation que ceux-ci seraient forcément différents. Cette distinction a-t-elle alors lieu d'exister?



Je ne voudrais pas l'ignorer: il est certain qu'elle existe par le fait que de nombreux acteurs y recourent et s'y identifient. Mais je souhaite éviter une orientation de mon argumentation en m'intégrant dans l'un des deux camps et en devant répondre aux exigences souveraines formulées par celui-ci.

Ce positionnement correspond également à mes propres expériences dans ces disciplines et en lien avec les nouveaux territoires. Dans mes études principales en géographie humaine, il y a un peu plus que dix ans, la problématique de l'étalement urbain était inexistante. Par la suite, lors d'un engagement dans une galerie de photographies, j'ai été confronté à la renaissance de la photographie de paysage en lien avec l'étalement urbain; photographie qui interrogeait les catégories esthétiques qui pouvaient s'y référer. Le beau et le laid ne semblaient, dans ces cas-ci, plus correspondre à ce que les photographes rapportaient de leurs excursions de terrain. Dans le cadre d'un postgrade en architecture, orienté lui sur la démarche du paysage, le travail de projet s'insérait dans ces espaces de l'étalement urbain: je me retrouvai alors une fois à projeter des unités d'habitation dans un tissu morphologique déchiré mais situé à dix minutes de voiture du centre-ville de Genève, une autre fois à penser les économies et écologies agricoles face à la pression immobilière. C'est à cette occasion que je découvris les discours sur les nouveaux territoires. Je constatai alors que mon vocabulaire appris lors de mes études de géographie était insuffisant pour aborder ces discours et les problématiques qu'ils développaient. Je commis pourtant l'erreur de l'expliquer par la différence des milieux: puisque les architectes sont différents des géographes, ils doivent bien parler un autre langage. Baignant, depuis, dans les deux eaux de l'architecture et de la géographie, je pressens les différences d'expression plutôt par des questions de personnalité ou de volonté de distinction de la part de certains acteurs que par la différence des approches. Opérant ici en tant que géographe, je ne peux pourtant pas faire abstraction de mes expériences de projeteur-architecte. L'argumentation relevant des sciences sociales détermine bien entendu le contenu du travail mais ne se veut certainement pas exclusive.



# 1. Cinq discours sur les nouveaux territoires

## 1.1. «*Métapolis ou l'avenir des villes*» de François Ascher

Les différentes contributions de François Ascher ont passablement influencé les discussions autour de l'urbanisme en France. La présence de cet auteur a permis de faire connaître l'expression «métapole» qu'il développe dans un livre publié en 1995. Plutôt copieux (presque 300 pages), il circonscrit la question de la ville dans le monde contemporain. On peut le sous-diviser grossièrement en trois tiers: un premier qui place la métapole dans son contexte (essentiellement historique et épistémologique), un deuxième qui identifie les logiques de société et le rôle de l'État et des institutions y relatifs, un troisième qui s'intéresse aux propos prospectifs propres à la métapole.

Métapole est composée des parties méta (ce qui dépasse) et polis (ville). En rappelant l'étymologie de métropole et *métropolis*, Ascher tient ainsi à la référence à la Polis grecque. On peut donc supposer qu'il met de manière implicite le doigt sur la dimension politique de son propos.

La brève introduction est un positionnement clair quant à la valeur de la ville aujourd'hui. Elle serait accusée d'être responsable d'une série de maux, comme la désertification des territoires ruraux, la dissolution du tissu social, la violence, la drogue ou les problèmes environnementaux. «Cette mise en accusation des grandes villes puise dans un imaginaire ancien, dont Babel est probablement une des premières expressions; car Babel est bien l'archétype de la grande ville qui réunit les hommes dans un projet d'émancipation par rapport à Dieu, à la nature. (...) Doit-on pourtant, à l'image de ce qu'il serait survenu à Babel, pronostiquer que les métropoles et autres mégalofoles sont condamnées?» (Ascher 1995, pp.9s.). La crainte serait formulée par les politiciens autant que par les scientifiques et les urbanistes qui, en tentant de s'y opposer, «...font et refont la ville comme autrefois.» Ils encourageraient ainsi un aménagement du territoire «...qui aurait pour principe 'l'équilibre', et pour priorité le rural et l'urbain profonds.» Ces préjugés feraient que la condition territoriale contemporaine ne peut pas être analysée de manière pertinente. «L'objectif premier de ce livre est donc (...) d'analyser la dynamique actuelle de concentration des hommes, des activités et des richesses dans les grandes villes» (Ascher 1995, p.10 pour les trois citations). «L'hypothèse centrale (...) est qu'émerge une nouvelle forme urbaine, que nous avons appelée 'métapole', car elle semble dépasser et englober de divers points de vue, les métropoles que nous connaissions jusqu'à présent» (Ascher 1995, p.11).

Le premier concept qu'Ascher interroge est néanmoins celui de métropole. Elle serait liée au vingtième siècle et désigne les agglomérations urbaines les plus grandes (au moins plusieurs centaines de milliers d'habitants) et les plus dynamiques (elles sont



multifonctionnelles et entretiennent des échanges économiques et sociaux à l'échelle internationale). Or on constaterait que le processus de métropolisation (ce qui produit les métropoles) dépasse les étendues spatiales des métropoles: si métropole allait de pair avec concentration, la métropolisation récente produirait un étalement des activités à faible densité. «La complexité de ces nouveaux espaces urbains rend alors difficiles tant leur définition géographique et statistique que leur représentation» (Ascher 1995, p.34).

Métapole est l'appellation nouvelle qui devrait aider à combler ce manque. Ascher en donne une définition provisoire: «...l'ensemble des espaces dont tout ou partie des habitants, des activités économiques ou des territoires sont intégrés dans le fonctionnement quotidien (ordinaire) d'une métropole. Une métapole constitue généralement un seul bassin d'emploi, d'habitat et d'activités. Les espaces qui composent une métapole sont profondément hétérogènes et pas nécessairement contigus. Une métapole comprend au moins quelques centaines de milliers d'habitants» (Ascher 1995, p.34). Une conséquence première de cette nouvelle représentation du territoire serait l'invalidité croissante des modèles urbains hiérarchiques (comme celui de Christaller<sup>4</sup>). En effet, les nouveaux transports rapides à longue distance (Ascher mentionne notamment les trains à grande vitesse) auraient encore renforcé les contrastes.

«En esquisant une notion aussi globale que celle de métapole, nous prenons en fait position dans le débat fondamental sur l'avenir des villes: vont-elles concentrer toujours plus les hommes et les activités? Ou vont-elles périr de leur croissance...?» La question est essentielle pour Ascher afin de se distancier du courant dit post-urbain<sup>5</sup> qui «...reprend la thèse classique de la dislocation de la ville par les effets décentralisateurs et délocalisateurs des technologies nouvelles de transport et de communication. Cette thèse (...) nous paraît erronée et nous nous efforcerons de le montrer» (Ascher 1995, p.37 pour les deux citations). Ascher reconnaît des nouvelles formations urbaines par le régime de la métapolisation et y voit la continuité de la ville. La métropolisation et la métapolisation correspondraient chacune à une étape de l'histoire de la ville.

Ascher consacre le deuxième chapitre à l'importance des télécommunications, ce qui conforte son pari pris urbain dans l'analyse du territoire. Les post-urbains auraient

---

<sup>4</sup> La théorie des lieux centraux de Walter Christaller «prétend décrire et expliquer l'organisation hiérarchique des centres dans un espace et la régularité de leur espacement et de leur disposition respective» (Lévy & Lussault 2003, p.563). Ce modèle, inductif à l'origine (basé sur l'analyse cartographique de la Bavière dans les années 1930) et relevant d'une explication économique (lien entre rentabilité et proximité spatiale), a vivement été critiqué pour son unidimensionalité (il émane d'une représentation purement géométrique de l'espace terrestre). Son intérêt pour la prospective territoriale réside dans la combinaison (mélange ou compromis?) entre une distribution égalitaire et la centralité.

<sup>5</sup> Ascher mentionne Françoise Choay (1994) comme protagoniste de cette tendance post-urbaine. Je laisse ici telle quelle l'interprétation d'Ascher de ce qui est post-urbain et reviens dessus plus tard.



prétendu que la dissolution de la ville serait générée par l'omniprésence de la télécommunication. Selon Ascher, le développement de cette dernière est, tout d'abord, lié à la ville, ne serait-ce que par sa disponibilité infrastructurelle. L'idée que l'informatique permettrait le travail à domicile s'avérerait utopique. De manière générale, les télécommunications ne remplaceraient pas les transports et renforceraient les inégalités territoriales. Mais, indépendamment de cela, l'ampleur prise par l'usage des télécommunications et des transports serait primordiale pour comprendre le phénomène métropolitain.

Le troisième chapitre confronte la métropole à son contexte philosophique et épistémologique. Si elle correspond à un nouveau régime urbain, elle serait caractéristique de la société contemporaine qu'Ascher qualifie de surmoderne. Elle succède à la ville-métropole traditionnelle, rattachée aux principes du modernisme, du fordisme, du keynésianisme et de l'architecture moderne (Le Corbusier et le CIAM)<sup>6</sup>. Désormais les modes de vie (urbains) seraient diffusés dans les territoires, via les réseaux de transport et les télécommunications, et la globalisation économique, les nouvelles conditions de travail et les tendances d'individuation démultiplient les appartenances sociales et territoriales.

Ce changement dans la condition urbaine serait d'ordre paradigmatique. On n'assisterait pas seulement à une mutation territoriale en soi mais aussi à un changement des représentations scientifiques de la ville. Ascher se demande si la ville passe à un nouveau «...cycle long (...) caractérisé, comme les précédents, par une forte cohérence, voire une parenté, entre les faits et les conceptions dans les multiples champs des activités et des représentations sociales, autrement dit par de nouveaux paradigmes?» (Ascher 1995, p.81). La modernité, ancien paradigme, est remplacée par celui de la surmodernité. Quant à cette notion, Ascher se réfère à Anthony Giddens et explique le passage de la première à la deuxième non pas par un changement de la condition humaine en général, comme l'a fait la postmodernité, mais par une autre manière de penser le monde: par la complexité plutôt que par la complication (Ascher 1995, p.92)<sup>7</sup>. Cette différence n'est pas traitée avec plus de détail. L'analyse de la ville

---

<sup>6</sup> Si le fordisme correspond à la rationalisation de la production par le travail à la chaîne et l'automatisation, le keynésianisme est un modèle de politique interventionniste dans une économie capitaliste. L'urbanisme moderne du CIAM (Congrès international d'architecture moderne) et de Le Corbusier a développé sa pensée sur ces principes de construction et l'idée de la table rase, donc d'une disponibilité de l'espace terrestre.

<sup>7</sup> La notion de postmodernité accompagne toute la première partie de ce travail. En architecture et en urbanisme, elle se réfère à certaines recherches et un style dès les années 1960. Par la suite le mot apparaît également en sciences humaines et en philosophie. Il s'agit d'un positionnement critique par rapport à la modernité pure, basée sur la linéarité, le progrès et les grands récits opérant comme les bornes culturelles de référence (Lyotard 1979). À partir de là, les démarches varient. Elle apparaît dans des contextes divers et peut également changer d'acception. Compte tenu de ces circonstances, je ne procède pas à une définition de la postmodernité mais essaie de la circonscrire là où le développement le suggère.

Quant à la surmodernité, une précision s'impose. Giddens (1991 & 1990) lui-même parle de modernité tardive (*late modern age*) ou de modernité radicale (*radical modernity*) mais jamais de surmodernité. Par opposition à la postmodernité qui met l'accent sur la rupture, la modernité radicale ou tardive souligne la continuité (ce qui est un des aspects essentiels pour Ascher). Le terme de surmodernité est utilisé par Marc



surmoderne serait, de même que l'analyse précédente sur la ville moderne, caractérisée par les aspects économiques: globalisation, délocalisation, flexibilisation et incertitude. Ces trois tendances renforceraient la concentration des activités dans les agglomérations urbaines. Toutefois, si l'analogie faite entre l'économie moderne et l'urbanisme moderne semble cohérente, la ville surmoderne, la métropole, devrait elle-même être construite par un urbanisme qui se réfère à l'économie surmoderne. «La ville est appréhendée aujourd'hui dans les théories urbaines et urbanistiques comme un 'système complexe', irréductible au découpage en fonctions élémentaires et en zones; elle doit être conçue comme une réalité flexible, qui peut s'adapter et se modifier dans la durée, à la différence de la production de masse des grands ensembles, illustration dramatique des rigidités de la période précédente; l'urbanisme doit être 'agile' et se réaliser à partir de projets urbains plus qu'avec des plans directeurs; il faut promouvoir dans les villes de la mixité fonctionnelle et de la polyvalence; la planification urbaine doit être plus pragmatique et plus souple; le développement local doit s'appuyer de façon décisive sur un 'marketing urbain'» (Ascher 1995, p.116). Je remarque, au passage, le changement subtil et non explicite du constat («la métropole est...») à la prospective («on doit faire...»).

Quelles conséquences auraient ces logiques économiques sur les modes de vie et sur la citoyenneté politique? Ces aspects sont étudiés dans les deux chapitres qui suivent. Alors que la sociologie de la première partie du vingtième siècle (Ascher se réfère à Georg Simmel et à l'École de Chicago) aurait identifié une mentalité métropolitaine où de nouveaux modes de vie seraient devenus possibles, la métropole ne générerait rien de tel. La question du choix d'un mode de vie serait particulièrement ambiguë: en tant que consommateur (pratique sociale majeure), on serait face à une offre à la fois de plus en plus diversifiée et de plus en plus standardisée. De même, les tendances, les conditions sur le marché du travail ou les groupes sociaux qu'on pratiquerait seraient constamment soumis à des modifications. Ils ne formeraient donc plus un repère solide pour des appartenances. L'individu serait obligé de construire lui-même sa position dans la société. Un seul dénominateur commun parmi les comportements s'imposerait tout de même: la mobilité. Ce serait elle qui créerait la métropole, et ce serait la métropole qui l'exigerait de la part de ses habitants. Cependant, la mobilité résidentielle (le changement du domicile) se serait plutôt affaiblie, du moins dans les métropoles européennes. Ceci expliquerait notamment la forte augmentation de la mobilité domicile-travail: lorsqu'on commencerait un nouveau travail à un endroit plus éloigné,

---

Augé (1992) pour qui il représente une multiplication des événements (si la modernité était encore un seul événement en soi, la surmodernité correspondrait à la simultanéité de plusieurs modernités). Pour Augé et, dans une moindre mesure, pour Giddens aussi, la dimension temporelle est essentielle pour leurs notions; Ascher, par contre, en fait abstraction: à l'intérieur de la période surmoderne, la question du temps ne se poserait pas.



on accepterait des trajets plus longs au lieu de déménager. La mobilité aurait également pour conséquence un affaiblissement des relations de proximité.

«Le poids des facteurs de proximité faiblissant aussi dans ce qui détermine les relations (...), les conditions sont réunies pour que le voisin puisse devenir un 'étranger'. Et c'est dans cette indifférence possible, mais non nécessaire, que se construit l'urbanité métropolitaine, comprise comme un cadre social et physique qui, en maximisant la liberté de chacun, ouvre la possibilité pour des voisins de partager les lieux, et de partager ou non des pratiques, des opinions. Ainsi définie l'urbanité est à la fois un état d'esprit et un mode de vie, un code de conduite et un cadre architectural et urbain. (...) Cette urbanité exige aussi, pour éviter la pulvérisation de la métropole, une cohésion, des solidarités, des institutions et des projets collectifs» (Ascher 1995, p.151).

Cette nouvelle exigence (liée au fait que l'urbanité métropolitaine implique la possibilité de l'absence d'un projet social) est développée par rapport à la notion de citoyenneté et, comme Ascher le préfère, de citoyenneté. «L'option entre (...) une civilité riche ou une civilité minimale dépend en fait d'une troisième dimension de la vie dans une cité: la conscience de l'appartenance à une collectivité urbaine, et l'exercice des droits et des devoirs qui y sont liés. Certains parlent à ce propos de citoyenneté urbaine. Nous préférons parler de citoyenneté, dans la mesure où la citoyenneté relève de l'appartenance à la nation: or celle-ci est une et indivisible, et a pour projet de transcender les particularismes de toutes sortes, notamment les spécificités locales. Citoyenneté, civilité, urbanité apparaissent ainsi comme les qualités interdépendantes indispensables à la vie métropolitaine» (Ascher 1995, p.156). Cette définition de la citoyenneté – Ascher le reconnaît – est fortement liée au contexte français. De manière générale cependant, le fait est que la citoyenneté s'est construite sur la référence à un corpus institutionnel qui allait de pair avec une entité territoriale; corpus qui est en crise suite à la remise en jeu des appartenances sociales.

Ascher exemplifie la citoyenneté en crise par le «syndrome NIMBY»<sup>8</sup> qui est «...l'opposition d'habitants à la réalisation à proximité de leur domicile (...) non parce qu'ils en contestent la nécessité (...) ni même parce qu'ils ne se sentent pas concernés (...) mais tout simplement parce qu'ils n'en veulent pas chez eux» (1995, p.156). La crise est bien entendu bien plus complexe que ne l'exprime cet exemple. Face au démantèlement du communautaire qui formait la base de la collectivité sociale et politique, l'institutionnel et l'action publique institutionnalisée, censés miroiter les enjeux collectifs, perdent leur légitimité traditionnelle. Cette légitimité puisait dans une idéologie du communautaire. «Or (...) l'intérêt général qu'invoquent les pouvoirs



publics (...) est de plus en plus souvent mal compris, critiqué, non admis, quand ce n'est pas la notion même d'intérêt général qui est mise en cause» (Ascher 1995, p.163). C'est dans ce sens que les entités territoriales perdent de plus en plus de valeur et que l'échelle locale, face aux multi-appartenances, ne se prête plus à la création de citoyenneté. Comment formuler alors une citadinité métropolitaine? «Il serait vain d'espérer gérer ou réduire ces tensions à l'aide d'une rationalité unique. Il faudra probablement recourir à des adaptations diverses et enclencher des dynamiques variées relevant de logiques différentes. (...) Passer du simple au complexe est un véritable défi pour le droit et les institutions contemporaines» (Ascher 1995, p.176).

Autrement dit, il faudrait inventer une gouvernance propre à la condition métropolitaine. Pourtant, pour créer une nouvelle base institutionnelle, il faudrait affronter trop de résistance. Ascher voit des perspectives plutôt dans l'adaptation des structures existantes. Il s'agirait, d'une part, de prendre en compte les finesses de l'interaction entre centralisation et décentralisation, d'autre part de favoriser les principes de subsidiarité et d'équité. Mais ceci ne serait pas suffisant: «l'émergence d'une gouvernance métropolitaine et l'adaptation des missions et structures de l'État vont de pair. En l'absence d'instances métropolitaines capables de mettre en œuvre localement la citoyenneté et de promouvoir une citadinité, l'État sera incapable d'assumer ses propres fonctions et d'instaurer les nouveaux rapports avec le 'local' qui sont nécessaires. Réciproquement, sans un État redéployé et reconfiguré, la gouvernance métropolitaine risque d'engendrer une citadinité sans citoyenneté, lourde de menaces pour la République une et indivisible, et pour l'égalité des droits de ses citoyens» (Ascher 1995, p.200).

Le sixième chapitre se détache de la métropole proprement dite et s'intéresse à une série de démarches de ces dernières décennies élaborées au sein de l'urbanisme. Ascher définit tout d'abord la discipline comme une pratique réformatrice: «...globalement, [*je pars*] ...du postulat qu'il est nécessaire et possible d'agir conjointement sur les villes et sur la société. (...) Par définition en effet, l'urbanisme prétend ne pas laisser la ville se construire spontanément, et en cela il se distingue d'un libéralisme radical. Mais par définition aussi, l'urbanisme prétend intervenir dans le cadre de la société telle qu'elle existe et conçoit l'aménagement comme un moyen de la faire mieux 'fonctionner', voire de la réformer.» (Ascher 1995, p.204). Bien qu'il y ait des différences au sein de la discipline (Ascher mentionne la distinction proposée

---

<sup>8</sup> NIMBY: abréviation pour *not in my backyard* (pas dans mon jardin), expression devenue courante parmi les aménageurs.



par Françoise Choay entre urbanisme culturaliste et urbanisme progressiste<sup>9</sup>), ce point de départ serait son dénominateur commun.

À la suite de l'urbanisme moderne, les analyses de l'architecture postmoderne auraient montré les qualités esthétiques et créatrices du chaos et du bricolage urbains. Par ailleurs, l'ampleur prise par l'économie néo-libérale impose de plus en plus ses logiques à l'aménagement. «Confrontés à une difficulté plus grande de maîtriser le développement et les changements urbains, les urbanistes et les responsables politiques qui souhaitent maintenir une planification urbaine ont le choix entre renforcer les instruments classiques de contrôle et d'intervention des pouvoirs publics, ou changer la conception même de l'intervention publique. (...) [Cette] autre solution (...) met en cause le principe même de 'maîtrise' de la ville» (Ascher 1995, p.211).

Qualifiée de nouvel urbanisme, cette autre solution est maintenant regardée plus en détail. Comment l'urbanisme peut-il gérer le flou, l'ambigu, l'incertain? Ascher propose le passage de la planification stratégique au management stratégique ou, pour le dire autrement, une réorientation sur des pratiques qui accompagnent et gèrent des choses. Il accorde passablement d'importance à la notion de projet et au projet de cité qui pourrait préciser au niveau concret la notion de management public. Le projet implique que des mesures soient prises là uniquement où elles s'avèrent nécessaires ou efficaces (par opposition aux mesures de planification qui sont prises parce qu'un cadre institutionnel les exige). Cette même règle pourrait être appliquée aux structures opérationnelles: plutôt que d'avoir des administrations lourdes, il faudrait imaginer des collaborations ponctuelles, imposées par les problèmes concrets à résoudre. «Des règles de jeu plutôt que des consignes réglementées, des objectifs de performances plutôt que des solutions pour les obtenir» (Ascher 1995, p.222): on dirait que par ce slogan cette nouvelle attitude est résumée. Finalement Ascher accorde beaucoup d'importance à la communication dans le travail urbanistique.

Dans son dernier chapitre, l'auteur présente des conceptions métropolitaines pour un urbanisme capable de rebondir face aux enjeux de cette condition territoriale. S'intéressant aux courants actuels en architecture, il constate que ceux-ci, comme leurs prédécesseurs modernes, «...sont souvent personnellement attachés à un idéal type», ce qui «...tient probablement en partie à la dimension créatrice de leur activité» (Ascher 1995, p.231). Ce caractère dogmatique est problématique, selon Ascher, et empêche l'intégration de l'urbanisme dans les discussions populaires. Il plaide pour une diversité des approches, des méthodes et des registres afin qu'elles puissent se compléter. Outre les questions de société (essentiellement abordées par la voie de la

---

<sup>9</sup> Distinction sur laquelle je reviens dans la section 2.3.2.



mixité), il insiste sur la prise en compte des espaces publics et leur qualité de vie ainsi que sur les aspects de paysage dans les aménagements.

L'approche d'Ascher se veut générale et globale, cherchant à intégrer tous les aspects de la ville et l'urbanisation à l'époque actuelle. Au-delà d'une position conservatrice de la ville traditionnelle à préserver et des constats de dissolution ultime de la ville, il cherche à dessiner une ville capable de se renouveler et de changer de statut, de sens et de territoire.

J'identifie néanmoins une contradiction dans l'argumentation. Au début, Ascher considère l'urbanisation actuelle comme un phénomène de concentration, notamment lorsqu'il dénonce l'impertinence du propos post-urbain. Mais, le reste du temps, pour interpréter la métropole, il prend essentiellement en considération des phénomènes d'étalement. Si les deux phénomènes coexistent, leur interaction est ignorée. De ce point de vue, le propos d'Ascher me semble insuffisant.

Arrivant au bout du livre, je m'étonne, par ailleurs, des conséquences qu'Ascher retient pour l'urbanisme contemporain. La plupart des propos ne sont pas nouveaux et ont déjà été mis en œuvre dans des contextes plus classiques que celui de la métropole. Je suis également surpris qu'Ascher – s'opposant aux post-urbains et constatant un renforcement des concentrations – suggère l'équité et la subsidiarité comme principes de gouvernance. Faut-il tout de même réguler à l'encontre de la concentration? Que serait une gouvernance qui régulerait (avec) la concentration? Face à cela, la question semble permise de savoir si Ascher, en tant qu'urbaniste, trouve des solutions (ou, pour recourir à sa propre terminologie, des stratégies de management) qui permettent de traduire la crise de la citoyenneté/citadinité vers une pratique qui régulerait ce déficit. Si l'analyse paraît bien pertinente et originale, la prospective suggérée l'est d'autant moins et semble, au contraire, être la même que celle qui a généré les problèmes.

L'approche choisie se situe essentiellement à un niveau macrosociologique et ne se réfère guère au vécu et aux représentations territoriales des acteurs. Si on se rappelle que la nouvelle condition urbaine est expliquée par un changement de paradigme scientifique plutôt que par un changement territorial, il ressort que le livre est placé à un niveau assez abstrait, lui conférant un air de technocratie sociale. Il finit donc par être relativement éloigné de la vie métropolitaine de tous les jours telle qu'on l'imagine. Le choix de l'expression métropole renforce encore cette distance et cet aspect technocratique. Si la métropole correspond peut-être encore à une échelle spatiale où l'individu peut s'y reconnaître, les repères sont définitivement perdus avec la métropole.

Par le préfixe méta-, le terme finit par transmettre un flou spatial. La métropole, c'est un peu la métropole, mais il y a bien plus... et sans savoir très bien ce qui forme ce



plus. Si une conclusion du livre est celle de signaler ce flou, cette impossibilité pour le citoyen – voire pour le chercheur – de se retrouver avec une échelle spatiale de référence, on peut être surpris de l'ambition anthologique du livre. Le pavé de 300 pages qui fait le tour de la question est-il la modalité d'expression qui permet de discuter la problématique territoriale contemporaine? Ou ne ferait-il pas plutôt partie de cette modernité qui n'est plus, cherchant à imposer une vision globale digne d'un grand récit?

## 1.2. «*Zwischenstadt*» de Thomas Sieverts

«*Zwischenstadt*» est le titre d'un livre de Thomas Sieverts (1997) qui a eu un succès important dans les discussions en langue allemande. Le livre en est actuellement à sa troisième édition et les références à cet ouvrage sont omniprésentes. Sieverts, urbaniste allemand âgé aujourd'hui de presque 70 ans, est devenu une personne incontournable dans sa corporation où il fait désormais office d'éminence grise (Sieverts 2001).

Du point de vue sémantique, le mot «*Zwischenstadt*» lui-même suggère une double compréhension. C'est l'entre-ville, au sens de ce qui se trouve entre les villes. Mais c'est aussi – et plus correctement – la ville intermédiaire, la ville entre autre(s) chose(s). Cette ambiguïté n'est cependant pas explicitée dans le livre.

L'avant-propos ne donne pas tant d'éléments qui permettraient de définir l'objet que serait la *Zwischenstadt* mais formule une attitude d'urbaniste face au développement territorial contemporain. Celui-ci serait caractérisé par trois changements fondamentaux: la division du travail dans l'économie à l'échelle mondiale, la dissolution des forces de cohésion culturelle de la ville ainsi que l'interpénétration complète de la nature par l'humanité (Sieverts 1997, p.8). L'auteur considère son livre comme un essai et, plus particulièrement, un essai engagé: c'est, selon ses mots, «...un plaidoyer pour la perception des possibilités [*Chancen*] de la *Zwischenstadt*» (Sieverts 1997, p.10). Un autre avertissement de l'auteur met l'accent sur la dimension critique qui motive le livre: «Afin de prévenir d'entrée un malentendu: cet essai n'est pas un plaidoyer pour l'étalement, pour l'*Urban Sprawl*. Je tiens autant à la forme et la nature de la ville historique européenne et au paysage culturel historique que les collègues qui les défendent encore aujourd'hui comme un modèle d'avenir et contre toutes les forces diaboliques de la dissolution» (Sieverts 1997, p.7).

La période actuelle n'est donc pas seulement marquée par les mutations que subissent la ville et le territoire, mais aussi par le dilemme dans lequel se trouve la profession des urbanistes. Leurs principes d'action se trouvent remis en question en raison d'un développement territorial qui, de fait, est le contraire de ce qu'ils préconisent. Plutôt que de l'ignorer ou de le refuser en bloc, Sieverts propose de trouver une relation plus



constructive avec cette nouvelle réalité. Cependant – et c'est là que la citation ci-dessus est importante – l'idéal reste la ville européenne compacte et les paysages intacts. La *Zwischenstadt* est tout d'abord une démarche non désirée, une action consentie par obligation ou peut-être par nécessité pragmatique.

En développant son point de vue initial, Sieverts constate que l'espace de vie de la majorité de l'humanité n'a ni nom ni contemplation (*Anschauung*). «Depuis que le chemin de fer, la voiture et l'électronique ont fait éclater les frontières spatiales imposées par la force musculaire de l'homme et l'animal, la ville s'étend dans son entourage de manière quasiment déchaînée» (Sieverts 1997, p.13). Ce phénomène serait mondial et produirait des formes de «...paysage urbanisé ou de ville paysagère» (...) Ces champs habités, nous les appelons, selon une très vieille tradition, toujours 'villes'! Ou nous les désignons par des notions aussi abstraites qu'agglomération urbaine', 'espace de densification' (...) car nous remarquons à quel point la notion de 'ville' est inadaptée pour ces champs habités. C'est une notion qui évoque des associations toutes différentes. Par manque d'une meilleure notion, nous voulons appeler ces créations [*Gebilde*] (...) *Zwischenstädte* [*au pluriel*]: elles s'étendent en grands champs, elles ont autant des qualités urbaines que paysagères. Cette *Zwischenstadt* est entre le lieu singulier et particulier, en tant qu'événement géographico-historique, et les implantations de la division du travail de l'économie mondiale qui se ressemblent partout, entre l'espace en tant que champ de vie immédiat et le triomphe sur l'espace abstrait, mesuré seulement par le besoin de temps, entre la Vieille Ville qui, en tant que mythe, est encore très efficace et le Vieux Paysage Culturel qui est également encore profondément ancré dans nos rêves» (Sieverts 1997, pp.13s.).

Certaines marques émergeraient comme typiques de la *Zwischenstadt*. Au premier regard elle serait chaotique, diffuse, sans ordre, mais avec des aires fortement spécialisées et ségréguées, formant des nœuds et des réseaux. Si, auparavant, le paysage était l'entourage dans lequel la ville s'était insérée comme une île, ce serait maintenant le paysage qui forme des îles dans une mer urbanisée. Les forces urbaines qui auraient, par leur nature, limité l'extension de la ville seraient désormais impuissantes: «le résultat est cette forme diffuse de la *Zwischenstadt* qui se détache de la ville noyau et gagne une autonomie particulière» (Sieverts 1997, p.18). Un autre élément typique serait la volonté de lier le confort de la ville et le romantisme pastoral. Cette recherche se trouverait un peu partout dans l'histoire de l'architecture mais «...est pratiquée aussi par de nombreux maîtres d'œuvres dans le quotidien et a pour conséquence la maximisation de la longueur de la limite entre espace construit et espace libre» (Sieverts 1997, pp.18s.).



L'indépendance accrue de la *Zwischenstadt* n'est pas spécifiée plus par l'auteur. Mais c'est dans ce même alinéa que l'identification de l'objet passe de l'observation de l'existant à la problématique de l'aménagement. «Avec les potentiels de croissance faibles des prochains temps, cette structure ne se laisse plus transformer [*umbauen*]. Il faut l'accepter comme donnée et en identifier [*herauspräparieren*] ses qualités cachées» (IBA, cité par Sieverts 1997, p.18). Face à cet enjeu et malgré la présence multipliée de la *Zwischenstadt*, le monde serait désemparé et sans concept quant à la tâche constructive [*Gestaltungsaufgabe*]. Pour Sieverts, ceci a trois raisons: l'absence d'une identité propre de la *Zwischenstadt* dans la politique et auprès de ses habitants, l'insuffisance des moyens de l'urbanisme, et le mythe de la ville traditionnelle qui empêche une représentation réaliste de la périphérie urbaine. C'est donc le constat d'un écart entre réalité territoriale, d'une part, représentation et instruments d'intervention, d'autre part. Sieverts estime que la ville traditionnelle a été vidée de ses qualités authentiques et qu'elle ne correspond, de plus en plus, qu'à une image touristique ou de marketing. Le recours à celle-ci ne ferait que renforcer les préjugés face à la banlieue et les espaces périphériques.

Dans le sillon de cette dénonciation, Sieverts s'attache à cinq notions qu'il s'agit, selon lui, de revoir: l'urbanité, la centralité, la densité, la mixité et l'écologie. De manière générale, leur étude suggère des compréhensions différenciées là où l'urbanisme de la ville traditionnelle en faisait un manifeste et considérait leur maximisation comme l'objectif à atteindre. Ainsi, la notion d'urbanité subirait un certain paradoxe: par l'amélioration des conditions d'habitation, la vie dans l'espace public, par essence même l'expression la plus forte de l'urbanité, se serait affaiblie. «La perte de l'urbanité va (...) de pair avec la libération du contrôle social étroit et contraignant et le gain d'espaces de liberté et de créativité individuelles. La perte est donc partie de l'émancipation de contraintes économiques, sociales et naturelles» (Sieverts 1997, pp.34s.). Dans le cas de la centralité, il s'agirait de reconnaître qu'un centre spatial ne correspond plus forcément à une centralité qualitative (au sens d'une importance ou d'un pouvoir); aujourd'hui on serait plutôt face à la polycentralité. De même pour la densité: une densité morphologique ne serait pas forcément une densité visuelle ou une densité sociale. Ceci porterait atteinte au credo de la densification comme propos urbanistique: «Les notions de 'ménageant le sol' [*bodenschonend*] et 'économisant de la surface' [*flächensparend*] sont, en soi, peu instructives» (Sieverts 1997, p.43). Pour la mixité, l'argumentation est comparable (c'est-à-dire qu'il n'est pas possible de formuler un principe standard qui soit compatible avec les logiques de la rationalisation et de l'économie des surfaces). Sieverts constate que l'objectif de la mixité d'empêcher une mobilité importante par une offre de proximité ne correspond plus au fonctionnement quotidien de la plupart des personnes. Quant à l'écologie (pour Sieverts une notion équivalente à celle du développement durable), deux conceptions



relatives à la ville sont distinguées: celle qui oppose la ville à la nature à celle qui la voit comme une partie de la nature anthropisée. Bien que l'auteur juge contre-productif de défendre de manière absolue l'une ou l'autre conception, il accorde plus de potentiel à la deuxième.

Après avoir démontré l'obsolescence de la notion classique de ville, Sieverts cherche à interpréter son objet de manière sobre, comme il le dit. En effet, il constate qu'après une longue période de refus d'entrer en matière, certains de ses collègues commencent à aborder la *Zwischenstadt* avec un enthousiasme sans critique pour sa «...richesse fractale» et sa «...dynamique anarchique» (Sieverts 1997, p.65). Il opte tout de même, lui aussi, pour un regard positif car il espère renouveler ainsi la problématique posée au-delà des préjugés négatifs et des enthousiasmes inconditionnels. Ceci lui permet de reconnaître trois enjeux fondamentaux de la ville: quant à la relation au temps et au patrimoine, premièrement, à la nature, deuxièmement, et à la pluralité culturelle, troisièmement. Il y répondra par sept thèses pour l'interprétation de la *Zwischenstadt*.

Mais, avant cela, il s'intéresse à son statut politique et social, passage obligé sans quoi toute tentative de rendre «disponible» (Sieverts 1997, p.70) la *Zwischenstadt* manquerait de fondement. À cette fin, il revient sur l'obsolescence de la ville ainsi que sur sa dissolution face aux enjeux de la société. Il s'agit d'un statut critique de ce fondement de la *Zwischenstadt*. (Le passage me laisse un peu songeur car il n'est pas clair, premièrement, pourquoi Sieverts revient sur des aspects de l'obsolescence de la ville alors qu'il traite la question au chapitre précédent, et, deuxièmement, pourquoi cette base politique et sociale – s'agirait-il de la légitimation de sa démarche? – est aussi importante à ce stade du développement de sa pensée.)

Les sept thèses, finalement, répondent de manière indicative à cette remarque car elles n'abordent pas la *Zwischenstadt* au niveau de la morphologie ou l'esthétique mais plutôt à celui politique:

- les régions urbaines tendraient vers un espace de vie homogène alors que chaque municipalité cherche encore à proposer une offre globale;
- la conscience d'être habitant d'une région urbaine irait en augmentant et de pair avec un affaiblissement des liens sociaux traditionnels à la famille;
- il faudrait une relation forte au lieu qui crée de l'identité pour le citoyen: «*Heimatort* dans la *Zwischenstadt*»<sup>10</sup> (Sieverts 1997, p.75);
- les problèmes écologiques exigeraient une collaboration régionale;

---

<sup>10</sup> Le *Heimatort* est autant le lieu d'origine, à l'exemple de la formule administrative du passeport suisse (à ne pas confondre avec le lieu de naissance qui est retenu dans les autres pays), que le «lieu de la patrie». La notion doit être comprise avec sa connotation germanique.



- il faut craindre que malgré les interdépendances fonctionnelles de plus en plus importantes, les parties de la *Zwischenstadt* se ségrèguent au niveau social et culturel (Sieverts mentionne les *Gated Communities*<sup>11</sup> aux États-Unis et appelle à s'opposer à ce phénomène);
- la région urbaine devrait travailler sur la proximité et l'accessibilité: ce ne serait pas une question purement technique mais également un travail sur l'image régionale (ressentir la proximité malgré une distance élevée);
- il faudrait favoriser un sentiment d'appartenance et de communauté au sein de la région urbaine.

L'étonnement est alors d'autant plus flagrant que l'auteur, dans toute sa sobriété – et probablement sans le vouloir explicitement – semble être passé de l'analyse de la *Zwischenstadt* contemporaine et existante à la formulation d'un projet politique. Et je constate par ailleurs que dans le cas de ces thèses on ne parle plus de *Zwischenstadt* mais de région urbaine.

Si, du point de vue analytique, la *Zwischenstadt* est désormais mieux cernée (ou interprétée, comme le dit Sieverts), cet acquis doit encore être testé dans la pratique quotidienne de ces territoires. La dissolution de la ville va de pair avec la dissolution des repères sociaux et culturels. Il y a donc une nécessité de travailler sur les représentations qui devraient rendre compréhensibles les démarches spécialisées: «Le principe de la durabilité doit d'abord trouver sa place dans la conscience à l'aide d'images directrices avant qu'il puisse être réalisé réellement. (...) Les images directrices opèrent comme des représentations 'intériorisées, imagées' avec une 'influence importante', dans la balance entre faisabilité et souhait. (...) Elles représentent le 'principe espérance'<sup>12</sup> d'un monde changé» (Sieverts 1997, p.96).

On comprend, du coup, mieux pourquoi Sieverts insiste tant sur la question politique. Bien qu'abordé par la voie de l'architecte-urbaniste, le travail ne se situe pas forcément dans la dimension matérielle du territoire. Or la distinction entre l'analyse de l'existant et l'idéal prospectif reste flou.

Par le titre du quatrième chapitre, Sieverts annonce plus concrètement la question du façonnement (*Gestaltung*) de la *Zwischenstadt*. Le développement qui suit se réfère,

---

<sup>11</sup> *Gated Community*: ensemble de maisons d'habitation individuelle clôturé et équipé d'un dispositif de sécurité et d'un accès contrôlé. Ce principe d'habitation s'est rapidement imposé ces quinze dernières années aux États-Unis et dans quelques autres pays à criminalité élevée (Mexique, Brésil, Afrique du Sud). Le nombre des maisons, le style des constructions et la disponibilité d'équipements partagés (piscines, parcs naturels, magasins...) peuvent varier, atteignant parfois un niveau de complétude où l'habitant n'est plus obligé de quitter le site. Face à la conception européenne de l'espace public démocratique, partagé et accessible à tout le monde, la *Gated Community* représente un crime majeur, le modèle spatial qu'il s'agit d'éviter à tout prix. Mais, de manière paradoxale, la *Gated Community* génère une nouvelle solidarité entre ceux qui ont le droit d'y accéder, solidarité qui autrement n'existerait pas.



en effet, en majorité à des sources provenant de l'urbanisme. Pourtant, là encore, on assisterait à un questionnement qui se préoccupe de la perception et de la représentation et non de la formalisation. Sieverts revient sur l'importance des représentations intérieures (*Innenbilder*); on dirait que, pour lui, le travail de l'urbaniste n'est plus dans la construction du territoire matériel mais plutôt dans sa visualisation. Ceci devrait être accompagné par un travail de communication et la participation citoyenne. Cet aspect est exemplifié par la IBA Ruhrgebiet<sup>13</sup> où la valorisation du patrimoine industriel, fonctionnellement obsolète, n'a pas été limitée à un travail de rénovation. Au contraire, par l'organisation d'événements culturels et artistiques il a été possible de populariser cette idée de patrimoine industriel, alors qu'auparavant, sa qualité esthétique n'était connue que par des marginaux.

L'auteur conclut son essai en esquisant des perspectives pour l'aménagement régional. «Pour cette nouvelle tâche, il faut une culture d'aménagement différente. Nous avons constaté (...) que les aménagements urbain et paysager doivent se marier du point de vue conceptuel et redevenir des 'arts'. (...) L'espace libre du paysage devient le vrai champ créatif qui doit préserver et produire l'identité et la particularité de la *Zwischenstadt*. La construction, par sa typologie ferme, ne peut y contribuer que de manière limitée» (Sieverts 1997, p.139).

Comment réaliser ces ambitions? Avant de proposer de nouveaux instruments d'intervention, Sieverts commente quatre scénarios de développement urbain:

- la ville préservée (compacte et essentiellement sans voiture), incompatible avec nos sociétés libérales et démocratiques contemporaines: «seules des sociétés non démocratiques peuvent actuellement encore forcer une ville compacte!» (Sieverts 1997, p.141);
- la ville des centres qui coopèrent (coexistence d'un centre ville commercial et de centralités périphériques, donc à peu près ce que nous aurions actuellement en Europe) qui aboutit à une destruction silencieuse de l'identité urbaine sans que celle-ci soit remplacée;
- la ville vidée où la distribution est entièrement assurée par des *Shopping Malls* en périphérie et où le centre-ville garde sa qualité touristique et patrimoniale (un phénomène observé en Allemagne de l'est);

---

<sup>12</sup> Formule empruntée à Ernst Bloch (sans que Sieverts s'y réfère pour autant). Pour Jean-Pierre Boutinet (1990), le principe espérance est un élément central du projet, en tant que principe d'action et de prospective typiquement moderne.

<sup>13</sup> La IBA – internationale Bauaustellung (exposition de construction internationale) – est une manifestation qui se déroule sur environ une décennie, quelque part en Allemagne. Dans ce cadre sont lancées une série de réalisations concertées. Celle des années 1985-1995 a été consacrée aux transformations d'anciens sites industriels et miniers dans la Ruhr.



- la ville des mondes artificiels où le centre ville est abandonné en faveur des *Shopping Malls*: une tendance qui arriverait aussi en Europe.

En se référant au dernier scénario (et en laissant de côté les trois autres), Sieverts pense que les instruments d'aménagement existants sont insuffisants pour l'empêcher. Il voit une priorité dans la réforme administrative au niveau régional, avec un caractère plus contraignant que les groupements communaux. L'auteur résume les tâches de l'aménagement régional en cinq domaines: transport et communication; préservation, entretien et développement; transformation et extension; orientation et information; culture et sport. (...) En ce qui concerne les instruments d'intervention, Sieverts identifie trois groupes qu'il présente selon une hiérarchie allant du plus dur au plus mou: la planification et l'entretien d'une infrastructure significative à l'échelle régionale; la prise en charge des équipements et espaces publics d'une importance régionale; l'information, la communication et la participation. Il conclut son livre en resituant la *Zwischenstadt* dans trois champs de tension dans lesquels elle se situe: entre le lieu et le monde, entre l'espace et le temps, entre la ville et la campagne.

Du point de vue factuel, la problématique de la *Zwischenstadt* est essentiellement celle de l'étalement urbain. Sieverts ne s'attarde pas très longtemps sur l'analyse de ce phénomène mais cherche plutôt à confronter, puis, à renouveler le vocabulaire urbain par rapport à cette condition de l'étalement. Cette démarche l'amène à constater l'absence de valeurs et de représentations du phénomène et à promouvoir un urbanisme qui se situe dans la création idéale plutôt que matérielle: faire voir plutôt que donner à voir, pourrait-on dire. Le faible intérêt de l'auteur pour les aspects factuels du territoire, autant dans l'analyse que dans la prospective, déçoit à première vue car il donne l'impression qu'une identification explicite de la *Zwischenstadt* est systématiquement évitée. Le statut proprement spatial de cet objet n'est pas clair: s'agit-il d'un espace complémentaire à la ville, comme sa construction sémantique le laisse présager, d'un espace qui se superpose à la ville, un peu comme un calque qui offrirait une deuxième lecture du même espace, ou est-ce carrément un espace purement intellectuel qui soutient une réflexion plus globale? Si les trois statuts sont valables, il me semble que Sieverts ne les mobilise pas de manière simultanée mais se sert de l'un ou l'autre de manière quelconque. Je ne suis, en effet, pas sûr qu'il se rende compte de ces changements de signification.

L'aspect de la représentation est certainement toujours sous-estimé dans le quotidien aménageur et peine à pénétrer dans les procédures effectives. En même temps, il semble que Sieverts recourt toujours à une conception conservatrice de la représentation qui la considère comme le miroir fidèle de la réalité. C'est comme s'il suffisait de remettre à jour les représentations existantes, de les adapter aux



mutations territoriales. Qu'en ferons-nous dans vingt ans quand le monde aura évolué: suffira-t-il d'une remise à jour pour résoudre les problèmes?

Je suis déçu des propos de prospective à la fin du livre qui n'offrent rien de nouveau mais répètent les principes tels qu'ils existent depuis toujours. J'ai de la peine à comprendre le sens des quatre scénarios de l'avenir de la ville traditionnelle à la fin du livre, unilatéralement formulés pour la ville au sens classique et, de plus, limitant la question urbaine à une question de distribution et de *Shopping Malls*. La ville traditionnelle d'aujourd'hui est tout de même plus riche que cela, me semble-t-il. On dirait que c'est Sieverts lui-même qui mystifie la ville traditionnelle. Par ce geste, il annule également la critique située de la notion de centralité du début du livre.

Un dernier aspect problématique concerne l'usage des mots: ce sont les passages souvent fluides, entre *Zwischenstadt* ou région urbaine, entre forme (*Gestaltung*) et aménagement régional. La même fluidité est à constater entre l'analyse et la prospective. Il est certain que le texte de Sieverts transmet une intention positive, que l'auteur nous permet de participer à son principe espérance. En même temps, l'argumentation répétitive (Sieverts utilise beaucoup de pléonasmes: un indice pour la saturation du propos?) et le recours, finalement, à des propos bien connus (et, de plus, auparavant critiqués par lui-même), parfois même réactionnaires, suscite des doutes quant à la portée du discours.

Pour Sieverts, je le rappelle, «*Zwischenstadt*» est un essai. L'originalité du livre se trouve alors moins dans l'analyse factuelle ou les contenus évoqués, que dans le caractère moral présent tout au long de l'ouvrage. Les thèmes abordés restent partiels et sont traités d'une manière plutôt superficielle. Par contre, se situant loin de l'analyse sèche, d'une réflexion essentiellement institutionnelle, de la caricature ironique, voire de l'arrogance prétentieuse, c'est l'attention bienveillante et autocritique et la volonté de modestie par rapport au rôle et aux capacités de l'urbaniste qui donnent la couleur particulière de *Zwischenstadt*. L'urbanisme de Sieverts est un travail moral avant tout dans lequel le questionnement contemporain apparaîtrait comme une nouvelle formulation d'une morale urbanistique renouvelée.

Pour étayer ceci, Sieverts illustre comment la nouvelle condition territoriale devrait aller de pair avec un renouveau de la profession. Il critique son collègue Neumeyer qui «...dessine de manière trop contraignante les limites de sa propre discipline: '*Stadtarchipel* de Unger et *Collage City* de Colin Rowe – ainsi que *Learning from Las Vegas* de Venturi (...) sont au fond tout le matériel instrumental critique quand nous évoluons à la périphérie de la grande ville et, en même temps, à la périphérie de notre propre discipline. (...) Pour ce qui est de notre campagne urbanisée, nous évoluons dans un paysage impossible du point de vue intellectuel aussi. Ne se propose à nos 'yeux qui ne voient pas' guère plus que l'irritation de disposer soit d'une notion juste



du faux soit d'une notion fausse du juste.' Ce que Fritz Neumeyer considère comme une contradiction apparemment indissoluble, marquée par le deuil de la perte de la ville compacte dans la campagne ouverte et par la laideur évidente du paysage urbanisé, doit être pris comme un défi pour chercher de nouveaux chemins d'interprétation et de création, afin de transformer la notion juste du faux (en tant que critique légitime) en une notion juste du juste (de la création adaptée)» (Sieverts 1997, p.104).

Si l'urbanisme s'est logiquement concentré sur la ville en en faisant son seul objet d'intérêt, que faire de la périphérie ou de l'entre-ville? Les observations et les analyses montrent la pertinence, voire la nécessité de l'intervention urbanistique dans ces territoires également. S'agit-il de se donner du courage pour aborder ce nouveau chantier? Ou s'agit-il, en identifiant la dimension urbaine de ces territoires, de les rendre accessibles à la catégorie professionnelle des urbanistes?

Les thèses de Sieverts restent relativement générales mais ont aussi l'avantage d'autoriser un engagement limité; autrement dit, chacun peut les adapter à son idéal ou s'imaginer et fabriquer quelque chose qui lui convient. Il revient un peu à chacun d'imaginer la *Zwischenstadt*, où et comment il la souhaite. Que ce soit à côté de chez lui, la Ruhr ou une *Gated Community* aux États-Unis; une périphérie avec des HLM, des échangeurs autoroutiers et des pylônes électriques ou des quartiers résidentiels installés en rase campagne: chacun de ces lieux serait susceptible de correspondre à la définition de Sieverts. *Zwischenstadt* est flexible et adaptable. Et l'auteur le confirme en quelque sorte dans cette citation où il commente le contenu de son sujet: «*Zwischenstadt* semble être une notion qui se propose comme rubrique pour beaucoup de représentations chevauchantes qui entre-temps se sont formées dans les têtes» (Sieverts 2000, p.6).

Écrit comme un essai, il faut finalement craindre que son succès confère au livre un autre statut. La dimension essayiste, relevant un côté ludique et éphémère, fait face à une standardisation. Celle-ci n'est cependant qu'une standardisation d'usage qui n'est pas accompagnée d'une meilleure définition du mot. Dans ce sens, «*Zwischenstadt*» est aussi victime de son propre succès. Bien qu'il ne se réclame pas du registre du grand récit, le contexte de réception semble en faire un.



### 1.3. «Generic City» de Rem Koolhaas

L'architecte néerlandais Rem Koolhaas est devenu une figure incontournable au sein de sa discipline, au point même que certains comparent sa notoriété à celle de Le Corbusier. On pourrait penser que «Generic City» à cet endroit semble se justifier d'abord par le statut de cet auteur. En effet, cette contribution n'est pas spécifique aux nouveaux territoires mais questionne la ville de manière générale. Elle permet néanmoins une série d'analogies, ce qui explique la présence de ce texte parmi mes exemples.

«Generic City» est court (quinze pages) et structuré en dix-sept points, eux-mêmes encore sous-divisés. Le point de départ n'est pas l'étalement urbain mais la nature même de ce qui fait la ville aujourd'hui: «La ville contemporaine est-elle comme l'aéroport contemporain – toujours la même chose?» Si tel est le cas, la ville serait forcément en train de se défaire de son identité. «Ceci est en général vu comme une perte. Mais à l'échelle à laquelle ceci se passe, il faut que ceci *signifie* quelque chose. Quels sont les inconvénients de l'identité et, inversement, quels sont les avantages du vide [*blankness*]? Qu'en serait-il si cette homogénéisation, à l'apparence accidentelle – et généralement regrettée – était un processus intentionnel...? (...) Qu'est-ce qui reste après que l'identité soit enlevée?» (Koolhaas 1995b, p.1248 pour les deux citations).

La notion d'identité est primordiale pour la réflexion de Koolhaas. Il constate qu'elle est toujours tournée vers le passé et que la vie contemporaine n'en participe pas. Or cette identité construite sur le passé perdrait en valeur parce qu'elle serait partagée par une population de plus en plus importante (*human growth*): «le passé devient trop petit pour être habité et partagé par ceux qui sont vivants» (Koolhaas 1995b, p.1248). Il compare l'identité à une souricière où le même appât est partagé par de plus en plus de souris. «Plus l'identité est forte, plus elle enferme, elle résiste à l'expansion, à l'interprétation, au renouveau, à la contradiction. (...) L'identité centralise; elle insiste sur une essence, un point» (Koolhaas 1995b, p.1248). Dans ce contexte, Koolhaas considère la notion de périphérie comme une confirmation de cette pensée centripète car elle ne fait que confirmer l'existence d'un centre: «conceptuellement orphelin, la condition de la périphérie est encore rendue pire par le fait que sa mère est toujours vivante, lui piquant le show, amplifiant ses inadéquations de petit» (Koolhaas 1995b, p.1249). Si cette ville – identitaire, historique, centripète, surdéterminée – s'achève d'elle-même, «...la *Generic City* est la ville libérée de la captivité du centre, de la camisole de force de l'identité. La *Generic City* rompt avec ce cycle de dépendance destructif: elle n'est rien qu'un reflet des besoins et aptitudes actuels. C'est la ville sans histoire» (Koolhaas 1995b, pp.1249s.).



Contrairement donc aux propos de la métropole ou de la *Zwischenstadt*, celui de la *Generic City* ne part pas du constat de l'étalement urbain pour interroger la notion classique de ville. Il procède de manière inverse: c'est justement à cause de l'obsolescence de la ville classique que la ville étalée (ou, selon les mots de l'auteur, non centrée) se développe.

La suite du texte est consacrée à une déclinaison des propriétés de la *Generic City*. D'abord (point 2), le phénomène serait global. La seule différence résiderait encore dans les degrés de son appréciation: en Asie il serait le bienvenu, ailleurs (Koolhaas ne dit pas où ailleurs) on en aurait honte. Une majorité des villes génériques se situeraient dans les tropiques. Par ailleurs, l'exode rural «...n'est pas un mouvement vers la ville comme nous l'avons connu: c'est un mouvement vers la *Generic City*, la ville aussi imprégnante [*pervasive*] qu'elle est venue à la campagne» (Koolhaas 1995b, p.1250).

Six qualités générales (point 3) la caractériseraient: elle serait paisible («Au lieu d'être concentrés – présence simultanée – dans la *Generic City*, les 'moments' individuels sont espacés loin l'un de l'autre...» [Koolhaas 1995b, p.1250]); elle serait mystérieusement calme, par «...l'évacuation du royaume public»; elle serait fractale, «...une répétition sans fin du même module structurel à partir duquel il est possible de la reconstruire»; sa dernière altérité serait le terrain de golf; elle aurait des numéros de téléphones faciles (faciles à retenir, faut-il supposer); «son attraction majeure est son anomie» (Koolhaas 1995b, p.1251 pour les trois citations).

L'aéroport (point 4) serait l'objet le plus caractéristique de la *Generic City*. Il serait à la fois local et global. Souvent il deviendrait autonome de la ville, au point de devenir «...non relié à une *Generic City* spécifique» (Koolhaas 1995b, p.1252), en accueillant essentiellement des passagers en transit. La population (point 5) serait multiraciale, multiculturelle et mobile: ses habitants seraient les populations émigrées, constituant, quelque part ailleurs, des communautés d'immigrés.

Le sixième point est consacré à l'urbanisme. Son principe serait «...d'abandonner ce qui ne fonctionne pas – ce qui est dépassé – (...) et d'accepter ce qui pousse à son endroit». En d'autres termes, réalisme plutôt qu'idéalisme: «la *Generic City* est la post-ville qui est préparée sur le site de l'ex-ville» (Koolhaas 1995b, p.1252 pour les deux citations). Son fondement serait le résiduel et non le domaine public. «La rue est morte», elle appartiendrait aux voitures. Les piétons recevraient une réserve. L'horizontalité perdrait en importance, la verticalité se propose comme typologie définitive. «La densité isolée est l'idéal» (Koolhaas 1995b, p.1253 pour les deux citations). La *Generic City* serait basée sur la *Tabula rasa*, seule possibilité d'échapper à l'histoire. «Ce n'est pas qu'il n'y a plus d'aménagement [*planning*] ni d'écriture de la ville, c'est que *nous*, nous ne sommes plus en mesure de les lire. La *Generic City*



représente la mort finale de l'aménagement. Pourquoi? Pas parce qu'elle n'est pas aménagée (...) mais parce que l'aménagement ne produit plus de différences» (Koolhaas 1995b, p.1255).

La politique (point 7) subirait un sort comparable: les régimes seraient plutôt autoritaires que démocratiques mais «...le régime à évolué vers un degré surprenant d'invisibilité, comme si (...) la *Generic City* résistait au dictatorial» (Koolhaas 1995b, p.1255). On pourrait donc interpréter ces propos de la manière suivante: si les valeurs de l'aménagement ou de la démocratie se perdent, ceci ne se ferait pas par un contre-projet qui s'imposerait mais par leur banalisation et, par conséquent, leur mise à distance (virtuelle). Ces états de faits semblent être la conséquence, voire l'aboutissement, des projets aménageur et politique.

C'est probablement dans une logique comparable que le point suivant (8) sur la sociologie (et donc non pas sur la société) doit être lu. «La *Generic City* est la sociologie qui a lieu [*happening*].» C'est «...une planche noire patiente où quasiment n'importe quelle hypothèse peut être prouvée, puis, effacée...» (Koolhaas 1995b, p.1255 pour les deux citations). Sans qu'on s'en rende compte, la *Generic City* abriterait un nombre infini de communautés. Là encore, si la sociologie ne semble pas suivre, c'est qu'elle aurait éliminé d'emblée l'hypothèse que la contradiction soit une source de richesse.

Ces trois derniers points (6 à 8) donnent l'impression de dépasser les aspects descriptifs et de tendre vers le manifeste. J'entends par ceci une communication qui exige des connaissances préalables et qui, de plus, se veut critique et engagée. En effet, on dirait que ces lignes sont essentiellement adressées aux acteurs se cachant derrière l'aménagement, la politique et la sociologie, à savoir les aménageurs, les politiciens et les sociologues.

Intitulé «quartiers», le neuvième point aborde le rôle de l'histoire de la *Generic City*. Malgré son absence d'identité aujourd'hui, elle «...a eu un passé, à l'époque.» (Koolhaas 1995b, p.1256). Ce passé serait désormais concentré dans un seul quartier, exploité à des fins touristiques. L'histoire serait ainsi devenue une industrie.

Le programme (point 10) de la *Generic City*? Il y aurait beaucoup de bureaux mais ils seraient de moins en moins utiles car tout le monde travaillerait à domicile. «La seule activité est le Shopping». Le logis le plus important serait l'hôtel et, par ceci, la chose la plus urbaine qui soit, car il «...implique désormais l'emprisonnement (...), décrit une ville de dix millions, tous enfermés dans leurs chambre (...) – la densité implosée» (Koolhaas 1995b, p.1260 pour les deux citations).

Passons à l'architecture (point 11). Elle serait belle, par définition. Elle serait construite rapidement; avant cela, elle serait conçue encore plus rapidement. Elle serait médiocre



alors qu'on la qualifierait de supérieure. Son style serait celui de la postmodernité. Mais, contrairement à la conception communément acceptée de cette notion d'une «...lecture hautement civilisée de l'histoire de l'architecture», elle est une «...méthode, une mutation au sein de l'architecture professionnelle qui produit des résultats de manière suffisamment rapide pour garder le contact avec le développement de la *Generic City*.» Ce serait, pour résumer, l'«...ennui varié» (Koolhaas 1995b, p.1262). Bien que l'ennui soit incompatible avec la variété, la *Generic City* aurait le mérite de rendre la variété banale et normale.

La question de la géographie (point 12) concerne le climat. Situées en général dans des zones tropicales, les villes génériques seraient plutôt chaudes. Le climat serait meilleur - et, du coup, les gens seraient plus beaux. Ce serait «...la preuve qu'il y a une connexion entre l'architecture et le comportement, que la ville peut faire des personnes meilleures à travers des méthodes, jusqu'à présent non identifiées» (Koolhaas 1995b, pp.1262s.). Par ceci, il semble évident que l'auteur pousse la réflexion définitivement en dehors du premier degré.

Paradoxalement, le point treize traite de l'identité de la *Generic City*. Elle serait construite à travers la citation réitérée, ou, avec les mots de Koolhaas, la redondance calculée, de son iconographie. Le statut de l'histoire (point 14) serait en mutation. Son absence serait regrettée, mais l'auteur n'identifie personne qui souhaite vraiment sa présence. «À travers l'histoire de l'humanité (...) les villes ont crû à travers un processus de consolidation» (Koolhaas 1995b, p.1263). Ce principe ne serait pas valable pour la *Generic City*: le passé ne se trouverait pas sous le présent mais il serait abandonné. L'infrastructure (point 15), à l'origine quelque chose qui renforce et crée une totalité, s'orienterait vers son contraire: elle deviendrait un élément de séparation, d'isolation, un outil stratégique. Quant à la culture (point 16), sa seule valeur serait celle de la redondance.

Le texte termine (point 17) en encourageant le lecteur à s'imaginer un film hollywoodien sur la bible, avec une ville dans la Terre Sainte. Après avoir regardé les scènes sur le marché, on est invité à éteindre le son, puis, à inverser le déroulement du film. «Le centre se vide (...). Le silence est désormais renforcé par le vide. (...) C'est fini. C'est l'histoire de la ville. La ville n'est plus. Nous pouvons maintenant quitter le théâtre...» (Koolhaas 1995b, p.1264).

Si le lecteur pense que ce résumé contient des lacunes, des raccourcis ou des incohérences, il a, au contraire, saisi une qualité de l'original lui-même. Souvent, les phrases sont courtes, les sujets abordés en dehors de leurs contextes et traités de manière superficielle. Certains éléments se répètent. D'autres, par un usage réitéré, se contredisent.



Il va sans dire qu'un développement détaillé et rigoureux n'est pas la démarche recherchée par Koolhaas. Bien au contraire, on dirait même que l'incohérence semble être le fil conducteur même du texte. Le recours aux contradictions, aux paradoxes, aux oxymorons devient, au-delà du style, le message essentiel.

La *Generic City* est parfois explicitement spatiale (spatialisée), parfois on dirait plutôt qu'on a affaire à un concept détaché d'une réalité identifiable sur le sol terrestre. Aussi, la *Generic City* ne s'oppose pas à une ville traditionnelle en termes d'espace, mais elle la remplace.

Entre style, message et public probable, le texte peut être divisé en trois parties. Bien que radical dès le début, on peut reconnaître un certain sérieux cohérent dans le premier tiers. Le deuxième tiers, comme déjà dit, relève plutôt du manifeste, le troisième de l'ironie et du théâtral. Le lecteur est déconcerté, car, face à cette *overdose* du spectaculaire et du deuxième degré, le premier degré semble s'effacer.

Descriptif dans son ensemble, le texte ne fait aucune allusion explicite à des propos d'intervention. Là où Ascher et Sieverts se revendiquent de l'interventionnisme nécessaire et possible, Koolhaas ne formule pas de pensée d'avenir. En même temps, les références multiples au monde des architectes rendent difficile une compréhension qui serait détachée de la question de l'intervention. Koolhaas rompt-il avec le principe interventionniste tout court? Cherche-t-il à nuancer l'impact et le pouvoir effectif de ce dernier? Ne trouve-t-il pas de propos, n'ose-t-il pas en formuler un? Son propos serait-il de ne rien faire? Si les deux lectures précédentes de «Métapolis» et de «Zwischenstadt» ont mis en évidence un manque d'innovation quant aux propos prospectifs, on continue de se demander avec la «Generic City» ce qui – au-delà de cette ironie du «il n'y a pas de problème» – pourrait bien relever de la prospective des nouveaux territoires.

Finalement, les jeux de mots entre centralité et identité, entre centre et périphérie ne laissent-ils pas transparaître, en fin de compte, une conception très traditionnelle de l'espace? On dirait que les mots utilisés ne sont pas interrogés sur leurs contenus: comme s'il y a un seul sens d'identité valable pour tout et pour tous; comme si toute relation spatiale pouvait être lue à travers le schéma centre - périphérie. Malgré toute l'ironie, il n'est pas évident de savoir si le texte de Koolhaas invite à de nouvelles modalités de compréhension de l'espace ou s'il n'est pas plutôt en train de confirmer et de consolider une représentation traditionnelle.



#### 1.4. «Métropole Suisse: charte pour l'avenir d'une Suisse urbaine»

Le quatrième exemple de discours est un dépliant tout ménage qui a été distribué en Suisse en 2002. Il est édité par *Métropole Suisse*, association sans but lucratif fondée en 1994 et composée pour l'essentiel d'urbanistes et d'aménageurs.

Composé d'une trentaine de pages, mis en page avec une dominance de la couleur rouge (en général comme fond), ce document communique essentiellement par des phrases clés rendues en grands caractères ainsi que quelques photographies de paysage. Est joint à la brochure un tiré à part intitulé «...à tous ceux qui sont appelés à prendre des décisions!». Ces personnes sont invitées à s'appropriier le contenu de la brochure: à présupposer donc que le document s'adresse essentiellement aux décideurs en Suisse.

Le document principal est structuré par des doubles pages dont chacune abrite un thème. Celui-ci est donné par la table des matières mais rarement reformulé explicitement sur la double page même. Je résume ces contenus, même si je risque d'être plus long que l'original, car celui-ci est assez succinct:

- «Suisse urbaine»: «Les différentes parties de la Suisse s'agglomèrent. La Suisse s'est urbanisée» (Ass. Métropole Suisse 2002, p.2). Ces deux phrases, isolées, donc sans autre explication, sont placées à côté d'une photographie qui représente un paysage d'agglomération: un champ de blé au premier plan, des jardins familiaux au deuxième, puis, au fond, des immeubles.
- «194 Nations»: «Aujourd'hui, des personnes provenant de 194 nations différentes vivent en Suisse. Une Suisse cosmopolite» (Ass. Métropole Suisse 2002, pp.4s.). (Écriture blanche sur fond rouge, aucun autre ajout.)

La prochaine double page contient deux photographies. La première montre un paysage urbain de nuit, avec des feux d'artifices illuminant le ciel un peu partout: on peut supposer qu'il s'agisse de la fête nationale. La deuxième représente un paysage alpin en été, avec au premier plan des personnes occupées à peindre ce paysage.

- «Une nouvelle image de la Suisse»: «ce n'est pas en rêvant de la campagne que l'on construit des villes de qualité». Placardée comme les phrases précédentes, celle-ci est complétée par un texte relativement court lui aussi mais rendu en caractères minuscules. Confronté aux changements globaux, la Suisse devrait se donner une nouvelle image, prendre ses distances par rapport à une représentation rurale de soi-même et en adopter une nouvelle, correspondant à «...une Suisse ouverte (...) adaptée aux exigences actuelles et futures» (Ass. Métropole Suisse 2002, pp.8s.).
- «L'imprudence du laisser faire» est le titre et la phrase clé de la double page suivante. Les auteurs constatent que la métropolisation de la Suisse ne peut pas être



empêchée et que, par conséquent, il faut trouver des modalités pour «...l'orienter». Conséquence: «ceci nous concerne tous. À chacune de nos décisions. Chaque jour. Il faut fixer des priorités. Il est impossible de tout avoir, car souvent certaines choses même très souhaitables s'excluent l'une l'autre. Dès lors, il faudra savoir prendre des décisions difficiles» (Ass. Métropole Suisse 2002, p.10). Cette analyse est complétée par une photographie montrant une dizaine de personnes qui, se trouvant dans une prairie toute plate, regardent dans le ciel avec des jumelles.

Un changement de présentation peut être observé à partir de la prochaine double page. La partie du texte devient plus importante, et il n'y a plus de photos. Chaque double page traite maintenant d'un thème relatif à l'aménagement du territoire. En bas de la deuxième page, une main au pouce levé indique à chaque fois des propos de prospective:

- «quelle métropole?»: entre les deux extrêmes de Los Angeles («un océan débordant de maisons») et Paris, la ville compacte, «...la métropole suisse reste un espace fascinant à l'intérieur duquel coexistent des agglomérations denses et des régions peu habitées. Fini le temps de la ville ou de la campagne à l'état pur!». Les auteurs s'engagent pour la ville et la tradition de l'urbanisme européens et ses qualités en matière d'espace public qu'il s'agirait de développer. À leurs yeux, ceci ne correspondrait pas à une démarche nostalgique. Il faudrait former (dans la rubrique pouce) cinq pôles urbains clairement identifiables en tant que tels (Zurich, Berne, Bâle, Lugano, Genève), y valoriser les espaces publics et discuter les enjeux du pays («organiser des forums de discussion dans les villes et les villages; faire en sorte que spécialistes, politiques, fonctionnaires, représentants des médias et population débattent de la structure future de la Suisse» [Ass. Métropole Suisse 2002, pp.12s.]).

Les doubles pages suivantes traitent du paysage (le constat qu'il y en aurait toujours de qualité, et qu'il s'agirait de les préserver), des frontières (où celles officielles sont considérées comme révolues), le statut du domicile (du chez soi) et la nécessité de redéfinir l'enracinement et la patrie, de la variété de la pluralité et du multiculturalisme en Suisse, de la richesse naturelle et de l'attraction de la Suisse pour les entreprises.

La dernière double page est intitulée: «la ville, c'est bien». La charte prend position contre le cliché négatif de la ville, en soulignant que la majorité de la population suisse habite une ville ou une agglomération. «Notre avenir est urbain. Au lieu de nous plaindre, il faut que nous optimisons» (Ass. Métropole Suisse 2002, pp.30s.).

Le rendu paraît certainement superficiel et incohérent mais il est, en effet, souvent difficile de saisir les enjeux. La charte veut sensibiliser par rapport aux problèmes contemporains du territoire suisse, en promouvant la représentation d'une Suisse vue comme une métropole. Entre constat et prospective, en revanche, on a l'impression



que tout va bien et mal en même temps, que nous faisons tout juste mais qu'il faut quand même faire mieux.

Si je prends le texte à la lettre, je constate des contradictions ou des non-sens, d'une part, l'absence – une fois de plus – de propos novateurs en matière d'aménagement, d'autre part. J'essaie d'expliquer ceci par rapport au thème du paysage. En phrase clé on peut lire ici: «À côté des territoires plus ou moins densément construits, il reste des régions intactes» (Ass. Métropole Suisse 2002, p.16). Il est certain que la charte vise à valoriser le paysage naturel suisse. Mais je ne saisis pas en quoi la densité devrait s'opposer à l'intact. De plus, pourquoi opposer des territoires à des régions, d'autant plus que le titre renvoie au paysage? Les termes sont-ils interchangeable ou faut-il chercher un sens dans le passage de l'un à l'autre? La deuxième partie esquisse trois scénarios: «Soit: nous continuons à construire et à occuper le territoire comme jusqu'à maintenant; environ 1m<sup>2</sup> [*sic* dans l'original] par seconde. Soit: nous protégeons chaque mètre carré non bâti. Soit: nous préservons le territoire comme une base vitale pour tous» (Ass. Métropole Suisse 2002, p.17). Les propos de prospective, dans la rubrique du pouce, sont ceux de l'urbanisation vers l'intérieur, la préservation de surfaces non construites et l'augmentation des surfaces protégées, les paiements directs aux agriculteurs<sup>14</sup> et la mise en œuvre de la Convention des Alpes<sup>15</sup>.

Outre les incohérences formelles qui laissent songeur et le peu d'innovation des propos prospectifs (comme chez Ascher et Sieverts on a l'impression que *Métropole Suisse* recourt à des propos connus), on constate que les propos confirment une conception traditionnelle de la ville, par l'urbanisation vers l'intérieur et la préservation des surfaces non construites. On peut alors s'étonner que ceci se fasse au nom de la métropole, vu que celle-ci, dans sa conception, consiste plutôt dans la conurbation et l'absence de compacité et de centralité unilatérale.

Je ne suis pas le seul à m'interroger sur la Charte. Un commentateur compare la brochure avec un calendrier des missionnaires: «Elle aussi est faite dans un design qui se fie à la force des grandes lettres, à la parole et au format A5 paysage; là encore alternent les maximes de lamentation et de signification, là aussi elles sont fondées sur des faits et des croyances, et aussi cette 'Charte pour l'avenir d'une Suisse urbaine' veut m'améliorer: 'deviens un homme honnête et comprends enfin que tu habites la Métropole Suisse!' Je le comprends mais l'appel me laisse froid. C'est curieux car les Suisses métropolitains ont bien raison. (...) Ma critique de la méthode: le bouquet des sujets des métropolistes est incroyablement coloré. Il me fascine au premier regard

---

<sup>14</sup> Plutôt que de subventionner la surproduction de biens alimentaires, la politique agricole suisse a introduit depuis quelques années des paiements directs aux agriculteurs.

<sup>15</sup> Convention de protection signée par tous les Etats qui se situent dans l'arc alpin. Elle vise plus particulièrement la sauvegarde des espaces naturels, l'agriculture de montagne, le tourisme et les transports.



(...) Mais l'image se décompose, tellement il y a de roses, lilas, tulipes et perce-neige. De quoi s'agit-il, au juste?» (Gantenbein 2002, p.7)

Il est certain que le document ne prétend pas à la rigueur d'une analyse scientifique. Il s'agit d'une démarche qui vise à communiquer des représentations, un peu comme Sieverts (1997) le suggère. Il n'empêche que le recours à l'expression publicitaire semble introduire un flou quant à l'identification des problèmes territoriaux et des propos prospectifs. On dirait que l'enjeu communicationnel est pris comme une tâche en soi et que, face à ceci, on aurait négligé le contenu. Il semble bien vain de communiquer la représentation de la Suisse comme métropole si aucune conséquence notable n'en découle. Finalement, pourquoi ce document est essentiellement adressé aux décideurs, alors qu'un débat démocratique (et pas technocratique) est revendiqué et qu'il s'agit d'un dépliant tout ménage?

### *1.5. Un territoire nommé Glattalstadt*

En parallèle au discours théorique et à la communication de masse, l'urbanisme et l'aménagement du territoire s'intéressent bien entendu aussi à des situations concrètes. Un cas exemplaire en Suisse est la vallée de la Glatt qui, entre-temps, est appelée Glattalstadt par certains. C'est ce cas concret que je présente maintenant de manière plus détaillée. Ce choix n'est pas sans enjeux pour la suite car, dans la partie empirique proprement dite, je reviendrai sur ce territoire et les discours des urbanistes et autres acteurs spécialisés.

Le lecteur attentif de la presse zurichoise a pu observer ces dernières années l'usage récurrent de ce néologisme qu'est Glattalstadt.<sup>16</sup> Cette expression est utilisée pour parler de la périphérie située au Nord de la ville de Zurich et qui s'étend jusqu'à l'aéroport. Elle est formée par l'agencement du toponyme traditionnel «Glattal» (vallée de la Glatt) auquel est ajouté le suffixe «Stadt» (ville). La présence du toponyme donne à l'expression une connotation particulière, du moins si on la compare aux concepts présentés ci-dessus (métropole, *Zwischenstadt*, *Generic City*). Ce que Glattalstadt désigne est rattaché à un lieu et ne peut pas se référer à un ailleurs.

L'agglomération zurichoise subit depuis une vingtaine d'années un développement d'une intensité exceptionnelle au niveau suisse. L'aire de *Zürich West\** (Zurich Ouest) mise à part, c'est justement au nord de la ville que la pression économique et la transformation territoriale sont les plus intenses. Dans ce contexte, une série de projets d'envergure ont été rendus publics, dont la transformation de sites industriels en zones d'activités tertiaires et d'habitation et la réalisation d'une liaison de tram

---

<sup>16</sup> Sur l'orthographe de l'expression, voir la section 3.2.2.



rapide, appelé *Glattalbahn*\*. L'intérêt de l'aménagement du territoire et de l'urbanisme pour la vallée de la Glatt n'est donc pas surprenant.

Plutôt que de renvoyer à un seul auteur, je présente ce territoire à l'aide de plusieurs textes et images. Ce récit ne cherche pas à effacer les positionnements des auteurs. Au contraire, l'idée est celle de découvrir cette Glattalstadt à travers les différents regards. Finalement, c'est l'occasion de faire le lien entre un territoire-objet, les problèmes d'aménagement qui s'y imposent et la sphère du discours proprement dite.

J'ai moi-même pris connaissance de l'existence de la Glattalstadt<sup>17</sup> par la lecture des articles de l'architecte Benedikt Loderer dans la revue *hochparterre*. Il est le fondateur, à la fin des années 1980, de cette revue d'architecture, la seule qui soit indépendante des fédérations professionnelles. Il écrit régulièrement sur la thématique du développement territorial. Un premier article (Loderer 2001) a comme titre *Die heimliche Hauptstadt* (la capitale secrète) où la Glattalstadt est considérée comme la quatrième ville de Suisse, en termes de population<sup>18</sup>. Il lui confère même le rôle de centre principal de la métropole zurichoise en train de se constituer. La Glattalstadt abriterait un grand nombre de poids lourds de l'économie suisse, ce qui lui donnerait une importance supérieure à la *Bahnhofstrasse* de Zurich (la rue commerçante principale). Parallèlement au texte sont présentés des projets urbains majeurs, à savoir la *Glattalbahn*\*, le *Zentrum Zürich Nord*\*, le schéma directeur du quartier de *Leutschenbach*\* et le plan de réalisation du *Glattpark*\*. Ils sont décrits à l'aide de plans et de petits descriptifs factuels. Une année plus tard, un autre article s'intéresse plus particulièrement à la *Glattalbahn* (Loderer 2002). L'auteur propose le reportage d'une promenade qu'il a faite le long du tracé de cette future liaison de la Glattstadt. Les situations observées l'invitent à reprendre les éléments constitutifs de cette nouvelle ville et à formuler des remarques ironiques sur les qualités de l'espace parcouru. L'article est illustré par des photographies de paysages urbains et par une vue aérienne sur laquelle le lecteur peut suivre le tracé de la *Glattalbahn* (cf. illustration 1). Dans les deux articles, une information factuelle sur les projets de construction est confrontée à une position plutôt essayiste et polémique qui interroge le contexte territorial. Les représentations graphiques reflètent précisément les projets alors que le texte cherche avant tout à sensibiliser le lecteur en faisant valoir une appréciation positive d'un territoire qui, jusqu'à présent, par son attribut d'agglomération, a été considéré comme peu attractif.

---

<sup>17</sup> Quand la manière d'écrire choisie par un auteur ou un partenaire d'entretien est connue, je la reprends.

<sup>18</sup> Cette quatrième ville compte au total 147'104 habitants (93'000 pour les huit communes et 62'700 pour les arrondissements 11 et 12\* zurichois) et 117'324 places de travail (95'000 pour les huit communes et 33'301 pour les arrondissements zurichois) (sources: glow, années 2003 et 2001 pour les communes; Campi, Bucher & Zardini 2001, chiffres de 1998, pour la ville de Zurich).



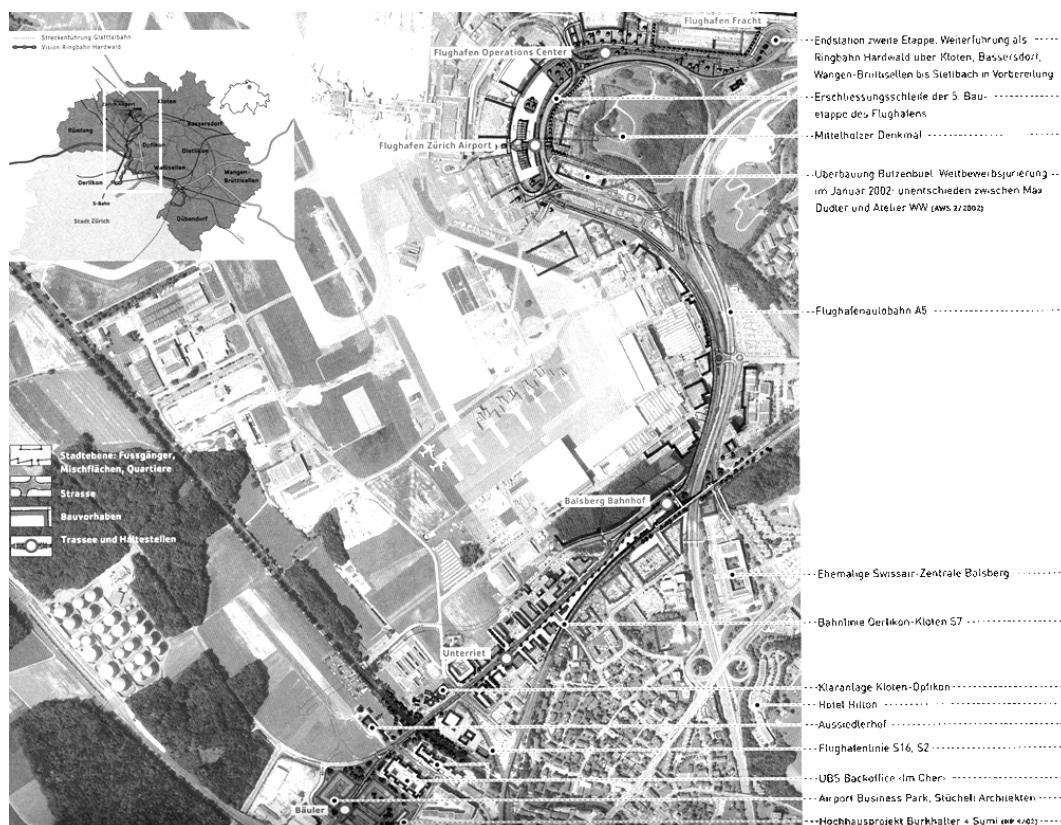


Illustration 1. Extrait de la vue aérienne sur laquelle est calqué le tracé de la *Glattalbahn*\*. On y lit le tronçon entre la zone industrielle de Rümlang (en bas) jusqu'aux dessertes de l'aéroport (en haut à droite). En haut à gauche un plan de situation de l'ensemble du projet (*hochparterre*, no 6/7, 2002, p.20 [original en couleur]).

Ces articles de *hochparterre* dont les deux présentés ne sont que les plus importants de toute une série paraissent dans la même période que le livre de Mario Campi, Franz Bucher et Mirko Zardini qui sont chercheurs au département d'architecture de l'EPFZ\*. Intitulé *Annähernd perfekte Peripherie* (Périphérie approximativement parfaite) et sous-titré *Glattalstadt/Greater Zurich Area* (2001), le livre est conçu comme un guide touristique. Les trois auteurs y présentent une recherche de terrain menée dans la deuxième partie des années 1990. L'expression Glattalstadt (systématiquement écrite sans article) est entendue comme un toponyme. Je n'apprends pas seulement beaucoup de choses sur les lieux de cette ville, mais aussi sur les différentes perspectives, points de vue ou modes d'observation à laquelle Glattalstadt se prête. Le livre développe une diversité des représentations graphiques (vues aériennes, photomontages ou axonométries). Les textes aussi correspondent à plusieurs registres. Dans l'introduction, les auteurs présentent cette aire au nord de Zurich comme un territoire urbanisé. Ils identifient un grand nombre de fragments urbains qui tous auraient des compétences de centralité et une cohérence par rapport à eux-



mêmes mais dont la distribution spatiale relèverait tout d'abord d'un accident urbain. L'aéroport de Zurich-Kloten (entre-temps appelé *Unique Airport\**) est à la fois le moteur économique de ce territoire et une source majeure de nuisances. Cette situation est le résultat, à l'échelle locale, des processus de globalisation: une production de fragments qui empêchent que les habitants et la politique locale perçoivent ce territoire comme une unité. Les vues d'avion permettent de visualiser les fragments auxquels les auteurs se réfèrent: des entités morphologiques dans lesquelles se juxtaposent des quartiers d'habitation, des usines, des centres commerciaux, des autoroutes, des lignes de chemin de fer, des espaces agricoles, des bosquets, des parkings, des jardins familiaux, des bouts de rivière, des noyaux villageois, des parcs ou les pistes de l'aéroport. Par la suite, les auteurs privilégient les extraits (les fragments ou éléments comme ils les appellent aussi) pour les présenter de manière plus détaillée (illustration 2). Ils recomposent des itinéraires thématiques pour les différents utilisateurs du territoire (*Businesspeople*, agriculteurs, agents

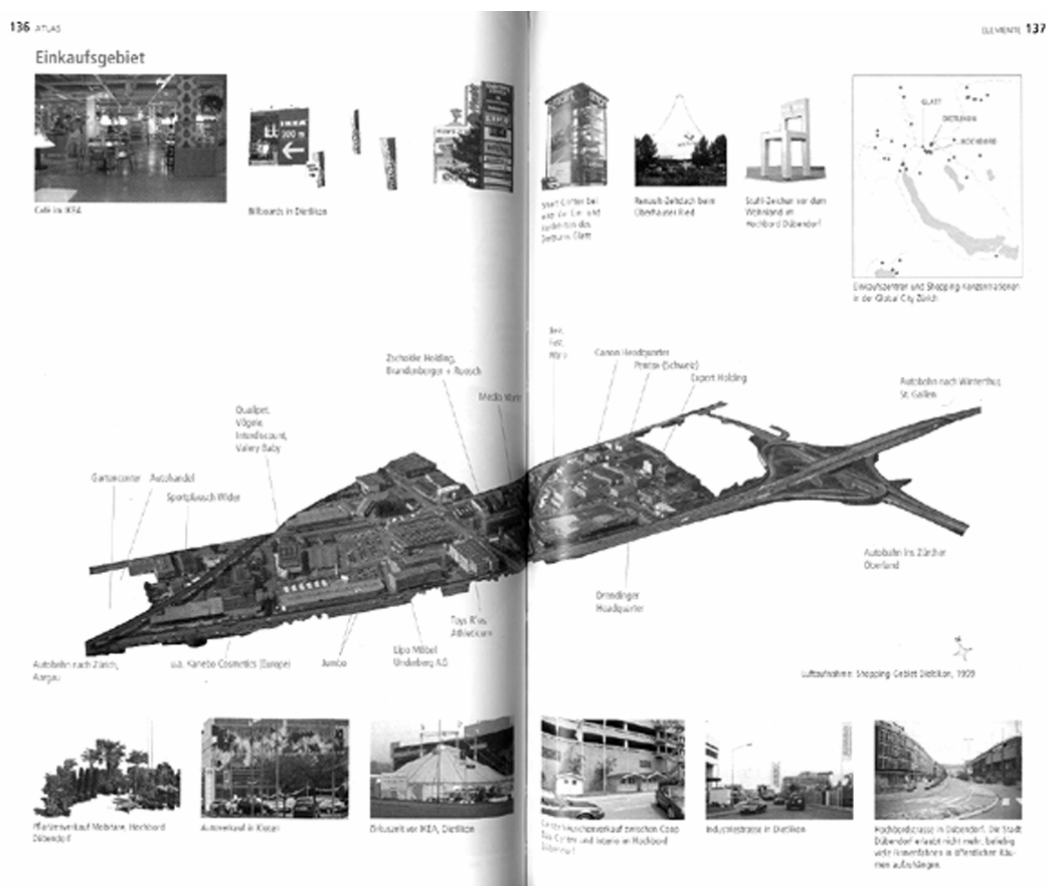


Illustration 2. Un élément: l'aire commerciale. Le découpage au milieu met en évidence le fragment urbain. Des petites photographies-vignettes participent à multiplier les points de vue sur le même objet. En haut à droite une petite carte de l'aire métropolitaine donne un aperçu de l'ensemble de ces zones (Campi, Bucher & Zardini 2001, pp.136-137).







d'architectes plutôt qu'à des touristes ou des habitants curieux de connaître Glattalstadt.

Un autre document révélateur ne s'adresse certainement pas à ce même public d'architectes: c'est la vidéo de promotion de la *Glattalbahn*\* (VBG & rennhardcom 2001). Son genre se situe entre le spot publicitaire dont elle emprunte l'iconographie et l'absence de critique, et le court-métrage documentaire qui inspire la structuration thématique et le montage. Sa durée est de dix minutes. Elle est divisée en six chapitres: une introduction présentant le contexte territorial, «Pourquoi la vallée de la Glatt a-t-elle besoin d'un nouveau train (*Bahn*)?», «Qu'apporte la Glattalbahn?», «À quoi ressemble la Glattalbahn?», «Où circule la Glattalbahn?», «Quand circule la Glattalbahn?». Les images proviennent essentiellement de trois sources: les paysages actuels qui bordent le futur tracé de la *Glattalbahn* (illustrations 4 et 5), des projets de référence dont le tram strasbourgeois, ainsi que des films d'animation simulant le tracé futur de la *Glattalbahn* (illustrations 6 et 7) qui intègrent des *Landmarks* existants le long du tronçon. Une vue aérienne (illustration 8) et quelques plans thématiques (illustration 9) appuient le premier chapitre. Les paysages d'aujourd'hui sont rendus d'une manière peu attractive, avec des bâtiments laids et des contrastes non harmonieux. Ces paysages sont confrontés aux images d'animation qui présentent une vallée de la Glatt plus attrayante.

Comme les publications présentées précédemment, essentiellement adressées à des professionnels du territoire et de la ville, ce document opte, lui aussi, pour un parti pris résolument urbain. La vallée de la Glatt est représentée par ses zones industrielles et commerciales, sa dynamique économique et sa mobilité. Elle dessine clairement le tableau de la mobilité et les problèmes d'embouteillage qui vont en augmentant. Cette optique étonne dans la mesure où j'imagine la vidéo comme s'adressant à un public large qui, choqué par ce message, pourrait tourner le dos au projet de la *Glattalbahn*.



Illustrations 4 et 5. Extraits de la vidéo: à gauche le paysage actuel; à droite un embouteillage.





Illustrations 6 et 7. Images du film d'animation: à gauche la future *Glattbahn* dans son site propre au premier plan, le futur *Glattpark*\* au deuxième plan; à droite une vue telle que l'aura l'utilisateur de la *Glattbahn*. Au fond on voit le studio de la télévision déjà existant, devant lui le *Katzenbach* dans son état futur de ruisseau renaturé.



Illustration 8 et 9. À gauche: la vue aérienne montrée dans la vidéo: un regard du Sud vers le Nord, avec Oerlikon en bas et la *Hardwald*\* en haut au milieu. À droite: la carte du canton de Zurich, avec en grisé les six communes concernées par les trois premiers tronçons. Les flèches indiquent les nombres de pendulaires de chaque district du canton qui se rendent quotidiennement dans la Glattalstadt.

Les sources présentées ci-dessus figurent aujourd'hui parmi les plus connues et les plus citées. À travers la recherche j'ai aussi rencontré des sources plus anciennes qui permettent de retracer cette évolution territoriale particulière. Depuis quand la vallée de la Glatt est-elle l'objet d'une réflexion urbanistique? À quel moment se posent ces questions qui interrogent fondamentalement le statut de cette aire? Les quelques lignes qui suivent essaient de retracer l'histoire urbaine de ce territoire.

Je situe l'émergence d'un discours public à ce sujet dans les années 1980, moment à partir duquel on peut repérer le recours à la notion de ville. En 1986, un article est publié dans le *Tages-Anzeiger Magazin*<sup>19</sup> avec le titre «Die teuerste Wiese Europas» (la prairie la plus chère d'Europe). Les auteurs s'intéressent au projet du complexe tertiaire dans le *Oberhauserried*\* (un projet antérieur à celui présenté dans *hochparterre*). Ils constatent la difficulté de trouver des surfaces commerciales dans le

<sup>19</sup> Supplément du week-end du *Tages-Anzeiger*, principal quotidien de Zurich.



centre ville ce qui expliquerait l'intérêt croissant pour la périphérie de la part de l'économie zurichoise. En même temps, l'arrivée de la société *General Motors Europe* qui installe son siège européen dans la zone d'activités d'Opfikon, une des municipalités, les interpelle: «le fait qu'une multinationale aussi renommée déplace son siège européen dans le *Nomansland* peu accueillant du *Oberhauserried*, a chamboulé quelques représentations habituelles sur le développement urbain de Zurich» (TA-Magazin, 1987, p.10).

Et ils se demandent si ceci correspond à un nouveau phénomène spatial, encore inconnu en Suisse, mais comparable à la Défense, où des satellites forment des nouveaux nœuds dans une énorme zone urbaine (TA-Magazin 1987, p.10 et 13). «La prairie la plus chère d'Europe» est devenue une expression connue au-delà des milieux introduits.

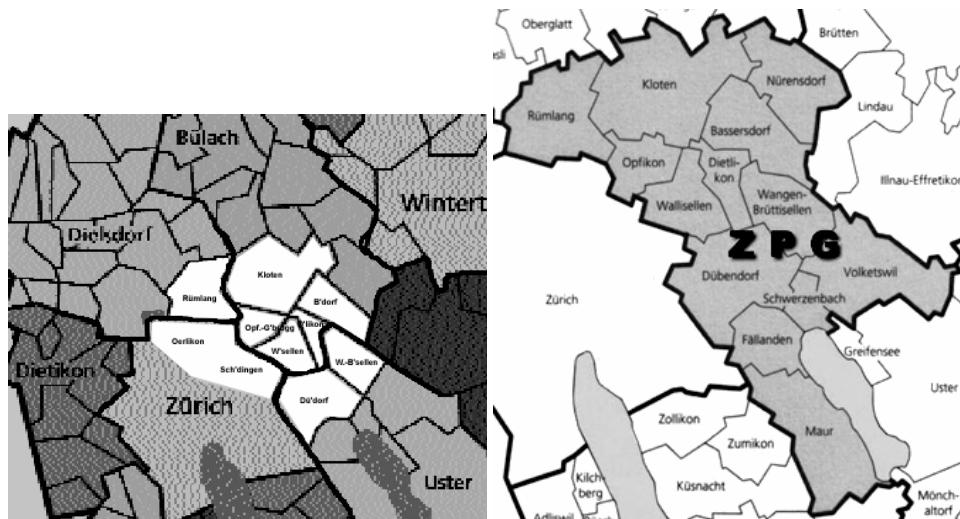
La question du développement urbain peut encore être identifiée dans des documents plus anciens. Il s'avère que la Communauté d'aménagement pour la vallée de la Glatt (ZPG)\* joue un rôle clé, ce qui peut paraître banal au premier abord. En effet, lors de l'assemblée fondatrice de l'organisme en 1958 (ZPG 1958), un souci lié à l'accroissement de l'urbanisation est déjà exprimé. Vingt-cinq ans plus tard le discours a changé: la vallée de la Glatt est décrite comme une ville linéaire (*Bandstadt*) polycentrique (ZPG 1984), le fait urbain est donc implicitement accepté. Entre ces deux dates, on assiste successivement à la mise en service de l'aéroport national<sup>20</sup> de Kloten (années 1960), puis, au début des années 1980, de l'autoroute de contournement nord de Zurich et de la gare ferroviaire de l'aéroport. Bien que la vallée de la Glatt contienne des sites industriels depuis le 19e siècle déjà, elle hérite encore dans cette même période d'autres infrastructures lourdes. La ville de Zurich y construit une usine de chauffage à distance, une usine d'incinération et une station d'épuration (cette dernière se situe, par ailleurs, sur le territoire de la ville d'Opfikon). Ces éléments convergent pour générer des images négatives de ce territoire.

Ce n'est pas seulement le fait que la ZPG\* pense en termes de ville, mais sa constitution même qui aura une influence majeure sur les représentations actuelles. Toutefois, comme le périmètre de la Glattalstadt ne correspond pas à une unité administrative, il convient de s'écarter ici du principe narratif basé sur des documents spécifiques pour présenter les diverses appellations et délimitations qui y ont cours. La Glattalstadt est en général composée de neuf municipalités qui se trouvent dans quatre districts administratifs différents. Dübendorf et Wangen-Brüttisellen sont

---

<sup>20</sup> L'adjectif national ne se réfère ici pas aux destinations (au contraire, il s'agit d'un aéroport intercontinental) mais à son bassin d'agglomération au sol.





Illustrations 10 et 11. À gauche: Extrait de la carte officielle des communes du canton de Zurich, retravaillée par mes soins. Les frontières des districts sont relevées en noir épais. Les communes et arrondissements onze et douze\* de la Glattalstadt apparaissent en fond blanc (source: Kanton Zürich, Kommunikationsabteilung des Regierungsrats, site internet). À droite: le périmètre de la ZPG\* et les limites communales (source: ZPG, site Internet).



Illustration 12. Extrait de la carte nationale. Le cours d'eau de la Glatt et le Greifensee sont relevés en noir (Source: Swissgeo, site internet). Je remarque, par ailleurs, que pour une vallée fluviale suisse, la topographie n'est pas très prononcée. Du point de vue phénoménologique, la vallée de la Glatt est difficilement reconnaissable en tant que tel.

rattachés au district d'Uster; Bassersdorf, Dietlikon, Kloten, Opfikon-Glattbrugg et Wallisellen au district de Bülach et Rümlang au district de Dielsdorf (illustration 10). La ville de Zurich en forme un à elle toute seule. Quant à la ZPG, elle est opératoire en matière de concertation d'aménagement du territoire (illustration 11). La vallée de la Glatt comprend trois parties, selon la représentation de la géographie classique: la partie supérieure du Greifensee jusqu'à Dübendorf, la partie centrale de Dübendorf



jusqu'à l'aéroport de Kloten, la partie inférieure de l'aéroport jusqu'à l'embouchure du Rhin (illustration 12).

Au début des années 1980, des militants de gauche, qui, jusque là, œuvraient essentiellement à l'échelon communal, cherchent à s'opposer au plan directeur couvrant l'ensemble des communes comprises dans le périmètre de la ZPG. Même si ce plan finit par être accepté, le groupuscule décide de poursuivre sa démarche. Ses membres se lient sous la forme de l'association *Arbeitsgruppe Zürich Nord\**. Aujourd'hui, cette association existe toujours et se préoccupe des questions de développement territorial et d'environnement.

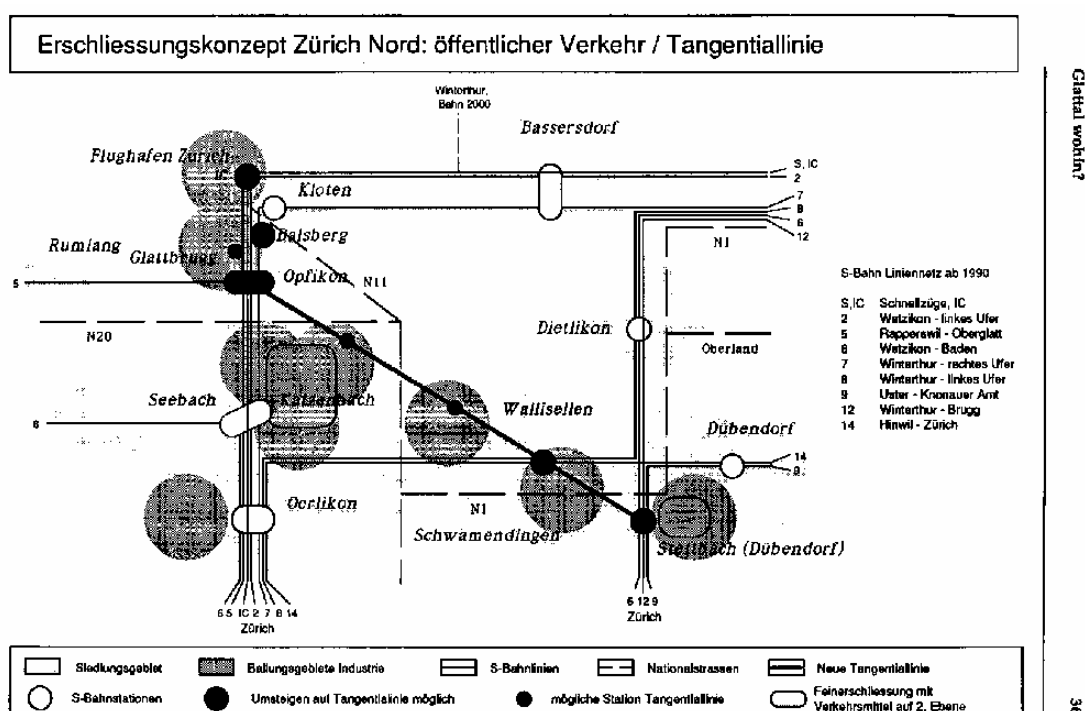


Illustration 13. Le concept de circulation proposé par «Glattal wohin?». Il introduit une ligne tangentielle non orientée sur la ville de Zurich (trait noir foncé diagonal) qui annonce la future *Glattalbahn\** (SNZ & Planpartner 1990 et 1991).

Les problèmes de trafic prédominent dans les discussions. Vers 1990, l'étude d'aménagement du territoire «Glattal wohin?» («Où va la vallée de la Glatt» / Niederhauser & Planpartner 1990 et 1991) renvoie au développement métropolitain de Zurich qui correspondrait à un territoire de presque la moitié de la Suisse et de deux à trois millions d'habitants. La vallée de la Glatt en ferait partie intégrante. L'étude se penche sur une évaluation détaillée des activités existantes et à venir et estime les charges de trafic. Les endroits susceptibles de subir des charges particulièrement élevées sont recensés et analysés. L'étude conclut que la mobilité essentiellement



basée sur la voiture atteindra bientôt ses limites de fonctionnalité. Notons que ce moment coïncide avec la mise en service du réseau express régional (*S-Bahn*) zurichois qui correspond déjà à une innovation significative en matière des transports publics. Mais il est organisé de manière radiale depuis le centre-ville de Zurich. C'est dans ce rapport que sont posées les bases du futur projet de la *Glattalbahn*\* qui, en complément au RER, vise l'amélioration des connexions entre les communes périphériques de la vallée de la Glatt (illustration 13).

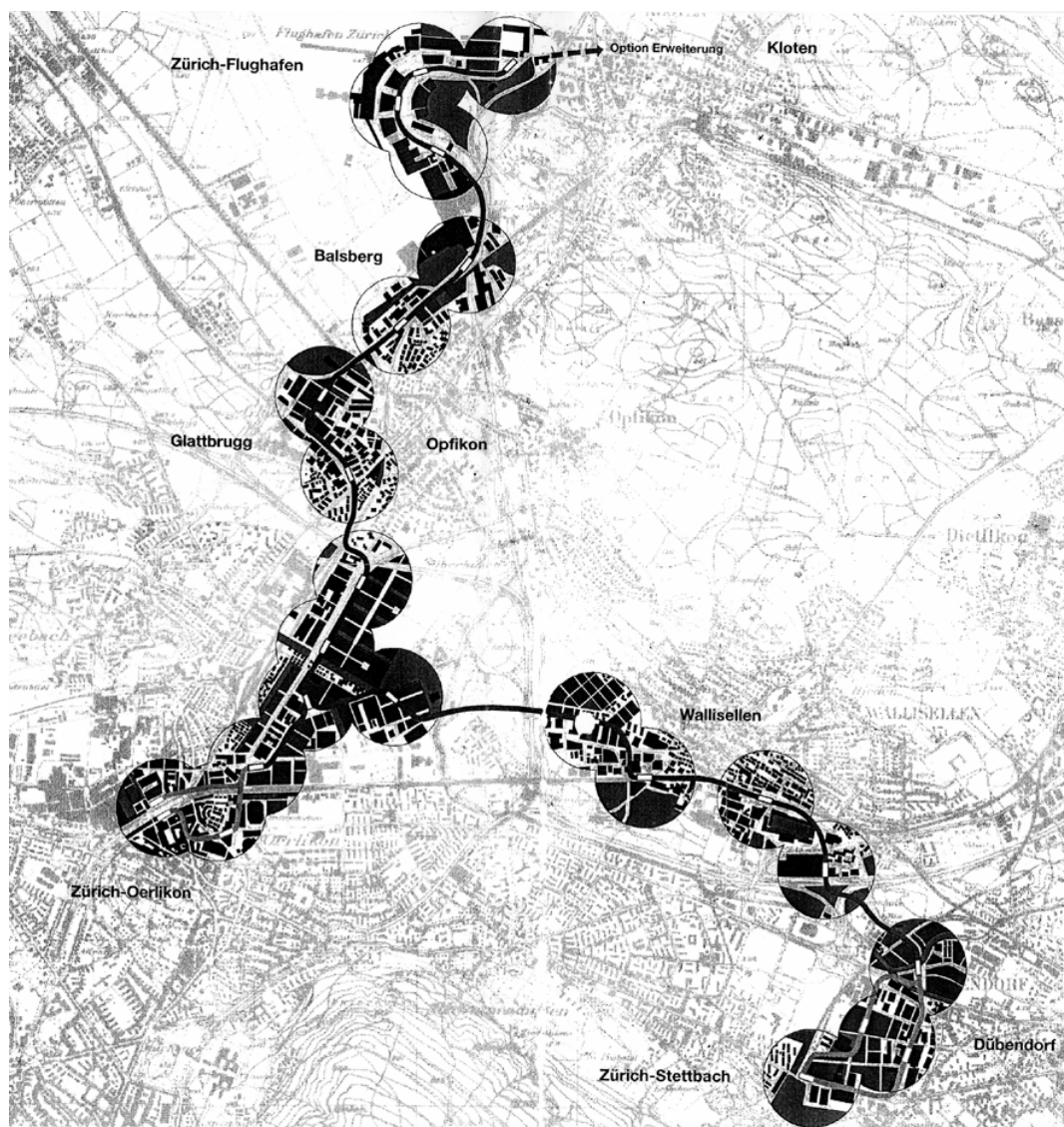


Illustration 14. Le plan publié dans *werk, bauen + wohnen* en 1995. À partir de chaque arrêt prévu, un cercle avec un rayon de 300 mètres est dessiné. Plusieurs pôles s'enchaînent, formant ainsi une continuité linéaire.



En 1995, une esquisse du projet de la *Glattalbahn* est publiée dans la revue d'architecture *werk, bauen + wohnen*. Le rendu cartographique est constitué d'un enchaînement de cercles à rayons identiques qui sont tracés à partir des futurs arrêts (illustration 14). À certains endroits des projets de développement apparaissent déjà mais, dans la plupart des cas, les cercles reflètent l'état existant du bâti. On y lit les figures de linéarité et de polynucléarité; figures sur lesquelles, à partir de là, les urbanistes fondent leurs discours de la Glattalstadt: il y a correspondance entre la démarche émanant du génie de trafic et le projet urbain.

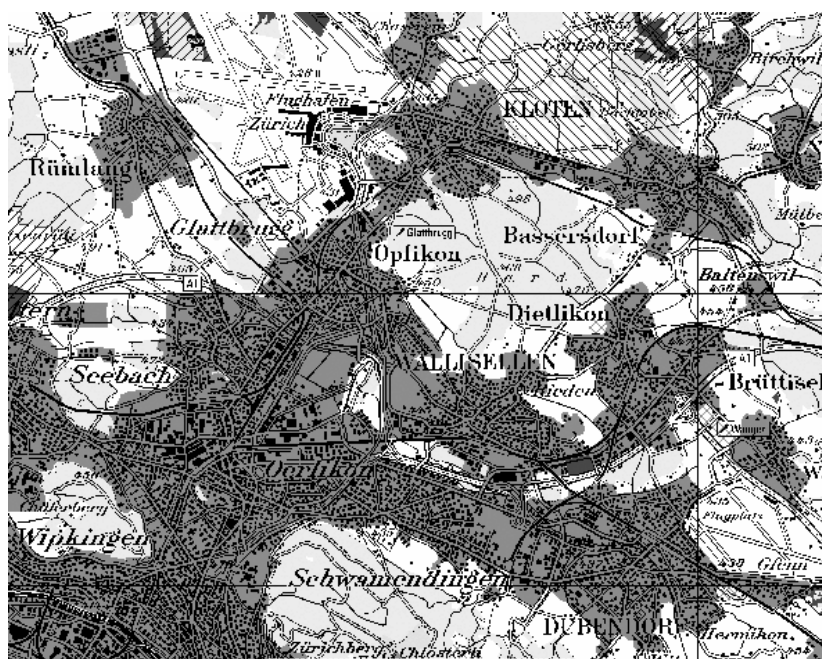


Illustration 15. Extrait de la carte du plan directeur cantonal. L'aire urbanisée (*Siedlungsgebiet*) est représentée en gris foncé. Elle est pratiquement continue entre toutes les municipalités de la Glattalstadt. (Source: Kanton Zürich 1995).

La même année, le plan directeur cantonal est approuvé. Il introduit le concept d'aire centrale\* (illustration 15 et 16) qui correspond à des pôles d'attractivités à activités mixtes qu'il s'agit de développer en priorité (Kanton Zürich 2001). Trois des onze aires centrales du canton se situent dans la vallée de la Glatt et correspondent à trois noyaux reliés par la *Glattalbahn*: Oerlikon, Kloten, et Dübendorf-Stettbach. On peut constater que le projet a peu évolué depuis ce moment du point de vue technique, si ce n'est que le tracé initial, améliorant principalement les connexions entre Kloten, Oerlikon-Seebach et Stettbach, a été complété par une extension optionnelle entre Dübendorf et Kloten en passant par Bassersdorf, ce qui formerait un anneau autour de la *Hardwald*\*. Son financement doit être approuvé par le canton. Devisé à quelque 600 millions de francs suisses, le projet a obtenu l'aval du parlement cantonal qui a voté en 2002 une participation financière majeure. Cette décision a été contestée par le parti



de l'UDC\*<sup>21</sup> qui a obtenu le référendum. Mais en février 2003, le Canton a approuvé en votation populaire sa participation financière. Une majorité de l'ordre de 70% des votants a consolidé la légitimité politique du projet. Les premiers travaux ont débuté en août 2004.

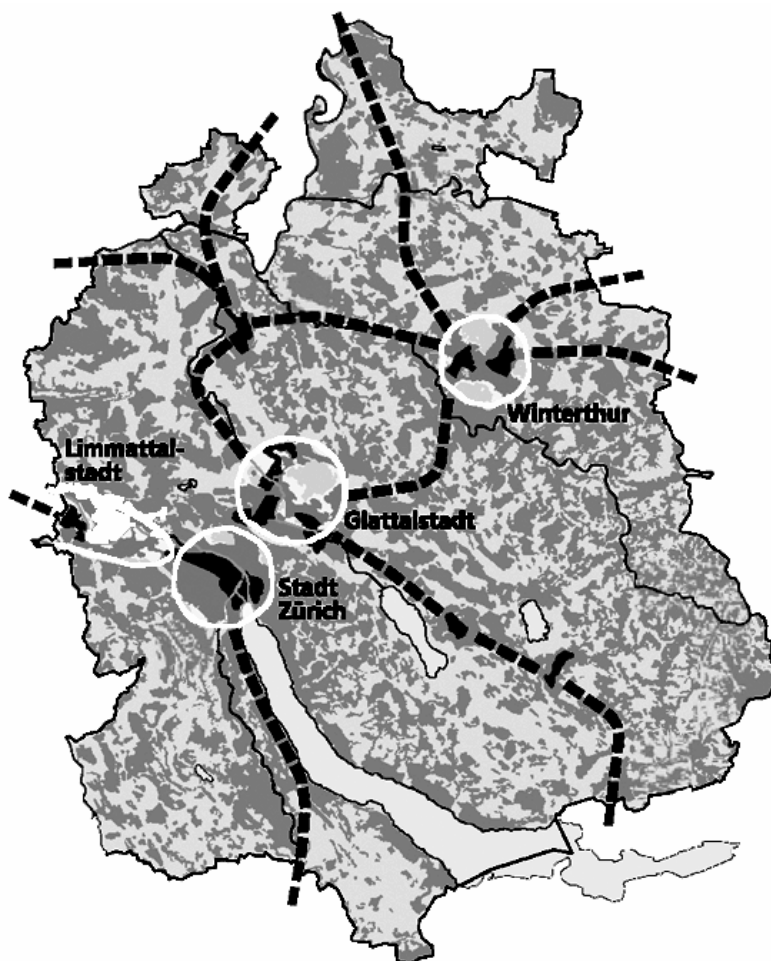


Illustration 16. Le rapport d'aménagement du territoire de 2001 indique les onze aires centrales\* définies par le plan directeur de 1995 (en noir) et identifie des régions urbaines (*Stadtlandschaften*) polynucléaires et susceptibles d'impliquer une intercommunalité (anneaux blancs) (original en couleur).

C'est somme toute relativement tard que naît un intérêt pour les questions de politique et de gouvernance dans ce territoire. Les négociations autour de la *Glattalbahn* ont révélé les décalages en matière d'aménagement du territoire. Les articles de Philipp Klaus (2002a) et d'Alain Thierstein, Thomas Held et Simone Gabi (2003) mettent l'accent sur le fait que cette région forme une unité fonctionnelle confrontée à des problèmes qui concernent l'ensemble des communes. Or il n'y a pas d'instances compétentes pour définir, décider et mettre en œuvre des solutions à l'échelle de la

<sup>21</sup> Par principe, l'UDC cantonale zurichoise a pris la décision récente de s'opposer à tout projet dédié aux transports publics. La Glattalbahn a été le premier projet concerné par cette stratégie.



région. Les différentes communes restent largement maîtresses du jeu et agissent de manière autonome. Le canton intervient dans une moindre mesure et ne représente pas non plus une échelle adéquate. Certes, un organisme faitier existe dans la vallée de la Glatt depuis 1990: la IG ZUG\* constituée initialement des quatre municipalités de Kloten, Opfikon-Glattbrugg, Wallisellen et Dübendorf. Elle a été rebaptisée *glow.das Glattal\** à la fin des années 1990 et a été élargie aux communes de Rümlang, Bassersdorf, Wangen-Brüttisellen et Dietlikon. Il s'agit, cependant, d'un organe de collaboration où seuls les maires et présidents de communes sont représentés et non pas d'une structure intercommunale à laquelle seraient confiées des tâches spécifiques et une compétence décisionnelle. Des voix exigent une collaboration intercommunale plus contraignante en ce qui concerne les dossiers communs. Depuis l'été 2003, la Confédération finance un projet d'agglomération\* de *glow.das Glattal* qui cherche à dessiner un processus de définition quant à un futur espace de vie (*Lebensraum*). Si ce questionnement paraît somme toute nouveau, il faut se rappeler que les périodes précédentes d'extension urbaine ont toujours débouché sur l'intégration (*Eingemeindung*) des communes périphériques dans l'enceinte de la ville<sup>22</sup>. Aujourd'hui, l'extension de la commune-centre par l'incorporation des municipalités adjacentes n'est pas envisagée, les formes d'intercommunalité et notamment l'association de communes ayant la préférence.

Le territoire d'étude apparaît ainsi comme un cumul d'éléments typiques des préoccupations territoriales contemporaines. La présence de l'aéroport et la disponibilité des municipalités à accueillir des entreprises ont fait de cette région la *Boomtown* de la Suisse des années 1990, malgré – ou peut-être en raison de – la mauvaise conjoncture économique. Les densités d'occupation du sol sont tellement élevées qu'il n'est définitivement plus possible de parler de campagne; en même temps, il ne s'agit pas d'une ville au sens classique. Les sources consultées cherchent à dégager, dans l'ensemble, une attitude positive et constructive. Alors que la votation sur la *Glattalbahn* a finalement passé, la nouvelle crise économique du début des années 2000 et surtout la crise de l'aviation suisse avec le *Grounding\** de Swissair et les nouveaux problèmes de l'aéroport liés aux atterrissages par le sud\* semblent toutefois calmer l'enthousiasme.

Relevant de l'ordre de la périphérie urbaine, la vallée de la Glatt subit un développement qui la laisse apparaître comme tellement urbaine que les aspects de périphérie semblent s'effacer. On ne peut donc pas s'étonner de voir apparaître un

---

<sup>22</sup> Les communes d'Affoltern, Oerlikon, Schwamendingen et Seebach (qui, pour certains, font partie du périmètre de la Glattalstadt) ont été intégrées à la commune de Zurich en 1934. Fait curieux, les questions de séparation et de fusion communales ont déjà été sujettes à grands débats entre 1850 et 1950. Ainsi la commune d'Oerlikon-Schwamendingen est divisée en 1872, suite à des divergences notables. Alors que la première se soumet au développement ferroviaire et industriel, la deuxième continue de défendre sa tradition rurale (source: site web du *Quartierverein Oerlikon*).



vocabulaire plus urbain. Pourtant, qu'est-ce qui motive cette distinction aussi explicite à l'égard de la ville de Zurich? Pourquoi souligner autant la différence, y identifier quelque chose de particulier? Ceci peut étonner, d'autant plus que les qualités urbaines identifiées ou projetées, comme la *Glattalbahn* par exemple, relèvent tout de même d'une idée de ville au sens classique.



## 2. Problématique et ressources théoriques

### 2.1. Critique des discours sur les nouveaux territoires

Par les cinq cas présentés – trois réflexions théoriques, un travail de communication, un cas d'étude et d'aménagement – j'ai proposé cinq approches différentes, parmi beaucoup d'autres, qui relèvent de ce que j'appelle les nouveaux territoires. Je n'en ai ni fait l'inventaire ni saisi tous les éléments problématiques. On a vu apparaître ces quinze dernières années une multitude de ces nouvelles approches qui, face à la pression des mutations territoriales, interrogent les manières bien établies par lesquelles ville, territoire et paysage ont été pensés. La littérature abonde en essais, concepts et métaphores afin d'affronter les lacunes des clés de lecture traditionnelles.<sup>23</sup>

Dans les trois sous-sections qui suivent, je propose maintenant une critique structurée des discours sur les nouveaux territoires. Lors de la présentation des exemples, j'ai déjà formulé quelques doutes quant à la qualité et la légitimité de ces travaux. Je reprends cette démarche d'une manière plus systématique et structurée. Trois aspects

---

<sup>23</sup> Ayant privilégié des exemples, j'ai laissé de côté une littérature abondante. Très brièvement seulement, je mentionne ici quelques autres travaux de référence. Les premières publications sur le sujet concernent les implantations de complexes d'affaires en dehors des villes aux États-Unis dans les années 1980 (Fishman 1987, Lineburger & Lockwood 1986). Elles inspirent la publication de référence de Joel Garreau, journaliste au New York Times, intitulé «Edge Cities» (1992) où le phénomène des nouvelles urbanités en dehors des villes classiques subit une généralisation. Habitat périphérique, *Gated Community*, *Shopping Mall*, campus universitaire...: tout phénomène de relocalisation en dehors des villes-centres correspond à la condition de la *Edge City*. Garreau regarde de près une quinzaine d'aires métropolitaines aux États-Unis et y localise différentes *Edge Cities*. L'auteur considère cette évolution comme typique pour son pays et la colonisation du territoire qui lui est propre. *Edge City* est un autre excellent exemple pour un néologisme, notamment à cause de sa polysémie (à traduire, selon les cas, par lame, marge, bord, rive, frontière...). Le terme introduit simultanément une non-définition, une ambiguïté et une mutation. De même que *Zwischenstadt* ou *Generic City*, *Edge City* peut être territorial ou pas, idéal/mental ou pas, temporel ou pas. Garreau, en tant que journaliste, se réclame explicitement de l'observation et de l'analyse du réel et rejette tout enjeu prospectif de son propos.

En Europe, ce sont tout d'abord des Italiens qui s'intéressent au phénomène de l'étalement (Secchi 2004 & 1992, Boeri, Lanzani & Marini 1993, Zardini 1996). S'impose ainsi l'expression *città diffusa*. Par la suite, des travaux, en France, autour de la «ville émergente» (Dubois-Taine & Chalas 1997) inspirent l'action de recherche européenne Cost C10 *Outskirts of European Cities* (Dubois-Taine 2004 & 2002). Ces travaux sont caractérisés par la pluridisciplinarité et la diversité des modalités de représentation. Ils ont une forte dimension inductive où l'observation des phénomènes urbains nourrit une nouvelle approche théorique et non l'inverse. Par ailleurs, la dimension interventionniste est plutôt restreinte, laissant place à l'observation la moins préformatée possible.

Étalement et relocalisation sont aussi vus par les logiques de conurbation (une ou plusieurs villes qui se rejoignent du point de vue morphologique et/ou fonctionnel), de ville tentaculaire (la ville qui envahit tout, qui est omniprésente) et de ville totalitaire (la ville comme totalité, occupant le monde). Pour la première, un bon exemple en est le concept de ville-réseau (Oswald & Baccini 2003) qui suggère l'urbanisation vers l'intérieur au sein de plusieurs villes-centres qui coexistent en complémentarité. Il s'agit d'un compromis entre la concentration sur un seul centre et l'étalement généralisé. Il émane du contexte suisse et semble être particulièrement adapté à celui-ci. Quant aux dernières, plusieurs concepts y correspondent. Il y a autant des rapprochements entre ville et humanité (Pacquot 1999) qu'entre ville et globalisation (Sassen 1991).

Une dernière borne à mentionner est l'exposition «Mutations» et son catalogue (Fort & Jacques 2001), en 2001, qui font le point sur l'état de la ville à l'échelle de la planète. Plusieurs personnes y collaborent avec des travaux indépendants (dont Rem Koolhaas, Stefano Boeri, Sanford Kwinter et le curateur d'art Hans-Ulrich Obrist). Vu d'aujourd'hui, on pourrait dire que «Mutations» rend majoritaire les discours sur les nouveaux territoires, par rapport à la ville compacte, dans les milieux universitaires de l'urbanisme.



sont ainsi thématiques: une critique des contenus qui s'intéresse essentiellement à la pertinence des objets développés par les discours, une critique des formes qui se préoccupe des modalités de communication choisies par les auteurs, ainsi qu'une critique des enjeux qui interroge la portée propre à ces discours.

### **2.1.1. Critique du contenu**

Les discours sur les nouveaux territoires interrogent les développements territoriaux et urbains contemporains en considérant ceux-ci comme différents des précédents. Mais, alors qu'ils veulent aborder les problèmes de fond, prétendant à des ruptures d'ordre paradigmatique, on constate que la notion de ville y prend un rôle prépondérant. Ce recours systématique à la ville n'est-il pas problématique dans la mesure où cette notion comporte toute son histoire et ses traditions? De même, les discours prônant la fin de la ville<sup>24</sup> ne tombent-ils pas dans le même créneau dans la mesure où ceci revient à développer un discours à partir de la ville et sur la ville? À ma connaissance, Sébastien Marot est le seul auteur qui propose une autre démarche, en choisissant l'«alternative du paysage»: «le concept de ville a en effet été tellement manipulé, tellement chargé de significations diverses et contradictoires au cours de ce siècle, on a dit et fait tant de choses en son nom, qu'il mériterait bien un peu de repos» (1995, p.71).<sup>25</sup>

Par opposition, pourquoi François Ascher, qui se distancie résolument des post-urbains, se revendique de la continuité de la ville et forge tout de même le concept nouveau de la métropole, identifiant par ceci un objet spécifique? On aurait donc une ville différenciée, on aurait peut-être une nouvelle acception de ce que la ville peut être,

---

<sup>24</sup> Les discours sur la fin de la ville supposent l'(auto-)annulation de la ville comme type d'espace et comme propos d'aménagement territorial valable. Si, dans *Métapolis*, Ascher (1995) retient, chez Françoise Choay (1994) l'idée du post-urbain, le texte original de cette auteur ne prône pas la fin de l'urbain mais la fin de la ville et, par ceci, le règne de l'urbain.

La fin de la ville et, en même temps, de l'urbain, est aussi questionnée par d'autres. Vu d'aujourd'hui, l'urbaniste californien Melvin Webber s'avère être un pionnier de cette pensée. Dès les années 1960, il s'attache au «désengagement des traditionnelles contraintes de localisation, de formalisation, d'enracinement ou, en d'autres termes, la condamnation, par obsolescence, de la ville» (Webber 1996, p.8). Sa pensée peut être interprétée comme positive, sans pour autant être idéologique (Marot 1997): autrement dit, une pensée californienne libérée de toute contrainte infrastructurelle, idéologique, morale ou rhétorique sur la ville. Si elle n'est certainement pas nostalgique, elle met en évidence les possibilités qui émanent d'une compréhension de l'espace qui privilégie une structure par réseaux plutôt que par surfaces.

Dès les années 1970, Paul-Henri Chombard de Lauwe (1982) observe que les innovations d'ordre culturel ont de moins en moins lieu dans les villes-centres. Il s'interroge alors si ceci entraîne la fin de la ville ou juste sa modification.

Les trois exemples montrent que l'idée de la fin de la ville est nuancée et ne conduit pas forcément à la disparition de la ville ou de l'urbain. La critique de ces discours semble aller de pair avec leur stigmatisation. Par ailleurs, les formules de ville tentaculaire, ville comme totalité et Generic City procèdent à une sorte de banalisation de la ville, par un manque d'identification propre, et participent ainsi de la représentation de son obsolescence.

<sup>25</sup> Marot postule que l'innovation en matière d'architecture s'est faite, pendant toute la modernité depuis le seizième siècle, en dehors des villes, à sa marge, par les projets de paysage. Il parle à ce sujet de suburbanisation. Bien que Marot se distancie résolument de la ville, il maintient donc une référence sémantique à celle-ci.



mais, au fond, ne retombe-t-on pas sur ses propres pieds? N'y a-t-il pas, du coup, deux mots pour dire la même chose?

Les cinq exemples présentés sont déjà suffisamment explicites pour rendre compte de la variété qui caractérise la référence à la ville. Comme Marot le met en évidence, la ville est une notion hétérogène, une parole polysémique. Si elle est mobilisée ou critiquée, ne faudrait-il alors pas expliciter de manière systématique à quelle ville on se réfère? Est-ce toujours la même? On dirait que derrière la ville obsolète, la ville différenciée ou la ville renouvelée il y ait autant de compréhensions que d'utilisations. De plus, on a parfois l'impression – la lecture de Sieverts me semble typique à cet égard – que différentes acceptions (ville sociale - ville morphologique, ville spatiale - aspatiale, ville réelle - ville représentée - ville idéale) alternent sans que l'écriture porte attention à ces nuances. S'il y a un consensus dans le constat critique de la ville traditionnelle (compacte), celle-ci n'est pourtant jamais explicitée. On se demande alors si elle a vraiment existé. Les notions de centralité et de compacité ne sont donc pas tant interrogées.

Or, sans aller dans les détails, on peut reconnaître deux acceptions qui, d'une certaine manière, se contredisent. Il y a, d'une part, la centralité par la concentration des affaires et des commerces, d'autre part la centralité par la compacité, à savoir la densité élevée du bâti. La deuxième permet la proximité des relations et des mouvements, la première, au contraire, génère l'étalement: en concentrant les activités économiques, elle expulse le logement, par exemple. Si ces deux types de centralité sont confondus et si leur différence est passée sous silence, que faut-il en déduire? Soit il faut critiquer le manque d'explicitation, soit la ville compacte, en tant que schéma prospectif, est problématique, voire irréalisable.<sup>26</sup>

Par rapport à la tendance de privilégier un constat de croissance urbaine, trois remarques s'imposent. La première concerne justement ce souci de précision. On a l'impression d'être une fois face à un simple phénomène d'extension et d'étalement,

---

<sup>26</sup> Ma critique immanente aux discours sur les nouveaux territoires constate l'absence de références fiables aux discours pour une ville compacte (par ailleurs aussi appelée la ville européenne, la ville historique ou la ville traditionnelle). Elle a donc un problème pour les identifier, alors qu'ils sont fondateurs de la démarche en question. Quatre propriétés fondamentales et souveraines caractérisent cette ville: la compacité, la monocentralité, l'histoire (son passé à préserver) et la délimitation. Parmi les architectes-urbanistes, ce sont notamment Léon Krier, Hans Kollhoff et Vittorio Magnago Lampugnani qui sont cités comme défenseurs de la ville compacte. Par ailleurs, un tel positionnement est rarement explicite. À titre d'exemple, un récent colloque dirigé par Lampugnani («Urbanité et identité des villes européennes contemporaines») interroge la ville sans prendre en considération l'étalement urbain. Tout en problématisant des aspects processuels et dynamiques, les contributions s'arrêtent à la limite de la ville sans réfléchir aux liens qu'elle pourrait avoir avec ce qui est au-delà (cf. Eisinger 2004). On dirait qu'en prononçant le mot ville, le colloque délimite implicitement son champ de réflexion. La ville comme donnée n'est pas remise en question.

La ville compacte est souvent vue aussi comme modèle dans les sciences sociales ou en géographie humaine, notamment par rapport aux thématiques de l'espace public et du développement durable. Face aux problèmes de la circulation automobile et la sécurité, son amélioration est vue comme un modèle de convivialité. S'y mêle souvent l'imaginaire de la cité comme origine de la démocratie. Malgré les qualités effectives de ces propos, un brin de nostalgie y transparaît souvent.



une autre fois face à la conurbation ou des réseaux de villes, encore une autre fois face à la ville qui étend ses antennes partout, voire qui occupe l'ensemble de la planète. N'y a-t-il pas déjà une tendance à mélanger ces trois formes, en tout cas dans les exemples que j'ai présentés? Pourquoi est-ce rare qu'un auteur les distingue?

La deuxième remarque a trait au statut de ce qui ne serait pas (encore) ville. Même quand la ville est abordée par sa tendance à se mélanger avec un autre type spatial, quand on serait dans des cas de fusion ou d'hybridation, cet autre n'est pas explicité. Il a une valeur par défaut. Ainsi les *Zwischenstadt* de Sieverts (1997) et métropole d'Ascher (1995) ne sont pas que ville (du moins si on se réfère à leur construction sémantique) mais les auteurs ne se préoccupent guère (Sieverts), voire pas du tout (Ascher) de cette autre donnée. Même si la fusion et l'hybridation ne sont, dans ces cas de figure, plus forcément à chercher dans la fragmentation ou la typologie du territoire (par exemple dans l'opposition ville-campagne) mais plutôt dans les apparitions simultanées ou chevauchées des types d'espace, la négligence des éléments non urbains n'entraîne-t-elle pas la réitération de la dominance de la ville sur son entourage, la campagne ou la nature?

Troisième remarque, si les nouveaux territoires sont des territoires d'extension urbaine et que ce phénomène est considéré comme global, c'est oublier le phénomène du rétrécissement urbain. La croissance urbaine est mondiale dans la mesure où elle ne concerne pas qu'une seule partie du monde. Or les auteurs négligent certaines parties du monde où on est face au rétrécissement (*Shrinking*) des villes (en Russie, en Allemagne de l'Est ou dans la région des Grands Lacs aux États-Unis / cf. Oswalt 2004<sup>27</sup>). On est donc face à une réflexion partielle qui prétend à une valeur générale. Mais, au-delà des régions explicitement touchées par le phénomène du rétrécissement, ne faudrait-il pas élargir la réflexion sur les nouveaux territoires, en lui intégrant justement ce concept de rétrécissement? Ce propos s'impose d'autant plus que les villes-centres de l'hémisphère occidental ont perdu elles aussi des habitants ces dernières décennies au profit de leurs périphéries. Finalement, n'y a-t-il pas lieu de constater les interactions entre croissance et rétrécissement plutôt que de miser unilatéralement sur le premier de ces deux concepts?

La ville et la croissance urbaine – les deux à la fois en tant que mots, concepts et objets réels – s'avèrent donc problématiques pour le développement du discours sur

---

<sup>27</sup> «Shrinking Cities» est le titre d'une exposition qui a eu lieu à Berlin en 2004 et d'un livre. «Les villes qui rétrécissent sont un phénomène global qui a gagné en pertinence dans les dernières décennies» (Oswalt 2004, p.4). Quatre villes/aires urbaines sont présentées: Halle/Leipzig, Ivanovo (Russie), Manchester/Liverpool et Detroit. Les deux premières sont exemplaires pour les mutations urbaines liées à la fin du socialisme, les deux dernières pour le déclin de l'industrie lourde et mécanique dans les pays occidentaux capitalistes. Le cadre temporel traité est d'environ 50 ans, jusqu'à aujourd'hui. Pauvreté, criminalité, état vétuste des bâtiments sont les problèmes majeurs des citoyens et des municipalités. En même temps, on y observe l'émergence de situations de bricolage, générées par l'urgence, qui, malgré leur apparence peu orthodoxe, contiennent certaines qualités.



les nouveaux territoires. En même temps, il semble évident qu'aucune alternative ne soit analytiquement valable et, de plus, capable de s'imposer. Mais si on part du principe que les nouveaux territoires sont différents de la ville – et l'invention des néologismes tels que *Zwischenstadt*, métapole ou Glattalstadt le fait penser – il faudrait peut-être essayer de saisir ces nouveaux territoires par leur nature intrinsèque. De manière générale, la question de l'extension urbaine est accompagnée par le constat de l'indépendance croissante et de l'émancipation des territoires suburbains par rapport à la ville centre, que ce soit au niveau des polarités et des attractions, au niveau de la mobilité ou au niveau des espaces vécus de la population. Parmi les aspects problématiques que ces territoires peuvent comporter, on compte les grandes infrastructures émettant de fortes nuisances, l'absence de transports publics performants ou les quartiers d'habitation monofonctionnels manquant de qualité publique. Ces aspects mis à part, cette nouvelle conception de centre et de centralité signifie, en effet, une innovation majeure dans l'analyse spatiale de la ville.<sup>28</sup>

Or en quoi ceci distingue les nouveaux territoires de la ville traditionnelle? Cette dernière ne contient-elle pas déjà différents centres plutôt qu'un seul? Pourquoi les nuisances des autoroutes périphériques seraient-elles pires que celles des centres-villes? Ce qui en apparence serait fondamentalement nouveau reflèterait plutôt la faillite des représentations bien ancrées, comme celle de la ville traditionnelle. Et, en même temps, constater la présence de centres autres que celui du centre-ville, n'est-ce pas déjà aussi recourir à un vocabulaire urbain pour décrire une condition différente?

Une des premières critiques suscitée par les textes exemplaires – et dont il a déjà été fait mention – concerne le recours à des propos analytiques et prospectifs déjà vieux de quelques décennies là où un phénomène fondamentalement nouveau devrait être observé. En quoi le discours sur les nouveaux territoires apporte des éléments nouveaux si l'urbanisme postmoderne, parmi d'autres sources, contient déjà les éléments de réponse dont le monde a besoin (Sieverts 1997)? si le management stratégique a déjà fait ses preuves (Ascher 1995)? s'il suffit de fermer les yeux et de quitter le théâtre (Koolhaas 1995)? Il est vrai que les discours permettent de nouvelles interprétations. Par exemple, certains proposent de lire des surfaces agricoles ou forestières, du moins celles dans les territoires fortement anthropisés, comme s'il s'agissait de parcs urbains. Mais, là encore, on peut se demander si ces inversions de valeurs, ces jeux de mots ne cachent pas des valeurs bien plus traditionnelles que ce

---

<sup>28</sup> La typologie dichotomique centre-périphérie décrit une relation hiérarchique et dissymétrique où l'espace central domine l'espace périphérique. Elle relève tout d'abord d'une réflexion d'économie spatiale et l'échelle spatiale peut varier. La géographie urbaine mise à part, c'est la géographie économique marxiste qui a utilisé le schéma pour expliquer les différences de richesses entre le Nord/le monde occidental (centre) et le Sud/Tiers-Monde (périphérie) (Lévy & Lussault 2003, pp. 141-144).



qu'on pourrait croire? Le Central Park n'a-t-il pas été créé par souci de préserver un bout de nature face à une ville en croissance délibérée (Mumford 1965)? Les stations de sport d'hiver ne sont-elles pas à la base même une invention de la société urbaine et construites pour un public urbain? Dans ce sens, si les nouveaux territoires ont une valeur propre, celle-ci ne consiste probablement pas dans l'émergence de nouvelles qualités mais essentiellement dans la dimension du phénomène, par l'ampleur qu'il a prise ces quinze dernières années. Ou le message de ces retournements serait-il juste celui de prendre un peu moins au sérieux les propos d'intervention? Koolhaas pourrait nous suggérer ceci, mais, en même temps, son agence d'architecture entretient une activité de construction intense. Ascher et Sieverts s'affirment comme interventionnistes convaincus.

Si plusieurs aspects problématiques émergent quant au recours à la notion de ville et à l'identification propre aux nouveaux territoires, il me reste une remarque à faire. Elle concerne la sémantique des mots, concepts et formules choisis. Tout d'abord, pour ce qui est des approches de la ville totalitaire, elles portent atteinte à la définition même de la notion de ville. Cette dernière, aussi variée qu'en sont les différentes acceptions, s'est en fin de compte toujours construite sur une logique de spécificité: site, rapport aux alentours, organisation interne... À partir de là, il faut tout de même se demander si c'est sa fin, comme le disent les post-urbains ou du moins sa banalisation complète, comme le suggère le concept de la *Generic City* (Koolhaas 1995b)? L'extension urbaine serait-elle un processus inhérent à la ville? Ou le propos de la ville totalitaire serait-il en fin de compte une contradiction, et par conséquent un faux propos? La pertinence de la notion de ville n'est pour l'instant pas confirmée, pour autant que celle-ci se construise selon un principe de spécificité. Dans ce sens, la ville totalitaire s'inscrit dans une logique post-urbaine: la ville s'abolirait d'elle-même, elle deviendrait victime de son propre succès.

Ce constat rejoint la question de savoir s'il s'agit de penser la ville ensemble avec son altérité. Or si la ville, ce qu'on entend par ville a évolué et nécessite une redéfinition, si, de plus, l'opposition traditionnelle entre ville et campagne est obsolète, la réflexion sur l'altérité de la ville devrait être renouvelée aussi. Certains abordent la question par les rapports de quantités, disant que ce n'est plus la campagne qui entoure la ville (donc la campagne qui occupe plus de surface que la ville) mais la ville qui entoure la campagne (Sieverts 1997). D'autres parlent d'hybridation (Donadieu 1998, Zardini 1996), d'autres encore rappellent la tradition des esquisses prospectives de l'urbanisme qui, depuis le dix-neuvième siècle, ont déjà cherché à faire le lien entre ville et campagne, entre confort urbain et idéal pastoral (Corboz 1990). L'inconvénient



de toutes ces argumentations, c'est que ville et campagne, en tant qu'ingrédients de base, ne sont pas remises en question mais se réfèrent à des valeurs traditionnelles.<sup>29</sup>

Les auteurs qui s'appuient sur la ville se démarquent par un autre phénomène sémantique. La plupart des concepts (et, avec cela, des mots qui désignent la réalité territoriale) sont construits sur l'approche de la ville différenciée. Ils retiennent certains attributs et mélangent la ville à autre chose (cf. ma remarque sur l'altérité de la ville). Ils suggèrent des compréhensions qui se situent à trois niveaux différents et qui peuvent se croiser. Une première fait référence à la ville traditionnelle et considère les nouveaux territoires comme une annexe ou une dépendance: il s'agit par exemple des termes suburbain, périurbain, ville diffuse (Secchi 1992). Une deuxième les définit par la négative. C'est-à-dire qu'elle les considère comme le négatif de la ville, qui, elle, est parfaitement identifiée. De bons exemples en sont *Zwischenstadt* (Sieverts 1997) et métapole (Ascher 1995). Une troisième renvoie à un vocabulaire qui est indubitablement dépréciatif par rapport à la réalité concrète: territoire innommable (Roux 1997), purée d'habitat (*Siedlungsbrei*, une expression populaire en langue allemande). On peut dès lors se demander si cette terminologie de ville critique est toujours adaptée pour rendre compte des mutations territoriales qui sont en cours. Comme mentionné, cette même littérature contemporaine constate l'émancipation et l'indépendance accrues des territoires traditionnellement suburbains ou périurbains. Pourquoi alors une terminologie qui souligne la dépendance? «C'est souvent un langage aseptisé, un langage de nulle part dont on pourra se demander cependant s'il ne recouvre pas une deuxième intelligibilité cachée qui se révélerait dominante» (Rivière d'Arc 2001, p.1). La même question de la dépendance sémantique se pose pour la gouvernance où, selon des principes de *Bottom-Up*<sup>30</sup> et de fédéralisme, une identification du territoire par la ville critique pourrait être comprise par les municipalités périphériques comme un principe de domination par la ville-centre. Là où la terminologie est carrément négative, ce problème est encore amplifié.

La réflexion menée montre une difficulté étonnante à saisir l'objet que seraient les nouveaux territoires. Puisque la formule choisie – et, avec cela, la supposition qu'il y ait un discours commun propre à cet objet – vient de moi, il n'est pas impertinent de se demander dans quelle mesure cet objet existe réellement ou, plutôt, si sa problématisation fait sens. En même temps, les flous, les paradoxes, les ambiguïtés descriptives dans les discours ne peuvent pas être ignorés. Je me dis alors que la

---

<sup>29</sup> Je constate ici qu'après centre-périphérie, ville-campagne forme une deuxième typologie spatiale dichotomique explicative. Si, dans les savoirs urbains, ville et centre correspondent au même espace, périphérie et campagne sont différentes l'une de l'autre. La dissymétrie est reconnaissable, là encore, dans la différence des modalités de représentation qui confortent le premier type (ville et centre) par une connaissance plus consolidée.



lecture réaliste des discours – lecture qui prend le contenu au premier degré – touche à ses limites. Il faudrait étendre le champ de réflexion et de compréhension par rapport à ce discours.

### **2.1.2. Critique de la forme**

Ce qui est présenté ici sous la rubrique de la forme pourrait peut-être aussi être qualifié de questions de genre (d'écriture ou d'expression). Je m'intéresse moins aux contextes par lesquels les discours sont rendus publics qu'à l'écriture et au langage explicite. Toujours est-il que ces éléments ne renvoient plus à l'objet, les nouveaux territoires, mais à la structure que les discours sur les nouveaux territoires s'imposent.

Dans ce contexte, je parle tout d'abord de l'invention de néologismes. Métropole, *Zwischenstadt*, *Generic City*, Métropole Suisse et Glattalstadt sont mes exemples de travail. En tout, j'en connais pourtant une cinquantaine (cf. l'inventaire, annexe 5.3). Au-delà des nuances de définition, la supposition s'impose que la pratique de créer soi-même son néologisme soit le véritable mobile de ce *Conceptual Sprawl*. Car face à un nombre aussi important, la qualité des nuances semble s'effacer d'elle-même.

Si la tendance à la création de nouvelles expressions est importante, ceci est bien entendu compréhensible à travers l'approche essayiste, où la place est donnée aux idées fraîches plutôt qu'aux théories consolidées. Il y a, au stade actuel du savoir, un intérêt créatif et expérimental. Ce sont des essais de réponse au manque d'instruments de lecture et d'intervention. Si le constat critique est donc récent, on pourrait dire qu'il est trop tôt pour connaître ceux parmi ces concepts qui s'établiront comme les nouvelles représentations dominantes.

On pourrait donc prendre la phase actuelle comme une période expérimentale qui se situerait en amont d'une phase de consolidation. Ascher présage un tel scénario en constatant le passage d'un cycle long à un autre (1995, p.81). Cette réflexion est cependant contrecarrée par une autre tendance, mentionnée par d'autres: bien que la plupart des concepts soient récents, ils sont déjà superflus ou dépassés (parmi mes cinq exemples, celui de la *Generic City* [Koolhaas 1995b] en est le plus concerné). Beaucoup d'auteurs disent que les mutations rapides font que ce qu'on entend ou lit n'a plus de portée au delà de la période dans laquelle le concept est créé (cf. par exemple Fort & Jacques 2001). Si, en même temps, les nouveaux concepts se réfèrent pour la plupart à un autre, très ancien, qui est la ville, il faut supposer que ce soit ce dernier qui sert de véritable référence et qui, par là même, subit une consolidation et un renouvellement constants. Autre paradoxe, certains concepts volontairement

---

<sup>30</sup> Les formules *Top-Down* et *Bottom-Up* sont utilisées en aménagement du territoire pour désigner les logiques d'application du pouvoir décisionnel. Dans un modèle *Top-Down* le pouvoir décisionnel est auprès de l'instance centrale, dans celui du *Bottom-Up* il revient à la fraction.



éphémères comme par exemple la *Generic City*, ou volontairement essayistes comme *Zwischenstadt*, sont tellement cités qu'ils subissent une longévité et une consolidation qui va à l'encontre de leur nature. L'argument de la phase pionnière me paraît ainsi insuffisant. Au contraire, cette nouvelle phase (qu'elle soit postmoderne, surmoderne ou encore autre chose) est peut-être caractérisée par l'expérimentation continuelle, l'abondance d'essais et d'expériences formant alors son fond propre. Serait-ce la suite des grands récits<sup>31</sup> dont Jean-François Lyotard (1979) constatait la fin de la légitimité?

De plus, pour les récepteurs des discours, il est devenu un art en soi de se retrouver dans l'abondance des nouveaux concepts. Comment se faire une idée de cet ensemble, comment saisir les différences et les nuances entre les différentes approches, comment les positionner les unes à côté des autres? N'y a-t-il pas un sentiment de saturation qui naît face à une offre aussi élevée? On peut se demander si la multiplication des termes participe encore de l'amélioration des connaissances et de la compréhension des phénomènes territoriaux ou si, au contraire, il n'y a pas un nouveau flou créé par la diversité des clartés individuelles et partielles. C'est donc aussi la communication qui contribue à la difficulté pour décrire, identifier, discuter et comprendre les territoires contemporains. Ce problème est peut-être plus général car il fait face à un monde où l'écriture semble prendre de plus en plus de place au détriment de la lecture. N'arrivons-nous pas bientôt au jour où tout le monde écrit et personne ne lit? Aussi anecdotique que puisse paraître cette formule, l'écriture de ces nouveaux concepts (et leur publication) suppose toujours l'existence d'un lectorat considéré comme cette masse anonyme qui se procure les messages; lectorat qui probablement n'existe plus ou qui n'a même jamais existé.

Ce qui vaut pour le néologisme, vaut, d'une certaine manière, pour le genre de l'essai. Beaucoup d'approches sur les nouveaux territoires choisissent ce registre. Or certaines limites s'imposent si ce genre veut maintenir ses qualités. L'essai fonctionne s'il peut s'appuyer sur quelque chose de plus consolidé; or si tout un objet, comme les nouveaux territoires, émane essentiellement d'essais, le genre s'annule car il constitue lui-même son propre fond. De plus, il me semble qu'on assiste à un certain démantèlement de l'essai et à la rigueur d'argumentation qui lui est propre. Entre-temps, le recours à l'essai semble plutôt devoir blanchir des incohérences et servir de prétexte pour une démarche quelconque.

---

<sup>31</sup> Je me suis déjà servi à plusieurs reprises de cette expression sans l'explicitier. Pour Lyotard, un des piliers de la modernité est le savoir, au singulier. Ceci revient à dire que la connaissance du monde réfère à un seul dénominateur commun, à une seule compréhension, à une seule interprétation possible. Il correspond à la notion germanophone de la *Bildung*, à traduire à peu près par formation de culture générale. Si, selon ce principe, il n'y a pas de pluralité des savoirs, le savoir est acquis par la simple accumulation (est bien formé celui qui sait beaucoup) et non par raisonnement, par argumentation ou par expérience.



Dans l'introduction d'«Edge City», Joël Garreau (1992) fait quelque chose de comparable. En se présentant comme journaliste, il se distancie explicitement d'une démarche scientifique. Par ceci, il excuse d'avance d'éventuelles incohérences dans son propos. Or un journaliste, pas moins qu'un scientifique, est responsable vis à vis de la vérité. Pourquoi alors se distancier du savoir précis, plus précis que celui de la recherche journalistique? De plus, alors que Garreau prend de la même manière ses distances par rapport aux urbanistes, il n'arrête pas de lier le phénomène des *Edge Cities* au «projet américain», projet de politique et de pratique territoriales dont il ne s'exclut pas: ni en tant que citoyen, ni en tant que journaliste du *New York Times*.

Au lieu de continuer à identifier les contradictions et ambiguïtés des discours sur les nouveaux territoires, une réflexion qui interroge le rôle et la place de celles-ci s'impose. Car, au vu de leur récurrence, on ne peut plus se contenter de les considérer comme des erreurs ou des détails négligeables. On dirait qu'elles font partie de ces discours, qu'elles correspondent à une technique volontairement mobilisée. Si tel est le cas, où situer cette intention? Est-ce une stratégie pour attirer l'attention? Est-ce la peur d'affirmer une position, une tendance à vouloir donner raison à l'un et à l'autre, une sorte de compromis mal affiché? Ou est-ce une invitation à la discussion et à la négociation, une intention de ne pas être clair, de laisser au lecteur le choix des interprétations, une disponibilité à voir son message se modifier?

Les quatre questions sont difficilement séparables. Il n'est pas évident de reconnaître ce qui serait vraiment de l'ordre de l'intention et quel est l'apport du locuteur par rapport à celui du récepteur. Toujours est-il que ces questions replacent les discours sur les nouveaux territoires dans leur contexte de société – et dans les territoires eux-mêmes. Car il est bien clair que ces contributions ne servent pas simplement à témoigner des mutations territoriales de manière contemplative mais à donner des impulsions pour la construction, la gestion et le partage (démocratique) de ces territoires. Il y a donc aussi à interroger les enjeux prospectifs des discours et leur capacité à alimenter les discussions spécialisées, décisionnelles et populaires.

### **2.1.3. Critique des enjeux**

Comme je l'ai écrit dès le début de ce travail, les discours sur les nouveaux territoires ne sont pas pris pour des contributions neutres mais s'inscrivent dans une controverse. Ils s'engagent pour une nouvelle attitude en matière de développement territorial. Si je reviens sur la question des enjeux, je ne m'intéresse pas seulement aux propos prospecteurs explicitement formulés mais aussi à la portée, au potentiel de communication et d'échange qui est à accorder aux discours.

Quant à la prospective, je rappelle d'abord les remarques déjà faites. Dans l'ensemble les mesures et encouragements proposés ne me semblent pas si innovants mais se



réfèrent à un urbanisme pratiqué ou, du moins, revendiqué depuis environ 50 ans. Il s'agit, cependant, de points de vue où la question de la morphologie et du construit prédomine, par rapport à celle de la gouvernance. Si, du côté du bâti, on peut s'étonner du fait qu'il n'y a pas tant de nouveau (qu'il soit ignoré ou que les recettes des années 1960 soient toujours valables), on constate que la question politique, à l'apparence très diverse selon les différentes contributions, est traitée avec un certain élitisme. Je ne reviens que brièvement sur mes exemples principaux: Ascher accorde beaucoup d'importance à la citoyenneté (ou la cidadinité) mais l'aborde à un niveau plutôt abstrait. Cela me donne l'impression que celle-ci peut et doit toujours être conçue (une sorte de *Social Engineering*) et enseignée dans une logique *Top-Down* (on a l'impression de reconnaître ici un fond républicain-centraliste, traditionnellement français). Si Sieverts parle de l'impossibilité de la réalisation de la ville compacte dans la démocratie contemporaine, on peut en déduire qu'il ne cherche pas à toucher à son fonctionnement actuel mais qu'il s'agit d'adapter la politique territoriale au fonctionnement actuel de la démocratie. Pour Koolhaas, la démocratie fonctionne dans l'indifférence totale du citoyen. Métropole Suisse, tout en souhaitant le débat de ses idées, adresse sa communication avant tout à l'élite des décideurs. Dans la vallée de la Glatt, enfin, l'obsolescence des structures politiques va de pair avec une revendication, du moins en ce qui concerne l'aménagement du territoire, de pouvoirs centraux. Face à ces constats, il faut mentionner que certaines contributions émanant de l'aménagement du territoire, visant l'intégration de positions controversées, la participation et la négociation dans les projets et processus de réalisation, sont ignorés<sup>32</sup>. Pour certains, la critique de l'urbanisme moderne, dans les années 1960, allait aussi de pair avec une critique de cette discipline, ayant, de par sa compétence professionnelle, une légitimité d'expression influente, voire décisive. Si, aujourd'hui, on constate que la critique de l'urbanisme moderne est réduite à son innovation en matière de morphologie mais pas en matière de pouvoir de décision, il faut se demander si ces discours sur les nouveaux territoires – discours qui n'arrêtent pas de plaindre la faiblesse d'imposition des politiques – ne sont pas aussi des nouvelles revendications d'un urbanisme d'autorité.

---

<sup>32</sup> Les tournants de la modernité différenciée ont également eu des conséquences en aménagement du territoire. Le *rational planning* traditionnel consistait dans la définition des besoins de la société puis de la traduction de ces besoins dans l'espace. Il s'agit d'une démarche normative qui part, a priori, de l'idée que tout est réalisable et où l'espace est disponible et modifiable. La fin de ce mode de pensée est liée à une perte de poids du plan (cartographique) par rapport aux aspects de négociation et de participation. Les logiques politiques et sociales dominent alors les logiques spatiales proprement dites. Par exemple, l'*advocacy planning* cherche l'intégration des positions qui se manifestent, selon des besoins particuliers, et leur organisation à travers le *lobbying*. Des oppositions de la part de NIMBY's peuvent être comprises dans cette même catégorie. Ou, dans les principes participatifs, les contributions citoyennes sont censées intégrer les propos de réalisation (Healy 1997). Je reviens sur ces changements dans le cadre du tournant performatif (section 2.4.2.).



Par ailleurs, j'ai régulièrement souligné les moments où les auteurs passent de l'analyse du réel au projet. L'impression s'impose que les auteurs font cela à l'insu de leur plein gré, comme si cette distinction n'existait pas. Va-t-il de soi que ces deux choses se mêlent constamment? Pourquoi, au juste, le fait d'analyser les nouveaux territoires, de les prendre comme une donnée, reviendrait déjà à formuler un contre-projet à la ville compacte? Dans ce sens, la prospective propre aux nouveaux territoires ne semble pas devenir opératoire d'elle-même. C'est peut-être pour cela aussi que les propos de prospective manquent toujours autant d'innovation et d'imagination.

Quant à la portée des discours, je reconnais des éléments de réponse dans les motivations de base des auteurs. Les auteurs s'accordent sur l'obsolescence des anciens concepts (la ville compacte et la campagne). Mais, à partir de là, les options choisies sont diverses. Si un dénominateur commun réside dans le positionnement critique des discours, est-il évident de savoir à quoi se réfère cette critique? Le discours devenu obsolète est-il si clairement identifié et si fortement standardisé comme la plupart des démarches le laissent présupposer? On finit par se demander si cet objet a une réelle valeur dans les discours ou s'il s'agit plutôt d'un prétexte permettant de légitimer sa propre démarche. On pourrait aussi se dire que les auteurs sont obligés de critiquer ce qui précède, en l'occurrence la ville compacte, sans quoi leurs discours n'auraient pas de raison d'être. Mais qu'en serait-il si ces discours étaient pertinents sans cet appui critique sur la ville traditionnelle? La crainte semble permise que l'appui critique, par réflexe discursif plutôt que par besoin analytique, vide l'objet critiqué de son sens. Or que faire du discours qui reste?

Si, auparavant, j'ai imaginé une acception obsolète de ce qu'est le lecteur aujourd'hui, si, par ailleurs, je me suis demandé si le nombre élevé de néologismes ne finissait pas par rendre nébuleux l'objet qu'ils désignent plutôt que de le rendre clair et compréhensible, on constate que les meilleurs lecteurs de ces néologismes sont ceux qui en ont créés un eux-mêmes. Plusieurs d'entre eux se mettent en scène en énumérant une longue liste de concepts, un peu comme un élève de latin qui a appris son vocabulaire. On dirait alors que ces écrivains-lecteurs forment une petite famille qui se comprend mais où les pratiques inhérentes à cette famille limitent les possibilités de communication et de discussion en dehors d'elle.

Et, à partir de cela, ne faudrait-il pas interroger la validité des discours? N'y a-t-il pas dans ces démarches aussi une part d'argutie? Les mutations territoriales seraient-elles parfois un prétexte pour des exercices de style et d'autocélébration? Ces discours peuvent-ils se permettre d'être réservés à la caste des spécialistes dans un domaine où la portée sociale et démocratique est, du moins de manière théorique, revendiquée par ces mêmes discours? Entre une meilleure communication des politiques



territoriales, d'une part, et un urbanisme participatif, d'autre part, un troisième aspect mériterait ainsi d'être interrogé: c'est le statut de l'expert et de son savoir(-faire) dans la démocratie.

Il vaut tout de même peut-être la peine de revenir sur un postulat particulier énoncé dans les discours sur les nouveaux territoires, à savoir celui de la communication. Cet intérêt a deux raisons: premièrement, le tournant communicationnel est en effet plutôt récent (on en parle depuis quinze ans et non depuis 50 ans); deuxièmement, la communication est inhérente à mon travail car toute interrogation sur le discours comporte évidemment une interrogation sur la portée de celui-ci. Le constat de l'échec de l'urbanisation vers l'intérieur n'est pas seulement une remise en question des instruments mais aussi la reconnaissance que les objectifs ont été ignorés ou mal compris. Plutôt que de s'en prendre à la société qui n'aurait rien compris ou pas accepté l'innovation, certains se rendent compte que l'urbanisme traditionnel était une pratique purement technique, spécialisée et élitiste. Si l'urbanisme n'a pas été compris, c'était, selon eux, que les enjeux et les mesures n'ont pas été bien expliqués à la société.

Bien sûr, tous les domaines spécialisés, tous les groupes sociaux développent leurs pratiques intrinsèques. Pourquoi accuser des siennes le milieu des urbanistes et aménageurs? Pourquoi l'urbanisme et l'aménagement du territoire auraient-ils une responsabilité plus élevée par rapport à la société? N'est-ce pas une tâche qui concerne tous les savoirs, qu'ils soient analytiques ou appliqués? Si je m'attaque ici à ces sujets, ce n'est pas pour dire que les autres ne devraient pas s'en préoccuper. En ce qui concerne l'urbanisme et l'aménagement du territoire, je pense néanmoins que deux questions s'imposent. La première est celle de l'identité professionnelle entre la spécialisation et la généralisation. En effet, ces professions ont pour tâche la concertation des intérêts de société qui proviennent d'horizons divers. Cette définition qui la localise à l'interface entre les autres fait de l'urbaniste un spécialiste-généraliste. Cette position n'est pas évidente à occuper car si, d'une part, il faut éviter de se spécialiser trop, il faut, d'autre part, pouvoir s'affirmer suffisamment pour garder sa position et pour ne pas apparaître comme superflu. Face à l'échec de l'urbanisme traditionnel, le renouveau discursif sert peut-être aussi à repositionner une corporation qui a fini par douter de sa légitimité.<sup>33</sup>

---

<sup>33</sup> Au-delà de la profession, cet aspect renvoie à la question générale de savoir si le territoire est un objet spécifique ou juste le contenant des activités humaines, vu que chacune d'entre elles a forcément toujours un aspect spatial. Il faut alors se demander si l'aménageur introduit une réflexion propre au territoire ou s'il opère comme un généraliste qui concerte les activités humaines dans l'espace? Si l'urbanisme moderne privilégiait l'attribution d'espaces spécifiques, on a souvent constaté que ceci déplaçait souvent les problèmes plutôt que de les résoudre.



La deuxième question concerne le tournant communicationnel proprement dit. Ma méfiance à son égard concerne son impact sur le jeu démocratique. Il est vrai que l'idée de la volonté libre et indépendante du citoyen est un grand mythe: nos avis sont construits avec de l'information qui nous parvient et dont nous sommes à la fois les victimes et les auteurs. Or si certains affirment que l'urbanisme classique est un échec juste parce qu'on ne l'a pas assez bien expliqué à la population – même si personne ne le dit dans ces mots – je crains que l'enjeu de la communication ne consiste pas dans une amélioration des possibilités de discussion mais juste à légitimer, à mieux faire avaler des mesures imposées d'un haut. Il s'agirait alors d'un renouvellement du principe *Top-Down*, de la réitération d'un urbanisme élitiste et exogène.

Toujours est-il que les nouveaux concepts devraient être vus aussi face à leur potentiel d'acceptation dans les contextes appliqués et les discussions populaires. Le succès des néologismes semble propre aux milieux académiques et de recherche plutôt qu'aux urbanistes de terrain. Or face aux politiciens, décideurs ou citoyens, l'usage de néologismes fait-il sens? La production de ces mots ne risque-t-elle pas d'être ressentie comme faisant partie d'un autre monde qui n'a rien à voir avec l'urbanisme au quotidien? Ne participe-t-elle pas de la maintien, voire de l'augmentation du fossé entre théoriciens et praticiens? Ou, au contraire, serait-ce parce que ces concepts sont nouveaux qu'ils permettent d'atteindre les personnes concernées, même si ceci n'est peut-être pas toujours par la voie agréable? Vaut-il mieux pour un urbaniste fâcher un président de commune conservateur avec une parole prétentieuse que de réviser un plan de zones communal dans l'indifférence totale? Il est certain aussi que l'invention de néologismes relève, au-delà de la pratique académique ou intellectuelle, d'une prise de *Branding* et que le marketing territorial et touristique procède lui-même à l'invention de termes et la labellisation du territoire (par exemple *Watch Valley*, *Biotech Valley*<sup>34</sup>). En même temps, ces néologismes-là semblent se prêter pour vendre un territoire aux touristes ou pour attirer des entreprises mais moins pour aborder la problématique du territoire.

Les enjeux des discours sur les nouveaux territoires sont donc variés et pas toujours faciles à marier entre eux. Néanmoins un grand nombre parmi eux sont formulés dans une démarche intégrative, au sens qu'ils cherchent une réponse à tous les problèmes posés. La question se pose de savoir si une telle entreprise fait (encore) sens. Elle se repose face à des constats de limites formulés par ces mêmes discours: limites de comprendre ce qui se passe, limites de faire passer des mesures, limites de maîtriser

---

<sup>34</sup> *Biotech Valley* est essentiellement dessinée par le triangle Genève-Lausanne-Yverdon et tire son nom du nombre élevé d'entreprises actives dans le secteur des biotechnologies. Mais l'expression est aussi utilisée dans d'autres endroits. *Watch Valley* est un label touristique qui a été développé dans le canton de Neuchâtel.



leurs applications. Où faut-il donc situer les enjeux et la légitimité des discours? Y a-t-il des priorités qui s'imposent face à la multitude des éléments évoqués? Lesquels?

#### **2.1.4. Nouveaux territoires: un discours néo-réaliste?**

Ma critique s'est voulue plus structurée que mes remarques formulées lors des lectures exemplaires. Elle est restée intuitive et essentiellement immanente à l'objet d'étude, c'est-à-dire qu'elle ne s'appuie guère sur des sources externes aux discours sur les nouveaux territoires. Cette dernière section résume cette problématisation intuitive et prépare la suite théorique. En procédant de cette manière, j'ai tenu à consolider mon objet d'étude (le regroupement sous le sigle nouveaux territoires venant de moi-même, on aurait pu me reprocher d'imaginer un objet qui n'existe pas). Le recours à des sources théoriques extérieures a pour objectif une nouvelle interprétation de ces discours sur les nouveaux territoires.

Je considère ma lecture des cinq exemples comme réaliste. Je veux dire par cela que, dans la mesure du possible, j'ai pris au premier degré l'information qui m'a été soumise. J'ai, par ailleurs, tenu à un rendu narratif. Plutôt que de résumer les contenus à partir d'une vue d'ensemble, je les ai rapportés de manière linéaire: une lecture du début à la fin (la seule exception étant la présentation de la Glattalstadt). Tout en reconnaissant la limite de cette approche, j'ai pu en dégager des aspects problématiques. Ceux-ci sont traités de manière détaillée dans les sections précédentes. Je les résume ici par quatre points sans que ceux-ci puissent être séparés l'un de l'autre.

Le premier point problématique consiste en la réitération de la ville. Il semble que, d'une certaine manière, il y ait contradiction avec du moins une partie de ces discours, ceux, en l'occurrence, qui remettent en question à moyen terme l'existence de la ville. Sa disparition est donc plus importante que ce qui la remplace. De plus, ceux qui la confirment peinent à identifier son altérité, tout en considérant cette dernière comme une partie constitutive des nouveaux territoires. Quoi qu'il en soit, du point de vue discursif la ville semble être confirmée par ce qui la remet en question (car c'est bien là l'origine de ces discours). L'altérité de la ville est ainsi négligée, voire ignorée. Face au territoire, au paysage, à la campagne ou à d'autres concepts d'espace terrestre encore à inventer, quel est le rôle de la ville?

Si cette incertitude s'exprime en bonne partie dans des néologismes qui réfèrent de manière différenciée à la ville, l'abondance de ces néologismes remet en question leur qualité descriptive réaliste. Ceci est le deuxième point problématique. L'objet de référence semble s'effacer derrière la pratique discursive de l'invention de nouveaux mots. Cette pratique doit être prise en compte lorsqu'on aborde les nouveaux territoires.



Troisième point problématique, s'intéresser au discours plutôt qu'à l'objet semble être une démarche parfaitement contemporaine. Si tel est le cas, pourquoi les discours sur les nouveaux territoires ne se réfèrent-ils pas eux-mêmes à ces questions? Le milieu de l'architecture académique est connu pour sa lecture de la philosophie contemporaine, remettant en question ou différenciant le réalisme. Or on a l'impression que ceci ne génère aucune préoccupation par rapport à l'objet d'étude: les nouveaux territoires existent, s'il y a des problèmes, il faut trouver des solutions. La seule influence de ce tournant de la représentation se limiterait à des questions de communication. En revanche, en ce qui concerne le style d'expression, on a l'impression que les auteurs puisent largement dans le potentiel que la crise de la représentation a mis en évidence. Les néologismes et l'abondance conceptuelle en sont les meilleurs exemples. On dirait que, plutôt que de voir comment avec les représentations existantes (les mots courants) on pourrait rendre compte autrement – et peut-être mieux – des objets de manière à les façonner, l'énergie est mise dans la création de nouvelles représentations sans que ceci change les objets.

Le quatrième point concerne la relation entre l'analyse de l'existant et la prospective. Si la première tient pour l'essentiel au réalisme, en cherchant une représentation mimétique, factuelle et normative des nouveaux territoires, la deuxième contient des aspects qui vont au-delà du réalisme: on fait appel à des idéaux et on se donne pour tâche une créativité qui, quoi que devant répondre à des questions de pragmatisme et de faisabilité, relève de l'imaginaire. Le constat est que cette deuxième partie est en général passée sous silence. On fait valoir la sobriété, la fin des utopies ou la séparation stricte de la première par rapport à la deuxième. En même temps, certains introduisent des pistes prospectives créatives ou idéologiques – en tant que lecteur on a parfois l'impression qu'ils ne s'en rendent même pas compte. Ils se revendiquent d'un interventionnisme classique. Et puisque même les discours les plus proches du constat s'insèrent dans un contexte de prospective, il semble évident que cette dernière ne peut pas être ignorée. On dirait qu'on est face à un positivisme qui s'affiche dans une continuité sereine malgré les critiques apportées à cette idéologie et celles formulées par rapport aux propres corporations.

Ces aspects problématiques m'amènent à qualifier de néo-réalistes les discours sur les nouveaux territoires. Le réalisme s'impose par le fait que l'objet d'intérêt n'est guère traité du point de vue de l'approche choisie, du discours, du langage ou de la méthode d'observation et d'analyse. Les nouveaux territoires précèderaient leur observation, ils existeraient sans les observateurs. Le préfixe «néo-» renvoie à l'absence ou à l'ignorance de la crise de représentation, par l'argumentation de son dépassement: là où elle est mentionnée, elle n'est pas forcément considérée comme fausse mais comme improductive ou non pragmatique.



J'emprunte le mot néoréalisme à l'histoire du cinéma où il désigne un ensemble de films italiens des années 1950. Ces films montraient de manière directe les misères sociales des classes pauvres. Ce réalisme-là consistait essentiellement dans le fait qu'il n'y avait qu'une seule possibilité de comprendre ces films. La misère existe, et le spectateur doit la prendre comme une donnée. L'inspiration du néoréalisme va cependant plus loin: ce choix de montrer la pauvreté de manière réaliste avait un but bien précis, celui de dénoncer cet état de fait, de mobiliser contre lui, de susciter la conscience du spectateur. Il y a donc un enjeu qui est de l'ordre de la prospective, dans le sens où il ne s'agit pas seulement d'imaginer un futur meilleur que le présent mais surtout de générer l'effet nécessaire à ce futur meilleur. Les discours veulent montrer les nouveaux territoires, et c'est en les montrant, puis en dénonçant ses effets problématiques qu'ils espèrent voir un changement. La différence entre les films et les discours consisterait peut-être encore dans le fait que les premiers s'adressaient à un grand public (s'inscrivaient dans une logique de grands récits), alors que le rayonnement des deuxièmes, que ce soit volontaire ou pas, peine à dépasser le cadre des spécialistes.

C'est essentiellement dans cette question du réel ou, plutôt, de la relation au réel, que je vois l'enjeu d'une nouvelle discussion sur les nouveaux territoires. Il ne s'agit, par là, ni de nier l'existence de l'objet, les nouveaux territoires (c'est-à-dire un phénomène de développement territorial propre aux deux dernières décennies), et ses problèmes, ni de rejeter l'intervention régulatrice ou des propositions de prospective. Il ne s'agit pas non plus de limiter la question des nouveaux territoires à la sphère discursive, disant qu'il s'agit d'un pur produit d'intellectuels. La question du réel se pose dans la mesure où le réalisme ne permet pas de (com-)prendre (de saisir autant que de circonscrire) ces discours, alors que ce même réalisme est sollicité et revendiqué. La question du réel se pose aussi dans la mesure où le néoréalisme (exprimé, voire symbolisé, par les néologismes) de ces discours génère – de manière involontaire certainement mais suffisamment frappante pour ne pas s'en rendre compte – des pratiques discursives qui introduisent des privilèges d'accès ce qui pourrait limiter son potentiel de négociation.

On pourrait, en effet, me répliquer que je cherche trop loin ou que je ne vais pas dans la bonne direction. On pourrait supposer que les auteurs sont bien conscients de leurs contradictions, de leurs petits jeux de langage, et que tout cela n'est pas si important que cela. On pourrait dire que le langage et l'écriture ne sont que des formes de communication annexes de l'urbanisme, la force d'expression essentielle résidant dans le visuel (les cartes, les plans, les coupes, les vues, les images de synthèse; cf. Söderström 2000). Les deux articles présentés de Benedikt Loderer (2002 & 2001) pourraient correspondre à ce registre dans la mesure où les informations du plan



relèvent du sérieux formel, alors que les articles se veulent plus essayistes ou polémiques. On pourrait finalement faire la remarque que l'essentiel de la prospective territoriale est de faire avancer les choses et que la fin justifie les moyens. Si ces remarques sont justes, je n'y vois par contre pas de raison suffisamment imposante pour ignorer les pratiques de langage. D'une part, je ne suis pas sûr que le langage et l'écriture aient un rôle aussi annexe (et cette remarque ne vise pas que les participants provenant d'approches autres que l'architecture où on s'exprime essentiellement avec le langage). La présence des néologismes soutient une telle supposition. D'autre part, il y a peut-être lieu d'étudier les pratiques de langage et d'écriture, justement parce qu'elles sont a priori secondaires. On pourrait imaginer que ce statut leur confère de nouvelles propriétés et de nouvelles modalités d'expression. Si les représentations visuelles sont plus importantes que le langage, leur interprétation et leur validation passent tout de même aussi par le langage. Serait-ce la raison pourquoi le genre de l'essai est tellement apprécié dans les communications écrites?<sup>35</sup>

C'est en partant de ces interrogations que je mobilise désormais des sources théoriques. Celles-ci sont fondées essentiellement dans cet ensemble hétérogène que les sciences sociales appellent la crise de la représentation. Il s'agit, dans cette optique, de trouver de nouvelles perspectives quant à la compréhension non seulement de ces discours mais des nouveaux territoires eux-mêmes, d'une part, et de contribuer à des modalités de prospective et de gouvernance territoriale, d'autre part.

---

<sup>35</sup> Les questions soulevées dans cet alinéa dépassent largement le cadre de ce travail. Je reste, par principe, méfiant aussi de vouloir attribuer un certain recours au langage à une corporation entière. Ce serait revenir à des déterminismes qui stigmatiseraient un certain caractère obligatoire. Or parmi les architectes-urbanistes il y a différentes démarches, différents langages et différents styles.



## *2.2. Quelle position face à la ville?*

Comme la problématique immanente aux discours sur les nouveaux territoires le relève, la ville y garde un statut proéminent et, en beaucoup, paradoxal. D'une part, il y a un accord plus ou moins explicite que la ville, en tant que catégorie réflexive et en tant que typologie spatiale opposée à la campagne ou la nature, doit être revue; d'autre part, la ville n'a jamais été aussi présente dans le territoire et les modalités de réflexion qui s'y rapportent. Face à ces obsolescence et récurrence simultanées, je ressens la nécessité d'explicitier comment la ville est rencontrée dans ma recherche. L'objectif n'est pas de définir la ville car je crains que ceci m'empêche de valoriser la diversité et, par ailleurs, les contenus paradoxaux de la notion. J'entends par position une attitude qui donne à l'objet la possibilité de se modifier, de prendre des formes et expressions différentes, même quand celles-ci sont contradictoires.

Le générique que je donne à mon objet d'étude est «les nouveaux territoires», formule qui ne contient aucune référence sémantique à la ville. Mais il ne s'agit, par là, que d'un présupposé, une entrée en matière. Si on peut comprendre ces discours comme des positionnements par rapport à la ville, faudrait-il alors théoriser la ville, trouver une conception de la ville qui s'avèrerait pertinente par rapport à ma problématique?

La ville est une notion avec un long passé scientifique et discursif qui a étiré et multiplié ses significations. Tout a été dit en son nom ainsi que son contraire. Cette dimension porte son ombre sur ses qualités contemporaines. Face à ce constat, l'enjeu devrait-il porter sur l'interrogation plus générale de la pertinence et de la signification de la notion de ville aujourd'hui? Devrais-je moi-même contribuer à proposer une nouvelle consolidation de la notion? Faut-il prendre cette diversité comme une richesse qui permet d'avancer ou, au contraire, la ville s'avère-t-elle vidée de son sens comme un vieux citron qu'on a déjà trop pressé?

Il faut rappeler ici l'enjeu de la ville auquel on a à faire. Dans la controverse entre la ville compacte et l'urbanisation vers l'intérieur, d'une part, les nouveaux territoires et une approche intégrative de l'étalement urbain, d'autre part, c'est la question de la centralité urbaine qui est la principale source de conflit. La première position considère la monocentralité comme le principe fondateur de la ville. Elle voit dans la densification et la compacité du tissu urbain ainsi que dans la délimitation précise le potentiel nécessaire pour une économie des ressources naturelles, compatible avec les exigences du développement durable, et l'ancrage de l'exercice de la démocratie en tant que débat public. La deuxième position cherche à imaginer d'autres formes urbaines ou territoriales, tout en tenant aux mêmes principes de société (de développement durable et de démocratie).



En résumant, le discours sur la ville compacte tiendrait à la correspondance parfaite entre la ville (objet), l'urbain (qualité) et l'urbanité (identité). Par ceci, son altérité serait clairement identifiable; la ville compacte aurait comme élément constitutif une limite formelle et indiscutable au-delà de laquelle il n'y aurait plus de ville. De plus, cette ville aurait son ancrage dans l'histoire: c'est souligner l'importance de la mémoire et du patrimoine et un renouvellement de cette ville qui va de pair avec un respect pour l'ancien et une adaptation du nouveau à cet ancien (plutôt que le contraire). Cette ville compacte implique certaines prédispositions intellectuelles (pour ne pas dire des préjugés): elle part du principe de la causalité entre les phénomènes de type social et ceux de type spatial, induisant un certain déterminisme problématique; le propos historiciste a pour conséquence la certitude, plus remise en question, que cette ville compacte a vraiment existé à un moment dans l'histoire (et les représentations des villes des seizième et dix-septième siècles le prouveraient); finalement, le modèle de la ville compacte tient à l'exclusivité: ce serait la seule typologie spatiale et la seule communauté humaine qui mérite l'appellation de ville.

Si je qualifie cette position de classiquement moderne, la modernité désigne ici un mode de pensée. Ce n'est, en effet, ni le principe de l'urbanisme moderne, ni de l'urbanisme postmoderne. C'est pourtant la représentation de la ville compacte (ville historique ou ville européenne), pas forcément parce qu'elle est explicitement formulée de cette manière mais parce qu'elle est comprise ainsi. Et c'est notamment la ville compacte telle qu'elle est critiquée par les discours sur les nouveaux territoires.

Par rapport à cela, le tournant des nouveaux territoires introduit des principes de différenciation et de fragmentation, à partir de quoi deux familles de pensée se sont imposées: les post-urbains et ceux qui préconisent une mutation propre à l'objet qu'est la ville. Je ne reviens pas plus en détail sur ces questions, retenant tout simplement cette possibilité de reconnaître la ville, l'urbain et l'urbanité de manière différenciée<sup>36</sup>.

---

<sup>36</sup> À ce stade du développement, il faut mentionner l'existence de réflexions sur la ville qui montrent l'interdépendance entre la concentration et l'étalement. C'est notamment l'analyse que fait Saskia Sassen (1991) des villes globales. La première aurait pour conséquence le deuxième et vice versa. Sassen aborde la question du point de vue économique et s'intéresse aux accumulations (densités) de capitaux par rapport aux implantations de production. En simplifiant beaucoup, c'est la concentration de plus en plus importante des capitaux dans trois centres au niveau planétaire qui provoque l'externalisation de la production matérielle (un étalement) dans le Tiers-Monde.

Dans une approche d'architecte-urbaniste, Stefano Boeri (2005 & 2001) constate une relation entre concentration et étalement. André Corboz, finalement, se sert du principe de co-extensivité (1990, p.631) de la ville et du territoire: plutôt que de voir des formations hybrides ou fractales, il valorise la superposition et le chevauchement des catégories. Il souligne cette démarche par le recours aux métaphores, entre-temps bien connues, du palimpseste (Corboz 2001b) et de l'hyperville (Corboz 2000).

Il est vrai que je contribue moi-même à une certaine confusion, en nuancant à peine entre concentration, densité, standardisation et généralisation. Mais ces quatre notions relèvent toutes d'une logique centripète qui tient à ramener l'enjeu de la ville à un seul dénominateur commun. Les sources mentionnées dans cette note permettent d'élargir la réflexion sur la centralité urbaine; en revanche, elles n'ont pas de valeur opératoire dans la mesure où elles ne représentent pas une conception privilégiée de la ville par rapport au développement théorique du travail.



Pour revenir aux questions d'écriture proprement dites, la mention de la ville, telle que je l'ai observée, n'est que rarement accompagnée de sa définition explicite. Parfois c'est le développement qui confère à la ville ses propriétés et qui permet de déduire une certaine conception. Parfois c'est au lecteur de deviner la conception de la ville qui est en amont de la réflexion sans que des indices évidents permettent d'ancrer cette reconnaissance.

Mais, en même temps, le recours à la ville, aussi explicite qu'il puisse être, n'échappe jamais à tout cet ensemble qui jusqu'à présent a été attribué à cet objet. Le choix de la notion de ville ne se fait pas dans l'indifférence d'autres approches. On pourrait donc dire que le geste discursif de se référer à la ville implique toujours la mobilisation de toutes les sédimentations matérielles et idéelles que la ville a subies.

De même que la ville comme objet balance entre l'obsolescence et l'omniprésence, la ville comme élément de discours semble se perdre entre ses significations diverses (et souvent contradictoires) et l'ignorance par rapport à ce constat. Face à une telle analyse, faut-il plaider pour un usage prudent de la ville et exiger une circonscription maximale de la notion, pour éviter de se perdre dans la polysémie? Ou, au contraire, le constat de l'impossibilité de définition s'impose-t-il, justifiant l'étirement, l'usage flexible, la capacité d'adaptation et de renouvellement de la notion de ville? Une réponse donnant la préférence à l'une ou l'autre question s'exclut d'elle-même. Entre «et l'un et l'autre» et «ni l'un ni l'autre», il s'agit plutôt de négocier un passage entre sa présence forte et son caractère quelconque. De ce point de vue, je ne vois pas de gain dans l'idée d'une conception explicite de la ville pour ce travail mais je ne vois pas non plus un intérêt dans une distanciation affirmée.

Mon attitude est ainsi, jusqu'à présent, une attitude par défaut: face à la ville, je suis désemparé pour m'imposer. Si ceci circonscrit certainement déjà mieux la place de la ville dans mon champ opératoire, je le juge encore insuffisant. Une telle attitude garderait quelque chose de post-urbain dans la mesure où le constat d'impossibilité de mener une conception de ville ramène, en quelque sorte, à l'acceptation de l'obsolescence. Pour essayer de mieux illustrer ce que cette négociation du passage entre les deux extrêmes pourrait signifier, je présente maintenant deux exemples de discours sur la ville qui, toutefois, gardent un lien avec la problématique des nouveaux territoires.



### 2.2.1. Exemple: Los Angeles, paradigme de la ville sans centre?

Los Angeles est souvent citée comme l'exemple parfait, voire le paradigme, pour une ville sans la présence d'une centralité forte et unique. Ainsi, le dépliant pour un colloque organisé par la Fédération allemande des architectes-paysagistes interroge la «Los Angelisation» (2004) de l'Europe. Malgré l'existence d'un *LA Downtown*, celui-ci n'aurait aucune qualité fédératrice ou unifiante sur le tissu urbain qui compose cette ville et ne l'aurait jamais eue. Couvrant une surface d'environ 10'000 kilomètres carrés, sa population est d'environ quinze millions d'habitants.<sup>37</sup> Septième ville du monde, deuxième ville des États-Unis, elle a rejoint «...le palmarès des villes qui, comme Venise, Amsterdam, Londres, Berlin, Paris, Berlin et New York, ont réussi à symboliser, à une période donnée, la destinée humaine» (Ghorra-Gobin 1997, p.9).

Il y a en effet une littérature abondante sur cette ville. De plus, une série de films contribuent à leur façon à mettre en évidence un type de culture qui serait propre à Los Angeles. Ce qui est particulier, pourtant, avec ces sources, c'est l'affirmation de la diversité: diversité de la ville autant que diversité de la description. Je n'en propose pas l'inventaire mais présente quelques exemples afin de souligner cette diversité.

On attribue en général au critique d'architecture Reyner Banham le geste initial de s'intéresser à Los Angeles et, avec cela, à cette représentation de ville sans centre unique. Banham publie, au début des années 1970, un guide d'architecture sur cette ville et initie par cela sa valorisation (1971). C'est à partir de là que le milieu des urbanistes se permet un regard positif sur Los Angeles.

Lorenza Mondada (2000) met côte à côte deux descriptions de Los Angeles, celle du géographe Edward Soja et celle du sociologue Mike Davis. On peut conférer à Soja d'avoir contribué largement à une dite géographie postmoderne, «...une nouvelle façon de penser qui, en visant à redonner une place centrale à l'espace dans la théorie sociale, se veut la critique de l'historicisme dominant en théorie sociale». Pour Soja, Los Angeles serait l'espace type, paradigmatique de la postmodernité. Ses sources relèvent de la «...géographie des connaissances, qui privilégie les savoirs venant des marges». Il introduit, par ailleurs, le concept de *Thirdspace*<sup>38</sup>, «...qui renvoie à un

---

<sup>37</sup> La taille de Los Angeles dépend évidemment du périmètre retenu. Quatre différents périmètres sont courants (chiffres pour 1990): L.A. *Downtown*: 70 km<sup>2</sup> et 3.4 mio d'habitants; Comté de L.A.: 1'050 km<sup>2</sup> et 8,5 mio. d'habitants; l'aire métropolitaine, comprenant les Comtés d'Orange, San Bernardino, Riverside et Ventura (*Consolidated Metropolitan Statistical Area*): 10'000 km<sup>2</sup> (un quart de la Suisse) et 14,5 mio. d'habitants (le double de la Suisse); certains, finalement, englobent l'ensemble de la Californie méridionale, allant au sud jusqu'à la frontière mexicaine (Je n'ai pas de chiffres précis mais ceci pourrait aisément doubler la surface et ajouter environ 3 mio. d'habitants)(selon Ghorra-Gobin 1997).

<sup>38</sup> Le concept de *Thirdspace* est inspiré, chez Soja, du modèle d'Henri Lefebvre (1973) qui suggère une compréhension de l'espace par la relation entre trois pôles: la pratique spatiale, la représentation spatiale et l'espace de représentation. Elles correspondent à trois façons d'appréhender le réel, le perçu, le conçu et le vécu. Le *Thirdspace* (troisième espace) est formé par cette «trialectique» (Soja 1996, pp.52s.) de l'espace, une co-présence de ces trois éléments. Le réel devient réel grâce à la mobilisation simultanée de ces trois éléments.



espace intellectuel et politique original» plutôt qu'à un espace matériel (Mondada 2000, p.46 pour les trois citations).

Une contribution de Soja (que Mondada ne mentionne pas) est un questionnement de la centralité géographique (Soja 1996, pp.244-249). Soja observe dans le Comté d'Orange (situé au sud-ouest du Comté de Los Angeles) que les centralités sont localisées de façon excentrique, du point de vue de l'observation zénithale. Elles formeraient un anneau et le centre de cet anneau est un trou. Le tout correspondrait à l'image d'un *Doughnut*. Ce dessin expliquerait donc parfaitement la polycentralité et, par la même, l'annulation du centre.

Alors que Soja contribue à une nouvelle conception de ce que peut être une ville, Mondada constate que ses modalités de description sont très classiques. «De façon paradoxale toutefois, les ressources descriptives que Soja exploite (...) restent conventionnelles. Elles comprennent notamment (...) des listes et tableaux statistiques (...), une carte (...), des expressions spatiales qui structurent le récit d'un voyage aérien (...). Ces localisations jouent sur l'opposition entre 'centre/périphérie', 'dedans/dehors' (...), dont la déclinaison accomplit la clôture et la totalisation de la forme spatiale. (...) [Ceci] (...) permet une description qui articule les fragments en une totalité plus cohérente que ne le reconnaît l'auteur et qui contrastent avec [ses] déclarations (...) Certes, son but est de spatialiser (au lieu d'historiciser) le paysage de LA, mais il le fait par une écriture qui exprime une conception traditionnelle de l'espace» (Mondada 2000, pp.46s.).

Outre le classicisme descriptif, le principe d'excentricité permet de reconnaître un autre aspect problématique qui est essentiel dans la controverse entre les principes monocentrique, polycentrique ou acentrique de l'organisation spatiale: c'est l'identification de ce qui fait un centre, les qualités qu'on lui attribue. Dans l'analyse du Comté d'Orange par Soja, les centralités sont des sites de production et de recherche *High-Tech* (la branche économique dominante), ces complexes qui ont attiré l'attention des observateurs pionniers (Fishman 1987, Leinburger & Lockwood 1986). Et le milieu, le centre géométrique? Un quartier d'habitation d'immigrés latinos: qualifié de secondaire, il n'est en tout cas pas vide mais occupé, territorialisé.

Soja, préoccupé par le savoir marginal, souligne en effet cet aspect et joue ainsi avec les contradictions. Sa contribution est néanmoins problématique dans la mesure où elle ne réussit pas, au-delà du constat critique, à se défaire de l'idée classiquement moderne qu'une attraction devrait forcément se trouver au centre géométrique. La



géographie continue ainsi pour lui d'être un savoir qui est déterminé par la représentation zénithale du monde.<sup>39</sup>

Par opposition, le sociologue Mike Davis (1997), remontant l'histoire de l'urbanisation de Los Angeles, choisit le registre de la narration. Il raconte depuis la perspective de différents acteurs ou rapporte des événements ponctuels ayant, à ses yeux, contribué à la constitution de ce que Los Angeles est aujourd'hui. La ville est ainsi la juxtaposition de ces faits divers, souvent contradictoires, qui peuvent se toucher, qui, d'une manière ou d'une autre, sont voisins (Mondada 2000). Dans le cinéma aussi, cette façon de raconter est devenue typique pour Los Angeles. Se servant des techniques de montage, ces films jouent sur les parallélités ou les diachronies. Il en résulte un genre particulier.<sup>40</sup>

Soja et Davis se rejoignent néanmoins sur le constat de cette absence de centralité classique (unique, dominante et, de surcroît, spatiale). Si cette compréhension est communément acceptée, deux auteurs, Bénédicte Grosjean et Cynthia Ghorra-Gobin, ont fini par questionner cette représentation unilatérale de Los Angeles.

Grosjean – qui a priori ne s'intéresse pas à Los Angeles mais à la Wallonie en interrogeant la généalogie de l'étalement urbain – présente un plan du réseau de tramways de Los Angeles datant de 1920 (2003, p.84). On y reconnaît à l'évidence un triangle central autour de *L.A. Downtown*. Il s'agit donc d'une représentation de centralité unique. La simple lecture de cette carte permet d'interpréter Los Angeles autrement que par la voie du tissu étalé avec des polarités dispersées.<sup>41</sup> La présentation de cette carte est d'autant plus forte que beaucoup d'urbanistes recourent toujours à la représentation cartographique pour démontrer la présence ou l'absence de centralités.

---

<sup>39</sup> Vu d'aujourd'hui, la critique de Mondada du classicisme des modalités de représentations de Soja ne paraît plus tellement justifiée. Elle se réfère essentiellement à son livre *Postmodern Geographies* (1989). Dès les années 1990, Soja expérimente d'autres styles de présentation et d'écritures qui relèvent beaucoup plus d'un savoir fragmenté – notamment mélangeant les contributions théoriques et les observations empiriques – et de la narration (Soja 2000 & 1996). En ce qui concerne une géographie postmoderne proprement dite, la crainte persiste que son seul point d'accroche est le principe d'excentricité, à savoir une centralité sociale ou économique qui ne correspond plus à une centralité spatiale (au sens cartographique ou géométrique). Outre le peu de contenu que cela forme pour une appellation d'ordre paradigmatique, ceci risque d'entraîner un nouveau déterminisme, prétendant que, de nos temps, les centralités devraient forcément être excentriques.

<sup>40</sup> Le premier film de ce genre a probablement été «Shortcuts» de Robert Altmann (1993) où les sorts individuels de différents habitants d'un quartier aux maisons individuelles se frôlent sans qu'il y ait échange ou partage social. Chaque être vit une profonde solitude en étant immédiatement proche d'autres personnes dans la même situation. Dans «Pulp Fiction», Quentin Tarantino (1994) renforce la co-présence des univers individuels et fragmentés par le montage anachronique. Cette technique augmente à sa manière l'effet d'une représentation multiple du même espace. «Lost Highway» (1997) et «Mulholland Drive» (2001) de David Lynch se servent de dispositifs schizophréniques où les sorts individuels sont racontés de manières différentes, formant des boucles entre rêve et réalité, beau et laid, bonheur et malheur.

<sup>41</sup> Un plan représentant le réseau des tramways en 1875 se trouve déjà chez Banham (1971, pp.32s). En lisant ce dernier, on ne peut pas lui reprocher d'avoir ignoré le passé monocentrique de Los Angeles. Banham rejoint ici les analyses de son contemporain Sam Bass Warner (1972), historien des villes des États-Unis, qui démontre l'influence déterminante des tramways sur l'étalement urbain.



L'analyse de Cynthia Ghorra-Gobin (1997) aborde la question de la centralité de Los Angeles en se distanciant d'une certaine manière de la représentation cartographique. Elle démonte les causalités qui sont généralement avancées quand il s'agit d'expliquer la constitution du tissu urbain et de la polycentralité, dont essentiellement la disponibilité de la voiture et la présence de plusieurs groupes ethniques qui n'interagissent pas. Elle constate que dès la fin du dix-neuvième siècle, l'urbanisation a eu lieu le long des *tramways* qui s'agençaient dans un réseau monocentrique. Cette analyse contredit le point de vue selon lequel le recours massif à la voiture, dès la fin de la deuxième Guerre mondiale, serait la cause de l'étalement. Par ailleurs, elle remonte aux principes fondateurs de la ville qui seraient la proximité de la nature et la domestication féministe<sup>42</sup> comme principes de société. Il s'agirait, dès le début, d'une sorte d'idéologie anti-new-yorkaise: dans l'esprit des colons, Los Angeles devait à tout prix être différente.

Ces facteurs lui permettent de remettre en question le modèle opérationnel de développement territorial que formerait Los Angeles. Elle la considère comme émanant d'une morale de WASP (*White Anglo-Saxon Protestant*) qui n'aurait pas le potentiel pour répondre à la pluriculturalité de la ville. C'est par ce déficit qu'elle explique les émeutes de 1992. Elle finit par constater que Los Angeles, malgré le discours sur la polycentralité – ou peut-être plutôt à cause de – serait en permanence en quête d'une centralité.<sup>43</sup>

Si la carte reproduite par Grosjean permet de remettre en doute au moins la prétention généalogique de l'étalement de Los Angeles (selon laquelle la ville se serait constituée, dès le début, comme une ville polycentrique), la réflexion de Ghorra-Gobin invite à dissocier la centralité au sens spatial à celle sociale ou culturelle. Si elle ne remet pas en question la polycentralité spatiale de Los Angeles, elle y identifie les insuffisances sociales et conclut que la ville se trouve en quête perpétuelle d'une centralité. Les prédispositions morales auxquelles elle se réfère sont en effet des valeurs centripètes: l'objectif est de préserver le noyau familial et le partage social entre l'homme et la femme. Il fallait donner à cela la forme d'habitation correspondante: la maison individuelle.

---

<sup>42</sup> Une idéologie, datant du milieu du dix-neuvième siècle, selon laquelle la femme au foyer est le pilier d'une constitution familiale sereine, et celle-ci la base de tout bon fonctionnement de la société. Catherine Beecher est considérée comme la cheffe de file de ce courant, imposant un pouvoir de la femme au sein d'une structure privée et aux valeurs traditionnelles, notamment en ce qui concerne la distribution des rôles entre homme et femme (Ghorra-Gobin 1997, p.59).

<sup>43</sup> Ghorra-Gobin mentionne un détail fort intéressant quant à l'interaction entre centralité et mode de transport: lorsque, dans les années 1920, des réformes très coûteuses des compagnies de tramways s'imposaient (pour différentes raisons) et les contribuables s'y opposaient, estimant qu'ils devaient payer la note de frais des intérêts des commerçants du centre-ville, ces derniers soutenaient la promotion de la construction d'autoroutes. Ils espéraient mieux faire face à la concurrence des commerces suburbains. Bien qu'il s'agisse d'un compromis, cet exemple relève à quel point la voiture, à un certain moment, devait renforcer la monocentralité; une représentation qui s'oppose à celles, contemporaines, où la voiture est source de polycentralité (Ghorra Gobin 1997, p.83).



Si la représentation, parfois positive, parfois négative, de Los Angeles comme une ville sans centre est promue, c'est en tout cas en faisant abstraction de sa possible origine monocentrique et de réflexions propres aux forces centralisatrices et centripètes qui la constituent et la reconstituent sans cesse.<sup>44</sup> Mais une telle conclusion est aussi dangereuse dans la mesure où les savoirs de la ville ne s'intéressent à Los Angeles qu'à partir des années 1960. Autrement dit: il n'y a guère d'analyse urbaine de Los Angeles qui précède l'émergence de la polycentralité comme figure directrice de la pensée urbaine (ou comme paradigme).<sup>45</sup> Pendant la première moitié du vingtième siècle, la Californie ne figure pas encore sur la carte mentale des penseurs de la ville.<sup>46</sup> Prétendre aujourd'hui qu'une représentation monocentrique de Los Angeles est possible, s'avère être une position contemporaine critique, par la réinterprétation de sources historiques, plutôt qu'un recours à des sources contemporaines de la monocentralité (d'avant 1930). En même temps, la question de la polycentralité ne semble pas se poser pour les chercheurs d'avant 1950: argument qui fait de la polycentralité un concept d'ordre paradigmatique, représentatif d'une problématique de notre époque contemporaine.

Quel serait donc l'apprentissage de cet exemple de Los Angeles? La ville, une question de point de vue, de circonstances? Il y a, suite à cette mise en évidence de représentations divergentes, certainement lieu de se demander pourquoi cette conception de Los Angeles comme ville polyconcentrique est aussi importante. Est-ce justement parce qu'on a encore trop l'habitude de penser cette correspondance parfaite entre espace terrestre et espace social, ou entre espace matériel et espace représenté? Ou y a-t-il une condition particulière qui fait qu'une représentation l'emporte sur les autres, une circonstance dans laquelle une représentation arrange mieux les choses que les autres, représente mieux que les autres? En quoi L.A. répondrait mieux aux enjeux territoriaux que les autres villes?

Prétendre à la monocentralité spatiale de Los Angeles reste une thèse branlante; je l'avoue sans autre. Mais le fait de formuler la possibilité de cette figure souligne à quel point le recours à Los Angeles répond à une préoccupation intellectuelle: on se sert d'elle pour véhiculer une certaine représentation de ville. En même temps, la «métaphore LA» traduit une compréhension traditionaliste de la centralité et, par

---

<sup>44</sup> Il est également à mentionner que les différents travaux sur Los Angeles se réfèrent à des périmètres différents: Ghorra-Gobin mobilise majoritairement des sources et exemples relatifs au Comté de LA; Soja se concentre sur le Comté d'Orange et se passe de *LA Downtown*; Garreau parle de Californie méridionale mais s'intéresse à l'aire métropolitaine (CSMA) sans San Diego.

<sup>45</sup> Si les notions de conurbation et de métropole sont bien plus anciennes, on peut dire que la fin du monocentrisme comme paradigme exclusif de la géographie urbaine commence avec Jean Gottmann (1961).

<sup>46</sup> Avant 1960, Lewis Mumford (1964) est probablement le seul chercheur qui se préoccupe de Los Angeles, en raison des problèmes de pollution. Une brève mention existe également chez Pierre Lavedan (1959). Pour les autres «grands penseurs de la ville», les références localisées se limitent à l'Europe et au Nord-Est des États-Unis.



ailleurs, un certain mimétisme néo-réaliste où la diversité factuelle rime avec la polycentralité spatiale. Comme si des pratiques sociales divergentes ne pouvaient pas avoir lieu au même endroit. Comme si la polycentralité était forcément génératrice de divergences. Dans ce sens, la diversité des discours répond également à une certaine uniformité.

### **2.2.2. Exemple: les discours contemporains sur la ville en Suisse**

La ville est nouvellement débattue en Suisse depuis moins de dix ans. Les deux exemples de la Charte de *Métropole Suisse* et des discours sur la Glattalstadt présentés en introduction en témoignent déjà. Ce ne sont pas les seules traces de ce regain d'intérêt que la ville suscite; au contraire, on dirait qu'ils s'inscrivent dans une vague entière de contributions. «Aujourd'hui, on ose de nouveau penser la ville comme un tout, à la petite échelle<sup>47</sup> et avec des grands gestes – et vouloir influencer sa forme» (Koch 2000, p.20). En même temps, dans les débats sur le développement territorial en Suisse, on entend des voix se lever qui proclament l'échec de l'aménagement du territoire.

La Suisse, une ville? Il s'agit d'un propos qui n'est pas nouveau. La citation de Jean-Jacques Rousseau comparant la Suisse à une ville a entre-temps fait le tour (par exemple Corboz 2000, p.121). Des études plus récentes confirment une vision de la Suisse comme un assemblage urbain par une argumentation fondée sur des analyses plus factuelles (Brugger & Schuler 1983) et introduisent la notion de «métropolisation» (Piveteau 1983, p.27) pour comprendre le phénomène urbain à l'échelle du pays entier.

Depuis l'an 2000, deux publications de référence ont vu le jour. «Stadtland Schweiz» (Paysage urbain Suisse; Eisinger & Schneider 2003) est publié par Avenir Suisse<sup>48</sup>. Face à l'urbanisation et la métropolisation accrues du pays, les éditeurs mettent en évidence les logiques économiques qui produisent des régions fonctionnelles. Celles-ci n'auraient plus rien à voir avec le découpage politique et administratif, qui pourtant reste opérationnel au niveau des décisions, des représentations et des identités. Le livre prend position pour plus de centralisme et moins de fédéralisme, afin de favoriser la concentration du potentiel économique, ce qui serait plus intéressant pour la compétitivité de l'économie suisse.

Le livre «Die Schweiz: ein städtebauliches Porträt» (La Suisse: un portrait urbanistique) est produit par le *Studio Basel*, une unité d'enseignement en architecture

---

<sup>47</sup> À l'inverse de l'usage en géographie humaine, la taille de l'échelle des architectes correspond à la taille de la portion de territoire y relatif. La petite échelle se réfère à une parcelle de construction, par exemple.

<sup>48</sup> Le dit *Think Tank* de l'économie suisse. Quelques multinationales financent cet organisme de droit privé actif dans la recherche et la prospective (cf. Avenir suisse, site web). Le fédéralisme, le développement territorial et l'économie nationale sont ses principaux sujets.



de l'École polytechnique fédérale de Zurich (Diener et al. 2005). L'approche est ici plutôt d'ordre morphologique et l'expression se fait essentiellement par le visuel. Les auteurs multiplient les modalités de représentation: ils cherchent plutôt les différences dans les tissus territoriaux que leurs similitudes. La vision de synthèse établit cinq régions urbaines différemment configurées: par des pôles dominants (Zurich, Bâle), bipolaire (Genève-Lausanne), par un anneau de villes périphériques (Berne) ou en réseau (Tessin).

Dans cette même période (2000 à 2005), on assiste à deux changements structurels: au niveau fédéral, c'est la mise en œuvre de la politique des agglomérations\* par la Confédération suisse, et au niveau universitaire, le traditionnel ORL\* (*Institut für Orts-, Regional- und Landesplanung* [Institut pour l'aménagement communal, régional et fédéral]), l'institution de recherche principale en matière d'aménagement du territoire, est transformé en NSL\* (*Netzwerk Stadt und Landschaft* [Réseau ville et paysage]).

La politique des agglomérations a un statut particulier dans le paysage institutionnel suisse (Conseil fédéral 2002). L'aménagement du territoire est conçu selon les principes du fédéralisme; l'État central n'a donc pas beaucoup de pouvoir en ce qui concerne l'application de cette politique. Autre problème, les agglomérations forment elles-mêmes des entités territoriales qui ne correspondent pas aux entités politiques et administratives, comme les cantons, les districts ou les communes. La Confédération décide alors de pratiquer une politique d'information, de discussion et d'encouragement à la collaboration intercommunale, intercantonale et transfrontalière. Les agglomérations sont définies par le voisinage d'une ville (au moins 10'000 habitants) avec une ou plusieurs communes, formant un ensemble de 20'000 habitants (cf. ARE, site web). Plus concrètement, la Confédération propose des moyens financiers pour initier des projets modèles. Une trentaine de ces projets ont pu être mis en route depuis.

Dans le cas du NSL, les ambitions formulées vont dans un sens comparable. La politique d'aménagement du territoire en Suisse aurait été déterminée par la décentralisation concentrée, consistant à privilégier des centres régionaux un peu partout dans le pays plutôt qu'un nombre restreint de grandes villes. Or cette stratégie se serait avérée contreproductive: ce serait elle qui aurait généré cet étalement urbain généralisé, alors qu'elle était censée l'empêcher. Face à ce constat, le NSL se veut une structure plus souple, permettant une pluralité des approches. En même temps, plutôt que d'étaler la recherche appliquée sur l'ensemble du pays, il cherche à la regrouper à un seul endroit dans l'objectif de développer de meilleures synergies entre les chercheurs. À cette fin, c'est la vallée de la Glatt, déjà présentée dans mon travail, qui a été retenue, car elle serait typique, voire paradigmatique, pour le territoire suisse.



Toutes ces manifestations déplorent un manque de représentations urbaines dans la culture politique et identitaire du pays. À l'exemple d'André Corboz: «Pour la plupart des Helvètes, aujourd'hui encore, la Suisse est un pays agricole, habité par une population proche de la 'nature'. Montagnes, lacs, troupeaux, champs et vignes constituent la substance même du territoire, la réalité fondamentale – dans laquelle, certes, il y a des exceptions (villes, industries, réseau ferré, autoroutes, etc.) mais qui n'entament pas le mythe. Car il s'agit d'un mythe, même si, lorsqu'il fut créé au 19<sup>e</sup> siècle, il correspondait à la réalité» (2000, p.112). Ce serait précisément ce déficit de représentation qui serait à l'origine de l'urbanisation incontrôlée. La plupart des critiques contemporains voient dans une prise en compte de la ville le potentiel que des formes d'habitation plus durables et sociales puissent se développer. En même temps, si les uns plaident pour plus de centralisation et s'intéressent avant tout à des questions d'économie et de compétitivité, les autres dessinent un paysage plus hétérogène, tandis que les troisièmes espèrent que la ville apporte des qualités sociales, démocratiques et environnementales qui aujourd'hui lui manqueraient encore.

Deux constats s'imposent alors. Premièrement, on observe que la ville est devenue plus importante dans l'aménagement ces dernières années (même si elle concerne toujours certains segments de la société seulement). Deuxièmement, cette ville de l'analyse autant que celle de la prospective n'est jamais la même. On dirait alors que, malgré les différences parmi les acceptions de la ville, le dénominateur commun de cette dernière résiderait dans son potentiel de promesse, de mise en articulation de valeurs et de support de prospective. Malgré les différences, l'impression persiste que ces revendications de la ville ne sont pas contemporaines par hasard mais, au contraire, relèvent d'un même ensemble d'interrogations et se fertilisent réciproquement (cf. aussi Salomon 2005). Ce développement de synergies par l'affirmation simultanée de différences semble être typique aussi pour les discours sur les nouveaux territoires dans leur ensemble.

### **2.2.3. Aspects essentiels pour ce travail**

En mentionnant les discours sur Los Angeles et sur la Suisse urbaine contemporaine, je suis resté superficiel. L'objectif n'a pas été ici de présenter de manière détaillée les contenus mais de mettre en évidence les pluralités possibles et les faces plus ou moins cachées de ces discours. Le cas de Los Angeles montre comment une représentation s'établit comme dominante et à quel point celle-ci écarte d'autres interprétations possibles; dans le cas de la Suisse, c'est la notion de ville dans son ensemble qui semble faire le poids, et ceci malgré la diversité des approches, car l'enjeu analytique semble être dépassé par l'enjeu de la prospective.



La ville, en tant qu'objet de discours, est donc instrumentalisable et instrumentalisée. Ceci ne se fait pas seulement dans un souci de précision réaliste mais aussi par un engagement. Or le recours à la ville, bien que partiel, semble, en même temps, toujours impliquer la mobilisation de la totalité de la notion. Et c'est bien ce poids qui motive l'usage de la ville et qui lui confère une certaine ampleur et une certaine pertinence.

Il est certain que mon travail, par la sollicitation de ses sources théoriques et méthodologiques, ne fait pas abstraction de ce bagage de la ville mais, au contraire, s'y réfère lui aussi. Bien que je voie d'un œil critique le recours multiplié à la ville, je me méfie de toute tentative de ne voir en la ville que la source de tous les points problématiques énumérés dans les sections précédentes et de revendiquer une approche fondamentalement nouvelle. En revanche, en ce qui concerne le recours moral à la ville, la question me semble permise si, comme dans le cas de l'exemple suisse, la revendication aussi unilatérale et collective de la ville ne renforce pas un clivage culturel et politique entre les pro-urbains et les anti-urbains. De même, en recourant à une méthodologie urbaine, je me demande en quoi cette qualité est urbaine au-delà du fait qu'elle a principalement été appliquée à la ville. Je crois reconnaître aussi un certain préjugé porté aux espaces non urbains: si les méthodes en question n'y ont pas été utilisées, c'est peut-être tout d'abord parce que personne ne s'est intéressé à ces espaces et non parce que les méthodes auraient été inadaptées.

Dans ce sens, je me permets un certain recul face à la ville. Une conception plus précise n'aurait pas de qualité opératoire car l'enjeu de ce travail n'est pas celui d'une meilleure définition. Elle est certainement plus qu'un fond ou un prétexte, elle est même essentielle dans mon développement et elle subit une évolution. Mais c'est justement parce qu'elle est essentielle que je ne vois pas de sens premier de me l'approprier de manière conceptuelle. Si donc, dans son ensemble, la référence à la ville semble prétextuelle, il s'agit d'une autre manière de lui accorder une place importante.

### *2.3. Crise de la représentation*

L'objet de ce chapitre a déjà été mentionné à plusieurs reprises car il forme une part essentielle de la réflexion menée. Il s'intègre dans une préoccupation majeure qui concerne l'ensemble des sciences humaines et que ces dernières ont appelée la crise de la représentation. Jusque dans les années 1960 environ les sciences humaines respectent de manière absolue les règles du réalisme selon lesquelles le savoir objectif correspond à une reproduction mimétique et fiable du monde et de ses composants.



Selon le réalisme, les instruments de représentation, dont le langage scientifique, sont considérés comme étant sans effet sur l'objet.

Lorenza Mondada énumère quatre points fondamentaux quant à la crise de la représentation: premièrement, «...la mise en cause de la transparence du texte scientifique, qui est dès lors davantage considéré en rapport à l'opacité de l'écriture, à la matérialité des moyens symboliques qu'elle met en œuvre»; deuxièmement, «...la mise en cause de la fonction référentielle du texte scientifique, qui dès lors n'est plus traité comme renvoyant aux objets qu'il décrit mais, au contraire, comme les configurant et les construisant dans la façon dont il les agence en s'organisant»; troisièmement, «...la mise en cause de l'universalité et de la généralité du savoir produit»; puis, finalement, «...la mise en cause de l'unicité des versions des faits» (Mondada 2000, p.10).

Ce qui se lit ici comme une critique, n'est en effet pas qu'une remise en question. Bien entendu, la notion de crise indique la présence d'un problème. Reconnaître cette crise, c'est, en effet, accepter que les objets scientifiques, étudiés selon une approche empirique, ne peuvent plus être abordés par la simple voie du réalisme et de la contemplation.

Mais, au-delà du constat critique, déçu, voire nostalgique, comme quoi tout n'est plus comme cela a été, on peut entendre la crise de la représentation comme une chance de la représentation. Les réflexions qui s'y fondent ont généré une multitude de nouvelles approches et méthodes, permettant d'interroger le réel par d'autres manières. Douter de l'existence réelle d'un objet, est-ce forcément une chose négative? Ou, au contraire, est-ce une nouvelle manière de s'en approcher qui permet de mieux le comprendre? C'est d'un tel point de vue que je me réfère à la crise de la représentation. Elle comporte, ainsi, essentiellement un enjeu méthodologique pour mon travail.

Ayant pris pour option de départ le discours comme centre d'intérêt – plutôt que les nouveaux territoires, donc l'objet sur lequel porte le discours en question – je me suis implicitement déjà inscrit dans une telle démarche car j'ai accepté une rupture entre l'objet et le discours qui s'y réfère. On pourrait alors imaginer que je dois me rattraper et expliciter de manière théorique ce que j'ai déjà entamé. Ceci n'est pas le seul enjeu de ce chapitre. Un autre, au moins aussi important, est la recherche de moyens qui me permettent d'aller au-delà de cette sphère du discours. Comme déjà dit à plusieurs reprises, l'objectif ne peut pas être celui de se contenter d'un discours autonome.

Par trois sections, j'essaie ici de déclinier le potentiel que je vois dans la crise de la représentation. La première s'intéresse à l'analyse des discours, telle qu'elle est proposée par Michel Foucault. Je lui accorde principalement une tâche méthodologique, rendue nécessaire aussi par la partie empirique qui suit et qui accorde beaucoup



d'importance à la parole. La deuxième section s'intéresse à des travaux relatifs à la ville, le territoire et l'urbanisme qui ont mobilisé le bagage théorique et méthodologique de la crise de la représentation. La troisième section revient sur les limites de ces approches: car, bien que la crise de la représentation ait élargi le champ réflexif des sciences empiriques, elle a, en même temps, eu tendance à rendre autonomes ses concepts, en en faisant de nouveaux objets isolés. Par rapport à mon domaine d'intérêt, ceci voudrait dire que les nouveaux territoires ne seraient justement qu'une question de discours. Pour l'instant, en effet, on peut dire que mon travail est encore victime de cette autonomie du discours. Dans ce contexte, le concept de compromis moderniste de Bruno Latour devrait me permettre de synthétiser ce conflit avant de développer des perspectives allant au-delà.

### **2.3.1. Foucault: l'analyse du discours comme méthode**

S'il revient une place clé à Michel Foucault à ce stade du développement, c'est tout d'abord pour ses réflexions originales en matière de discours. Par cette approche, il a développé un nouveau regard sur l'histoire, l'histoire des objets et l'histoire du savoir. Ma présentation de son travail est superficielle car elle fait abstraction de la richesse de thèmes et d'éléments qui caractérisent son œuvre. Elle néglige le fait que la pensée de Foucault a évolué en l'espace des quelque vingt ans pendant lesquels il a publié la majorité de ses livres (1960-1984).

Foucault accorde une importance primordiale à la pratique du discours: c'est elle qui est responsable des unités d'objets que le monde connaît, plutôt que les objets eux-mêmes sur lesquels portent les discours. «Chez Foucault, on n'est pas face à des situations mais face aux pratiques qui génèrent ces situations» (Strebel 2003, p.36). Ceci revient à dire que le centre d'intérêt ne réside pas dans le langage comme objet donné (les mots et les sens des mots) mais dans les modalités d'usage du langage. «Son ambition est de chercher auprès des locuteurs comment les discours se régulent» (Strebel 2003, pp.36s.).

Un point essentiel, quant à l'enjeu du discours, est la question du pouvoir. Foucault «...suppose que dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire» (Foucault 1971, pp.10s.). Mais, en même temps, il faut souligner que cette notion de pouvoir est une «...notion positive (...). Ce qui est central, c'est ce que le pouvoir rend possible. (...) Foucault ne fait rien d'autre que de questionner les relations de pouvoir et les faisceaux de pouvoir qui permettent...» d'effectuer certaines



pratiques<sup>49</sup> (Strebel 2003, pp.36s.). L'exercice de ce pouvoir engage une procédure par exclusion: le discours introduirait certaines logiques et fonctionnements («régularités», Foucault 1969, p.29) qui le rendent exclusifs et qui conditionnent l'exécution des pratiques.

«L'ordre du discours» est la conférence inaugurale de Michel Foucault au Collège de France (1971). Elle peut être lue comme la problématique de l'ensemble de son (énorme) projet de recherche. Je reprends ici l'essentiel de son contenu car il me semble expliciter de manière concise la valeur opératoire de l'analyse du discours.

Foucault identifie trois pratiques d'exclusion liées aux discours: l'interdiction (de la parole), ce qu'il appelle «...le partage de la folie» (la distinction entre raison et folie) (Foucault 1971, p.14), et la volonté de savoir. À l'intérieur de ce dernier – car c'est à lui qu'il se consacre par la suite – il reconnaît trois systèmes d'exclusion, selon trois principes de raréfaction. Le premier concerne le genre du commentaire et, plus particulièrement, son interaction avec l'original, avec ce qu'il commente. Commentaire et original entretiennent une drôle de solidarité car le premier, qui se veut remplaçant ou, plutôt, représentant du deuxième, doit «...dire pour la première fois ce qui a déjà été dit» (Foucault 1971, p.26)). Le deuxième principe est celui du groupement du discours, par exemple par les catégories de l'auteur et de la discipline. Elles prennent le rôle de faisceaux, donnant une unité à un ensemble de textes, figurant comme des bornes de références. Le troisième principe consiste en la limitation de l'accès au discours, en en faisant un privilège: Foucault mentionne, dans ce contexte, les rituels d'énonciation, les sociétés des discours (réservés aux membres), la doctrine (qui n'est compris que par ceux qui ont des connaissances préalables ou qui adhèrent à certains principes moraux ou idéaux; dans ce sens, la doctrine est comparable à ce que j'ai appelé auparavant le manifeste) et les appropriations sociales différentes des discours.

Pour analyser le discours «...dans ses conditions, son jeu et ses effets, il faut, je crois, se résoudre à trois décisions auxquelles notre pensée, aujourd'hui, résiste un peu et qui correspondent aux trois groupes de fonctions que je viens d'évoquer: remettre en question notre volonté de vérité; restituer au discours son caractère d'événement; lever enfin la souveraineté du signifiant.» (Foucault 1971, p.53).

Ces décisions sont traduites en quatre axes méthodologiques:

- premièrement, un principe de renversement: «là où, selon la tradition, on croit reconnaître la source des discours, le principe de leur foisonnement et de leur continuité, dans ces figures qui semblent jouer un rôle positif, comme celle de l'auteur,

---

<sup>49</sup> Dans ses différentes recherches, Foucault s'intéresse principalement aux histoires de la sexualité, de la médecine et de la clinique, de la folie et du monde pénitentiaire.



de la discipline, de la volonté de vérité, il faut plutôt reconnaître le jeu négatif d'une découpe et d'une raréfaction du discours» (Foucault 1971, pp.53s.);

- deuxièmement, un principe de discontinuité: «les discours doivent être traités comme des pratiques discontinues, qui se croisent, se jouxtent parfois, mais aussi bien s'ignorent ou s'excluent» (Foucault 1971, pp.54s.);

- troisièmement, un principe de spécificité: «ne pas résoudre le discours dans un jeu de signification préalables; ne pas s'imaginer que le monde tourne vers nous un visage lisible que nous n'aurions plus qu'à déchiffrer. (...) Il faut concevoir le discours comme une violence que nous faisons aux choses, en tout cas comme une pratique que nous leur imposons; et c'est dans cette pratique que les événements du discours trouvent le principe de leur régularité» (Foucault 1971, p.55);

- quatrièmement, un principe d'extériorité: «ne pas aller du discours vers son noyau intérieur et caché (...) mais, à partir du discours lui-même de son apparition et de sa régularité, aller vers les conditions externes de possibilité, vers ce qui donne lieu à la série aléatoire de ces événements et qui en fixe les bornes» (Foucault 1971, p.55).

À chacun de ces principes méthodologiques, il attribue une notion régulatrice qui qualifie l'innovation proposée par sa démarche. Je les présente ci-dessous dans un tableau:

nouveau principe	nouvelle notion régulatrice	ancienne notion régulatrice qui a dominé l'histoire des idées
renversement	événement	création
discontinuité	série	unité
spécificité	régularité	originalité
extériorité	cond. possibilité	signification

Si le principe de renversement est qualifié d'approche critique par Foucault, les trois autres sont d'ordre généalogique. Ceci «...concerne la formation effective des discours soit à l'intérieur des limites du contrôle, soit à l'extérieur, soit le plus souvent de part et d'autre de la délimitation. La critique analyse les processus de raréfaction, mais aussi de regroupement et d'unification des discours; la généalogie étudie leur formation à la fois dispersée, discontinue et régulière.» Mais «...entre l'entreprise critique et l'entreprise généalogique la différence n'est pas tellement d'objet ou de domaine, mais de point d'attaque, de perspective et de délimitation» (Foucault 1971, pp.67s.).

Le champ de travail ainsi dessiné est bien entendu extrêmement vaste. Il a l'avantage de permettre une certaine souplesse. Mais il montre surtout qu'une analyse de discours ne doit pas s'intéresser au langage comme miroir de la réalité. Réduire le langage aux mots et à leur sens serait problématique ou, plutôt, insuffisant.

En ce qui concerne les discours sur les nouveaux territoires, un élément reste à préciser. Foucault aborde ses thèmes dans une perspective historique. Dans quelle



mesure ceci affecterait le recours à ses méthodes par rapport à un sujet contemporain? Le problème se pose dans la mesure où Foucault ne tient à sa disposition que des sources écrites et archivées, alors que les discours sur les nouveaux territoires sont également oraux et actuellement discutés. Ceci est notamment important pour la partie empirique de ce travail où les discours s'articulent au moyen d'entretiens oraux. En ce qui concerne l'histoire proprement dite (c'est-à-dire si je fais abstraction de cet aspect formel), Foucault la considère d'une manière particulière. En s'intéressant aux événements, il rompt avec un principe réflexif dominant qui consiste à prendre l'histoire comme une continuité (Foucault 1969)<sup>50</sup>. De plus, l'histoire à laquelle Foucault se consacre est contemporaine dans la mesure où c'est son activation au présent qui est sollicitée. Ce sont ces deux aspects qui me semblent justifier la transposition des principes d'analyse du discours dans un contexte contemporain. Finalement, puisque l'analyse du discours foucauldienne exige le recours aux pratiques discursives, on peut dire que l'observation qui est contemporaine à son discours contient même un potentiel pour un élargissement méthodologique.

### **2.3.2. Ville, territoire, urbanisme et le tournant discursif**

Par cette section, je résume brièvement comment la question du discours et de la représentation a été traitée en relation avec la ville, le territoire et l'urbanisme. J'aborde, dans ce contexte, trois champs précis: premièrement, les travaux de Françoise Choay quant aux discours fondateurs de l'urbanisme; deuxièmement, les travaux sur la représentation spatiale en urbanisme; troisièmement, des travaux provenant plutôt du côté des savoirs du langage et portant sur le langage de la ville et du territoire.

Les travaux de Françoise Choay m'intéressent ici en particulier pour l'importance qu'ils accordent à la sphère du discours dans l'urbanisme. «Paradoxe, sans doute, si l'on évoque l'urgence des problèmes aujourd'hui soulevés par une urbanisation sans précédent de la planète. Nécessité, si l'on songe au volume de la littérature qui contribue directement à cette urbanisation en prétendant la fonder en raison» (Choay 1980, p.9).

Ces travaux s'inscrivent dans le sillon de l'analyse discursive de Michel Foucault. «Urbanisme, utopies et réalités» (Choay 1965) dénonce le fondement idéologique de l'urbanisme là où celui-ci prétend à une scientificité objective, rationnelle et neutre. «L'enjeu de ma démonstration était alors polémique: dénoncer l'imposture d'une discipline qui, dans une période de construction fiévreuse, imposait son autorité sans

---

<sup>50</sup> Cette manière de penser peut être comprise comme essentielle pour le tournant postmoderne. Foucault n'est guère identifié explicitement comme un représentant d'un tel courant mais il va sans dire que sa contribution participe de manière générale de la réorientation qui, entre-temps en tout cas, est appelée postmodernité.



conditions.» (Choay 1980, pp.9s.). «La Règle et le modèle» s'attaque à la dualité entre deux formes discursives fondamentales, le traité et l'utopie, afin de relever «...les intentions secrètes que masquent identiquement leurs prétentions explicites et leurs idéologies tacites, et de définir leur statut véritable» (Choay 1980, p.10).

Dans les deux travaux, Choay identifie des dualités qui engagent à chaque fois deux relations différentes à l'espace. La première est l'opposition entre l'urbanisme progressiste et l'urbanisme culturaliste (Choay 1965). L'urbanisme progressiste se fonde sur les besoins individuels et cherche à aménager les espaces selon eux. Il s'agit d'un propos fonctionnel qui considère l'espace comme quelque chose d'ouvert et de disponible. Par opposition, l'urbanisme culturaliste est basé sur des valeurs de préservation: «au contraire de l'agglomération du modèle progressiste, cette ville est, tout d'abord, bien *circonsrite* à l'intérieur de limites précises. En tant que phénomène culturel, elle doit former un contraste sans ambiguïté avec la nature, à laquelle on tente de conserver son état le plus sauvage» (Choay 1965, p.23). 40 ans plus tard, le débat entre nouveaux territoires et ville compacte peut être inscrit dans cette même opposition.<sup>51</sup>

L'autre dualité (qui émane de l'autre travail) oppose le traité d'architecture à l'utopie (Choay 1980). À chacune de ces deux formes de discours, on peut attribuer une qualité spécifique: le traité, qui postule l'application de règles, et l'utopie qui correspond à la reproduction de modèles. Chacune de ces «figures instauratrices» est fondée sur un choix de modalité spatiale (Choay 1980, p.332). Dans le cas du traité, c'est celui de l'édification et de l'investissement de l'espace afin de construire le monde. En revanche, l'utopie postule que l'espace doit être contrôlé et doit contrôler. Toute forme de dissémination est comprise comme un désordre. Il s'agit d'une procédure totalitaire.

Alors que l'urbanisme progressiste et l'urbanisme culturaliste sont plutôt des écoles de pensée constantes qui s'opposent dans l'histoire de l'urbanisme, de manière récurrente et, en même temps, par des appellations divergentes, le traité (la règle) et l'utopie (le modèle) nouent des relations entre elles. Il n'est donc pas si évident d'attribuer ces genres à l'un ou l'autre discours contemporain mais les deux contiennent une part de chacun.

La démarche de Choay est foucaldienne aussi dans la mesure où elle s'intéresse à des écrits historiques. Il ne s'agit guère d'une analyse de textes qui contribue à un

---

<sup>51</sup> Pour Foucault lui-même, cette controverse est propre à la pensée spatiale depuis la Renaissance: «le vrai scandale de l'œuvre de Galilée, ce n'est pas tellement d'avoir découvert plutôt que la Terre tournait autour du soleil, mais d'avoir constitué un espace infini, et infiniment ouvert; de telle sorte que le lieu du Moyen Âge s'y trouvait en quelque sorte dissous, le lieu d'une chose n'était plus qu'un point dans son mouvement, tout comme le repos d'une chose n'était plus que son mouvement indéfiniment ralenti. Autrement dit, à partir de Galilée, à partir du dix-septième siècle, l'étendue se substitue à la localisation...» (Foucault, cité par Violeau 2002, p.23).



questionnement territorial spécifique et contemporain mais qui démontre ses fondements. Par ailleurs, le centre d'intérêt, à travers les discours choisis comme cible, est la discipline de l'urbanisme et ses pratiques et non un territoire. C'est là aussi qu'on reconnaît le renversement (pour reprendre le principe de Foucault) que les travaux de Choay représentent pour l'urbanisme.

Pour ce qui est de la dimension historique des nouveaux territoires, certains travaux ont mis en évidence que l'urbanisation en dehors des villes et l'étalement urbain ne sont pas récents. Au contraire, à travers l'analyse de Choay on se rend compte que ces phénomènes sont à l'origine même de la discipline.<sup>52</sup> Mes exemples confirment ce fondement historique. L'analyse de Cynthia Ghorra-Gobin (1997), déjà mentionnée, lie l'origine de l'étalement de Los Angeles au réseau des tramways dès 1875 (de même que Sam Bass Warner [1972] et Reyner Banham [1971]). La recherche de Bénédicte Grosjean (2003) sur la Wallonie montre les interdépendances entre l'industrialisation, les réseaux de chemin de fer et l'habitat ouvrier dans des communes rurales dans la deuxième partie du dix-neuvième siècle. Ou, dans la vallée de la Glatt, les premières industries et habitations d'ouvriers, des occupations à caractère urbain, datent également de cette même période. D'autres sources seraient bien entendu nécessaires pour consolider cette argumentation; je me contente ici du constat critique face à la prétention de la souveraineté de l'étalement urbain en tant que phénomène contemporain.

Dans le contexte large de la crise de la représentation, un autre renversement particulièrement fertile pour les savoirs du territoire et, plus particulièrement, pour l'urbanisme aussi, consiste en les travaux de recherche qui ont pour objet les représentations spatiales. Je mentionne deux travaux de référence de cette école qui est appelé l'urbanisme postmoderne américain. Kevin Lynch s'intéresse à la perception et la représentation mentale de l'espace urbain par son utilisateur, de l'«...image mentale de cette ville qui est tenue par ses citoyens» (1960, p.2). Robert Venturi, Denise Scott Brown et Steven Izenour (1972) emmènent leurs étudiants à Las Vegas où ils observent, recensent et cartographient l'architecture de cette ville; architecture qu'ils qualifient de vernaculaire<sup>53</sup> et qui ne correspond en rien aux logiques expressives du modernisme. Les auteurs introduisent leur livre (qui documente les résultats de cet atelier) de façon suivante: «Apprendre du paysage existant est une manière d'être révolutionnaire pour un architecte. Ce n'est pas la manière évidente qui est de démolir

---

<sup>52</sup> Choay (1980) attribue à Idelfonso Cerdà d'avoir forgé le mot «urbanisme», en 1870. L'autonomie de la discipline peut être située, en effet, dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle.

<sup>53</sup> L'architecture vernaculaire désigne des constructions qui ne sont pas conçues et réalisées par des architectes; des bâtisses qui précèdent une architecture codifiée par une culture professionnelle. Vu en général comme faisant partie d'une culture ancestrale, précédant l'architecture professionnelle, le vernaculaire mobilisé par rapport à Las Vegas peut étonner car son architecture dite vernaculaire est contemporaine de sa description.



Paris et recommencer, comme Le Corbusier le suggéra dans les années 1920, mais une autre manière plus tolérante qui est d'interroger comment nous regardons les choses» (Venturi, Scott Brown & Izenour 1972, p.3).

Cette citation exprime de manière condensée l'enjeu de ce que la postmodernité signifie en urbanisme, par rapport à la modernité. La prise en compte de la représentation n'est bien entendu pas une pure question de contemplation mais engage une nouvelle relation à la ville et l'espace bâti. Dans ce sens, l'urbanisme postmoderne revalorise la ville dans sa dimension historique (Rossi 1995). Pour Lynch, un enjeu de la représentation réside également dans des questions d'orientation et d'identité urbaine pour le citoyen: son analyse lui suggère un engagement pour une meilleure lisibilité de la ville (Lynch 1960).

On pourrait dire que là où l'innovation de Françoise Choay consiste à montrer des logiques discursives et réflexives inhérentes à l'urbanisme, ses contemporains, représentants de cette discipline, profitent du renversement pour adapter la démarche traditionnelle. Or, pour Choay (1965), ce renouvellement s'inscrit précisément dans la tradition de l'urbanisme culturaliste: dans ce sens, il est plutôt à prendre comme une continuité.

Les représentations spatiales et urbaines ainsi que le langage relatif à la ville et au territoire ont été étudiés dans les sciences humaines aussi: la géographie<sup>54</sup> ou la linguistique. Je reste, une fois de plus, superficiel quant aux ensembles que représentent ces champs de travaux, pour me limiter aux éléments opérationnels pour ce travail. De manière générale, il s'agit, là encore, de reconnaître que les représentations et le langage ne sont pas le simple reflet, le miroir de la réalité mais qu'ils ont une certaine autonomie. Ceci revient à dire que, contrairement au schéma traditionnel, les deux sphères du matériel et du discursif/représentatif n'entretiennent pas de relation causale. Les études urbaines réalisées dans ce sens mettent en évidence l'importance du bagage linguistique qui contribue à la constitution de la ville. Plus précisément, Bernard Lamizet et Pascal Sanson (1997) identifient les langages qui divergent selon les catégories d'acteurs: décideurs, politiciens, citoyens, différents groupes sociaux. Lorenza Mondada (2000) inscrit ses travaux dans la lignée du langage comme pratique sociale et montre, à travers un spectre théorique et méthodologique vaste et détaillé, comment ces différents langages dessinent la ville.

---

<sup>54</sup> La géographie des représentations s'est établie comme orientation de recherche au sein de la discipline depuis les années 1970, en s'inspirant notamment de Kevin Lynch (1960), de l'anthropologie urbaine et de la psychologie. Il s'agit de s'intéresser aux représentations mentales de l'espace terrestre auprès des acteurs sociaux qui ne réfèrent souvent pas à une intelligibilité mimétique mais relèvent de valorisations, de fondements idéologiques et d'imaginaires (cf. Debarbieux 1998). Par rapport au paradigme normatif de l'espace terrestre, il y a un déplacement du centre d'intérêt. Le schéma essentiellement retenu à travers ce courant est celui de la carte mentale, la carte de l'espace que l'acteur social porte avec lui dans sa tête.



Quant aux nouveaux territoires, un travail intéresse ici plus particulièrement: c'est celui de Nick Oatley (2001). Son analyse fait partie d'un ensemble de recherches, menées pour le compte de l'UNESCO, et qui s'intéressent à la dénomination des nouveaux territoires urbains, face à l'urbanisation généralisée dans le monde (Rivière d'Arc 2001). D'une manière comparable à ma problématique, Oatley constate la multitude de nouvelles paroles et expressions pour désigner les nouveaux territoires. Pour lui, cette phase d'urbanisation doit être comprise comme un processus. Oatley s'appuie sur les concepts de la géographie postmoderne des États-Unis dont celui de *Thirdspace* de Soja pour expliquer l'émergence de ces appellations. Elles reflèteraient donc une représentation du territoire qui ne tient pas seulement compte de l'objet mais de cette sphère représentative et de la capacité imaginaire de l'acteur représentant. Dans sa conclusion, Oatley critique ces pratiques de dénomination: pour lui, «...la prolifération des termes choisis pour décrire les formes contemporaines d'urbanisation a souvent été source de confusion dans la détermination des changements dont on traite.» De plus, «...à bien des égards, ce nouveau lexique apparaît comme un exercice de virtuosité en néologie» (Oatley 2001, p.34). Il conclut que cette terminologie ne prête pas suffisamment attention aux aspects processuels. «Afin de parvenir à une meilleure compréhension tant des paysages réels que des paysages imaginaires de l'urbanisation contemporaine, il convient de diriger notre attention sur les processus qui créent ces zones métropolitaines suburbaines et en même temps de décoder la construction sociale des significations qu'impliquent leur symbolisme et leur iconographie» (Oatley 2001, p.35).

Par ailleurs, la contribution d'Oatley relève à quel point le débat sur les nouveaux territoires est relatif au monde occidental. Il s'intéresse lui-même essentiellement aux États-Unis et, dans une moindre mesure, à l'Europe et l'Australie. Une série de textes qui lui sont voisins dans la publication (Rivière d'Arc 2001) abordent la problématique dans d'autres pays (Inde, Égypte, Argentine, Mexique...) et montrent que la question de l'appellation se présente selon d'autres logiques dès que les cadres spatial (Tiers-Monde et hémisphère occidental), temporel (les 150 dernières années) et thématique sont élargis. Là encore, on trouve un parallèle aux analyses de Françoise Choay (1980) qui dénonçait l'ethnocentrisme de l'urbanisme moderne. Par rapport à l'ambition universaliste de certains discours sur les nouveaux territoires, il faudrait donc, là aussi, formuler certaines réserves.

### **2.3.3. Le compromis moderniste**

Ces exemples donnent un bref aperçu de quelques travaux sur les dimensions du discours et de la représentation, par rapport à la ville et le territoire. Je ne prétends pas les avoir traités de manière concluante. J'ai, de plus, procédé à des raccourcis quant à certains enjeux théoriques – dont essentiellement les pratiques sociales – sur



lesquels je vais devoir revenir. Si j'ai choisi ces cas et cette manière de les présenter, c'est parce que – malgré leurs qualités et potentiels – ils signalent à quel point on a fait du discours et de la représentation des objets de recherche autonomes.

Ainsi, pour Choay, l'urbanisme ne serait-il qu'une question de positionnement idéologique? Pour les urbanistes postmodernes la ville, bonne et belle, ne serait-elle qu'une question de point de vue, pour les linguistes, qu'une question de langue, pour certains géographes qu'une question de représentation ou de carte mentale? Il est évident que tous ces auteurs sont bien conscients de la partialité de leurs travaux. Mais, en même temps, on ne trouve guère de développements qui se proposent de concevoir le rapprochement aux autres sphères. C'est comme si l'objet, si cher au réalisme, avait disparu, ou était, au mieux, devenu pur prétexte à des exercices de style et d'interaction sociale.

Pourquoi ce constat? Est-ce, au sens parfaitement foucaldien, une logique d'exclusion? Sont-ce ces pratiques inhérentes aux disciplines universitaires, ces privilèges d'accès aux discours qui font que ceux-ci restent partiels? Serait-ce que les pratiques d'analyse et d'écriture restent, malgré leurs ambitions, universalistes? Y aurait-il des logiques inhérentes au style, au principe de la théorie, voire à la langue elle-même?

Quoi qu'il en soit, le constat est que la crise de la représentation semble avoir introduit une nouvelle rupture parmi les sciences plutôt que d'avoir contribué à leur renouvellement. On aurait, d'un côté, les représentants de cette crise qui portent une attention particulière aux questions de discours, de représentation, d'épistémologie du savoir, mais qui, souvent sans le faire exprès, en font une spécialité et un nouvel objet spécifique. Et on aurait, de l'autre, les réalistes, pour qui la question de la représentation est soit inexistante, soit justement une spécialisation qui ne les concerne pas, et qui continuent à s'occuper des objets tels qu'ils existent. Plutôt que d'avoir une nouvelle relation aux objets d'étude, on aurait donc, grâce à la crise de la représentation, l'apparition de nouveaux objets d'étude.

À l'aide de trois cas déjà présentés dans la section précédente, j'aimerais mettre en évidence ce que je veux dire par là. (Dans les trois situations, il s'agit à chaque fois d'une conséquence différente; il ne faudrait donc pas forcément essayer d'y chercher un dénominateur commun.) Le premier relève de l'urbanisme postmoderne. Les travaux analytiques sur la ville ont également généré une réflexion sur la construction et le projet, ce qui s'est traduit par un langage formel typique, un style architectural. Il correspond à certaines constructions, certains architectes et une certaine période. Si, aujourd'hui, en urbanisme, on parle de postmodernité, on pense à ces réalisations, à cette image, à ce style, mais pas tant à la représentation urbaine. Ainsi, ce qui, à l'origine, se présente comme une rupture dans la pensée fondamentale, remettant en question le principe interventionniste de l'urbanisme, a pour conséquence un nouveau



genre de projet et de construction et donc une confirmation du principe interventionniste. En même temps, les développements qui ont valorisé la ville historique et sa transformation (Rossi 1995) – après que les modernes purs et durs l'aient considéré comme obsolète – ont rendu cet objet plus solide qu'il ne l'a jamais été. De son obsolescence totale on serait passé à sa préservation et sa consolidation maximales.<sup>55</sup>

Le deuxième cas concerne les travaux sur le langage de la ville. M'inspirant de ces travaux essentiellement pour leurs apports méthodologiques, je constate que les villes sur lesquelles portent les exemples sont souvent d'un classicisme débordant, comme Venise ou Paris: des villes tellement référencées par la science, la littérature, les mythes de tout genre et, *last but not least*, le tourisme, que toute nouvelle approche scientifique évoque tout d'abord ce classicisme, s'appuie sur lui et le réconforte. Par le fait que les recherches ont lieu dans des villes classiques, ces travaux confirment une conception traditionnelle de la ville. La ville-objet ne se renouvelle pas mais sert de contenant à un exercice scientifique. De ce point de vue-là aussi, il ne semble pas être donné que ces méthodes d'enquête se prêtent aux discours sur les nouveaux territoires.

Le troisième cas concerne la contribution d'Oatley (2001). En optant pour le concept de *Thirdspace* comme concept opératoire principal, il ne se situe pas explicitement dans une approche discursive. Mais, si tel n'est pas le cas, j'ai tout de même l'impression qu'Oatley ne parvient pas à formuler une réponse convaincante par rapport au phénomène qu'il observe. Au contraire, le concept de *Thirdspace* semble lui permettre une simple contemplation, voire une sorte de néoréalisme, à savoir le constat de la présence de beaucoup de néologismes. Bien qu'il reconnaisse le problème de clarté, dû à la multitude des expressions, bien qu'il dénonce un exercice de style, bien qu'il milite pour une plus grande prise en compte des mutations, il n'est pas évident de reconnaître où il situe les problèmes. Est-ce le potentiel de *Thirdspace*, reconnu grâce aux analyses de la crise de la représentation, qui a incité à la création des néologismes? Sont-ils encore trop statiques, devraient-ils exprimer encore mieux les mutations? Ou, au contraire, est-ce leur multitude qui témoigne de ces dynamiques? Il semble finalement qu'Oatley prenne ces mots pour ce qu'ils sont, sans qu'il cherche derrière eux les locuteurs ou les contextes d'énonciation.

---

<sup>55</sup> Il est à noter, par ailleurs, que les dits architectes-urbanistes postmodernes n'utilisent pas encore l'expression de postmoderne. Le premier à y recourir explicitement est Charles Jencks (1977), à un moment où le mot s'était toutefois déjà établi par le oui-dire. Jencks, déjà, discute la question uniquement à l'échelle de l'objet (le bâtiment singulier, un espace intérieur/une pièce, un mobilier) mais jamais à l'échelle de la ville ou du territoire. Il revient ainsi à problématiser la typologie spatiale en partant du présupposé que celle-ci est maîtrisable par l'intervention (c'est-à-dire par l'architecte). «À cette époque, la notion de typologie contribuait de manière essentielle à l'avènement d'une objectivité critique et scientifique avec laquelle la postmodernité put rétablir l'autonomie de l'architecture» (Bideau 2000, p.8).



Si, auparavant, j'ai reconnu une correspondance entre la spécialisation et l'exclusion par le privilège d'accès, il y a finalement un des principes foucaaldiens qui n'est pas tant retenu dans ces approches: la remise en question de la souveraineté du signifiant. Françoise Choay (1980) et Nick Oatley (2001) notamment concluent leurs analyses par un plaidoyer pour un travail plus conséquent sur les symboliques spatiales et des explicitations plus précises quant aux significations des mots utilisés. Oatley plaint le manque de précision dans les néologismes liés aux nouveaux territoires. Mais, s'il a peut-être raison quant à la qualité explicative effective de chacun de ces néologismes, pourquoi attend-il des expressions cette seule qualité? Même si elles étaient mieux définies et explicitées, qu'en faire si leur nombre est aussi élevé?

Si donc ces travaux sont sectoriels, serait-ce qu'ils partent encore du principe que toute parole, toute représentation serait soumise au signifiant, qu'ils devraient forcément dire quelque chose, exprimer cette connaissance que le dictionnaire réserve à chaque mot? Est-ce vraiment la seule qualité de la parole, qu'elle soit orale ou écrite? Disposons-nous, à la fois locuteurs et auditeurs, à la fois écrivains et lecteurs, tous du même lexique, de la même connaissance, de la même expérience, pour placer derrière chaque mot la même définition, la même signification? Et, même si tel est le cas, si telle est notre intention de locuteur ou d'écrivain, quelles sont les certitudes et les garanties que la parole transmise garde la qualité signifiante que je lui confère? Puis, pour revenir à la prospective territoriale, comment être précis sur l'avenir s'il est impossible de le connaître avant qu'il ait eu lieu?

Foucault lui-même reconnaît la dimension structuraliste dans sa démarche (1971, pp.71s.). Mais ceci reviendrait-il à dire que ses principes discursifs, tels qu'il les énumère, sont à prendre comme des structures de références incontournables? Comment marier un tel fondement avec une remise en question de la souveraineté du signifiant?

C'est dans ce sens que je reconnais des limites dans les approches spécialisées en matière de discours et de représentation. Grâce à ce développement aussi, je crois pouvoir revenir sur ce que j'ai voulu dire par le terme de néoréalisme que j'ai utilisé auparavant pour qualifier les discours sur les nouveaux territoires. Le terme se réfère au fait que la plupart des auteurs sont, en effet, conscients de la crise de la représentation sans qu'ils exploitent son potentiel. Pour d'autres, elle n'a jamais existé, pour les troisièmes, paradoxalement, elle a permis de consolider l'approche réaliste classique. Une fois que la vérité des objets a été relativisée, on peut continuer à parler de la vérité comme si elle était pure: tel semble être l'apprentissage que la plupart des auteurs tirent de la crise de la représentation.

Bruno Latour critique à son tour le «tournant sémiologique» (Latour 1991, p.84) – ici plus ou moins synonyme de linguistique, discursif ou représentatif – pour cette



autonomie: «chacune de ces formes de critique est puissante en elle-même mais impossible à combiner avec les autres» (Latour 1991, p.14). Dans ce sens, ce tournant s'intègre parfaitement dans ce qu'il a appelé le compromis moderniste. «Ce compromis a verrouillé dans des problèmes séparés des questions qui ne peuvent être résolues séparément et doivent être affrontées toutes en même temps» (Latour 2001, p.324).

Latour s'attaque aux fondements de la pensée moderne et observe deux phénomènes opposés: d'une part, ce qu'il appelle la «...prolifération des hybrides» (Latour 1991, p.7), des objets où, par la manière de les aborder, il n'est pas possible de leur attribuer des catégories précises. D'autre part, une division en deux pôles caractérise la pensée et la recherche dans le monde occidental: ce sont le pôle des objets et de la nature, d'une part, celui du sujet et de la société, d'autre part. Son hypothèse est de voir en la modernité le compromis entre deux pratiques qui à la fois s'opposent et se complètent. «Le premier ensemble de pratiques crée, par 'traduction', des mélanges entre genres d'êtres entièrement nouveaux, hybrides de nature et de culture. Le second crée, par 'purification', deux zones ontologiques entièrement distinctes, celle des humains d'une part, celle des non-humains de l'autre. Sans le premier ensemble, les pratiques de purification seraient vides ou oiseuses. Sans le second, le travail de la traduction serait ralenti, limité ou même interdit» (Latour 1991, pp.20s.).

Qu'en serait-il si les néologismes relatifs aux nouveaux territoires correspondaient à cette analyse? Des hybrides entre ville et campagne? entre passé et avenir? entre la spécialisation et la vulgarisation ou, plutôt, la communication démocratique? N'est-ce pas comme si ces néologismes essayaient de correspondre à toutes ces attentes? Et, en même temps, ne relèvent-ils pas d'un souci de précision, correspondant à la purification, voulant identifier une condition territoriale fondamentalement nouvelle qui n'a encore jamais existé auparavant et qu'il s'agit de décrire? La purification, cherchant l'essence même de l'objet, n'entraîne-t-elle pas son altérité, ne la révèle-t-elle pas? L'insuffisance du compromis moderniste des nouveaux territoires résulterait ainsi dans sa double contradiction de vouloir désigner, préciser, purifier les nouveaux territoires particuliers par des néologismes hybrides, d'une part, de vouloir transmettre, rendre appropriable, traduire par l'exclusion du non-urbain et de la ville compacte, d'autre part. Outre sa dimension historique, la controverse discursive entre la ville compacte et les nouveaux territoires peut alors être comprise comme une fausse controverse car les deux positions s'inscrivent dans la lignée du compromis moderniste et ne le remettent pas en question.

Deux questions s'imposent donc: comment dépasser la sectorialité de l'approche du discours et du compromis moderniste, et comment remettre en question la souveraineté du signifiant? C'est par rapport à elles que j'introduis des nouveaux concepts, susceptibles de donner une autre possibilité de lire les discours sur les



nouveaux territoires. Je continuerai d'abord par le deuxième aspect où je m'intéresse au langage en interaction et, plus particulièrement, au concept de performativité. Il s'agit là d'une autre manière de reconnaître des qualités du langage. Puis, il s'agira finalement de montrer en quoi il est possible de relier le discours à son objet, les nouveaux territoires. Dans cet objectif, je recourrai au principe de symétrie proposé par Bruno Latour par lequel il se propose de dépasser le compromis moderniste.

## *2.4. Performativité: la parole comme action*

Le chapitre précédent sur la crise de la représentation se voulait, d'une part, critique afin de démontrer la valeur et l'actualité des débats dans lequel ce travail s'inscrit, d'autre part méthodologique, en montrant les possibilités analytiques qui émanent de cette crise. Mais il n'a pas encore permis de dessiner une conception opératoire suffisamment aboutie. C'est essentiellement cette lacune qui est comblée dans ce chapitre. Il est centré sur la performativité, un concept relatif au langage en interaction.

Le fil conducteur de ce chapitre est de retracer le recours explicite à la performativité afin de montrer son évolution ainsi que les qualités et attentes que ce concept a générées. Quatre auteurs sont essentiels pour cela: John Langshaw Austin (1970), Jacques Derrida (1972), Jean-François Lyotard (1979) et Judith Butler (1999 & 1995). Seul le premier des quatre s'intéresse explicitement à la performativité. Le deuxième, en revanche, l'intègre dans un propos plus général, le troisième et le quatrième s'en servent comme concept opératoire pour expliquer des fonctionnements de société (en l'occurrence la postmodernité, pour le premier, et l'identité du genre, pour le deuxième). Malgré ces différences, tous les quatre sont importants pour circonscrire la notion de performativité. Je complète ces contributions par un intérêt pour les notions de performance et de pratique, ainsi que pour l'usage relationnel du langage. En effet, la performativité se situe à cheval entre une approche linguistique où le langage est vu à travers ses qualités intrinsèques et une approche sociologique où il est compris par son usage dans l'interaction humaine.

### **2.4.1. Performativité chez John L. Austin**

La notion de performativité est attribuée au philosophe anglais John Langshaw Austin (1970). Sa publication de référence, «Quand dire, c'est faire» («How to do Things with Words» dans l'original) reprend des cours enseignés dans les années 1950; son titre résume de manière concise le propos. Austin introduit d'emblée la distinction entre le langage descriptif (*constative*) et le langage performatif. Dans le premier cas, le langage a pour fonction de décrire un objet ou un événement quelconque. C'est donc la conception traditionnelle du langage en tant que représentation qui présuppose que



cet objet ou cet événement existe aussi en l'absence de son locuteur. Dans le deuxième cas, l'usage du langage ne rend pas seulement compte d'une situation quelconque mais il est, par son énonciation, la situation elle-même.

L'exemple phare d'une locution performative est le «oui» prononcé lors du mariage. Ce «oui» désigne autant l'acte de mariage (il traduit l'attitude du fiancé ou de la fiancée) qu'il le constitue lui-même (se marier consiste précisément dans le fait de dire oui). D'autres exemples sont «je baptise...», «je vous autorise à...» ou «je vous prie de m'excuser», donc toujours des actes qui ne peuvent pas avoir lieu sans que l'énoncé soit prononcé.

Le choix du mot n'est guère explicité. Austin précise qu'il «...dérive, bien sûr, du verbe (anglais) *perform*, verbe qu'on emploie d'ordinaire avec le substantif 'action': il indique que produire une action est exécuter une action» (Austin 1970, pp.41s.). La différence entre produire et exécuter réside dans le fait que la première activité se définit par ce qu'elle fait et comment elle le fait, alors que la deuxième indique le contexte, la finalité et pourquoi elle le fait. Plutôt que de considérer la production comme l'exécution d'un programme qui la précède, Austin considère la production comme son propre programme d'exécution. La performativité est ainsi une sorte de valorisation simultanée de l'acte qui ne renvoie pas à un référentiel extérieur.

Ce cadre essentiellement exemplatif étant posé, Austin cherche à approfondir son concept de performativité. En voulant identifier des propriétés particulières, il constate notamment que l'opposition entre le vrai et le faux, par laquelle on évalue la pertinence d'un énoncé descriptif, ne correspond pas au performatif. Si, au lieu de dire oui, je dis non lors de mon mariage, ce n'est en effet pas faux mais c'est tout de même problématique. Le négatif d'un énoncé performatif n'est pas une erreur ou un mensonge mais un échec: ce que la parole aurait dû faire n'a pas eu lieu. Elle est donc plutôt «malheureuse» (*unhappy* / Austin 1970, p.50).

Cependant, plus Austin continue de creuser, plus il arrive à la conclusion que le performatif authentique, explicite et intrinsèque au langage n'existe pas. En effet, toutes les propriétés dégagées semblent aussi s'appliquer au langage descriptif. L'auteur décide alors d'élargir son cadre de réflexion vers l'usage du langage. On parlerait donc de locution plutôt que d'énoncé. Dans ce nouveau cadre, trois types sont distingués: la locution toute simple qui est «...la production de sons selon un vocabulaire et une grammaire», donc correspondant au langage descriptif; l'illocution qui «...produit en disant quelque chose, et consistant à rendre manifeste *comment* les paroles doivent être comprises en ce moment» (Austin 1970, p.28 pour les deux citations); la perlocution où ce qui est dit produit des effets ou implique des conséquences au-delà de la locution.



Malgré ce nouvel élan, Austin ne parvient toujours pas à s'emparer de manière décisive de sa notion de performativité. Il reconnaît que la distinction initiale entre le descriptif et le performatif a une valeur opératoire essentielle pour son développement mais qu'elle ne peut pas être retrouvée telle quelle dans la réalité. Il conclut son développement en insistant sur la prise en compte du contexte complet de la locution et en identifiant cinq classes d'illocution: les verdictifs (par exemple les jugements d'un tribunal), les exercitifs (un patron qui ordonne quelque chose à son employé), les promissifs, les comportatifs (par exemple des excuses, des félicitations, des recommandations) et les expositifs («je démontre que...», «je concède...») (Austin 1970, p.153).

Pourquoi la performativité a finalement fait son chemin dans les sciences et l'art bien qu'Austin semble plutôt échouer dans son développement? Malgré son analyse, il semble évident que son propos n'est pas à ignorer. Avant de proposer des éléments de réponse à cette question, il me semble intéressant de situer la démarche d'Austin. Pourquoi, au juste, ce philosophe qui n'est pas linguiste se lance dans un propos aussi linguistique? Il est, lui-même, peu explicite à ce sujet. Sa réponse est aussi banale qu'énorme et vague: c'est la recherche de la vérité. Il critique ses collègues philosophes de se tenir au modèle représentatif du langage. S'il finit par reconnaître des qualités de vérité dans le langage performatif, on ne voit cependant pas, à travers sa distinction opératoire et le développement qui suit, en quoi il se rapprocherait d'une vérité plus vraie.

L'introduction proposée par son traducteur français Gilles Lane, tout en étant d'une admiration inconditionnelle pour le travail d'Austin, permet certainement de mieux situer sa démarche. S'il interroge la vérité, c'est qu'il «...reprochait à la philosophie un certain *obscurantisme* paresseux, des préjugés dus à ce qu'on n'a pas recherché *tous les aspects* des faits problématiques, et la tendance à présenter des solutions ou théories qui *simplifient outrageusement* le réel» (Lane 1970, p.11). Austin voit plus d'intérêt dans une pensée émanant de l'interaction humaine que dans celle de l'acte solitaire.<sup>56</sup> Toujours selon Lane, cette prédisposition exige pour Austin un point de

---

<sup>56</sup> Austin peut être situé dans une tradition de la philosophie du langage et de la philosophie pragmatique, par opposition à la philosophie de l'esprit (de type cartésien). Il se place, plus précisément, dans les sillons de Charles Anders Peirce et de Ludwig Wittgenstein.

Peirce, fondateur de la philosophie pragmatique à la fin du dix-neuvième siècle, a forgé une théorie du signe qui en distingue trois types: l'icône, le symbole et l'index. L'icône est un signe qui parle pour lui-même, donc sans qu'il doive référer à un objet existant. Le symbole, au contraire, réfère exclusivement à l'objet qu'il désigne en s'appuyant sur une clé de compréhension préalable qui en permet l'interprétation. L'index n'a de fonction que s'il réfère à un objet, mais n'exige pas, contrairement au symbole, une clé de compréhension préalable (Peirce 1978).

Dans une perspective pragmatique, le concept d'indice est particulièrement révélateur pour ses qualités interactionnelles. «La spécificité sémiologique de l'indice tient au fait que (...) il entretient avec son référent un rapport de connexion réelle, d'association physique. Peirce le détermine très exactement de la façon suivante: 'un indice est un signe ou une représentation qui renvoie à son objet ne pas tant parce qu'il a quelque similarité ou analogie avec lui, ni parce qu'il est associé avec les caractères généraux que cet objet se trouve posséder, que parce qu'il est en connexion dynamique (y compris spatiale) et avec l'objet



départ solide, un élément qui fait l'unanimité, ne serait-ce que pour des raisons méthodologiques. C'est ce qui permettrait la comparaison, et «...c'est à cela qu'on a toujours reconnu la démarche de la pensée scientifique...» (Austin, cité par Lane 1970, p.11). Contrairement à la majorité des travaux philosophiques, Austin trouve son inspiration dans le langage ordinaire. D'une part, celui-ci est considéré comme l'intermédiaire entre la vérité et l'homme, d'autre part, il contiendrait de manière intrinsèque des qualités qui renseignent sur la vérité: «nous nous fondons sur l'hypothèse qu'il doit y avoir quelque chose dans la situation globale environnante, qui expliquerait (...) pourquoi dans tel cas nous préférons l'une, et dans tel autre cas nous préférons la seconde...» tournure (Austin, cité par Lane 1970, p.14).

Ce constat est en quelque sorte exemplaire pour l'ensemble du livre d'Austin: un drôle de mélange entre enjeux et incohérences. Bien que se situant dans une pensée en interaction, le développement a quelque chose de solitaire et de têtue. Des références à d'autres auteurs sont exceptionnelles. En tant que lecteur, on reconnaît d'emblée l'idée du performatif, et pourtant tout semble échapper à l'auteur pour en rendre compte. Quant à lui, il ne doute de rien. Au contraire, il semble plutôt prendre son plaisir en se trompant systématiquement.

Finalement, un passage particulier mérite l'attention: suite à la reconnaissance de la propriété de réussite/d'échec (de félicité), Austin restreint explicitement son champ d'application sur certains usages du langage afin d'exclure des maux. «Une énonciation performative sera creuse ou vide d'une façon particulière si, par exemple, elle est formulée par un acteur sur la scène, ou introduite dans un poème, ou émise dans un soliloque. (...) Il est clair qu'en de telles circonstances, le langage n'est pas employé sérieusement, et ce de manière particulière, mais qu'il s'agit d'un usage parasitaire par rapport à l'usage normal – parasitisme dont l'étude relève du domaine des étiolements du langage. (...) Nos énonciations performatives (...) doivent être entendues comme prononcées dans des circonstances ordinaires.» Ce passage sera repris par des critiques car ils y voient précisément la raison de l'échec de la démarche explicative

---

individuel, d'une part, et avec les sens ou la mémoire de la personne pour laquelle il sert de signe, d'autre part'» (Baqué, et Peirce cité par Baqué 1998, pp.99s).

En linguistique, Charles Morris (qui s'appuie sur Peirce) distingue entre les analyses syntaxiques (composition du langage), sémantiques (sens du langage) et pragmatiques (Eco 1972). Auparavant les enseignements de Ferdinand de Saussure, lui-même presque contemporain de Peirce, fondent la dite sémiologie saussurienne. Elle consiste dans le principe de la dualité du signe par sa forme (signifié) et son contenu (signifiant). Ces deux aspects du signe forment un ensemble absolu. On pourrait donc conférer à chaque signe un sens précis. Cette théorie a eu une influence déterminante sur les savoirs, bien au-delà de la linguistique. Elle a notamment influencé Claude Lévy-Strauss dans la conception de sa pensée structuraliste (cf. Calvet 1975).

De manière générale, la linguistique semble toujours avoir balancé entre les explications intrinsèques du langage (syntagmatique et sémantique), le considérant comme un système fermé, et celles du langage dans son contexte social (pragmatique), le concevant comme un modèle de communication et un processus ouvert (Eco 1972).



austinienne (Derrida 1972, Parker & Sedgwick 1995). Je reviendrai plus loin sur ces critiques.

Le mérite d'Austin semble essentiellement se trouver dans la force expressive de ses exemples. Celui du mariage est d'autant plus parlant qu'il permet une analogie avec l'urbanisme. Le mariage, le fait de dire oui, est une promesse, impliquant un comportement à l'avenir vis à vis de son partenaire. En urbanisme, la situation est comparable: la prospective contient la promesse que l'avenir sera meilleur que le passé. Or souvent c'est l'échec de la démarche urbanistique qui est constatée: l'avenir devenu présent n'est pas meilleur ou, du moins, pas aussi bon que promis. Et que constate-t-on du côté du mariage? Là aussi, la garantie que la promesse soit tenue est de plus en plus faible: le nombre de divorces continue de progresser. On pourrait dire qu'à l'époque d'Austin, ce n'était pas encore le cas. Et, en même temps, la situation totale de locution relative au mariage semble contenir, pour Austin, les seules cérémonies et non tout ce qui suit, à savoir la vie commune des mariés. Mais toutes ces spéculations soulignent encore que la qualité explicative de la performativité d'Austin reste limitée.

Je résume ces complications en disant qu'Austin est victime de son propre succès. En s'intéressant au langage quotidien et en développant sa pensée d'une manière minutieuse afin de permettre au lecteur de suivre sa réflexion, il conçoit lui-même son travail comme une performance, comme un long acte locutoire. Mais en tenant, en fin de compte, toujours à la vérité, il continue de la mesurer à l'erreur. C'est comme s'il fallait à tout prix que le performatif soit vrai, alors qu'il se rend bien compte que cette catégorie ne lui correspond pas. Et, pendant tout le livre, il continue de rechercher cette vérité. S'il finit par ne pas la trouver, il propose de la chercher encore plus loin. Autrement dit, il a tort, du moins dans le cadre qu'il s'est donné, tout en reconnaissant ses apports. Si Austin s'était autorisé à utiliser ses propres critères analytiques, il aurait peut-être conclu que son travail n'était pas faux mais heureux.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui il est possible de dire que son travail a, au moins, été perlocutif. La notion de performativité a fait son chemin dans la linguistique (Searle 1979)<sup>57</sup>, la philosophie (Derrida 1972), l'art contemporain (Goldberg 2001), les études de genre (Butler 1999 & 1995, Parker & Sedgwick 1995) ou en géographie humaine (p.ex. Patton 1995, Nash 2000, Thrift 2003). J'aborderai certaines de ces sources car

---

<sup>57</sup> Dans le sillon d'Austin, Searle établit une taxinomie du langage performatif. Il distingue les assertifs, les directifs, les commissifs, les expressifs, et les déclarations. Il critique celle d'Austin pour le manque de rigueur syntaxique. Sa démarche, explicitement linguistique, est surtout théorique et s'oppose ainsi à celle exemplative que privilégie Austin. Aussi critique-t-il Wittgenstein qui considérait comme infini le nombre des catégories du langage, et prétend-il à la finalité (à un nombre limité et définissable) des catégories et de la catégorisation. Searle (1979) veut souligner par ceci à quel point la philosophie du langage n'est pas autonome ou équivalente à la philosophie de l'esprit mais dépendante de celle-ci. L'intentionnalité et la conscience humaines précéderaient donc le langage, et celui-ci leur serait soumis.



elles ont contribué à faire évoluer la notion, telle qu'Austin l'avait abordée et maintenue en échec. De manière générale, deux ensembles théoriques peuvent être distingués: la performativité spécifique, propre à certains énoncés, et la performativité généralisée, inhérente à tout usage du langage. Dans mon développement, c'est le deuxième qui est privilégié.

Mais avant cela, je voudrais citer des usages relatifs à la ville et l'urbanisme qui, d'une certaine manière, restent fidèles à la performativité austinienne qui relève de la spécificité. Je ne peux pas leur reprocher d'ignorer les contributions sur la performativité généralisée. Mais, dans l'ensemble, ils y recourent d'une manière qui introduit une autre spécificité structurelle. En parallèle, je me propose d'approfondir un aspect essentiel de la performativité: il s'agit de ce qu'Austin a appelé la action totale de locution (*Total Speech Act*). Si cet aspect a souvent été traduit par le contexte, je l'aborderai par la suite à travers la notion de performance.

#### **2.4.2. Ville, territoire, urbanisme et le tournant performatif**

Dans cette section, je m'appuie essentiellement sur un développement de Lorenza Mondada (2000, pp.38-44). Elle introduit l'aspect performatif du discours en montrant les limites de l'approche métaphorique; approche qui consisterait à prendre la parole et le discours comme un objet autonome. «La métaphore du texte permet de reconnaître que le paysage urbain est organisé d'une façon intelligible; le modèle textuel permet de décrire l'articulation de différents facteurs intervenant dans cet effet d'ordre et de sens. Mais il le fait en privilégiant les logiques rendues possibles par le réseau métaphorique, en courant le risque de naturaliser le texte ou de textualiser l'espace, de projeter sur l'espace des modes de lecture exogènes et de réduire la part des modes d'expressions endogènes et divergents propres aux différents acteurs concernés. Les difficultés de la métaphore invitent à la quitter pour interroger la part des textes et plus largement des discours qui circulent dans la ville et qui 'font' la ville non plus métaphoriquement mais performativement» (Mondada 2000, p.38). La citation est importante pour deux raisons. Elle dénonce l'attitude exogène qui est l'objet de ma deuxième hypothèse de travail et qui est considérée comme la démarche dominante de l'urbanisme. Cette dimension exogène caractérise par ailleurs les travaux relatifs au tournant discursif.

Afin d'intégrer le caractère endogène dans l'analyse discursive, un élément essentiel est la prise en compte du contexte, de la position et de l'identité des locuteurs et, par ceci, de leur accès à la parole et aux représentations. C'est donc moins le contenu du discours qui importe que ses conditions de production.

Mondada appuie son propos en s'intéressant au discours de l'urbanisme. Puisque cette discipline se doit d'agir sur l'espace urbain, il semble évident que ses pratiques de



langage, ce que les urbanistes disent et écrivent, aient une influence sur la construction de la ville et de ses représentations. Cette dimension a déjà été abordée par mes références à Françoise Choay (1980 & 1965). À travers différents travaux analytiques, Mondada identifie certaines activités spécifiques: la communication urbaine, les controverses professionnelles et populaires sur des aménagements et, bien entendu, les discours qui définissent la forme urbaine à construire.

Ce nouveau statut du langage ne vient pas de nulle part mais correspond entre autres aussi aux renouvellements des pratiques de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire. La fin du mode de pensée de la *Tabula rasa*, où toute réalisation occupait un espace neutre, et la prise en compte de l'existant exigent des nouvelles modalités d'expression. Dans ce sens, le discours et la description ont regagné en importance par rapport à l'exclusivité du plan. Mais s'appuyer sur l'existant signifie aussi que toute nouvelle réalisation doit s'intégrer dans un contexte habité et occupé. Autrement dit, l'innovation doit négocier son implantation avec son voisinage. Et, finalement, le renouvellement politique par la démocratie participative et les démarches de concertation placent l'urbanisme dans un nouvel environnement discursif (Söderström et al. 2000, Söderström 2000, Healey 1997).

«Dans tous les cas il est intéressant de constater l'imbrication des stratégies de construction, de négociation et d'imposition persuasive des futures formes urbaines, qui relèvent du visuel et du verbal: alors que l'inscription visuelle constitue l'outil fondamental et spécifique de la pratique de l'urbaniste, le fait que ce dernier doive discuter, faire accepter, communiquer ses propositions avec d'autres acteurs redonne sa pertinence à une démarche basée sur l'échange verbal, qui n'exclut pas les techniques de visualisation mais qui les intègre et, ce faisant, les flexibilise et les transforme» (Mondada 2000, p.43).

Est propre à ces démarches l'interaction entre l'usage du langage et ses effets. Ceci présuppose deux choses: premièrement, il faut qu'il y ait un effet, c'est-à-dire un effet constatable et mesurable. Qu'en est-il si l'effet n'a pas lieu ou n'est pas celui qui a été souhaité? N'y a-t-il, dans ce cas-là, pas de performativité car la locution est malheureuse ou tout simplement du ressort de la perlocution? Deuxièmement, les analyses portent en général sur un segment très précis d'acteurs: spécialistes (urbanistes), décideurs et engagés. Ces acteurs opèrent dans un contexte institutionnalisé. On peut alors se demander dans quelle mesure ce statut contribue à la performativité des locutions.

En effet, il ne va pas de soi que la performativité du langage des urbanistes soit forcément liée aux nouvelles pratiques de gouvernance. Au contraire, on pourrait aussi retenir que l'engagement prospectif, opérant comme élément structurant, confère au langage de la corporation un statut performatif. Ceci semble être le cas dans la



recherche de Sylvia Ostrowetsky (1983) qui s'intéresse à la performativité des discours des villes nouvelles parisiennes, un projet classiquement moderne. Intitulée «L'imaginaire bâtisseur», l'étude s'appuie sur un objet qui, relevant encore du dispositif de la table rase, n'est pas encore pensé pour être négocié par rapport à un contexte préexistant. La performativité est alors liée au contexte professionnel spécifique où l'ordre moderne distribue les rôles selon les catégories (la profession des urbanistes qui opère, le concept de la ville nouvelle comme réalité spatiale anticipée, l'espace qui est disponible).

La spécificité peut également être le produit d'une démarche d'observation plutôt que de l'objet de recherche. Dans un travail sur la centralité comme représentation active, Laurent Devisme (2005) construit son développement en distinguant d'entrée entre le langage des géographes, d'ordre descriptif, et celui des (architectes-)urbanistes, d'ordre performatif (le langage comme ressource, en ses propres mots). Ce genre de conceptualisation – une fois de plus, ce n'est pas forcément le texte original qui en est responsable mais sa interprétation ultérieure – fait qu'en général, l'approche du langage comme ressource chez les urbanistes est basée sur l'hypothèse préalable que leur recours au langage est soumis au projet; autrement dit, qu'il ne peut être vu dans cette seule logique. Sans trop exagérer, ceci voudrait donc dire que toute analyse du réel effectuée par un urbaniste n'est qu'un prétexte (au double sens temporel et dépréciatif du mot) d'intervention.

Deux problèmes persistent alors pour l'instant: premièrement, les analyses du réel des urbanistes méritent qu'on ne les aborde pas d'une manière aussi convenue. Il est vrai que j'inscris la plupart des contributions sur les nouveaux territoires comme provenant d'une culture interventionniste. Néanmoins, je suis convaincu que malgré cela, ces interrogations sur le rôle et le pouvoir de l'intervention sont plus que prétextuelles. Je ne formule cette exigence pas seulement sur la lecture des discours sur les nouveaux territoires mais surtout sur mes propres expériences de collaborations avec des urbanistes. Que ce soit dans la recherche ou dans un projet, la description du réel pratiquée par ces personnes relevait toujours d'une volonté de bien vouloir comprendre ce qui se passe et ne devait pas forcément entraîner une conséquence pour le projet, au-delà du cadre donné. La balle peut être renvoyée à tout scientifique qui développe des conseils et souligne l'utilité de son travail pour la société: n'y a-t-il pas, là aussi, un minimum de prospective conférant une performativité, une qualité de ressource à sa description ou son analyse du réel?

Dans ce sens, une remise en question de la performativité d'une analyse du réel par un urbaniste ou un aménageur relève peut-être plutôt de la finalité: si elle peut être comprise comme un acte prospectif, la démarche d'amélioration ne doit pas forcément trouver sa traduction dans une intervention formalisée ou matérielle. Mais comment,



par ailleurs, tenir compte de chercheurs qui ne proviennent pas d'une discipline de prospective et qui formulent néanmoins des propositions d'avenir?

Deuxièmement, le nouvel ordre performatif n'a pour l'instant pas remis en question les problèmes rencontrés avec le tournant discursif, à savoir la réitération de l'approche sectorielle et la dimension exogène. Il me semble pourtant que les sphères du réel et de l'imaginaire produisent trop de chevauchements et d'interpénétrations pour correspondre à un schéma bipolaire réel/descriptif - imaginaire/performatif. Avec cela, le recours à l'endogène a été retourné en son contraire: il sert à une conception préalable qui est confrontée de manière exogène aux réalités observées.

Le futur développement théorique aura pour objectif de rompre avec une telle dualité. Avant cela – et, en même temps, pour mieux préparer ce qui suivra – j'exemplifie le contexte d'un discours, en l'occurrence celui de Rem Koolhaas. Cette contribution permet d'illustrer que le contexte est difficile à cerner car il est formé par une multitude d'éléments. De plus, elle permet de mieux situer le discours de cet architecte, abordé auparavant d'une manière très limitée par la présentation d'un seul texte.

#### **2.4.2.1 Contexte, discours et performativité: l'exemple Rem Koolhaas**

Ayant opté pour «Generic City» comme exemple de discours sur les nouveaux territoires, j'ai choisi une option risquée, et ceci pour deux raisons: premièrement, le texte ne se réfère pas explicitement à l'étalement urbain et n'a ainsi pas tant de similitudes avec les autres exemples; deuxièmement, en ce qui concerne ma critique de considérer ces discours de néo-réalistes, celui de Koolhaas, de par son côté ironique ou son exacerbation, joue, du moins en apparence, avec une autre donnée discursive. Réduire le discours sur la ville de Rem Koolhaas à «Generic City» serait une limitation majeure pour situer l'enjeu réflexif et discursif de cet auteur. Cela est pourtant souvent fait, notamment lorsqu'il s'agit d'identifier rapidement les apports de cet auteur devenu incontournable dans les débats en architecture.

Dans ce qui suit, je reviens sur ma démarche première en faisant référence à d'autres textes de Koolhaas et à des travaux auxquels il a participé. J'espère ainsi pouvoir consolider l'argument du néoréalisme quant à son discours.

Une préoccupation majeure de Koolhaas est la contemporanéité de la représentation de la ville. En cherchant à en éliminer les aspects du passé et de l'avenir pour isoler le présent, il utilise l'exemple d'Atlanta (Koolhaas 1995b). Il constate que cette ville ressemble plutôt à un paysage qu'à une ville, qu'elle n'a pas de centre unique, qu'elle n'en a jamais eu et qu'elle est construite selon une logique qu'il qualifie de *disurbanism*. Il fait le portrait d'un architecte qui est également artiste et promoteur et qui a réalisé un bon nombre d'édifices dans cette aire métropolitaine. Il apparaît, de



fait, comme l'urbaniste de la ville. Selon Koolhaas, Atlanta est la caricature de la ville où se manifestent les vraies forces créatrices et la preuve de l'obsolescence de l'urbanisme traditionnel. Le fait que certains éléments typiques pour Atlanta correspondent à la *Generic City* a suggéré pour certains le rapprochement entre ce concept et la ville qui l'aurait généré. Ce rapprochement n'est pourtant pas fait explicitement par Koolhaas.

Bien que Koolhaas soit incontournable, il paraît très difficile d'identifier son discours ou, du moins, de le saisir ou de le modéliser. Ses réflexions s'expriment autant dans les travaux de ses agences OMA (projets et réalisations) et AMO (recherche)<sup>58</sup> que dans des enseignements, des expositions et des publications. Là aussi, la popularité de Koolhaas n'est pas seulement le fruit de son travail personnel, mais aussi du nombre important de critiques, de curateurs d'expositions et d'adeptes qui lui offrent des plates-formes d'expression, d'une part et qui jouent les commentateurs, interprètes et diffuseurs de son œuvre, d'autre part. Dans ce contexte, un entretien avec François Chaslin<sup>59</sup> (Koolhaas 2001a) paraît révélateur. Ils interrogent un ensemble de thèmes qui caractérisent le travail de Koolhaas. L'entretien, donc l'échange entre deux personnes, permet alors un nouvel accès au discours de Koolhaas car la portée critique est autrement présente que dans un énoncé personnel.

Koolhaas constate l'écart entre la conception du métier d'architecte de la corporation (l'architecte représentant de la chose publique) et les réalités contemporaines de l'économie du marché (Koolhaas 2001a, p.759). De même, il y dénonce la croyance en l'urbanité: «la notion d'urbanité est une espèce de code, de mot de passe en Europe. (...) comme si [*les*] architectes possédaient les instruments qui permettraient de fabriquer cette condition d'urbanité à laquelle ils aspirent. Je pense que personne n'a cette connaissance aujourd'hui» (Koolhaas 2001a, p.770).

Koolhaas reconnaît que les préoccupations contemporaines relatives à la ville sont sérieuses, mais juge que la plupart des démarches ne vont pas assez loin: «...se greffe le scepticisme presque universel qui règne aujourd'hui face à la modernisation (qui n'est plus considérée comme une source de progrès). (...) Et il y a d'autres explications. D'abord le fait que le cadre intellectuel, le vocabulaire, les valeurs et les références les plus intimes de nos professions sont très anciens (...) impropres à saisir les événements qui se déroulent, cette accélération des choses qui voue à l'échec toute action qui prétendrait régulariser le développement urbain selon les critères esthétiques, sociaux ou éthiques. (...) C'est donc l'ensemble des valeurs anciennes,

---

<sup>58</sup> OMA: *Office for Metropolitan Architecture* basé à Rotterdam. AMO, filière créée plus récemment, est l'inversion du mot.

<sup>59</sup> Critique qui dirige l'émission hebdomadaire sur l'architecture à Radio *France Culture*. Il est une éminence grise du discours sur l'architecture en France.



devenu inopérant et contre-productif qui ne fonctionne plus et qui aujourd'hui paralyse ceux qui doivent penser la ville» (Koolhaas 2001a, pp.759s.).

Pourtant, l'auteur reste peu explicite sur ses propositions pour dépasser ce stade. Il tient à la distinction stricte entre les travaux analytiques et les projets afin de réserver aux premiers leur capacité à décrire le réel sans pour autant être liés à un projet. Ceci expliquerait la division de son agence en deux structures indépendantes, OMA pour le projet et AMO pour la recherche. Il se prononce brièvement sur le fait que son travail théorique n'est pas fondé sur des références précises (un choix explicitement revendiqué, par ailleurs) et, suite à l'insistance de Chaslin, il confirme que parmi celles-ci, Nietzsche en fait partie plutôt qu'Heidegger ou Norberg-Schulz. Le discours de Koolhaas résulte ainsi à la fois de son propre énoncé et de l'expression de ses critiques. Dans cet exemple, c'est bien plus la volonté de François Chaslin d'entendre Rem Koolhaas prononcer les noms des philosophes que celle de Rem Koolhaas lui-même. Quant au lecteur, il se trouve confronté aux seuls noms et doit se référer à ses propres connaissances pour interpréter ce que ces mentions pourraient bien dire. J'aurais préféré que Chaslin accepte, telle quelle, la posture de Koolhaas et que ce dernier défende jusqu'au bout la non-référentialité de son discours.

Cette relation entre la pensée de l'auteur lui-même et ses critiques et traducteurs est essentielle pour comprendre la constitution du discours de Koolhaas. Un autre exemple probant est celui de l'expression *Fuck context*. Koolhaas l'a prononcée dans un contexte précis mais elle a tellement plu aux critiques qu'ils l'ont considérée comme un principe fondamental de son travail. Koolhaas lui-même insiste pourtant sur le fait que la création de cette expression se rapportait à un cas bien particulier, celui des très grands immeubles qui, à partir d'une certaine taille, ne sont plus à l'échelle de leur environnement et sont donc hors contexte (Koolhaas 2001b, p.765).

La traduction, par ses critiques, du discours de Koolhaas peut aussi être vue comme problématique dans la mesure où elle tente de rendre son discours plus facilement abordable. Autrement dit, elle propose de le résumer, de le modéliser, de le réduire à quelques principes pour qu'il soit plus aisément identifiable. Koolhaas, et même si le principe d'identité est un de ses points d'accrochage majeurs, ne fait pas cela. En ce sens, il reste cohérent avec lui-même, contrairement à ses critiques qui procèdent en quelque sorte exactement à l'acte qu'il remet en question et qu'il se garde bien de commettre. En même temps, le discours de Koolhaas vit de cet effet. Il est conscient de son enjeu rhétorique, ludique et provocateur, de ses effets ironiques, arrogants ou auto-dérisoires, même s'ils ne sont pas toujours voulus: «évidemment je dois être comme ça, puisque c'est l'effet que je produis» (Koolhaas 2001a, p.795).

Mais, dans le même temps, il démontre aussi une capacité à verrouiller son argumentation, à tel point que la critique peine à trouver une aspérité à laquelle



s'accrocher. Ainsi, il est difficile de juger incohérent «Generic City», puisque rien n'y a un caractère obligatoire et que, par conséquent, rien n'est en jeu de définition.

Koolhaas s'engage pour ouvrir l'esprit d'un milieu professionnel qui s'attache à des limites qu'il s'est lui-même imposé. Il introduit la réflexion sur les valeurs morales qui caractérisent le métier d'architecte et relativise toute ambition d'objectivité. Dans ce but, il ne se gêne pas de parler de la *Tabula rasa*: que ce soit dans l'interprétation contemporaine du Plan Voisin de Le Corbusier, dans l'esquisse de la *Generic City* ou dans son texte sur Atlanta. Mais plutôt que d'y voir un principe d'intervention, «...c'est simplement pour souligner qu'il y avait une grande absence dans le répertoire des architectes actuels, c'est la capacité à concevoir l'idée même de la table rase, bien qu'il soit évident qu'elle a toujours été la condition indispensable de tout recommencement. Cette impossibilité du recours à la table rase explique le sentiment de stagnation qui règne presque partout» (Koolhaas 2001a, p.784).

Dans un écrit<sup>60</sup> sur Shenzhen, une ville sur le territoire traditionnel de la Chine faisant partie de l'aire métropolitaine de Hongkong, Koolhaas présente un projet de recherche qui tente de «...créer et activer un répertoire qui permette de suivre la vitesse exceptionnelle avec laquelle la ville naît aujourd'hui» (Koolhaas 2001b, p.313).

Pour ce faire, il introduit une série de concepts nouveaux qu'il munit d'un droit de reproduction représenté graphiquement par l'usage systématique du symbole du Copyright, «©». Le constat de l'obsolescence du langage traditionnel motive ce choix. Parmi ces concepts, certains peuvent avoir un caractère universel. Mais leur portée innovatrice ne me semble pas énorme car ils ont déjà été formulés par d'autres. D'autres apparaissent plus spécifiques à Shenzhen. Dans ce cas, ce ne sont pas les concepts eux-mêmes qui font l'originalité du propos (du reste leur nombre élevé ne permet plus au lecteur de s'y retrouver), mais le fait d'accorder une place formelle à la création conceptuelle au point de la pousser jusqu'à ce qu'elle devienne caricature.

Ces quelques développements permettent de retrouver un fil conducteur qui caractérise nombre de ses travaux, projets compris. Plutôt que de chercher à résoudre ou à dissoudre des contradictions, il les exacerbe et les pousse dans leurs derniers retranchements. En effet, plutôt que de contribuer à la compréhension du territoire de Shenzhen par l'abstraction ou la modélisation conceptuelles, il pousse l'exercice jusqu'à la complication conceptuelle.

Pourquoi alors considérer ce discours comme néoréaliste? Je reconnais l'authenticité des expériences dans le travail de Koolhaas et la remise en question des vaches sacrées propres au milieu de l'architecture. Il est indéniable que ceci lui permet de

---

<sup>60</sup> Ce texte émane d'un travail du *Harvard Project on the City*, projet d'enseignement et de recherche que Rem Koolhaas dirige à la faculté d'architecture de l'université de Harvard depuis environ cinq ans.



créer un champ d'activités plus large et d'explorer des éventails plus importants, par rapport à la majorité de ses collègues qui approchent leurs travaux selon les dogmes qui restent très présents dans la pratique architecturale et urbanistique. En témoigne surtout la variété des projets, que ce soit par leur taille<sup>61</sup>, leur usage ou leur forme.

Néanmoins je vois essentiellement deux arguments qui plaident en faveur d'une interprétation néoréaliste. Le premier relève de la réinterprétation du discours de Koolhaas par ses critiques qui ne trouvent pas de meilleur moyen que de le confronter à des références traditionnelles, renvoyant – pour simplifier un peu – au compromis moderniste.

Le deuxième concerne la part de responsabilité de Koolhaas lui-même dans ces échanges de discours. Ses contributions apparaissent aussi comme un travail de communication efficace. Si, par un style et un graphisme, à cheval entre l'essai et la publicité, entre l'ironie et la provocation, il arrive à se faire entendre, à séduire les critiques et ainsi à lancer des processus de discussion et de réflexion, il en tire lui-même profit. Je ne peux ainsi pas m'empêcher de penser son engagement comme une forme de marketing: un marketing plus efficace dans une branche économique qui, par les codes de comportement de sa corporation, s'est encore largement retenu de pratiquer les formes de communication contemporaines telles que la publicité et le *Product Placement*. Au-delà de cette simple question économique, le recours au territoire et à la ville peut être compris comme une méthode d'architecture pour le projet (et la réalisation) de bâtisses (au sens d'objets singuliers correspondant à une compréhension classique en matière de programmation et de parcellaire). Ville et territoire contemporains se traduisent dans un vocabulaire d'espaces et de façades. Un exemple en est l'importance que prennent les espaces de circulation, que ce soit par leur volume ou par leur qualité (OMA projette souvent des rampes au lieu d'escaliers et/ou de corridors).

À cela se rajoutent quelques autres aspects qui laissent songeurs. On s'aperçoit entre les lignes que le discours, bien que remettant en question les fondements de la profession des architectes, comporte des privilèges d'accès (un côté «écrit par des architectes pour des architectes»; je rappelle la dimension du manifeste qui peut être reconnue dans «Generic City») qui finissent par reconforter la corporation. S'il faut vraiment douter de sa discipline, n'est-ce peut-être pas le moment de l'ouvrir vers l'extérieur et de la confronter à l'interdisciplinarité? N'y a-t-il pas ici une attitude parfaitement centripète par le recours au centrifuge? En effet, en regardant de près sa

---

<sup>61</sup> À propos de taille: une bonne part de la renommée de Koolhaas pourrait provenir du fait qu'à une époque, et notamment dans les années 1980, où aucun architecte n'osait penser la grande échelle (ici encore au sens des architectes), OMA projetait avec un langage de la modernité classique (grands axes, tabula rasa...). On dirait que Koolhaas a compris le premier l'enjeu discursif et provocateur de la modernité, au moment où ses collègues la comprenaient encore par une approche mimétique.



formulation, on s'aperçoit que la question du centre chez Koolhaas s'intègre dans le même classicisme que celui qu'il dénonce. Les propriétés commerciales ne sont pas remises en cause, de même que cette idée fixe qu'un centre géométrique ou cartographique devrait correspondre à un centre d'affaires. Ou, dernier clin d'œil, la fascination pour Lagos (Koolhaas 2001c): si Koolhaas a le mérite d'être un des premiers architectes (mais toujours, bien sûr, en profitant de sa renommée désormais établie) à s'intéresser aux villes du Tiers-monde, son observation ne trahit-elle pas un ethnocentrisme premier, celui du visiteur qui, du haut de l'avion qui s'apprête à atterrir ou même depuis la fenêtre de la limousine qui le transfère à l'hôtel, regarde un objet qui lui semble parfaitement étranger? Mais a-t-il mis les pieds en ville? A-t-il rencontré des habitants? Est-il allé au marché? Bien sûr, l'hôtel cinq étoiles sur la lagune du quartier des ambassades fait partie de la réalité de Lagos. Dans le portfolio photographique, on ne le voit pourtant pas. C'est comme si la réalité est prise pour la carte, c'est comme si là où l'image cartographique ne permet plus d'interpeller la réalité, on s'arrête de s'intéresser à la réalité.

Si ces quelques remarques permettent de consolider l'argument du néoréalisme, le placement de cet exemple à cet endroit du développement n'est pas encore expliqué. Bien entendu, les apports théoriques, et notamment ceux de l'analyse du discours, soutiennent sa pertinence. Par rapport aux notions de performativité et de contexte, le chapitre exemplifie comment un texte singulier, déjà reconnu comme important, peut être réinterprété dans un ensemble discursif plus large. Par ailleurs, Koolhaas illustre à quel point le raccourci formel de considérer le langage des architectes (et des urbanistes) comme forcément performatif – conférant à la notion de performativité une nouvelle normativité – doit être nuancé. Koolhaas cherche la distance entre analyse et projet afin d'éviter une instrumentalisation trop rapide de la première par la deuxième. Si une performativité peut être reconnue, celle-ci relève aussi d'autres dimensions. Le développement a finalement permis de reconnaître que le discours, attribué à un acteur individuel (l'auteur comme faisceau du discours, comme le dirait Foucault), est problématique: ce qui est discours, semble échapper, du moins partiellement, à son locuteur.

#### **2.4.3. Performances et pratiques**

Puisque Austin introduit la racine de *perform*, je développe l'enjeu du contexte à travers la notion de performance. En simplifiant, une performance serait une action accomplie dans son environnement spécifique. D'abord je m'y intéresse dans le domaine de l'art contemporain, puis dans les sciences sociales où il correspond à une approche spécifique (aussi appelé les pratiques, surtout en français), aujourd'hui établie. C'est, en même temps, l'occasion de préciser cette notion des pratiques après



l'avoir frôlée à plusieurs reprises mais sans l'avoir explicitée. Dans la même veine, un retour sur des concepts relationnels du langage s'impose.

Si le contexte et la performance des acteurs-locuteurs obtiennent ainsi une certaine épaisseur, ils ne permettent cependant pas encore de revenir sur la performativité et, de plus, de répondre aux lacunes de l'analyse d'Austin. Ceci est problématisé dans la dernière partie de cette section.

Selon les dictionnaires, la notion de performance prend des acceptions diverses. Le Petit Robert (1993) la définit comme le résultat ou la qualité d'un exploit. On est dans le registre de la microéconomie ou du sport de compétition. Pour le Wahrig (1997), en allemand, une performance est un acte artistique, comparable à un spectacle. Le Collins (1998), en anglais, est le plus complet, donnant pas moins de sept définitions différentes: celles déjà mentionnées par les autres dictionnaires, synonyme d'action, puis le langage contextuel, au sens d'Austin (1970).

### **2.3.3.1. Performance artistique**

Avant que la performance intéresse les sciences humaines, elle est déjà pratiquée dans le monde de l'art. Elle s'y inscrit de manière transversale ou complémentaire aux genres d'expression artistique classiques (par exemple la peinture, le théâtre, la danse). Ses origines peuvent être situées au début du 20<sup>e</sup> siècle (Goldberg 2001)<sup>62</sup>. Selon les différentes écoles artistiques, elle a pris des formes variées. Même pour l'époque contemporaine une définition paraît impossible, «...puisque chaque artiste de performance en donne sa propre définition, par le processus et le mode d'exécution même qu'il choisit» (Goldberg 2001, p.9). Par trois exemples, j'illustre ce que peut représenter la performance dans l'art contemporain: «Site - Non-Site» de Robert Smithson, «The Leak» de Francis Alÿs et les visites guidées de Boris Sieverts.

Dans «Site - Non-Site», en 1967, Robert Smithson crée une relation entre un lieu à Passaic, dans le New Jersey (où il y a une rivière qui est sale, une passerelle, de la tuyauterie industrielle, bref: le contraire d'un paysage sublime classique) et l'exposition de cailloux, trouvés dans ce lieu, remis dans des caisses et exposés dans une galerie à New York (Careri 2002, pp.154ss.). L'installation dans la galerie ne cherche pas une représentation de Passaic, au sens d'une simulation mimétique, mais doit être comprise comme une invitation pour se rendre à Passaic, ensemble avec l'artiste: «que pouvez-vous trouver à Passaic que vous ne pouvez pas trouver à Paris, Londres ou Rome? Découvrez vous-mêmes. ... Robert Smithson vous guidera à travers cette série fabuleuse de sites» (Smithson, cité par Careri 2002, p.163).

---

<sup>62</sup> Goldberg ne spécifie pas si à ce moment-là le mot performance était déjà utilisé ou s'il s'agit d'une dénomination posthume.



«The Leak» a lieu dans le cadre de la Biennale de São Paulo en 1995 (Torres 2000). Francis Alÿs part pour une promenade et se perd dans la ville. Il prend avec lui un pot de peinture qui a un trou. La peinture qui s'échappe par le trou laisse une ligne colorée au sol. Une fois perdu, Alÿs retrouve son lieu de départ grâce à la ligne.

Boris Sieverts s'est profilé avec des randonnées dans les périphéries urbaines et avec son agence de voyage, le *Büro für Städtereisen* (Bureau pour les voyages urbains / Sieverts B. site web). Cette agence propose des voyages de courte durée, à des jours fixes, en vélo ou à pied, dans la périphérie de Cologne, la Ruhr ou d'autres lieux en Rhénanie du Nord, pour 30 Euros par jour. Sur commande, Sieverts offre également des voyages de plusieurs jours, par exemple en banlieue parisienne. Le *Büro für Städtereisen* se présente donc comme une agence de voyage classique, poussant au bout ce qui aujourd'hui fait la qualité de l'offre, à savoir le voyage en dehors des sentiers battus. Son écho dans les milieux de l'urbanisme a été considérable et lui a permis de participer à des séminaires et de publier dans les revues spécialisées.

Reconnue en tant que genre d'expression à part entière depuis les années 1970, l'acception de la performance est, à partir de là, celle que lui confèrent l'art conceptuel et l'art d'attitude: l'idée est au centre de l'œuvre et non la catégorie. Certains aspects émergent comme caractéristiques de la performance. C'est tout d'abord le processus: une performance montre une mutation, une évolution et en général aussi une action humaine. Deuxièmement, la performance implique en général la présence de l'artiste dans l'œuvre, donc l'implication de sa personnalité et parfois aussi de son corps. Un troisième aspect important est la ritualité. La performance met souvent en évidence des thèmes en s'appuyant sur les rôles des acteurs, en les imitant ou en exacerbant des actes typiques.

En reprenant les trois performances présentées, on constate qu'elles se réfèrent toutes à des registres établis (la laideur et le chaos de l'étalement urbain) et qu'elles se confrontent avec un élément d'une autre nature (la galerie d'art, le fil de peinture, le voyage guidé comme éléments de sophistication, de structuration et de beauté). Du coup, le spectateur ne reçoit pas de référent clair. Il y a un message mais le signifiant de ce message n'est pas clairement identifiable, n'a pas la qualité mimétique habituelle. Par ce qu'on lui propose, le spectateur perd sa position de simple récepteur de message et est obligé de se positionner lui-même. Il devient ainsi partie active de l'œuvre. Dans ce sens, ces performances cherchent la confrontation sans hiérarchie entre le spectateur, l'artiste, le thème et les supports d'expression. Ou plutôt: s'il y a hiérarchie, celle-ci est vue comme une qualité de l'œuvre.

Le changement du centre d'intérêt de l'art expressif vers l'art des idées ou l'art conceptuel correspond à un autre déplacement théorique majeur qui consiste à remettre en question l'ordre symbolique ou, avec les mots de Foucault, la souveraineté



du signifiant. Il ne s'agit plus tant de lire l'art à travers un message, une représentation qui se référerait à une circonstance donnée, que d'y reconnaître des qualités de réflexions et des stimulations dépassant le cadre artistique strict. L'objet ou l'événement artistique est plus support que but, prétexte que texte. Dans ce sens il est à prendre aussi dans sa dimension éphémère, transitoire, périssable ou inconstante, plutôt que de le considérer comme un témoignage patrimonial qui serait à conserver.

Une conséquence de ce changement de valeurs est bien entendu la difficulté, voire l'impossibilité de saisir, de circonscrire définitivement le contenu et la signification de l'œuvre. Du coup, il rend possible ou exige une démarche d'interprétation, il impose une parallélisme des significations.

#### **2.4.3.2. Performance/pratiques dans les sciences sociales**

À partir des années 1950, la notion de performance apparaît également dans les sciences humaines, d'abord d'expression anglaise. On peut y distinguer trois manières d'appropriation: l'étude des performances comme actes, la performance comme paradigme pour penser la société, et la performance comme méthode d'enquête, à travers les pratiques de simulation et d'auto-expérience.

La première manière ne relève pas d'un positionnement particulier: c'est l'étude d'un phénomène, celui des performances en tant qu'«activités symboliques ou esthétiques» (Schieffelin 1998, p.194). Elle est plutôt rattachée à l'ethnographie et l'anthropologie. Traditionnellement, c'est à travers la notion de rituel que ces disciplines ont cherché à connaître les mœurs et identités des tribus et ethnies. En général, elle a pris en considération des événements d'ordre religieux ou spirituel (fêtes annuelles, baptêmes, mariages, enterrements), donc des événements exceptionnels et spectaculaires.

La deuxième manière d'appropriation de la performance correspond à un mode d'interprétation général de la société qu'on peut qualifier de paradigme. Elle renvoie essentiellement aux travaux de Goffmann (1959) et de l'École symbolique interactionniste (cf. Schieffelin 1998). L'interaction entre humains y est considérée comme le principe de société dominant; elle est constituée par les échanges d'informations réciproques où la compréhension de l'autre fonctionne sur la base d'un code de symboles. En langue française on a généralement traduit cette approche par celle des pratiques. La performance est, selon Goffmann, «...l'activité globale d'une personne participant à une circonstance donnée qui sert à influencer un autre participant» (1959, p.15). Le principe est construit sur l'apparence de l'acteur dans le contexte de société. Cette apparence est comprise comme un rôle qui est joué par l'acteur social: «le mot de personne, dans son premier sens, est un masque. C'est une reconnaissance du fait que chacun est toujours et partout, plus ou moins



consciemment, en train de jouer un rôle... C'est par ces rôles que nous connaissons les autres; c'est par ces rôles que nous nous connaissons nous-mêmes» (Park, cité par Goffmann 1959, p.19).

La performance a depuis pu se faire sa place en tant que «...paradigme du processus» (Schechner 1987, p.8): «il y a eu un transfert notable, au niveau théorique (...) de la structure vers le processus, de la compétence vers la performance, des logiques des systèmes culturels et sociaux à la dialectique des processus socio-culturels» (Turner 1987, p. 21). Il s'agirait de prendre à contre-pied les paradigmes figés qui peinent à prendre en considération les aspects liés aux temps, à l'évolution des choses et à la nature éphémère des phénomènes.

Ce paradigme de la performance et des pratiques, je l'ai rencontré à plusieurs reprises et accepté en tant que tel sans rendre attentif aux enjeux conceptuels qui lui sont liés: pratiques discursives chez Foucault (1971) et Mondada (2000), pratiques spatiales chez Soja (1996) qui se base sur Lefebvre. Goffmann est une source lointaine pour les sciences sociales. Je souligne seulement deux aspects essentiels, bien qu'ils soient probablement liés, de ce tournant: le premier est la prise en compte de la vie quotidienne et de l'ordinaire là où, auparavant, on s'est toujours attardé à identifier les qualités de société dans des thèmes fondateurs dominants (De Certeau 1980)<sup>63</sup>. Le deuxième consiste en un changement d'échelle et la prise d'importance de la microsociologie. Plutôt que d'analyser la société dans son ensemble, on s'intéresse à une situation particulière ou à un groupe d'acteurs restreint. La démarche la plus originale de ce point de vue est certainement l'ethnométhodologie. Elle se propose d'étudier les phénomènes de société dans leurs contextes, de la manière la plus détaillée possible. Elle accorde, par ailleurs, une place essentielle au langage échangé entre acteurs (Widmer 1986, Coulon 1987)<sup>64</sup>.

Les pratiques ont également marqué la géographie humaine. Là encore, la pensée du philosophe Henri Lefebvre a eu une influence précurseuse et est reprise par la suite par des géographes. Comme brièvement indiqué (en lien avec le concept de *Thirdspace* d'Edward Soja), Lefebvre a montré l'importance de l'intentionnalité et des pratiques

---

<sup>63</sup> Il y a ici un renversement qui peut être vu dans le même contexte que la remise en question des grands récits. Quant à la notion de l'ordinaire, il faut préciser que pour De Certeau le terme se réfère essentiellement à la vie quotidienne. Chez Austin par contre, le langage ordinaire semble avoir eu pour première tâche d'établir une distinction avec le langage parasitaire.

<sup>64</sup> L'ethnométhodologie s'intéresse dès les années 1950 aux pratiques du langage, par l'hypothèse que ce dernier est majoritairement responsable de la constitution des tissus sociaux. Une innovation majeure de ce courant pour la recherche consiste en sa préoccupation pour les relations sociales du quotidien et, du point de vue de la méthode, pour son souci du détail et la prise en compte du «caractère local» (Widmer 1986, p.xxv). Le langage n'est plus simplement mimétique, représentant la réalité, mais lui-même générateur des faits.

Dans cette idée, l'ethnométhodologie, en s'inspirant du philosophe Charles Anders Peirce, confère au langage la propriété de «l'indexicalité généralisée» où «ce qui est dit ne peut être expliqué que dans son contexte» (Widmer 1986, p.24). Le langage fait partie d'un ensemble relationnel à l'intérieur duquel il opère comme



humaines dans la production de l'espace (1974). L'apport le plus consolidé en la matière est vraisemblablement celui de Benno Werlen (2000, 1986) qui construit une théorie des pratiques spatiales basée sur les apports métaphysiques, phénoménologiques et sociologiques des pensées du 20<sup>e</sup> siècle. Les pratiques s'opposent à une démarche comportementaliste où c'est le sujet (on pourrait dire la personnalité) qui détermine la relation homme - espace et non l'action humaine. Pour la géographie, par définition la science de l'espace terrestre, ce changement n'est pas sans enjeu puisqu'il implique un déplacement de la perspective d'observation de l'espace et des groupes sociaux vers l'action humaine. L'espace devient alors une notion, une conception de la réalité matérielle et physique; conception qui permet la classification de l'environnement vécu par les expériences personnelles des sujets. «Dans ce sens, 'l'espace' ne représente qu'une 'abréviation' des problèmes et des possibilités de la réalisation de l'action et de la communication sociale qui se réfèrent à la composante physico-matérielle. Mais, au lieu de chosifier l'abréviation', la recherche en géographie sociale axée sur l'action a pour objectif de clarifier ce que l'abréviation représente» (Werlen 2000, pp.327s.). À une autre occasion, Werlen parle de la «...géographie sociale des régionalisations au quotidien...» où l'acteur du quotidien «fait» lui-même sa propre géographie («individuelles Geografie-Machen»; 1995, p.26). Villes ou nouveaux territoires seraient ainsi des abréviations permettant aux acteurs qui y recourent d'articuler leurs pratiques.

Ces apports ont – on le reconnaît facilement – également permis de désenclaver la géographie des représentations spatiales: là où, au début, ces dernières ont été étudiées pour elles-mêmes, l'intérêt s'est déplacé vers leurs modalités de construction, les valeurs et jugements qui font privilégier certains éléments ou catégories plutôt que d'autres, ainsi que leurs effets sur les pratiques spatiales et la construction, au sens physique autant qu'au sens social et politique, des territoires (Debarbieux & Vanier 2002). Avec cela, ce sont aussi les catégories géographiques, telles que villes ou nouveaux territoires, qui, en tant que représentations standardisées et objectivées par l'approche scientifique, sont visées: «la dimension symbolique de l'objectivation n'est pas hors de l'action ni de l'intention, elle en représente une modalité et un moment» (Debarbieux 2004, p.16).

La troisième manière d'appropriation de la performance relève d'un positionnement méthodologique: par la simulation de pratiques et rituels sociaux par les chercheurs eux-mêmes. Tous les travaux mentionnés se consacrent à des pratiques et des processus mais continuent de faire l'impasse sur le chercheur lui-même et ses interactions. Le processus d'apprentissage propre à une recherche de terrain est lié à

---

réfèrent plutôt que comme copie de l'original. La ressemblance mimétique à l'original n'est plus exigée, tant que le renvoi à l'original fait sens.



une expérience personnelle où le chercheur vit lui-même la situation en question. Ce sont notamment les ateliers de Victor Turner (1987) qui ont pratiqué cette technique. Ils ont, par exemple, reproduit la mise en scène d'un mariage populaire ou la cérémonie du milieu de l'hiver des *Kwakiutl*, une ethnie amérindienne.

Dans cette idée de se glisser dans la peau de l'autre, Richard Schechner a osé faire un pas de plus. Afin d'apprendre plus sur la culture et la religion hindouiste, il a opté pour l'adoption de cette religion. Cet acte qu'il a effectué sans cacher ses intentions n'a pas seulement produit une confusion chez lui: «J'ai décidé de me convertir. Enfin, pas vraiment. J'étais troublé par rapport à ce que je faisais et ce que j'abandonnais. Avant d'entrer à l'Ashram (...), Swami Sakranada, le président de l'Ashram, me questionna sur mes intentions. Je lui racontai que mon objectif était de voir de près les danses (...) et les cérémonies, d'étudier l'architecture (...) et de participer aux rituels. 'Vos motivations sont-elles d'ordre religieux ou esthétique?' demanda le Swami. Je bafouillai et finis par répondre moi-même par une question: 'comment pouvez-vous séparer les deux, surtout en Inde?'» (Schechner 1993, p.3). Malgré cette argumentation Schechner, une fois accepté, n'est pas rassuré: «la cérémonie (...), au lieu d'effacer mes doutes, les amplifia. Immédiatement avant d'accepter l'initiation, j'écrivis: (...) si je n'étais pas interdit d'entrée dans les temples, puisqu'ils sont réservés aux Hindous, je n'aurais pas choisi ce chemin. (...) Après mon initiation, je me sentis plus à l'aise dans les temples, quoi qu'inique dans mon cœur. M'accrochant vaguement à ma nouvelle identité hindoue, j'étais presque 'authentique'» (Schechner 1993, p.4).

La démarche est donc encore plus conséquente: savoir plus sur son sujet, ce n'est pas seulement le jouer, c'est le vivre soi-même. Au moment où Turner et ses collègues, lors du mariage, finissent par rire d'eux-mêmes, ils peuvent encore se permettre une pause et revenir à leur réalité. Par contre, la démarche de Schechner touche la personnalité elle-même. Schechner se rend compte que son passage n'est pas qu'un enrichissement mais aussi un moment de séparation de choses, perdues peut-être de manière irrévocable. Aussi, pour lui, il n'y a ni retour, ni pause, ni fin. En jouant l'Hindou, il le devient.<sup>65</sup>

Les manières de travailler avec la performance choisies par Turner et Schechner renvoient pour beaucoup à l'art contemporain plutôt qu'aux sciences sociales. Les deux sont de bons connaisseurs des arts de la scène. Ils se réfèrent également à la tradition artistique de la performance et se sont intéressés aux cultures théâtrales chinoise,

---

<sup>65</sup> Son exemple montre aussi à quel point la performance comme propos méthodologique n'est pas forcément une démarche ouverte et expérimentale mais qu'elle peut générer des qualités de travail plus fermes et matérielles. Intéressant du point de vue géographique, le geste de Schechner permet l'accès au temple. Si ce territoire est réservé à une appartenance religieuse, le seul moyen d'y accéder pour quelqu'un de l'extérieur est celui de se convertir.



japonaise et indienne. Leurs travaux sont contemporains de la grande époque de l'art conceptuel (1965-1975) pendant laquelle, justement, la performance s'établit comme genre d'expression.

La question de la présence d'un chercheur dans son objet de recherche (doit-il rester extérieur? peut-il en faire partie?) a une valeur opératoire ici dans la mesure où elle permet d'aborder le statut de l'auteur (de textes dont par exemple ceux présentés en introduction) et du chercheur par rapport à l'impact de son travail. Alors que dans l'art la présence de l'artiste dans son œuvre est acceptée, voire exigée (il reste courant qu'on cherche à reconnaître dans une œuvre les émotions et états d'âme de l'artiste), la science continue de séparer l'auteur ou le chercheur de son objet. Et c'est ce que font aussi la plupart des scientifiques qui étudient les performances sociales. On dirait alors aussi que les tournants discursif et performatif ont pour conséquence l'étude des positionnements des locuteurs sans prendre en considération le sien.

Indépendamment de la valeur éthique de ce principe – car c'est bel et bien ce qui est en général mis en avant quand il s'agit de justifier l'une (l'artiste dans son œuvre) ou l'autre (le scientifique en dehors de son œuvre) position – cette distance peut être comprise comme problématique. Le développement qui suit cherche à approfondir ces aspects.

#### **2.4.3.3. Performances, pratiques et performativité**

Beaucoup de travaux qui se sont intéressés à la performance se sont limités à l'étude des processus et événements dans leur dimension factuelle. Cela n'a pourtant jamais été l'objectif des approches en sciences sociales. Dès Goffmann, «...l'intérêt ne porte pas tant sur un type d'événement que sur la performativité elle-même: les processus expressifs de la gestion stratégique des impressions et l'improvisation structurée à travers lesquelles les êtres humains articulent normalement leurs objectifs, leurs situations et leurs relations dans la vie quotidienne» (1998, p.195). L'objectif se déplace: c'est moins en quoi et de quelle manière il y a interaction que pourquoi et avec quelles conséquences. Et c'est précisément là que la performativité comme clé de lecture de la performance retrouve sa valeur: comme chez Austin (où produire, c'est exécuter), l'enjeu réside dans la correspondance entre l'acte et son expression.<sup>66</sup>

Si ceci paraît bien pertinent au niveau théorique, on peut cependant d'emblée se poser la question de savoir comment une telle approche se traduit empiriquement. Comment

---

<sup>66</sup> Les mots action et pratiques, utilisés pour désigner un mode de pensée ou un paradigme, peuvent évoquer une dimension problématique: c'est comme si elles relevaient d'une démarche néoréaliste. On pourrait penser que la factuelité de l'action et des pratiques est le seul centre d'intérêt. La notion de performance me semble dépasser ce stade, en mettant l'accent également sur leurs effets et leurs finalités. Le passage de la notion anglophone de la performance à celle, plutôt francophone, des pratiques, semble faire perdre l'enjeu exécutif de l'action. Or l'enjeu de l'étude des pratiques réside précisément là-dedans.



vérifier, comment recenser, comment reconnaître cette performativité? Quelles sont les clés de lecture à la disposition du chercheur? Austin n'aurait-il pas eu précisément ce problème, en fin de compte? La qualité majeure de sa réflexion semble résider dans le fait de reconnaître cette nouvelle qualité dans le langage – que la philosophie a toujours appréciée par sa seule qualité mimétique – par la voie de quelques exemples pertinents. Mais, en même temps, toute tentative de trouver une logique analytique opératoire échoue.

Edward Schieffelin voit l'origine du recours à la performance – autant dans l'étude de rituels par les anthropologues que dans l'École interactionniste symbolique et chez Goffmann – dans les «...notions occidentales de la performance théâtrale», que ce soit l'inspiration ou la terminologie conceptuelle: «soit des genres culturels spécifiques comme des rituels sont vus comme analogues à des performances théâtrales, soit les activités quotidiennes peuvent être vues comme accomplies par des processus expressifs analogues à ceux par lesquels des réalités imaginées sont produites sur scène» (1998, p.195). Dans la culture occidentale, le rapport à l'art et la scène est caractérisé par la division «...entre le monde des spectateurs qui est réel et un monde simulé par les performeurs qui ne l'est pas ou, plus précisément, qui renvoie à un autre type de réalité: une réalité virtuelle et imaginaire. (...) Dans une tradition philosophique euro-américaine qui est profondément marquée par la localisation et l'établissement de la vérité et dans une tradition religieuse qui est concernée par l'intégrité individuelle et morale ainsi que la légitimation relative à une réalité sacrée invisible, le statut et l'efficacité de ces productions illusoires sont indéniablement problématiques» (Schieffelin 1998, pp.200s.).

Comment est-il néanmoins possible de se servir de la notion de performance dans le monde occidental afin d'appréhender la réalité? Le problème ne s'est pas posé pour Park et Goffmann qui considèrent les principes de masque et de croyance en son rôle, pour la définition d'une personne, comme une donnée évidente. Mais vu d'aujourd'hui, la pensée de l'École interactionniste symbolique fait penser aux valeurs morales de la bourgeoisie élitiste et mondaine du 19<sup>e</sup> siècle. On pourrait également supposer que l'École interactionniste symbolique ne s'est intéressée qu'à une partie de l'individu, celle de son comportement public, que c'était cette seule sphère qui formait la société et qu'à l'intérieur de cette sphère, un seul et unique code de comportement, compréhensible pour tout le monde, tel que la sémiologie saussurienne l'avait conçu, dirigeait les interactions humaines. Mais l'exclusion de toute une partie de l'individu ne faisait pas partie de la conception: «Goffmann écrit souvent comme si tout le processus de la gestion de l'impression dans l'interaction sociale est une question de calcul rationnel et d'individus manipulant consciemment leurs situations. Toute vie sociale devient ainsi une question d'illusions performatives et de manipulations stratégiques»



(Schieffelin 1998, p.202). Dans ce sens, cette approche de la performance, fortement liée aux idéaux moraux bourgeois, devait expliquer toutes les interactions humaines.

En ce qui concerne la performance artistique, un enjeu particulier réside, justement, dans la négociation du rapport entre le public et l'acteur. Il ne s'agit certainement pas là de surmonter cette rupture typiquement occidentale; néanmoins les démarches, visant une autre articulation, semblent remettre en question une compréhension unilatérale des relations dichotomiques entre l'artiste et le public, d'une part, et entre fiction et réalité, d'autre part.

Pour revenir aux sciences sociales, le schéma d'intelligibilité proposé par Goffmann semble, du point de vue d'aujourd'hui, insuffisant ou révolu. La démarche traditionnelle était basée sur des présupposés liés à la culture occidentale. Ce n'est pas seulement le fait que les changements de mœurs dans les pratiques quotidiennes auraient rompu définitivement avec la correspondance entre forme et contenu du message. C'est surtout que le schéma d'intelligibilité ne permet d'interpréter ou de traduire la performativité que par la voie symbolique que propose le langage théâtral, le concept de masque ou les codes de comportements auxquels l'approche des pratiques se réfère. En ce qui concerne Austin, celui-ci choisit le langage ordinaire – qu'il considère de sérieux – comme champ exclusif de son enquête réflexive sur la performativité. On dirait qu'il est victime du même préjugé car il évalue le langage ordinaire avec une grille d'analyse exogène, la dualité entre vérité et erreur.

Dans ce sens aussi, je me pose des questions sur les travaux basés sur le paradigme des pratiques et même ceux de la performativité. Ne s'appuient-ils pas implicitement sur la tradition scientifique d'une exclusivité des pratiques et de la souveraineté du signifiant? Ne partent-ils pas tous aussi d'un présupposé d'un acteur qui reste essentiellement stratégique, conscient, rationnel et intentionnel? Ne maintiennent-ils pas la rupture entre le chercheur et l'objet de recherche, dans une tradition du compromis moderniste, en analysant des circonstances de société où la souveraineté du signifiant semble être levée mais en maintenant dans leur propre écriture cette souveraineté du signifiant?

Il me semble, à ce stade du développement, que deux voies explicatives différentes pourraient se dessiner. La première consisterait à ponter la rupture entre réalité et fiction. La deuxième verrait un enjeu performatif dans la rupture elle-même: c'est précisément parce que la rupture existe et a lieu que les performances deviennent performatives. Le développement ultérieur voit dans le concept de performativité une possibilité non pas pour résoudre ces ruptures mais pour s'intéresser aux interactions multiples et diverses qui sont générées par les ruptures.



#### **2.4.4. Ruptures performatives**

Cette partie s'appuie d'abord sur un texte de Jacques Derrida, «signature, événement, contexte» (1972), ensuite sur «La condition postmoderne» de Jean-François Lyotard (1979). La performativité n'est pas le sujet principal de ces développements mais son usage lui confère de nouvelles propriétés et compréhensions. Finalement, la partie s'intéresse aux études de genre et, plus particulièrement, aux travaux de Judith Butler (1999, 1995 & 1993) qui reprennent également le concept de performativité. Là où les deux premiers mènent une réflexion philosophique (tout en s'inscrivant dans une veine pragmatique), la troisième recourt à la performativité pour expliquer un questionnement de société; il y a, dans ce cas, une plus forte composante factuelle.<sup>67</sup>

##### **2.4.4.1. Performativité possibilité**

L'interrogation de départ de Derrida porte sur la communication: il se demande si un concept unique correspond à ce terme. Que communique le mot communication? Il s'aperçoit qu'il lui confère lui-même le contenu de véhicule ou de transport de sens, comme cela est fait en général (en respectant la souveraineté du signifiant). Cette réduction, cet «appauvrissement» est pourtant problématique car la communication «...désigne également des mouvements non sémantiques» (Derrida 1972, p.367). Loin d'y voir l'essence même du mot, cette remarque lui permet de mettre en évidence que «...la valeur de sens propre paraît plus problématique que jamais» (Derrida 1972, p.368). Si tel est le cas, ce problème réside dans un paradoxe lié à l'origine de la communication. En partant du principe que la communication non sémiotique (sans sens ou, plutôt, sans sens volontairement déterminé) précède la communication sémiotique (avec des signes qui sont destinés à l'usage de la communication), on aurait cherché à expliquer le passage de la première à la deuxième par la métaphore (le signe comme métaphore pour une réalité originale). Or le concept de métaphore contient lui-même cette qualité de transport et de déplacement. De ce fait, s'il y a diversité, il ne s'agit pas tant de polysémie (une multitude de significations qui resteraient toutes isolables et qui co-existeraient) mais de dissémination. De même que la communication, la notion de contexte (linguistique et non linguistique<sup>68</sup>) devrait alors être remise en question. Derrida formule ainsi deux hypothèses de travail: premièrement, le concept courant de contexte est insuffisant; deuxièmement, le concept d'écriture doit subir une généralisation et un déplacement. Autrement dit:

---

<sup>67</sup> Le recours à ces sources est notamment inspiré d'un texte d'Andrew Parker et Eve Kosofsky Sedgwick (1995) qui révèle la diversité des réflexions. Dans mon développement, je me réfère cependant essentiellement aux sources originales.

<sup>68</sup> En linguistique, le contexte est l'ensemble du texte, en amont et en aval d'une unité sémantique (un mot, une expression, une phrase...) qui est pertinente pour la compréhension de cette unité sémantique. De manière générale, le contexte est un ensemble de circonstances entourant une situation/un moment particulier.



puisque la notion de communication contient la qualité de déplacement, il n'est pas possible de communiquer avec ce mot un sens propre, c'est-à-dire de stabiliser sa signification. L'acte de communication déplace également le sens.

Dans la première partie de son développement, Derrida critique la compréhension classique de l'écriture. Elle serait vue par son caractère représentatif du langage parlé. La communication, en soi, précéderait l'écriture, cette dernière n'étant qu'un prolongement, une alternative de la communication orale. Le besoin ou le désir de communiquer existerait donc aussi sans l'écriture.<sup>69</sup> En parallèle, l'écriture serait donc tout sauf primitive, mais quelque chose de sophistiqué. Deux propriétés s'en dégageraient: l'économie du langage par la standardisation signalétique, d'une part, l'absence (ou, du moins, l'absence possible) de l'origine représentée et du destinataire, d'autre part. Ces absences ont été pensées par le principe de suppléance: «la représentation supplée régulièrement la présence. (...) Cette opération n'est pas exhibée comme rupture de présence mais comme réparation de modification continue, homogène, de la présence dans la représentation» (Derrida 1972, pp.372s.). La suppléance serait donc un remplacement sans que l'original disparaisse.

C'est là où la critique de Derrida s'accroche. Ce principe de suppléance n'est pas, selon lui, purement analytique mais idéologique, dans la mesure où «...sur le fond d'une vaste, puissante et systématique tradition philosophique dominée par l'évidence de l'idée, [*il découpe*] le champ de réflexion des 'idéologues' français qui (...) élaborent une théorie du signe comme représentation de l'idée qui elle-même représente la chose perçue. La communication dès lors véhicule une représentation comme contenu idéal (ce qu'on appellera le sens); et l'écriture est une espèce de cette communication générale» (Derrida 1972, p.374). S'il y a espèce, il y a spécificité, et la spécificité de l'écriture consiste, selon Derrida, dans le principe d'absence. Conséquence: «cette absence n'est pas une modification continue de la présence, c'est une rupture de présence, la 'mort' ou la possibilité de la 'mort' du destinataire inscrite dans la structure de la marque», ce qui entraîne «...la disruption, en dernière analyse, de l'autorité du code comme système fini de règles; la destruction radicale, du même coup, de tout contexte comme protocole de code» (Derrida 1972, pp.375).

À partir de là, il est possible d'étendre ces propriétés (rupture du référent, soustraction de l'horizon sémantique, dissémination, disqualification du contexte par l'impossibilité de sa détermination) à la totalité du langage. En découlent les principes suivants: l'idée d'une origine est abandonnée. Langue parlée et langue écrite opèrent dans une relation itérative continue. Dans ce sens, tout recours au langage est citation car tous

---

<sup>69</sup> Derrida se réfère à Condillac, auteur qui lui semble représentatif pour cette conception de l'écriture mais qui caractériserait l'ensemble de la philosophie occidentale. Condillac, philosophe du dix-huitième siècle, est vu aujourd'hui comme un précurseur de la linguistique moderne.



les mots que nous utilisons ont déjà été prononcés, et c'est uniquement parce qu'ils ont déjà été prononcés que nous recourons à eux. Si un signe est une marque, sa propriété ne réside plus dans le sens mais dans le déplacement du sens: c'est l'espacement de son référent qui produit cet effet.

Dans la deuxième partie du texte, Derrida recourt au concept de performativité d'Austin afin de consolider ses thèses. En énumérant quatre points – la prise en compte de la situation totale de locution, la production d'un effet qui correspond à la communication d'une force plutôt que d'un signe, l'existence du référent intrinsèque à l'acte de langage et la soustraction à l'«...autorité de la valeur de *vérité*, à l'opposition vrai/faux» – «...il pourrait sembler qu'Austin a fait éclater le concept de communication comme concept purement sémiotique, linguistique ou symbolique» (Derrida 1972, p.383). Si, en même temps, il ne parvient pas à surmonter ses difficultés, Derrida voit le problème dans le recours, ou plutôt dans le retour, systématique à une acception très traditionnelle, correspondant à ces courants philosophiques qu'Austin critique, de la conscience, de la «...présence consciente de l'intention du sujet parlant à la totalité de son acte locutoire. Par là, la communication performative redevient communication d'un sens intentionnel» (Derrida 1972, p.383). Rien n'échapperait à cette totalité. Ce performatif serait donc contradictoire avec le principe de dissémination. Par ailleurs, Derrida constate que la propriété du performatif d'être exposé à un échec, de contenir un risque, n'est pas problématisée: «Austin ne demande pas quelles conséquences découlent du fait qu'un possible – qu'un risque possible – soit *toujours* possible, soit en quelque sorte une possibilité nécessaire» (Derrida 1972, p.383).

Derrida estime significatif le fait qu'Austin exclut ce qu'il appelle l'usage parasitaire du langage. En effet, ce parasitisme correspond à une forme de citation, donc une propriété essentielle du langage. Et la citation, en tant qu'acte de dissémination, est pour Derrida une nécessité pour la réussite d'un performatif: «de telle sorte – conséquence paradoxale mais inéluctable – qu'un performatif réussi est forcément un performatif 'impur'» (Derrida 1972, p.388).

Si un performatif ne réussit qu'à condition qu'il soit identifiable en tant que tel, il faut qu'il corresponde à une conformité, à une norme; autrement dit, le performatif doit réitérer, citer cette norme. Dans ce sens, s'il y a des énoncés spécifiquement performatifs, ils se distinguent par leur genre d'itération (il y aurait plusieurs formes d'itération plutôt qu'une différence entre les énoncés itératifs et les énoncés originaux). «La première conséquence en sera la suivante: étant donné cette structure d'itération, l'intention qui anime l'énonciation ne sera jamais de part en part présente à elle-même et à son contenu. L'itération qui la structure a priori y introduit une déhiscence et une brisure essentielles. (...) Surtout, cette absence essentielle de l'intention à l'actualité de l'énoncé, cette inconscience structurelle, si vous voulez,



interdit toute saturation du contexte. Pour qu'un contexte soit exhaustivement déterminable, au sens requis par Austin, il faudrait au moins que l'intention consciente soit totalement présente et actuellement transparente à elle-même et aux autres, puisqu'elle est un foyer déterminant du contexte. Le concept ou la requête du 'contexte' semble donc souffrir ici de la même incertitude théorique et intéressée que le concept de l'"ordinaire"...» (Derrida 1972, p.389).

Par rapport à Austin, Derrida montre que les préjugés moraux du premier par rapport à un certain langage (les maux) l'empêchent d'atteindre son but. Il met en évidence que la qualité performative n'est pas contenue dans certains énoncés ni liée à certaines circonstances mais qu'elle est intrinsèque à tout recours au langage. Cette dimension du possible ne s'oppose pas aux spécificités du langage et de ses effets. Tous ces éléments – critiqués, retournés, disséminés par son analyse – gardent néanmoins leur valeur. C'est seulement que ces éléments prétendaient exclure cet espace du possible. Et c'est, en fait, le contraire qui se passe: ils le présupposent, ils le permettent, ils le rendent possible.

L'apport fondamental de Derrida, par rapport à Austin, consiste dans le fait qu'il considère la performativité non pas comme un certain type de langage mais comme une dimension générale et permanente du langage. Par rapport à Foucault, l'analogie au principe de la condition de possibilité est évidente. En revanche, Derrida ne s'intéresse pas tant à des conditions particulières mais considère le langage comme un espace général de possibilités. Là où Foucault identifie le genre du commentaire par le paradoxe du «...dire pour la première fois ce qui a déjà été dit» (1971, p.26), Derrida voit l'enjeu dans la simultanéité de la répétition, citation, réitération, d'une part, et le risque d'absence, la possibilité d'absence, d'autre part.

On peut se demander si l'apport de Derrida est opérationnel dans l'analyse du discours. En dénonçant le recours au langage comme une pratique idéalisante, en le considérant comme un moment transitaire entre quelque chose qu'on ne connaît pas aussi bien qu'on le prétend et une autre chose qu'on n'est pas encore en mesure de connaître, on pourrait conclure que toute tentative de s'approcher du discours et de ses contenus est un combat perdu d'avance.

Il me semble essentiel de souligner que l'apport de Derrida ne doit pas être pris comme une critique des structuralistes – ou, plutôt, seulement comme une critique de sa prétention d'exclusivité. Ce n'est pas une opposition ou une anti-thèse mais plutôt une approche parallèle (Engelmann 1990). Derrida souligne que c'est le caractère fermé du langage qui crée cette possibilité. «Le texte n'est pas un centre. [Derrida]



...plaide pour une lecture des textes qui leur fait subir un minimum de violence» (Engelmann 1990, pp. 21 & 30).<sup>70</sup>

Un autre aspect essentiel est la remise en question du contexte. La notion, bien que précise dans sa définition en ce qui concerne le rapport hiérarchique entre l'unité centrale et plus petite, d'une part, son entourage général et plus grand, d'autre part, comporte un problème de finalité. Car jusqu'où faut-il aller dans la définition du contexte? L'exemple du mariage l'illustre peut-être à juste titre: le contexte est-il la cérémonie de mariage, comme Austin le présuppose, donc un événement précisément défini par son lieu (église/mairie), sa durée, son déroulement et ses participants (maire, mariés, témoins), ou est-il le mariage vécu, comportant la rencontre de l'homme et la femme, en amont, la vie commune, en aval? Le mariage dépasserait-il même ce cadre-là? Aussi – et tout en me méfiant d'analogies trop rapides entre ce modèle intellectuel et un modèle spatial – il semble bien que la notion de contexte émane d'une opposition centre - périphérie. Une approche centripète du contexte confirmerait donc l'unité centrale, son identité propre, son essence.

#### **2.4.4.2. Performativité rentabilité**

Dans ce deuxième développement, je me base sur le recours à la performativité tel que le fait Jean-François Lyotard dans *La condition postmoderne*. Il s'en sert comme concept méthodologique, à l'intérieur des jeux de langage. Son objectif est d'évaluer le rôle du savoir scientifique dans la société occidentale contemporaine (dans les années 1970), société qu'il qualifie de postmoderne<sup>71</sup>, ainsi que sa place légitime par rapport à cette société. À plusieurs reprises déjà, cette contribution, représentative de l'enjeu critique de la postmodernité, a été mentionnée, notamment pour l'idée des grands récits qui correspondraient à la compréhension moderne du savoir.

Pour son propos, Lyotard se sert de la théorie des jeux de langage de Ludwig Wittgenstein où les actes locutoires sont considérés comme répondant à des règles de jeux préétablies, donc une sorte de contrat. Une locution est donc comme un coup de jeu. De même, il retient la distinction austinienne entre le descriptif (dénotatif selon son propre jargon) et le performatif. Ce dernier est complété par le prescriptif,

---

<sup>70</sup> John Searle figure parmi les critiques les plus virulents de Derrida. Il rejette sa démarche de manière absolue, lui reprochant (comme il le fait avec Austin mais en protégeant cette fois-ci ce dernier contre les abus de Derrida [Searle 1991]) un manque de rigueur quant à la réinterprétation des concepts philosophiques mobilisés. Le questionnement de Derrida ne peut, de son point de vue, être vu que dans une optique métaphysique, ce qui serait résolument différencié de toute démarche empirique (Searle 1992).

Si Derrida et, de manière plus générale, la pensée déconstructiviste ou poststructuraliste ont, dans l'ensemble, été rejetés ou ignorés par les sciences empiriques (du moins en Europe), j'en imagine la raison dans cette question du parallélisme nécessaire. Premièrement, il n'est, en effet, pas possible de faire du déconstructivisme pur. Deuxièmement, le déconstructivisme a été pris trop souvent comme une réponse totalitaire, même par ses adeptes.

<sup>71</sup> Ce texte de Lyotard est vu comme une des contributions les plus influentes pour la pensée de la postmodernité.



situation où l'effet généré par l'acte locutoire est lié à une position autoritaire du locuteur (dans ce sens, le prescriptif correspond aux illocutions verdictives et exercitives chez Austin). Deux principes fondamentaux orientent sa recherche: premièrement, parler c'est combattre (on revient en quelque sorte à la violence du langage chez Foucault); deuxièmement, les coups de langage sont partie constituante des liens sociaux (comme vu avec l'ethnométhodologie).

Lyotard se positionne ainsi explicitement dans une approche du langage pragmatique. Il défend l'idée que le recours au langage est intentionnel et non mimétique par rapport à une réalité donnée. De plus, considérer l'acte locutoire comme un coup, c'est lui conférer une propriété stratégique. Il s'agirait donc d'une intention rationnelle (Lyotard n'est cependant pas explicite sur ce point).

Un principe clé, lié à la dimension combative du langage, est ce qu'il appelle l'agonistique langagière. La notion de communication ferait en général abstraction de cet aspect, en se limitant à l'échange d'information, donc d'une donnée matérielle et saisissable. Mais ce serait concevoir la communication sans les jeux de langage, selon lesquels les messages – par les coups subis par les actes de locution – sont systématiquement déplacés, se déplacent d'eux-mêmes et recréent ainsi tout le temps des nouvelles significations et propriétés (on note, au passage, la similitude de cette idée d'agonistique avec celle de dissémination de Jacques Derrida [1972]). Cette qualité serait propre à la condition postmoderne où le Soi (l'acteur individuel, le sujet) manque de référent traditionnel quant à son statut dans la société<sup>72</sup>.

Ainsi, le Soi – qui auparavant a pu se référer et s'identifier aux conceptions constitutionnelles – se retrouverait seul mais non isolé. «Le Soi, tout en étant peu...», occupe des places stratégiques par rapport aux jeux de langage capitalistes. Il «...est placé à des postes par lesquels passent des messages de nature diverse. Et il n'est jamais, même le plus défavorisé, dénué de pouvoir sur ces messages qui le traversent en le positionnant, que ce soit au poste de destinataire, ou de destinataire, ou de référent. Car son déplacement par rapport à ces effets de langage (...) est même suscité par les régulations et surtout par les réajustements dont le système s'affecte afin d'améliorer ses performances. (...) Le système peut et doit encourager ces déplacements pour autant qu'il lutte contre sa propre entropie et qu'une nouveauté correspondant à un 'coup' inattendu et au déplacement corrélatif de tel partenaire ou de tel groupe de partenaires qui s'y trouve impliqué peut apporter au système ce

---

<sup>72</sup> Selon Lyotard, il y a deux modèles de société modernes: la société comme unité (selon Auguste Comte) et, plus tard, les théories systémiques (Niklas Luhmann) et la société partagée en deux catégories (correspondant aux analyses marxistes et critiques). Lyotard les considère comme obsolètes car, en cherchant à surmonter l'opposition qu'ils ont créée eux-mêmes, ils ne font que renforcer cette même opposition. En parallèle, la nouvelle donnée capitaliste (dès 1960) engendrerait une globalisation des échanges et une nouvelle importance de l'information et de la communication.



supplément de performativité qu'il ne cesse de demander et de consumer.» (Lyotard 1979, pp.32s.)

À quoi donc correspond le savoir dans une telle société? Ou, autrement demandé, quelle est la place légitime du savoir dans cette société? «L'administration de la preuve, qui n'est en principe qu'une partie d'une argumentation elle-même destinée à obtenir l'assentiment des destinataires du message scientifique, passe ainsi sous le contrôle d'un autre jeu de langage, où l'enjeu n'est pas la vérité, mais la performativité, ce qui revient au meilleur rapport input/output. L'État et/ou l'entreprise abandonne le récit de légitimation idéaliste ou humaniste pour justifier le nouvel enjeu: dans le discours des bailleurs de fonds d'aujourd'hui, le seul enjeu crédible, c'est la puissance» (Lyotard 1979, pp.75s.).

Je laisse de côté un développement détaillé du propos de Lyotard. Le passage intéresse ici moins pour sa valeur véridique que pour l'acception qui est conférée à la notion de performativité. Celle-ci renvoie à une acception d'efficacité, de rentabilité et de puissance. Elle ne va pas sans rappeler la notion de performance telle qu'elle est utilisée en microéconomie: là aussi, il faut supposer que la performativité générée soit celle de productivité, d'utilité ou celles retenues par Lyotard.

Le développement du texte est très rapide. Souvent on a même l'impression que l'auteur saute du coq à l'âne. Cette rapidité d'usage du langage semble générer des déplacements sémantiques à l'intérieur du texte même. Ainsi, le statut de la performativité change aussi: annoncé plutôt comme concept opératoire, Lyotard ne s'y réfère que rarement de manière analytique. Aussi n'est-il pas forcément évident de reconnaître en quoi son acception de rentabilité correspond au concept austinien tel qu'il le sollicite au début. Seule la définition de l'acte locutoire en tant que coup permet d'imaginer une réponse: bien qu'on ne joue pas forcément pour gagner, un coup est toujours un choix stratégique, conçu, rationnel: son effet est donc mesuré selon une pensée stratégique, conçue et rationnelle. Dans ce sens, la performativité est ici vue dans une logique de cause à effet (donc selon un principe d'originalité, on pourrait dire d'une originalité située) alors que la conception de la performativité chez Derrida remet la causalité en question.

#### **2.4.4.3. Performativité suggestivité**

Pour ce troisième développement du concept de performativité, je m'intéresse à son usage par Judith Butler et, dans son sillon, les études de genre et les études *Queer* en général. Par son livre «Gender Trouble», paru en 1990, Judith Butler a largement contribué à un renouvellement de la théorie du genre. La performativité y prend une place prépondérante par rapport au façonnage de l'identité des genres. Par la suite, Butler a cherché à préciser son concept de performativité et a étendu ses réflexions à



d'autres recours, essentiellement discriminatoires, du langage, au-delà de la problématique du genre. Mon intérêt pour ce travail est, premièrement, d'ordre méthodologique: quel est le développement que subit le concept de performativité dans le contexte du genre et du *Queer*, par rapport aux usages précédents (Austin, Derrida, Lyotard)? Deuxièmement, si les sources précédentes se réfèrent pour l'essentiel à la philosophie, la performativité est ici confrontée à un contexte empirique (à une problématique de société) et, en même temps, politique (à la cause féministe et homosexuelle).

Butler interroge les conceptions traditionnelles des genres et les considère comme phallocentriques: la femme serait conçue selon des projections d'hommes qui s'avèrent incapables de la considérer autrement que comme un objet de leur désir. Ce dernier impliquerait une mystification, un certain flou (une des traductions possibles de *trouble*) intentionnel. «Du coup, cette dépendance radicale du sujet masculin de l'«autre» féminin rend illusoire son autonomie» (Butler 1999, p.xxvii). Néanmoins «...des catégories de vrai sexe, de genre discret et de sexualité spécifique ont constitué un point de référence stable pour bon nombre de théories et politiques féministes» (Butler 1999, pp.163s.). Elles formaient un départ commun, même si elles prenaient des directions diverses par la suite.

Un apport essentiel mobilisé par Butler est la conception généalogique des sexes de Michel Foucault. Celle-ci démontre que la question de la sexualité est une question de discours. Le corps humain devient, toujours selon Foucault, un objet ou, plutôt, une surface sur laquelle s'inscrivent (culturellement, c'est-à-dire de manière exogène au corps) des propriétés sexuelles. Si, malgré cela, on ignore en général cet acte d'inscription et on considère la sexualité du corps humain comme naturelle, c'est que le médium d'inscription (qui serait l'appareillage culturel mobilisé à cette fin) est détruit. Cette destruction devient essentielle pour qu'un corps devienne porteur de signification.

Bien que cette analyse rompe avec la naturalité de la sexualité du corps humain, Butler critique l'argumentation de Foucault dans la mesure où celle-ci considère l'existence du corps comme précédant les inscriptions culturelles qui se font sur lui. Elle remet en question ce fait: «qu'est-ce qui détache [*separates off*] le corps comme étant indifférent à la signification, et la signification comme un acte d'une conscience radicalement 'hors corps' [*disembodied*] ou, plutôt, l'acte qui enlève radicalement au corps [*disembodies*] cette conscience? Dans quelle mesure ce dualisme cartésien, présumé dans la phénoménologie, est adapté à un cadre structuraliste dans lequel esprit [*mind*]/corps est récrit par culture/nature?» (Butler 1999, p.164). Selon Butler, le principe généalogique foucauldien est insuffisant pour comprendre en quoi le corps devient porteur d'identité sexuelle, en quoi le corps intériorise cette identité. S'il y



avait juste inscription sur le corps, l'inscription resterait un geste extérieur et serait donc incompatible avec une intériorisation des valeurs ainsi conférées. Mais «...la question critique n'est pas: *comment* cette identité est-elle *intériorisée*? Comme si l'intériorisation était un processus ou un mécanisme qui pourrait être mécaniquement reconstruit. La question est plutôt: à partir de quelle position stratégique et pour quelles raisons a lieu le trope de l'intériorité et le binaire disjonctif d'intérieur/extérieur? Dans quel langage est figuré cet 'espace intérieur'? Quel est le genre de cette figuration, et par quelle figure du corps est-elle signifiée? Comment un corps figure-t-il sur sa surface l'invisibilité de sa profondeur cachée?» (Butler 1999, p.171).

Butler accepte la conception de la sexualité de Foucault (sa constitution discursive) mais rompt avec le principe généalogique. Pour elle, le façonnage des imaginaires sexuels est constitué «...par le jeu de présences et d'absences de la surface du corps, de la construction du corps spécifique au genre [*gendered*] par une série d'exclusions et de refus [*denial*], signifiant des absences» (Butler 1999, p.172). Mais ceci n'aurait de sens que tant qu'on suit les intérêts d'une hétérosexualité idéalisée et rattachant obligatoirement la sexualité à la reproduction. Or, dès que le lien direct entre sexe et genre, ou entre genre et sexe, est remise en question – ce qui a surtout lieu dans les contextes homosexuels mais pas exclusivement – «...il semble que le modèle expressif perde sa force descriptive» (Butler 1999, p.173). Si, tout de même, la cohérence du genre est souhaitée et recherchée, elle n'est pas son origine mais son effet. «Les actes, les gestes, les désirs produisent l'effet d'un noyau interne ou d'une substance mais le produisent sur la surface du corps, par le jeu d'absences signifiantes qui suggèrent le principe organisateur de l'identité comme une origine, mais qui ne le révèlent jamais.» (Butler 1999, p.173). C'est ce jeu que Butler qualifie de performatif. Dans ce sens, un genre n'est jamais une vérité mais un effet de vérité d'un discours identitaire.

Butler exemplifie ce développement théorique à l'aide des *Drag Queen* et *Drag King*. Si un homme s'habille en femme ou l'inverse, il/elle n'imité jamais un(e) vrai(e) femme/homme mais une figure (idéalisée ou stéréotypée) de femme/d'homme. Cette figure est déjà décalée par rapport à son original, la femme/l'homme en son corps. Butler appelle Drag une copie sans original où l'imitation n'est plus seulement l'acte mais aussi son effet. L'acte de copier devient l'enjeu même de la pratique, alors qu'une représentation expressive du Drag le réduirait à un paradoxe.

Butler se réfère essentiellement à Jacques Derrida lorsqu'elle théorise la performativité (Butler 1993). Comme lui, elle se désiste des principes d'origine et de cause à effet unilatéral. Elle poursuit son principe du déplacement sémantique (de dissémination, avec les mots de Derrida) qui se produit entre le corps biologique, les inscriptions



culturelles sur celui-ci, les représentations de genres et les imaginaires du désir, ainsi que celui de la «citationalité» (Butler 1995, p.205) générale du langage (tout langage est citation). Elle met en évidence la qualité d'itérativité de ces performances disséminatrices où les identités se façonnent par des allers et retours entre les différents points d'accrochage. C'est aussi souligner qu'au-delà du renversement critique, tel que Foucault le pratique (où le discours se détache de son objet), Butler ne nie jamais l'existence et l'importance du corps: «le genre est aussi une norme qui ne peut jamais être complètement internalisée: 'l'interne' est une signification de surface, et les normes du genre sont finalement fantasmagoriques, impossibles à incorporer [ici au sens physique/*embody*]. (...) D'être un effet pour une identité veut dire qu'elle n'est ni fatalement déterminée ni complètement artificielle et arbitraire» (Butler 1999, p.179).

Le discours de Butler sort d'une attitude critique, par rapport à une norme (hétérosexuelle) qu'elle conteste du point de vue homosexuel. Cette norme tient au principe d'expressivité par rapport au genre. La contestation n'est pas seulement d'ordre analytique car ne faisant pas de sens de son point de vue. La norme contestée est également problématique puisqu'elle a servi – et sert toujours – à dévaloriser, à sanctionner et à exclure l'homosexualité (ou, de manière générale, toute pratique sexuelle autre que l'hétérosexualité à deux).

Si le recours à la performativité est peu développé dans «Gender Trouble», le livre s'est avéré un déclencheur pour le futur développement par Judith Butler et des auteurs des études *Queer*. De nouveaux aspects en ont émergé, notamment aussi par une nouvelle discussion austinienne de la performativité.

Il fallait peut-être des homosexuels pour s'en rendre compte: l'exemple du mariage chez Austin implique un privilège hétérosexuel. Du coup, le constat de formalité et d'autorité en lien avec la locution performative va même plus loin: la performativité austinienne revient à la «première personne singulier présent indicatif actif» (Parker & Sedgwick 1995, p.10). Par sa dimension critique, l'exemple devient un point de référence essentiel dans la performativité *Queer*.

Mais la question du pouvoir dépasse ce milieu. Austin ne parle pas explicitement de pouvoir mais, en relation avec son concept de langage ordinaire qui exclut des maux, de la souveraineté du locuteur. Judith Butler se demande alors qui obtient ce pouvoir et comment ce pouvoir est conçu. Sa question vise la parole qui blesse (*Hate Speech*), et notamment l'insulte xénophobe: d'où trouve le locuteur en question le pouvoir pour insulter?

Dans ce contexte, Butler considère la performativité comme une transitivité, permettant de dépasser la dimension instrumentale suggérée par Austin où la performativité réalise les choses jusqu'à leur aboutissement/fin (1995, pp.197). Les



mots blessent, mais pourquoi et comment? «Comment comprendre cette relation [entre mot et blessure]? Si elle n'est ni causale ni la matérialisation d'une intention, est-ce peut-être un genre de transitivité discursive qui doit être spécifié dans son historicité et sa violence? Quelle est la relation entre cette transitivité et la force/le pouvoir [power] de blesser?» (Butler 1995, p.201).

Butler parle ici de répétitivité et d'interpellation, la dernière n'étant, pour elle, pas un acte locutoire performatif car, au sens d'Austin, malheureux (l'interpellation par la police en serait un exemple). De nouveau par rapport au genre, elle considère l'appellation comme une interpellation<sup>73</sup>: «Le docteur qui reçoit le bébé et prononce 'c'est une fille' commence ce long ruban d'interpellations par lesquelles la fille est transitivement 'fillée' (*girled*); le genre est répété de manière rituelle, par quoi la répétition occasionne autant le risque d'échec et l'effet figé de la sédimentation» (Butler 1995, p.203).

Par la propriété transitive, la parole transporte, transmet. Elle est le support à un transit plutôt qu'une signification en soi. Cette dernière est constituée par la pratique répétitive de la citation.

Cependant, s'appuyant sur cette sédimentation commencée et l'appuyant à son tour, la (ré-)itération se réfère aux itérations précédentes. «Si un performatif réussit provisoirement (et je suggérerai que le 'succès' est toujours et seulement provisoire), ce n'est pas parce qu'une intention gouverne, avec succès, l'action locutoire, mais seulement parce que cet acte fait écho avec les actes précédents et accumule la force de l'autorité par la répétition ou la citation d'une série de pratiques précédentes, faisant foi. Ce n'est pas simplement parce que l'acte locutoire s'insère dans une pratique mais parce que l'acte locutoire est lui-même une pratique ritualisée. Cela signifie qu'un performatif 'fonctionne' dans la mesure où il s'appuie sur les conventions constitutives par lesquelles il est mobilisé et, ainsi, les recouvre. Dans ce sens, aucun terme ou aucune position ne peut fonctionner de manière performative sans l'historicité accumulante et dissimulante de la force» (Butler 1995, p.205). Le pouvoir (en l'occurrence celui de blesser) ressort donc d'une pratique de citation, du fait que si je blesse quelqu'un par la parole, je m'appuie sur des prédécesseurs qui ont déjà effectué le même acte locutoire blessant.

Toujours en lien avec le façonnage d'identités, Judith Butler interroge finalement la performativité par rapport à l'acte subversif. Si les homosexuel(le)s se reconnaissent dans l'expression *Queer* (de travers), l'usage celle-ci a d'abord eu l'intention de les dévaloriser. C'est devenu une accusation et une insulte mais elle a eu un effet

---

<sup>73</sup> La notion d'interpellation renvoie à Herbert Marcuse qui la thématise par rapport au contexte policier. Un agent qui interpelle quelqu'un le fait forcément dans un but répressif ou, du moins, régulateur, opérant par une fonction de pouvoir (Butler 1995).



formateur sur la «communauté homophobe», par sa citationalité. «Dans quelle mesure, alors, le '*Queer*', en tant que performatif, a opéré en parallèle, comme sa déformation, du 'je vous déclare...' de la cérémonie du mariage?» (Butler 1993, p.226). Il semble donc évident que l'injure homophobe a un effet générateur sur l'identité homosexuelle.

Depuis sa position marginale dans la société, l'homosexuel(le) est forcé(e) de se positionner (cela a pris, entre autres, la forme standardisée du *Coming Out*); un acte qui ne s'impose pas à l'hétérosexuel pour qui il est normal de découvrir sa sexualité, pour qui il n'y a pas besoin de la justifier car correspondant à la norme. Cet acte du *Coming Out* est performatif au sens strict du terme (un acte d'illocution): dire «je suis homosexuel», est déjà un acte homosexuel (1995, p.219). Dans ce sens, le positionnement discursif au sein de la société est un acte plus homosexuel que l'acte sexuel homosexuel lui-même.

La pensée de Judith Butler est difficile à suivre. Son concept de performativité évolue au cours de ses différentes publications. Ceci est certainement inhérent à son approche, au recours à l'itérativité, à la reprise des mots qui, très souvent, implique un décalage fin mais systématique des propriétés (je préfère ici propriété à signification). Dans ce sens aussi, elle pose autant de questions qu'elle donne de réponses. Ceci a pour conséquence qu'on ne peut pas se référer à ses travaux de manière lexicale mais on est soi-même obligé de réinterpréter, de faire transiter les contributions de Judith Butler.

Ainsi, dans toute communication, la réception, les actes de lecture et d'écoute sont à considérer comme proactifs. C'est pour cette raison aussi que je place le développement de la performativité de Butler sous le sigle de la suggestivité. Ceci souligne la dimension relationnelle du langage (ce qui ne va pas sans rappeler le concept d'indice de Peirce). C'est, du moins pour certains, la compétence des néologismes aussi (cf. par exemple Somol & Dean 2003), ce qui expliquerait le flou volontaire qui les caractérise souvent. Si cependant la suggestivité a besoin d'un flou, on reviendrait à l'isolation d'un type de langage suggestif. S'il y a suggestivité, celle-ci ne peut donc pas se trouver dans la formulation d'un néologisme hybride ou flou uniquement.

Si le développement de Butler montre le façonnage d'identités à travers des processus de citation, d'itération et de réciprocité, ceci invite également aux analogies avec la problématique territoriale. La thématique du genre permet de faire le lien entre la sphère philosophique-discursive et celle empirique-matérielle-sociale: la performativité ne se limite plus simplement à une question de méthode (d'analyse de discours) mais peut renvoyer à l'objet des discours lui-même, le territoire. Par contre, un transfert direct n'est bien entendu pas possible. La question de l'identité du genre implique un



positionnement lié au propre corps, à une sphère intérieure: c'est le corps qui parle, et on ne peut pas quitter son corps. Par contre, on peut désigner d'autres corps sans que ceci doive désigner son propre corps (même si c'est théorique).

Dans le cas du territoire, le propre corps n'intervient pas de la même manière dans le façonnage identitaire. Un acte territorial ne va pas forcément de pair avec une identité territoriale (au sens d'une identité portée et revendiquée par l'acteur). Il est moins évident de reconnaître en quoi le porteur d'un discours sur le territoire est lui-même tenant d'une identité territoriale, un peu comme chacun est soit du genre masculin ou féminin. L'idée que nous portons tous en nous ou avec nous une identité qui correspondrait à un genre spatial me paraît problématique, même si nous sommes tous, d'une manière ou d'une autre, porteurs d'une identité territoriale. De plus, si une identité peut être reconnue, il semble toujours être difficile de déterminer en quoi celle-ci influence le discours d'un acteur.

La pensée de Judith Butler doit servir dans une telle relativisation aussi. Au-delà de l'analyse des processus discursifs qui mettent en évidence les constitutions identitaires propres aux genres, elle nous met surtout en garde contre un déterminisme premier qui explique de manière absolue le genre social par une prémisse biologique. En ce qui concerne l'identité territoriale, la même remise en question pourrait s'avérer fertile pour autant qu'elle n'aboutisse pas à son ignorance.

#### **2.4.4.4. Éléments retenus: la performativité, une intentionnalité?**

En sollicitant les trois sources de Derrida, Lyotard et Butler, j'ai reconnu trois acceptions différentes que la performativité ou l'effet performatif pouvait prendre: possibilité, efficacité et transitivité. Je les ai regroupées sous le sigle de la rupture. Ce terme peut expliquer ce qui semble avoir échappé à Austin lors de son approche: à force de vouloir identifier la performativité, de lui donner des contours forts, il n'était pas en mesure de rendre compte de son autre dimension qui allait à l'encontre de l'identification. La généralisation du principe de la performativité pour toute utilisation du langage ne peut pas être identifiée de manière propre car elle entretient un rapport réciproque avec la dimension descriptive.

Dans les trois textes, la rupture performative prend d'autres formes. Elle s'affirme néanmoins toujours par la co-présence d'éléments qui, du point de vue descriptif ou significatif, devraient s'opposer mais qui, du point de vue performatif, entretiennent une complicité: originalité et citationalité chez Derrida, solitude et position stratégique de l'acteur social chez Lyotard, le genre normé et sa subversion chez Butler. De manière générale, il s'agit d'un jeu entre présence et absence, objet et désignation, réalité matérielle et réalité virtuelle (fiction).



L'effet performatif est, de manière plus ou moins explicite, toujours lié à la présence d'un pouvoir. Déjà avec Foucault, je l'ai reconnu en sa capacité de rendre possible des choses. Chez Austin, le pouvoir n'est pas explicité mais paraît évident dans des illocutions verdictives et exercitives: des paroles réservées à des juges ou des supérieurs hiérarchiques. De plus, en se référant à l'exemple type du langage performatif, le oui du mariage, les homosexuels ont mis en évidence le pouvoir souverain qu'ils subissent. On pourrait même dire que la performativité chez Austin renvoie à ce pouvoir institutionnalisé, donc quelque chose d'extérieur à l'acte de langage. Derrida renverse cette spécificité de la performativité; en considérant le langage comme un espace de possibilités, il dit qu'il peut y avoir du pouvoir ou le risque de subir le pouvoir. La possibilité ne doit donc pas forcément induire une relation de force. Pour Lyotard le pouvoir est présent mais d'une manière redistribuée. Il considère tout acteur social comme ayant potentiellement du pouvoir: il ne se manifesterait donc pas forcément dans des relations unilatérales. On pourrait parler de pouvoir situé ou contextualisé. Pour Butler, en revanche, le pouvoir est lié à la norme et à l'accumulation des usages (des réitérations) du langage. Cependant, là encore, la subversion – donc la réinterprétation critique de la norme – génère elle-même une nouvelle puissance, un nouveau jeu de pouvoir.

Dans ce sens, le pouvoir de la performativité n'est pas forcément lié à une position originale du locuteur. Par sa généralisation, il y a aussi redistribution, détournement, dissémination et transport de la performativité. C'est là, je pense, que Lyotard reconnaît le pouvoir de tout un chacun dans la postmodernité.

Cinq enseignements sont importants par rapport à ces développements. La généralisation de la performativité sur l'ensemble du langage me semble tout d'abord essentielle à retenir. Ceci implique que l'analyse du langage aille au-delà de la sémantique et de la taxinomie du langage qui renvoient à un principe de signifiant et de spécificité. L'identification de métaphores, tropes, oxymorons, ou la typologie de locutions performatives ne suffisent pas pour expliquer, à eux tous seuls, le recours aux néologismes des nouveaux territoires. Au contraire, la crainte persiste que l'identification taxinomique fasse passer sous silence certains enjeux, et notamment ceux du type performatif.

Ensuite, je tiens à la remise en question de l'originalité et de la causalité comme principe réflexif afin de privilégier l'itérativité et les échanges réciproques dans un réseau. Butler parle de la citation et l'accumulation des recours langagiers conférant le pouvoir à une parole qui blesse: n'y a-t-il pas quelque chose de comparable avec le mot ville? Aussi précis que le recours à la ville puisse être, ne mobilise-t-il pas justement tout le passé de ce mot et toutes les significations qu'il a eues? N'est-ce pas précisément cela qui lui confère ce pouvoir, qui rend aussi attractif le recours à la ville,



qui permet de véhiculer des messages et qui, pourquoi pas, blesse ceux qui ne se retrouvent pas dans les valeurs que le mot ville représente? Puis, une fois que la relation de la cause à l'effet et, plus particulièrement, de l'étalement urbain à son observation est renversée, n'y a-t-il pas lieu d'interroger cette performativité? En quoi le discours révèle-t-il les nouveaux territoires? (Dans quelle mesure les nouveaux territoires existent-ils sans le discours?) Quelle est la pratique de ces nouveaux territoires une fois que le discours s'y rapportant est énoncé (et ceci bien avant une imaginable intervention matérielle ou gouvernementale)? Si autrefois ces espaces ont été ignorés, car non pertinents en matière d'urbanisme et d'aménagement du territoire, la désignation, dans toute son illocution (on est en effet proche du baptême), n'est-elle pas un acte de territorialisation en soi, n'est-ce pas aussi une manière du chercheur de s'approprier un thème de recherche?

Troisième enseignement, une fois que l'originalité est dénoncée, il s'agit de souligner l'aspect du transport du langage et les effets d'amortissement qui lui sont propres. Là où pour Foucault il y a encore paradoxe («dire pour la première fois, ce qui a déjà été dit» [Foucault 1971, p.26]), la copie, la citation, la reproduction doivent être reconnues dans leur authenticité, dans leur inventivité. Afin de souligner ceci, je souhaite rappeler les moments dans ce travail où des écarts à l'original ont été constatés: la désignation d'un courant post-urbain, attitrée par François Ascher à Françoise Choay, alors que celle-ci proclame le règne de l'urbain; l'origine essayiste de la *Zwischenstadt* et sa consolidation envers une notion établie à travers sa réitération; ou encore la reformulation du discours de Rem Koolhaas par ses critiques. Mais l'exemple le plus flagrant et également le plus important ici est celui de la ville compacte: ville compacte qui n'est jamais détaillée, spécifiée, identifiée, référencée, exemplifiée, alors qu'on s'appuie sur elle, alors que sa critique forme le fondement même, la légitimation des discours sur les nouveaux territoires. Plutôt que de dénoncer les incohérences, les imprécisions des citations et références et d'accuser les responsables, plutôt que de recorriger le tir en précisant la véracité des origines, ne faut-il pas renverser l'analyse en soulignant leur authenticité? qu'un courant post-urbain est né grâce à la réinterprétation du propos de Françoise Choay? que *Zwischenstadt* existe en tant que concept analytique et opératoire, légitimant et structurant même des nouvelles interventions? que Rem Koolhaas est bien celui que ses critiques veulent voir en lui? et que la ville compacte, plutôt que de représenter une origine et une base critique du discours sur les nouveaux territoires, est, en fin de compte, autant son effet, révélé par ces discours, car ne faisant sens qu'à partir du moment où on se préoccupe de l'étalement urbain?

Quatrièmement, il s'agit d'insister sur la dualité de la performativité avec la propriété descriptive du langage. Ceci va bien entendu ensemble avec le premier enseignement



de la généralisation de la performativité. Les deux ne fonctionnent pas dans un modèle d'opposition mais en parallèle. Ceci n'est pas un simple appel à la pluralité des approches ou remise contextuelle de mon travail. Au contraire, la performativité exige la description, elle exige l'idéalisme langagier, elle exige le réalisme, le caractère représentatif du langage. Il s'agit, du coup, d'étendre l'analyse du discours à cette autre dimension, à s'intéresser aux décentrages, aux déplacements des sens, aux effets cherchés et à ceux obtenus. Il s'agit de prendre le discours pour ce qu'il fait et pas seulement pour ce qu'il est.

Finalement, deux manières différentes d'aborder la performativité émergent. La première est centripète: elle s'intéresse à l'effet de la performance (linguistique ou autre), à une finalité. La deuxième est centrifuge: elle imagine les possibilités qui sont générées par la performance; en revanche, elle ne s'intéresse pas tant à la question de savoir si ces effets ont lieu. Je juge nécessaire de prendre en compte les deux dimensions. En me limitant à la première approche, je réduirais la performativité aux conséquences effectives, ce qui ne permet pas d'expliquer tout recours au langage. Il y a aussi des locutions malheureuses. Mais ceci implique, par ailleurs, que la conception de l'acteur social en tant que personne intentionnelle et stratégique soit revue.

Il est vrai que cette position implique un parti pris au sein des démarches des sciences humaines, des savoirs du territoire et, plus particulièrement, de la géographie. En m'intéressant au discours, je me place dans une veine qui considère les pratiques humaines comme productrices du territoire. En même temps, les acteurs, tels que les sciences sociales s'y réfèrent en général, subissent une interrogation. Ceux-ci sont vus comme des êtres rationnels, calculateurs, intentionnels et stratégiques. Ayant remis en question le partage entre vérité et erreur, entre description et performativité, est-il encore possible de maintenir une telle représentation de l'acteur-locuteur? Une analyse rationnelle, identifiant la dimension stratégique du discours – comme si le locuteur avait calculé tous les effets – ne lui conférerait-elle pas une fausse propriété?

La question n'est bien entendu pas nouvelle. Par ailleurs, le conflit n'est pas résolu et ma contribution ne le fait pas non plus. Dans les discussions contemporaines, deux démarches peuvent être reconnues. La première vise l'interrogation de l'acteur lui-même, en remettant en cause le fondement cartésien de la représentation de l'humain. Ceci a pris en considération la voie pragmatique dont mon développement témoigne: Peirce puis le paradigme des pratiques interrogent cette condition humaine en soulignant ses aspects de la banalité et de la vie quotidienne. Toujours est-il que jusque là, ces pratiques humaines étudiées et décrites par les scientifiques ne rompent pas avec une dimension matérielle et factuelle.

Un chantier qui est en train de s'ouvrir et qui expérimente avec une autre sphère émane de la géographie humaine britannique contemporaine et navigue sous le sigle



de la *non-representational theory*. Nigel Thrift (1996), souvent vu comme le protagoniste de ce courant, insiste sur l'importance de l'action intermédiaire ou action intégrée dans son contexte (*agency*). Plus tard, il développe le concept d'affect, un générateur de pratiques faisant appel au non-linguistique et qui serait lié aux sensations corporelles de l'acteur. Il s'inspire pour cela de la danse à laquelle il confère une qualité pré-linguistique. Jusqu'à présent, les contributions de la *non-representational theory* sont pour beaucoup une innovation théorique et stylistique qui ont peu influencé les enquêtes de terrain. De ce point de vue, ce courant s'est pour l'instant plutôt affirmé comme une pétition de principe. Par ailleurs, Thrift est critiqué pour son interprétation pré-linguistique de la danse car ceci confirmerait «le partage cartésien», à savoir la séparation entre les sphères du rationnel et de l'émotionnel. «C'est une tradition classiquement romantique du désir de retourner à une relation non médiatisée, authentique avec le monde, d'être comme les autres 'primitifs' qui sont déchargés de la pensée» (Nash 2000, p.657).

Le potentiel critique de ce courant, ainsi que sa faculté de prendre en compte quelque chose qui ne relève pas de l'intentionnalité au sens strict du terme, souligne néanmoins la nécessité de souplesse et d'expérimentation quand l'acteur est abordé dans une recherche. Par rapport à mon développement, la finalité performative d'une action ne va donc pas forcément avec une intentionnalité explicite. Dans ce sens aussi, l'action humaine ne va pas non plus avec une responsabilité personnalisée, au sens que l'acteur aurait forcément pu et dû prévoir la finalité de l'action. Mais ceci n'est pas non plus un argument pour une déresponsabilisation généralisée de l'acteur. Par ailleurs, le recours au non-linguistique (ou, pire, au pré-linguistique) pose problème dans la mesure où, premièrement, il fait abstraction de l'histoire de la parole et, deuxièmement, il réitère le présupposé d'un langage exclusivement représentatif du conçu et de l'intentionnel, relevant de la souveraineté du signifiant ou de l'idéalisation.

L'autre démarche consiste à confronter l'acteur et sa locution à son contexte social. C'est ce qu'étudie la sociologie des sciences et des techniques. Si chacun pour soi a peut-être raison (est raisonnable et intentionnel), le contexte de réception et discussion modifie l'information, non pas forcément par une atteinte à sa qualité propre mais par l'insertion de cette dernière dans un ensemble d'informations. Les échanges sociaux ont pour conséquence qu'un propos peut s'imposer face à d'autres ou que les différents propos fusionnent, se compromettent ou s'amortissent.

Par rapport à ma problématique initiale, et pour revenir sur le principe de la rupture, deux aspects ont maintenant trouvé des soutiens théoriques qui permettent de mieux les expliquer. Le premier est lié à la controverse entre la ville compacte et les nouveaux territoires. J'ai, auparavant, constaté leur correspondance avec une opposition entre deux démarches de projet aussi vieilles que l'urbanisme tout court. Si



la rupture entre les deux positions est performative, il faut alors supposer que cette rupture – et, avec cela, l'existence implicitement confirmée de l'autre position – arrange, voire forme une partie constitutive de chaque position. Un principe analogue peut être imaginé pour le rapport entre l'analyse et la prospective.

#### **2.4.5. Performativité et symétrie**

En introduisant le concept de performativité, j'ai trouvé un moyen pour dépasser la dimension représentationnelle du langage et la souveraineté du signifiant. Mais il est vrai aussi que, jusqu'à présent, je n'ai guère quitté la sphère du discours. Toutes mes sources appréhendent la performativité dans cette sphère, même si elles mettent en évidence son interaction avec d'autres réalités.

Si j'ai l'ambition de ne pas ignorer les objets (ville et nouveaux territoires) qui sont partie constituante des discours, il me faut encore trouver un moyen pour rétablir le lien entre le discours et la réalité qu'il prétend décrire. Puisque la performativité est liée à une rupture, le discours sur la réalité et la réalité décrite par le discours peuvent être vus comme entretenant la leur, en produisant une réciprocité, à la fois nécessaire pour leur existence et créant justement cette rupture. La question se pose alors de savoir comment je dois me positionner face à cette rupture. Suis-je capable de me mettre en position d'observateur de la situation de rupture ou dois-je me considérer moi-même comme étant impliqué, me trouvant soit du côté du discours (ce que j'ai essentiellement été jusqu'à maintenant), soit du côté des objets?

Afin de rendre possible ce regard sur la rupture, j'introduis ici le concept de symétrie de Bruno Latour (1991). Auparavant, j'ai présenté le développement de cet auteur quant au compromis moderniste, cette séparation propre à la pensée occidentale entre deux pôles (nature-objet / sujet-société) et deux pratiques (purification et traduction). En partant de ce constat, l'approche symétrique qu'il emprunte à l'anthropologie comparée devrait lui permettre de se placer dans une position d'observateur de la rupture qui caractérise le compromis moderniste.

Latour est critique avec la pensée de Derrida et des déconstructivistes, car, selon lui, elle réduit tout à des questions de discours. La vérité ne serait alors qu'effet de vérité (Latour 1991, p.14). Si Derrida constate que la dissymétrie est nécessaire à l'effet performatif (...), on peut par contre supposer que Derrida doit se trouver lui-même dans une position symétrique pour constater cette dissymétrie. Dans ce sens, je constate que, malgré la remarque de Latour, les deux pensées ont passablement de similitudes.<sup>74</sup> Ainsi, il me semble possible de rapprocher le concept de purification de

---

<sup>74</sup> Latour distingue entre le déconstructivisme (qu'il garde pour sa démarche) et le déconstructivisme critique (qu'il rejette). «...nous pouvons sauver la déconstruction – mais comme celle-ci n'a plus de contraire elle devient constructivisme et n'a plus partie liée à l'autodestruction, nous pouvons maintenir leur refus de la



Latour à celui d'idéalisation de Derrida, celui de traduction de Latour à celui de transport et de citation de Derrida.

La pensée de Latour émane de la sociologie des sciences et des techniques. Latour et ses collègues s'intéressent à la constitution du savoir. Leurs études empiriques consistent en l'observation et l'accompagnement des scientifiques au travail. Ils suggèrent une compréhension de la science où celle-ci est «...en train de se faire» (Latour 2001, p.23) plutôt que celle d'une science toute faite. Cette démarche rend également possible l'étude de l'interaction entre la science et la société.

Afin d'utiliser l'approche anthropologique, Latour se propose de la rendre symétrique: «formée par les modernes pour comprendre ceux qui ne l'étaient pas, elle a intériorisé dans ses pratiques, dans ses concepts, dans ses questions...» l'impossible correspondance parfaite entre les pôles et les pratiques modernes. Dans ce sens l'anthropologie est asymétrique. Afin de dépasser ceci, «...elle doit devenir capable d'affronter (...) les connaissances auxquelles nous adhérons totalement» (Latour 1991, p.125). Quand l'anthropologie étudie d'autres cultures que celle occidentale, elle ne leur impose pas la rupture entre nature et société. Il s'agit ainsi de prendre ce principe et de l'utiliser en occident, auprès des scientifiques. Pour Latour, ceci veut d'abord dire qu'il faut «...traiter dans les mêmes termes l'erreur et la vérité. Jusqu'ici, (...) l'erreur pouvait s'expliquer socialement, mais le vrai restait à lui-même sa propre explication» (Latour 1991, p.125). La rupture aurait facilité l'identification de l'erreur, par l'approche critique. «La société, les croyances, l'idéologie, les symboles, l'inconscient, la folie, tout s'offrait si facilement que les explications en devenaient obèses. Mais le vrai? En nous enlevant cette facilité de la coupure épistémologique, nous nous sommes aperçus (...) que la plupart de nos explications ne valaient pas grand-chose. L'asymétrie les organisait toutes» (Latour 1991, p.127). Ce positionnement implique que l'étude explicative part des «quasi-objets» (Latour 1991, p.142), ces hybrides proliférés par les activités croisées de purification et de traduction. Une autre opposition hiérarchique est mise au même niveau: celle entre les humains et les non-humains. Finalement, il s'agit de prendre une position intermédiaire entre les terrains traditionnels et les terrains nouveaux.<sup>75</sup>

---

naturalisation...; nous pouvons conserver leur goût si prononcé pour la réflexivité...; enfin, nous pouvons rejeter avec eux l'idée d'un temps cohérent et homogène qui avancerait au pas de l'oie...» (Latour 1991, pp.183s.).

<sup>75</sup> Il faut rappeler ici que Latour, en parlant de la modernité, définit celle-ci par ses dimensions dynamique et polémique. «Par l'adjectif moderne, on désigne un régime nouveau, une accélération, une rupture, une révolution du temps. Lorsque les mots 'moderne', 'modernisation', 'modernité' apparaissent, nous définissons par contraste un passé archaïque et stable. De plus, le mot se trouve toujours lancé au cours d'une polémique, dans une querelle où il y a des gagnants et des perdants, des Anciens et des Modernes. «Moderne» est donc asymétrique par deux fois...» (Latour 1991, p.20).

Comme chez Marc Augé (1990), la modernité s'affirme ainsi par le positionnement de l'acteur ou, plutôt, du membre du collectif. Plutôt que de former un courant ou une époque, désigné par le substantif de «la modernité», on aurait alors affaire à «des modernes» qui, en revendiquant une rupture, se distancient des non modernes (ringards) et construisent ainsi une asymétrie. Paradoxalement aussi, les post-modernes sont



Pour mettre au même niveau les objets séparés jusqu'à présent, Latour introduit le concept du collectif. Son rôle est d'enlever au pôle nature-objet son exclusivité artificielle que la Constitution moderne lui a conférée. Mais il s'agit tout d'abord d'un principe d'observation et de description et non d'un effacement des différences. «C'est que le principe de symétrie n'a pas seulement pour but d'établir l'égalité – celle-ci n'est que le moyen de régler la balance au point zéro – mais d'enregistrer les différences, c'est-à-dire, en fin de compte, les asymétries, et de comprendre les moyens pratiques qui permettent aux collectifs de se dominer les uns les autres» (Latour 1991, p.145). Pour Latour, la différence entre les collectifs n'est pas une question qualitative, bien au contraire. Le principe de symétrie tend à effacer les différences et les identités propres afin d'aborder tous les quasi-objets et leurs problématiques de manière comparable. S'il y a différence, elles «...sont de taille dans les deux sens du mot. Elles sont importantes – et c'est l'erreur du relativisme de l'ignorer – mais elles ne sont justement que de taille – et c'est l'erreur de l'universalisme que d'en faire un Grand Partage» (Latour 1991, p.146).

Si je crois reconnaître une similitude entre les *démarches* de Latour et de Derrida, c'est probablement parce que je reconnais la symétrie dans celle du deuxième. C'est parce qu'il se permet une position symétrique qu'il arrive à reconnaître l'interaction entre l'originalité et l'idéalisme langagier, d'une part, et la citationalité, d'autre part; entre la dimension descriptive, d'une part, la dimension performative, d'autre part. Afin de reconnaître l'effet performatif dans une rupture, une asymétrie, il doit lui-même se placer en symétrie. Et c'est probablement ce qu'Austin n'a pas fait, n'a pas réussi à faire, peut-être n'a pas voulu faire, en créant une rupture entre le langage ordinaire et le langage parasitaire.

Latour souligne, par la suite, la qualité critique du collectif. Le collectif ne dessine pas un ensemble de choses et d'acteurs mais «...une procédure pour *collecter* les associations d'humains et de non-humains» (Latour 1999, p.351). Je mentionne cette remarque pour souligner qu'une position symétrique va de pair avec une remise en question du principe d'originalité. Cette interrogation (qui n'est pas un refus) a pour but de prendre en compte une originalité dans la mesure où celle-ci peut être caractéristique d'un quasi-objet ou servir de ressource discursive mais d'être critique avec une originalité qui s'impose comme asymétrie organisante.<sup>76</sup>

Si je me place dans une perspective de symétrie, je devrais alors disposer du privilège d'observer des situations hiérarchiques et conflictuelles. Je peux aborder la controverse

---

donc des modernes au sens anthropologique du terme car ils se placent en rupture avec la modernité qui, en tant qu'ordre macrosociologique, correspondant à un grand récit, serait devenue obsolète.

<sup>76</sup> Je dois mentionner ici que Latour rejette, par la même occasion, le principe de symétrie pour le remplacer par un «égal respect pour les sciences et les politiques» (1999, p.348). À dire vrai, je garde le principe de symétrie pour mon développement, car je ne comprends pas en quoi Latour est gagnant par ce changement.



entre la ville compacte et les nouveaux territoires, m'intéresser à la différence entre analyse du réel et prospective, être sensible aux aspects descriptifs et aux aspects performatifs. Si j'imagine un collectif que je baptise territoire, j'y reconnais des quasi-objets qui s'appellent ville, nouveaux territoires, campagne, *Zwischenstadt*, *Edge City*, *Glattalstadt*... Si je considère que ces quasi-objets sont différents par leur taille, l'essentiel consiste à ne pas considérer ces différences comme originales et insurmontables mais comme relevant d'une question d'échelle. Cet aspect semble important là où les discours sur les nouveaux territoires prétendent à quelque chose de nouveau et de particulier, par opposition à l'obsoleète (la ville compacte). Ce geste discursif, typiquement moderne, a pour conséquence la production d'une altérité; altérité qui n'est pas donnée a priori mais qui est générée par le positionnement discursif de la controverse et qui, par conséquent, n'implique pas forcément le positionnement implicite du locuteur comme représentant de l'une ou l'autre posture.

Il me reste encore à préciser le statut du discours. Chez Latour, celui-ci est vu par sa position intermédiaire dans la dualité entre objet et sujet (Latour 1991, p.85). De plus, il est critiqué lorsqu'il est abordé dans une autonomie, donc comme un objet. Si la dimension autonome, non référentielle, du langage est déjà reconnue, il faut encore que je m'intéresse à sa dimension relationnelle entre objet et sujet. C'est pour cela que je confère également au langage le statut de quasi-objet. En tant que tel, il rejoint le collectif.

Par ceci, je touche encore à un autre aspect essentiel qui concerne la position du chercheur par rapport à son objet. En tant qu'observateur de la rupture, je me suis considéré auparavant comme un privilégié; autrement dit, j'ai défini moi-même une différence entre l'objet et moi-même. S'agit-il de la seule manière d'observer une situation de rupture ou y a-t-il d'autres modalités, une modalité notamment où l'observateur devient lui-même un quasi-objet, distingué de son objet par un rapport d'échelle? Je n'ai pas de réponse définitive à ce propos mais le considère néanmoins comme important. Afin de le thématiser, je me suis demandé comment Bruno Latour pourrait avoir résolu le problème. Si mes résultats relèvent plus de la spéculation que de la conclusion, je vois deux modalités d'expression qui, chez lui, relèvent d'une modalité symétrique, pour la première, et d'une modalité asymétrique, pour la deuxième.

Je qualifie de symétrique le recours à la narration et au reportage comme genre d'expression. Un texte particulièrement remarquable à ce sujet est le compte rendu d'un accompagnement de pédologues dans le terrain (Latour 2001, pp.33-82). Latour décrit ce que font ces personnes, chercheurs à l'œuvre, dans l'objectif de montrer comment les processus de constitution du savoir façonnent ce dernier. Le récit banalise le travail des chercheurs, en le révélant comme un train train quotidien, un peu comme



chacun fait son boulot. En même temps, le lecteur sait toujours où se trouve l'observateur des chercheurs. L'objet de recherche ne s'autonomise pas, l'observation devient elle-même partie constitutive du savoir sur les chercheurs. Ce genre d'expression a l'avantage de rendre appropriable la position de l'observateur. Il devient possible pour le lecteur de se sentir comme si on était soi-même celui qui vit ce qui est décrit.

Je qualifie d'asymétrique le recours multiple et systématique aux schémas que pratique Latour. En effet, la narration est interrompue plusieurs fois par un retour au questionnement initial sur la constitution du savoir. Si la partie empirique relève du quotidien des chercheurs, le questionnement initial est d'ordre général ou théorique. Latour arrête alors le récit et change de registre: il fait le point de la situation, une sorte de débriefing. Alors que le texte, en gardant un genre narratif, retrace le cheminement intellectuel, les schémas synthétisent les résultats en faisant oublier la présence du chercheur. Du coup, ils décrivent le monde en l'absence de ce dernier, du coup, ils donnent l'impression d'une description mimétique du monde. En tant que lecteur, on se retrouve alors avec une explication qui ne nous permet pas de nous intégrer. On est condamné à la position d'extériorité par rapport à l'objet qui est décrit.

Si les expressions symétriques et asymétriques s'alternent, chacune d'entre elles est bien entendu relativisée par la présence de l'autre. L'expression scientifique étant traditionnellement plutôt asymétrique, il y a également lieu d'accorder une place à celle-ci. Exclure l'une ou l'autre modalité serait revenir à une nouvelle asymétrie. Dans ce sens, je me contente de la réponse qu'une explication univoque de la question ne fait pas de sens. Pour ce qui est de ma propre écriture, j'ai essayé de pratiquer un style narratif. Cela n'a pas toujours été possible, comme on le verra dans la partie empirique proprement dite. Un autre aspect qui relève de cette interrogation est le recours à l'exemple comme principe explicatif, par opposition à une théorisation générale. Bien entendu, un tel choix n'est jamais fait par hasard: l'exemplarité des néologismes présentés ou de Los Angeles consiste en leur mobilisation régulière, selon le principe de citationalité. Mais parler d'exemples implique pour moi l'acceptation de savoirs parallèles, la reconnaissance que ma contribution est partielle, et que si l'importance de l'exemple dépasse son contexte local, il ne prétend pas non plus à l'explication universelle. Finalement j'essaie, tout au long de ce texte, d'utiliser des mots communs et de développer des nouveaux sens et explications à travers eux, plutôt que de recourir à une pratique de néologie où des nouveaux mots sont censés désigner des nouveaux objets. C'est peut-être un acte non moderne mais j'espère qu'il rend plus accessible le contenu de ce travail et qu'il essaie, comme les performances artistiques et selon le principe de symétrie, une confrontation sans hiérarchie entre les quasi-objets.



## *2.5. Bilan intermédiaire et perspectives opérationnelles*

Ce chapitre marque la fin de la partie théorique de mon travail. Je profite de l'occasion pour évaluer le matériau déjà rassemblé et pour proposer des premières réponses aux hypothèses, avant que la partie empirique consolide la portée de ces résultats et apporte des compléments là où, pour l'instant, le raisonnement est resté lacunaire.

Je résume brièvement le cheminement que je viens de parcourir. J'ai commencé par la présentation de cinq exemples révélateurs des discours sur les nouveaux territoires, discours engagés pour trouver des solutions en matière d'urbanisme et d'aménagement du territoire face à l'étalement urbain, sans pour autant défendre la ville compacte comme la seule et unique solution. J'identifie, à l'intérieur de ces discours, une série d'éléments qui semblent problématiques quant à la pertinence des analyses et l'identification des problèmes liés à cet étalement urbain, d'une part, quant à l'innovation en matière de prospective, d'autre part. En parallèle, l'abondance des néologismes, inventés par les urbanistes pour désigner les nouveaux territoires, s'avère paradoxale de plusieurs points de vue: en ce qui concerne leur enjeu de définition, par leur construction sémantique ambiguë, et en ce qui concerne leur nombre élevé, produisant un étalement conceptuel plutôt que contribuant à la clarté du phénomène. Ceci m'a amené à considérer l'approche réaliste comme étant insuffisante pour comprendre ces discours.

Une nouvelle approche a été vue dans des sources théoriques qui remettaient en question le réalisme classique des sciences. Les concepts et méthodes de l'analyse du discours m'ont permis de réinterroger les discours sur les nouveaux territoires par rapport à leurs logiques intrinsèques et leurs pratiques. Dans ce contexte, le concept de la performativité a obtenu un statut opératoire essentiel. Il a soutenu la proposition que le discours ne se limitait pas à la représentation du réel ou à ses régulations intrinsèques mais qu'il était capable de produire lui-même des effets sur le territoire. Finalement, par les concepts de symétrie et de collectif, le discours, en tant que centre d'intérêt initial de la recherche, a été (re-)situé par rapport à son objet (les nouveaux territoires) et ses représentants.

De manière systématique et formelle, je reprends maintenant mes quatre hypothèses. Il s'agit d'évaluer dans quelle mesure les sources théoriques et la présentation critique des exemples ont permis de fournir des réponses. C'est, en même temps, l'occasion de reconnaître les aspects qui, pour l'instant, n'ont pas encore été abordés et qui nécessitent une problématisation dans le contexte empirique; contexte qui se distingue des néologismes théoriques par sa localisation explicite.

La première hypothèse prétend que les discours sur les nouveaux territoires sont des discours à l'œuvre. Le concept central sollicité comme réponse à cette hypothèse est la



performativité qui permet de reconnaître que le langage, au-delà de la description – donc de la représentation mimétique du réel préexistant – contient d'autres propriétés d'action. Mais puisque ces discours se veulent tout d'abord décrire le réel – par opposition à une esquisse de prospective – cette performativité n'est pas structurelle et transcendante. Elle n'est pas directement liée au statut du locuteur-urbaniste (ce qui serait une asymétrie organisatrice) dont on attend – ou qui se sent obligé – qu'il réalise des esquisses de l'avenir. Elle n'est pas directement liée à la modalité d'expression du projet (ou d'une autre simulation de l'avenir) qui, en privilégiant une volonté projetée, anticipe ce qui aura lieu et en formerait le fondement. C'est bien parce que la performativité fonctionne de concert avec la description, que les deux propriétés du langage se fertilisent réciproquement.

Dans ce sens, l'effet performatif des discours sur les nouveaux territoires est, à ce stade de l'analyse, la révélation de ces nouveaux territoires. La description de ces derniers est déjà un projet, elle implique un positionnement de projeteur de la part de l'observateur. Les nouveaux territoires ne précèdent pas leur observation mais ils naissent avec elle. Dans ce sens aussi, il s'agit d'un acte de territorialisation par l'urbanisme: par la révélation, le discours rend approchable, appropriable, disponible les nouveaux territoires, alors qu'auparavant – selon le dogme de la ville compacte où l'étalement urbain a été rejeté en bloc – leur observation et leur discussion étaient tout simplement impossibles. Cette donnée me semble être soutenue implicitement par le fait que, malgré la plainte du manque d'instruments, les propos en matière de prospective sont déjà connus et ne relèvent pas d'un caractère immanent aux nouveaux territoires ou d'une approche expérimentale. Finalement, la performativité des discours sur les nouveaux territoires doit être vue aussi comme l'affirmation dans la controverse qui l'oppose aux discours sur la ville compacte et face auxquels ils veulent s'imposer.

Si cette lecture met l'accent sur un point essentiel du discours, elle ne permet par contre pas encore de reconnaître les effets lorsque le matériel théorique des nouveaux territoires est impliqué dans un territoire concret. On imagine, dans un tel cas, que l'urbanisme des nouveaux territoires y laisse des traces et contribue à sa construction matérielle, sociale et gouvernementale.

La deuxième hypothèse s'en prend à la dimension traditionaliste des discours sur les nouveaux territoires par rapport à la discipline de l'urbanisme. Ce traditionalisme se décline par rapport au geste unique (la solution globale), au positionnement exogène par rapport à l'objet d'intérêt ainsi qu'à la légitimité structurelle de l'expert et de ses connaissances. Cette hypothèse vise ainsi à interroger de manière critique la prétention innovatrice des discours; c'est, par là même, la discipline de l'urbanisme qui est au centre de l'interrogation.



La comparaison avec les travaux d'analyse discursive de Françoise Choay (1980 & 1965) permet des analogies avec une opposition qui caractérise l'urbanisme depuis ses origines (en tant que discipline autonome) et qui peut être résumé en deux attitudes: la réservation de l'espace terrestre, d'une part (l'urbanisme culturaliste), sa disponibilité (l'urbanisme progressiste), d'autre part. Le poids innovateur des discours sur les nouveaux territoires est ainsi relativisé par rapport à la représentation conservatrice de son opposé, le discours prônant la ville compacte comme typologie spatiale idéale.

Par ailleurs, la lecture des cinq exemples, à travers les lunettes du principe de renversement de l'analyse du discours de Michel Foucault (1971), permet de reconnaître les éléments déclinés. La présentation des discours sur la Glattalstadt souligne la pertinence de la représentation cartographique, de la vue d'ensemble, comme recherche de cohérence (bien entendu c'était mon choix de montrer autant de cartes mais le fait que celles-ci sont disponibles et, de plus, pertinentes est déjà un message en soi). Je constate que les discours se réfèrent à une notion traditionnelle de la centralité, ne remettant pas en question ses propriétés (essentiellement la centralité économique) ni la correspondance parfaite entre centralité spatiale (géométrique, cartographiable) et centralité vécue ou économique. L'interprétation du tournant communicationnel inspire essentiellement une meilleure stratégie de communication dans une logique *Top-Down* plutôt que des pratiques participatives. En résumé, les discours sur les nouveaux territoires se veulent à la recherche de solutions globales, et les analyses visent également une prise en compte globale du phénomène, recherchant des similitudes et des dénominateurs communs plutôt que des différences et des événements isolés.

Le fait de se référer essentiellement à des publications, donc à un discours standardisé par l'écriture et évalué pour les qualités de son émission (et non de réception) est néanmoins insuffisant quant à la question du statut et de la légitimité de l'urbaniste-expert. Bien qu'une revendication puisse être reconnue par une lecture renversée (elle n'est bien entendu pas revendiquée de manière explicite mais peut être reconnue dès que l'urbaniste se positionne face au citoyen et à l'opinion publique), cet urbanisme d'experts doit pouvoir s'établir dans les contextes appliqués et les débats populaires. Pour l'instant donc, les résultats relatifs à cet élément de l'hypothèse sont insuffisants.

La troisième hypothèse prend pour cible le phénomène des néologismes pour lequel le flou sémantique des expressions ainsi que leur abondance sont considérés comme problématique. En enchaînant sur la deuxième hypothèse, cette troisième postule que les néologismes sont représentatifs du traditionalisme des discours. Par ailleurs, les deux constats du flou sémantique et de l'abondance sont vus dans une relation.



Il est désormais possible de dire que la construction sémantique de ces néologismes renvoie à une conception traditionnelle de la notion de représentation: celle de la reproduction mimétique du monde. S'il y a incertitude ou partialité dans les connaissances présentées, celles-ci doivent être transmises de manière explicite, voire idéalisées, selon une conception du langage idéal (Derrida 1972). Or les réflexions autour des ruptures performatives montrent l'inhérence du transport et de la suggestivité du langage, ce qui remet en question cette dimension idéale. Dans ce sens, le flou des néologismes n'est pas un flou inhérent à l'usage du langage mais un flou calculé.

Le concept central pour la vérification de cette hypothèse est le compromis moderniste (Latour 1991), liant deux pratiques contradictoires mais complémentaires, la purification et la traduction. Ainsi les deux phénomènes du flou et de l'abondance ont chacun une propriété qui correspond à ces deux pratiques. L'abondance des néologismes est vue dans la tradition de la purification: on tient à la précision et à l'originalité de son développement qui cherche à identifier la spécificité. Chaque auteur doit ainsi se purifier par rapport aux développements de ses confrères. En même temps, on peut y reconnaître un geste de traduction dans la mesure où ces expressions se ressemblent. Le flou sémantique correspond, d'une part, à la traduction, à une manière de s'exprimer qui est censée rendre appropriable le message. Il représente, d'autre part, un geste de purification dans la mesure où le flou n'est plus inhérent à l'objet en question mais devient son essence; autrement dit, le flou est purifié. Si alors purification et traduction se fertilisent, le phénomène des néologismes correspond précisément à la «prolifération...» (abondance) «...des hybrides» (flous) (Latour 1991, p.7 pour la citation coupée en deux parties). Ou, avec Peirce (1978), on pourrait qualifier les néologismes d'icônes de l'indexicalité.

La dimension moderne des néologismes est ainsi vue dans le fait que ces expressions sont censées tout dire, résumer une problématique entière, condenser une approche générale. C'est dans ce sens qu'ils correspondent à cet urbanisme du geste unique, tel qu'il est énoncé dans l'hypothèse précédente, cet urbanisme qui ne se donne pas pour tâche de résoudre des problèmes ponctuels mais qui cherche à proposer une solution d'ensemble.

Bien que l'aspect n'a pas été étudié de manière détaillée, il me semble qu'à ce stade du développement, les néologismes et, avec eux, les discours sur les nouveaux territoires peuvent être considérés comme populaires dans les milieux professionnels. J'entends par là non pas que tout le monde y adhère mais que la problématique touche un ensemble signifiant d'acteurs et qu'elle ne relève pas d'un groupe de marginaux. Si cet aspect sera encore souligné par la suite, mon étude ne donne guère d'informations sur le potentiel de réception en dehors des milieux de l'urbanisme. J'ai souligné



l'importance de la traduction propre à ces discours; mais pour qui, au juste, faut-il traduire? Si elle semble être positive pour ceux qui sont censés savoir, donc les autres experts, il faut pour l'instant maintenir la supposition qu'elle soit négative (c'est-à-dire inefficace ou malheureuse) pour ceux qui vivent dans ces territoires et qui y sont confrontés en tant que citoyens ou usagers.

La quatrième hypothèse enfin a comme centre d'intérêt l'objet spatial des discours, à savoir le territoire. Elle interroge le fait que ce dernier est majoritairement pris en charge par la voie de la ville ce qui entraîne deux conséquences. La première est que la ville devient un principe disciplinaire pour la domestication des nouveaux territoires. La deuxième concerne l'objet critiqué, à savoir la ville compacte, et postule que les discours la façonnent et en font un simulacre qui idéalise son passé.

Deux pistes nourrissent ce questionnement. Premièrement, une réflexion qui s'inspire du simulacre: elle renvoie à une procédure d'imitation qui se détache de sa réalité originale. Si la ville compacte y correspond, cela voudrait dire que la représentation qu'on s'en fait aujourd'hui ne correspond pas à la réalité historique qu'elle prétend être. Par le développement de la performativité, je retiens le principe de la citationalité générale du langage et les deux processus, complémentaires entre eux, du transport du sens signifiant de l'accumulation du sens d'usage. Il en découle une remise en question de la dualité entre original et copie. L'acte de copier implique sa propre authenticité, ce qui permet de considérer la copie comme un original. En même temps, puisque l'acte de copier réfère toujours à un précédent, celui-ci perd son statut d'originalité. La ville compacte pourrait bien être le produit de ce genre de procédures. La lecture des discours théoriques indique la présence de cet objet qu'est la ville compacte mais se tait quant à son fondement. En tant que lecteur, on ne peut identifier ni des informations factuelles ni des auteurs qui s'y réfèrent. Un flou permanent persiste entre son existence historique et sa qualité comme modèle de prospective. L'objet, identifié par sa compacité et sa centralité présumée, n'est plus interrogé sur son contenu et ses propriétés. On pourrait alors arriver à la conclusion que l'objet n'existe que par l'oui-dire.<sup>77</sup>

Deuxièmement, la question de l'altérité de la ville se pose par le recours à la ville en lien avec les nouveaux territoires. Il semble évident de dire que ces discours se réfèrent à des espaces terrestres qui existent sous une forme matérielle et qui sont, d'une manière ou d'une autre, territorialisés. Il semble aussi évident de dire que ces espaces sont différents de la ville compacte dont on se distingue par la critique et par l'invention d'appellations différentes. Ceci est même souligné par un bon nombre de néologismes qui indiquent un autre sans le nommer. Et, pourtant, la seule modalité de



lecture, la seule technique d'interprétation, les seules lunettes que les auteurs mobilisent pour approcher les nouveaux territoires, c'est la ville.

Deux processus semblent ainsi s'opposer et se compléter: une sorte d'aliénation de ce qui est considéré comme acquis (la ville compacte), et un «autrage», une assimilation de l'autre (les nouveaux territoires) en le considérant a priori comme différent. Or si, d'une part, la ville compacte n'est plus interrogée et si, d'autre part, la ville devient le seul principe de compréhension et d'intervention dans les nouveaux territoires, on est face à une ignorance de l'altérité dans les deux genres spatiaux.

Ayant introduit le concept de symétrie (Latour 1991), tout d'abord dans l'optique de cadrer l'analyse de la performativité, ce dernier permet également d'interroger la question de la rupture entre ville traditionnelle et nouveaux territoires. Le point de vue critique – asymétrique – semble, là encore, organiser la controverse. Du coup, on se demande ce qui devrait faire la spécificité des nouveaux territoires si son contraire, la ville compacte, est vidée de son sens. Du coup, on se demande si la ville est la grille de compréhension adaptée aux nouveaux territoires si elle a comme effet premier celui d'effacer, par ignorance, ses autres dimensions.

Plutôt que de dénoncer l'incohérence des discours, le principe de symétrie peut aider à surmonter les ruptures ainsi prononcées. Par cet argument, je dépasse cependant aussi le cadre strict de mon analyse. En tenant moi-même au mot territoire, j'ai en effet évité de qualifier d'urbain l'objet spatial en question. Il relève ainsi d'une tentative de symétrie, offrant la possibilité d'intégrer la ville autant que ses altérités.

Par rapport à cette quatrième hypothèse, il reste toujours un déficit d'explication quant à la problématique de l'altérité. Si les processus d'altération n'impliquent pas forcément une posture identitaire du locuteur, il n'est néanmoins pas évident de déterminer en quoi les nouveaux territoires sont intrinsèquement différents. C'est comme si les deux altérations de l'aliénation de la ville compacte et l'extériorité des nouveaux territoires s'annulaient réciproquement: au moment où les deux sont autres, le statut identitaire du locuteur ne s'y réfère forcément plus. Le recours à des sources écrites a probablement comme effet que ce statut ne se dévoile guère. Mais surtout, tant que les discours sont théoriques, ils ne se confrontent pas à une situation spatiale donnée. Au moment où la controverse doit s'affirmer au travers des espaces concrets – possiblement localisables et délimitables – elle devient peut-être aussi plus explicite sur cette question de l'altération.

Ce bilan intermédiaire, structuré selon les quatre hypothèses de travail, identifie ainsi des acquis quant à l'analyse des textes de référence présentés au début de ce travail,

---

<sup>77</sup> Le problème provient bien entendu du fait aussi que l'urbanisme postmoderne a lui-même sacralisé la ville compacte, comme le dénonce Koolhaas (2001a).



notamment grâce au recours à des sources théoriques provenant de l'analyse discursive et langagière et orientées sur leurs pratiques, dynamiques et mutations, en même temps que sur leurs symboliques et représentations. En revanche, le constat d'un manque d'informations et d'expériences émerge systématiquement lorsque les discours ne sont plus interrogés de manière immanente mais relativement à leur objet, les nouveaux territoires eux-mêmes. C'est essentiellement cette lacune qui devra être abordée dans la deuxième partie du travail: la confrontation des arguments avec un territoire concret, celui appelé Glattalstadt, où, comme déjà vu, les acteurs professionnels participent à la mise en œuvre de procédures, à sa formalisation et à sa construction.



### 3. Étude de cas: Glattalstadt

#### 3.1. La localisation de la problématique générale

Dans la partie introductive, qui visait une présentation des discours sur les nouveaux territoires, je me suis, entre autres, attardé sur le territoire concret que certains appellent la Glattalstadt. Ce néologisme, son usage – et, avec ceci, le territoire qu'il désigne – sont maintenant étudiés de manière plus détaillée. Comme on l'a déjà vu, l'aire en question représente un condensé des problèmes et enjeux territoriaux contemporains: transport et mobilité, l'apparition de nouveaux quartiers d'habitation plus denses et de quartiers d'affaires, des enjeux de gouvernance. À partir de là, des acteurs internes autant qu'externes ressentent la nécessité d'interroger, voire de redéfinir ce (quasi-)objet territorial.

L'expression Glattalstadt m'a – au moment où j'en ai pris connaissance – plus interpellé que le contexte territorial lui-même. Paradoxalement il semble s'agir d'un fait divers car elle ne donne pas l'impression de quelque chose de consolidé. Sa dimension ludique, le jeu de mot, domine. En même temps, le fait que cette expression réfère à un lieu concret lui confère une ambiguïté qu'on ne trouve pas dans les néologismes théoriques comme métapole ou *Zwischenstadt*.

Il convient de rappeler brièvement les aspects fondamentaux et généalogiques qui rendent problématique le recours à la notion de ville pour la vallée de la Glatt. En termes d'histoire, il manque à ce lieu des éléments constitutifs d'une ville. En termes d'autorités, on a affaire à une série de communes (entre cinq et dix, selon les périmètres dessinés) – dont certaines d'entre elles sont statistiquement des villes<sup>78</sup> – mais pas à une seule ville qui formerait une unité de pouvoir. Par ailleurs, deux arrondissements\* de la ville de Zurich en font également partie.

On peut se demander si cette Glattalstadt est un nouveau type de ville, tel que les démarches théoriques des nouveaux territoires le laissent imaginer, ou plutôt une ville nouvelle, correspondant à la relocalisation des valeurs classiques de la ville. Cette deuxième possibilité est imaginable car, contrairement aux néologismes théoriques, l'expression Glattalstadt n'exprime pas de flou sémantique (l'incertitude consiste dans le fait que jusqu'à présent la vallée de la Glatt n'avait pas de connotation urbaine). Le concept de ville serait-il donc la réponse, non seulement théorique, mais localisable et

---

<sup>78</sup> En Suisse une ville est une municipalité d'au moins 10'000 habitants. Dans le canton de Zurich, une municipalité qui atteint cette taille peut décider elle-même si elle veut devenir une ville ou rester une commune. Dübendorf, Opfikon-Glattbrugg et Kloten sont des villes, alors que Wallisellen qui a plus de 10'000 habitants est restée une commune. Par ailleurs, elle a maintenu l'assemblée communale (législatif) au lieu d'introduire un parlement.



par conséquent toponymique, aux difficultés de nomination et de définition qui caractérisent les territoires en mutation? La description introductive suffit déjà pour se rendre compte que les choses ne sont pas aussi simples que cela.

La carte dans le Rapport d'aménagement du territoire du canton de Zurich (2001, cf. illustration 16, chapitre 1.5.) donne une représentation, par le positionnement du corps territorial de la Glattalstadt par rapport à la ville de Zurich, d'une ville nouvelle ou ville satellite, comme l'urbanisme moderne l'avait imaginée<sup>79</sup>. Mais cette Glattalstadt se distingue d'une ville nouvelle parisienne ou londonienne par le fait que sa constitution est inversée. Alors que pour les villes nouvelles, le dessin (de projet) a précédé la construction de la ville, la Glattalstadt semble déjà exister au moment où les urbanistes commencent à la dessiner.

Contrairement à ma présentation introductive qui cherchait à familiariser le lecteur avec le territoire de la Glattalstadt à travers les écrits sur elle, la problématisation qui est proposée ici se concentre sur le néologisme et les discours qui l'entourent. Elle contient trois éléments qui, bien qu'identifiables du point de vue analytique, se superposent et se complètent réciproquement. Le premier concerne la sémantique et les représentations l'expression Glattalstadt en soi. Le deuxième relève de la performativité de l'usage de l'expression Glattalstadt et, plus concrètement, de son potentiel et son pouvoir en matière d'urbanisme et d'aménagement du territoire. Enfin, le troisième élément s'intéresse au contexte de locution de l'expression Glattalstadt, donc aux acteurs et à leurs territoires.

Que représente Glattalstadt? La nouvelle création reprend des mots qu'elle agence d'une manière usuelle pour la langue allemande. Scindée en ses parties, l'expression permet d'isoler «Glatt-», «-tal-» et «-stadt». Les deux premiers termes forment le toponyme traditionnel, Glattal (vallée de la Glatt). Le dernier élément, «-stadt», forme également le sujet dominant (ville de la vallée de la Glatt).

S'il n'y a pas à remettre en question le toponyme en soi, la présence de l'élément «-tal-» pourrait avoir un double sens. Le mot *Valley* fait des émules, depuis que le monde associe à la *Silicon Valley* des valeurs telles que dynamisme, innovation, croissance et prospérité. Par exemple, les labels déjà mentionnés *Biotech Valley* ou *Watch Valley* (cf. section 2.1.3.) ne désignent même plus une localisation dans une vallée particulière mais sont utilisés pour suggérer la présence d'un foyer économique de première importance. Dans la mesure où la vallée de la Glatt est la région avec la plus forte croissance économique de la Suisse (du moins, ce fut le cas dans les années 1990), on peut se demander si «-tal-» renvoie à l'imaginaire de la *Silicon Valley*.

---

<sup>79</sup> Le schéma est récurrent de 1880 à 1960 environ, autant pour l'aire londonienne que pour le bassin parisien: cités satellites, New Towns et villes nouvelles sont organisées comme des corps spatiaux autonomes et disposées de manière symétrique autour de la ville-centre.



Il se peut aussi que l'imaginaire de la vallée se situe dans une tradition suisse où la topographie s'impose dans les représentations spatiales et chevauche avec des entités politiques et culturelles.<sup>80</sup> Mais l'étendu défini selon les critères géomorphologiques ne correspond généralement pas à celui dessiné par les critères économiques et sociaux. Comme je l'ai déjà mentionné, la vallée fluviale de la Glatt est bien plus longue que la vallée de la Glatt décrite par les urbanistes (cf. illustration 12).

Le suffixe «-stadt» (ville) mérite, une fois de plus, une attention toute particulière car il renvoie à quelque chose qui n'est pas nouveau du tout mais qui exprimerait une qualité nouvelle par rapport à la vallée de la Glatt. Contrairement à l'expression *Zwischenstadt*, par exemple, où le flou est inhérent au langage, l'expression Glattalstadt est sémantiquement cohérente. Rien n'exclut, a priori, l'existence d'une ville dans la vallée de la Glatt, rien n'exclut qu'une ville puisse être appelée Glattalstadt.<sup>81</sup> Mais puisque la vallée de la Glatt n'a jusqu'à présent pas été une ville, l'enjeu de définition ne se situe pas au niveau sémantique. Le recours à la ville est alors à expliquer soit par la qualité du territoire soit par la dimension pragmatique du langage.

J'ai, auparavant, argumenté que je juge contreproductif de fonder ma démarche sur une définition de la ville. Par rapport aux deux exemples, les discours sur Los Angeles et ceux sur la ville contemporaine en Suisse, j'ai mis en évidence l'enjeu discursif de la notion qui fait que si la ville peut être comprise de manières différentes, voire opposées, celles-ci peuvent néanmoins fonctionner en synergie. Parmi les ressources théoriques, le principe de la citationalité générale du langage, impliquant à la fois l'accumulation du sens par l'usage réitéré et un déplacement du sens, a souligné cette interaction, à la fois synergétique et paradoxale, entre de différentes acceptions. Si un concept de ville devait s'imposer, il s'agirait du recours à la ville: la ville comme geste discursif, véhiculant, par là même, des significations. Par rapport à l'expression Glattalstadt, par rapport à sa diversité aussi, il faudrait alors se demander quelles sont les conditions particulières qui évoquent la ville. Pourquoi, pour quels projets, par quelles intentions le recours à la ville est-il motivé? Voici une série de réflexions qui visent les questions de la performativité proprement dite de l'usage de l'expression Glattalstadt.

Les théoriciens mentionnent l'émancipation et l'autonomie accrue de la périphérie comme une caractéristique majeure des nouveaux territoires. Dans la vallée de la

---

<sup>80</sup> En langue française, le mot bassin est souvent utilisé dans un sens comparable.

<sup>81</sup> Glattalstadt rappelle le nom de villes existantes telles que Darmstadt, Ingolstadt, Thionville ou Sartrouville. Du point de vue étymologique, Glattalstadt diffère à la fois des deux appellations allemandes où le suffixe «-stadt» serait antérieur à l'obtention du statut de ville-libre et des deux appellations françaises où le suffixe ville est issu du latin *villa* (maison de campagne, domaine agricole) (cf. sites web de ces quatre villes).



Glatt, cet argument correspond aux dynamiques territoriales, où le schéma classique de la relation centre (Zurich) - périphérie (vallée de la Glatt) n'est plus forcément d'actualité. Ainsi, par exemple, les communes de Kloten et d'Opfikon accueillent déjà aujourd'hui plus de pendulaires qui sont domiciliés en ville de Zurich que l'inverse<sup>82</sup>. Aussi, les échanges entre les différentes communes et les deux arrondissements\* au nord de la ville de Zurich (plutôt qu'avec les arrondissements centraux) ont augmenté. Y aurait-il dans ce constat un premier élément qui permet d'imaginer pourquoi certains revendiquent un statut de ville pour la vallée de la Glatt? Y aurait-il une nouvelle égalité territoriale en train de se dessiner?

Cela suscite un questionnement des échelles spatiales de référence. D'une part, on se réfère à l'agglomération et la métropolisation (au cas où on se situerait dans un périmètre comprenant Zurich plus ses alentours), d'autre part le territoire appelé Glattalstadt évoque un contexte local. Pourquoi cette démarche d'explicitation l'émancipation par l'appellation territoriale, alors que la ville dans la vallée de la Glatt n'est peut-être que l'extension de Zurich? Comment ces périmètres (la ville de Zurich, la Glattalstadt, d'éventuels autres) fonctionnent-ils ensemble? Quelles sont les logiques de complémentarité ou de concurrence qui caractérisent les relations entre elles? Comment passe-t-on d'une échelle (quartier/commune, ville, agglomération) à l'autre?

Sur le plan institutionnel, il faut se demander si le recours à l'expression Glattalstadt viserait un nouveau positionnement politique qui aurait des conséquences en termes d'aménagement du territoire et de gouvernance. Par exemple, et même si des structures identitaires locales ou des arrangements intercommunaux existent, il faut constater que, pour la *Glattalbahn*\*, le territoire de la décision et des procédures réglementaires est toujours celui des entités politiques et administratives existantes, à savoir les neuf municipalités<sup>83</sup> d'une part, et le canton d'autre part. Implicitement, cet aspect renvoie à la question du territoire pertinent et de l'institution compétente en termes de souveraineté et de pouvoir décisionnel.

L'usage de l'expression Glattalstadt ne va pas de soi. Pourrait-on interroger sa légitimité dans un pays où la ville va toujours de pair avec l'autorité municipale? Son apparence dans les documents officiels et à caractère obligatoire (comme le Rapport d'aménagement du territoire de 2001 qui est le suivi exigé par le Plan directeur de 1994) pourrait être contestée. On pourrait imaginer que pour certains l'expression Glattalstadt sonne comme un programme de fusion des communes. Il semble aussi

---

<sup>82</sup> Selon les chiffres du recensement fédéral de la population de 2000 repris dans les publications du canton de Zürich (dépliants pour Kloten et Opfikon: <http://www.statistik.zh.ch/raum/flyer/kloten.pdf>; <http://www.statistik.zh.ch/raum/flyer/opfikon.pdf>).

<sup>83</sup> Seuls les deux arrondissements\* d'Oerlikon et de Schwamendingen fassent partie de la Glattalstadt, mais ils ne disposent d'aucune autonomie institutionnelle. Les décisions politiques et administratives sont prises par la municipalité de Zurich.



essentiel de voir qu'une ville dans la vallée de la Glatt avec une légitimité juridique impliquerait un périmètre précis, avec des communes et arrondissements de la ville qui en feraient partie et d'autres qui en seraient formellement exclus.

Jusqu'à maintenant, aucune délimitation à caractère obligatoire ne s'est imposée. Les essais de délimitation d'une Glattalstadt sont peut-être vains, car l'intention première du recours l'expression serait celle d'ébranler la référence au modèle urbain traditionnel représenté par la ville de Zurich et de mieux positionner la vallée de la Glatt par rapport à celle-ci. On serait dans le registre des représentations spatiales et des valeurs qui y sont liées. Il s'agirait de travailler contre les images négatives de la banlieue et de l'agglomération. La controverse théorique entre ville compacte et nouveaux territoires aurait trouvé un terrain de combat au nord de Zurich.

Mais il est aussi imaginable que la ville doit toujours fonctionner comme une logique d'intervention, comme la meilleure recette contre la «purée d'habitat» (*Siedlungsbrei*) et pour la structuration des territoires. Les densités de construction augmentent dans la vallée de la Glatt, des problèmes sociaux typiquement urbains tels que le chômage ou la formation des adultes prennent de l'ampleur. Face à ceci, il semble évident que la ville fait office de meilleure référence que la campagne: un autre argument qui expliquerait pourquoi les discours sur les nouveaux territoires se réfèrent autant à la ville.

Finalement, bien qu'il n'y ait pas de fusions de communes en vue, les enjeux de gouvernance sont tels que les cadres communaux ne permettent plus de gérer certains problèmes. Le recours à l'expression Glattalstadt suggère-t-il alors aussi une nouvelle organisation des communes, indépendamment des enjeux à l'échelle métropolitaine?

En interrogeant l'intentionnalité de l'usage de l'expression Glattalstadt, le questionnement rebondit dans la thématique territoriale proprement dite. Ceci motive le développement de la troisième approche sur le contexte de la locution. S'il est possible d'identifier les enjeux urbanistiques, ceux-ci n'ont de valeur que si on identifie également les acteurs qui sont concernés par ces enjeux, par leurs pratiques de recherche, de projet, de visualisation ou de gouvernance. Ceci incite à un questionnement approfondi sur les milieux qui utilisent l'expression et ce qu'ils cherchent à promouvoir par ce biais. Ceci nécessite de prendre en considération les lieux d'énonciation du langage, les modalités d'expression et les modalités de diffusion des discours. Il faut notamment se demander dans quelle mesure les discours sur la Glattalstadt sont formulés à l'extérieur de celle-ci. Il s'agit, ainsi, de reprendre l'hypothèse de l'urbanisme exogène de la problématique générale. Est-il alors significatif que beaucoup de locuteurs habitent et travaillent en ville de Zurich, au sud du *Milchbuck*\*, et portent un regard depuis l'extérieur sur la vallée de la Glatt? Ou cette extériorité des discours est-elle plus conceptuelle, l'expression Glattalstadt



correspondant alors à une approche générale du territoire en question et entraînant une dénomination générique?

En même temps, il faut s'arrêter sur la réception de ces discours. Le sentiment domine que l'expression Glattalstadt circule parmi les professionnels du territoire plutôt que parmi ceux qui vivent la vallée de la Glatt au quotidien. Une présence aussi partielle serait problématique par rapport à son message politique. Dans quelle mesure l'expression est-elle adaptée à un usage dans des discussions politiques ou des projets participatifs? Est-il possible de se servir de l'expression au sein même des municipalités de la vallée de la Glatt? Est-elle adaptée à un usage endogène où les enjeux sont développés à partir du territoire? L'usage de l'expression Glattalstadt est-il lié à des pouvoirs politiques, voire à leur redistribution?

De telles interprétations contrasteraient avec la dimension ludique de l'expression. Mais, curieusement, malgré le jeu de mots, malgré le côté éphémère qui caractérise une telle création, on peut douter que l'expression soit vouée à la disparition, une fois l'effet de surprise atténué. Au contraire, le milieu des chercheurs et celui des journalistes semblent en faire un usage répétitif. Cette manière d'insister lui confère une nouvelle dimension, car la qualité de surprise, créée par sa nouveauté ou l'agencement inhabituel de mots, se perd. On dirait qu'il existe une volonté de faire de Glattalstadt un toponyme au référentiel généralisé. Par ailleurs, le principe de l'agencement du toponyme de la vallée fluviale avec le mot de ville se répète: on a vu apparaître les formules de *Limmattalstadt* (Kanton Zürich 2001), de *Lorzestadt* (Archithese 2000), de *Bodenseestadt*<sup>84</sup>, de *Rheintalstadt*<sup>85</sup>, de *Stadt an der Wigger* (Oswald & Baccini 2003) ou d'*Helvét-Cité\** (Oswald & Zuppinger 2004). Toutes ces expressions renvoient à un contexte d'urbanisme ou d'aménagement du territoire. Compte tenu des enjeux de pouvoir et d'identité, la construction verbale, par l'addition d'un toponyme avec le mot ville, serait-elle un propos qui vise un réancrage social et identitaire, progressiste par rapport aux pouvoirs en place, mais conservateur en ce qui concerne la relation au réel?

Ceci serait d'autant plus important s'il s'avère juste que l'expression Glattalstadt ne fait pas l'unanimité. Il conforterait le milieu des locuteurs (et récepteurs positifs qui deviennent eux-mêmes des locuteurs potentiels) où l'expression fait sens, plaît, trouve du répondant. En même temps, il représenterait ses locuteurs autant que le territoire qu'il désigne. Et, finalement, il exclurait, par là même, ceux qui ne se retrouvent pas avec ce terme.

---

<sup>84</sup> Cf. site web <http://www.bodenseestadt.net>.

<sup>85</sup> Cf. site web <http://l.hsr.ch/nds/frg/brennpktRheintal.htm>.



À partir de là, il y a lieu de s'interroger aussi sur la portée et le sens de l'expression Glattalstadt pour ceux qui pratiquent au quotidien cette région. Est-ce que les usagers et les habitants de la vallée de la Glatt utilisent l'expression Glattalstadt? Lui attribuent-ils une vertu ou une valeur identitaire? Quel besoin éprouvent-ils à disposer d'un vocabulaire adéquat à leur environnement quotidien? À quels autres termes recourent-ils? Ce questionnaire invite à aborder la question de la ville par la voie des modes de vie, par opposition à l'approche des professionnels qui se basent essentiellement sur leurs instruments de travail et la carte. Il incite ensuite à une réflexion sur la propriété territoriale des habitants et sur les échelles géographiques auxquelles ils se réfèrent.

En résumé, l'enquête ainsi détaillée vise donc à approfondir deux aspects qui chacun correspondent à une nature endogène. La majorité de l'analyse sera consacrée à la dimension endogène du discours sur la Glattalstadt, discours qui, selon les hypothèses de travail, est considéré comme un discours exogène (en ce qui concerne l'appropriation et la désignation de son objet). La deuxième partie, moins volumineuse, s'intéressera à la dimension endogène du territoire lui-même. Afin de structurer ces éléments problématiques, je les réagence maintenant par la formulation de deux axes de recherche, avec un propos méthodologique spécifique à chacun. Ces deux parties correspondent aussi à la structure de la présentation.

Le premier axe de recherche interroge le langage des acteurs clés (urbanistes, aménageurs, décideurs politiques, universitaires, journalistes) relatif à la vallée de la Glatt et à ses enjeux territoriaux. Il peut être vu plus directement dans la lignée du développement qui a été mené jusqu'à présent, à savoir une enquête qui vise l'identification de facteurs explicatifs immanents à l'objet d'étude. Ainsi on y retrouvera plus ou moins l'ensemble de la problématique initiale: la question du langage à l'œuvre (une Glattalstadt comme projet autant que comme réalité au présent? Son usage comme une contribution à la construction de cette ville/de ce territoire?), celle de l'urbanisme exogène et des néologismes (L'expression est-elle emblématique d'un langage de professionnels de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire? S'inscrit-elle dans la tradition de l'urbanisme exogène?), ainsi que celle du recours à la ville.

L'information brute provient de l'ensemble des écrits relatifs à la thématique du territoire de la vallée de la Glatt ainsi que de treize entretiens avec des acteurs clés. Ce deuxième type d'information prendra ici un rôle prépondérant, autant en ce qui concerne la structuration du rendu que la quantité exploitée. La raison principale pour ce choix réside dans la qualité spontanée de l'entretien qui correspond plutôt à un discours «en train de se faire» (Latour 2001, p.23), par opposition au discours standardisé de la publication écrite. Si l'analyse a jusqu'à présent été limitée à ce dernier, ceci explique peut-être les lacunes de l'étude à ce stade du développement.



Le deuxième axe de recherche s'intéresse aux représentations de la population de cet ensemble territorial que certains appellent Glattalstadt. Si l'hypothèse du néologisme comme produit de l'urbanisme exogène, comme jargon spécialisé s'avérait juste, on pourrait alors supposer que ce mot ne rend pas compte du territoire tel qu'il est perçu et vécu par les habitants de la vallée de la Glatt. À ce moment-là, il faudrait s'attendre à ce qu'il ne soit pas utilisé, voire pas connu. Dans ce cas précis, la vérification de l'usage du langage ne se limite pas à la simple question de savoir si les habitants recourent à l'expression Glattalstadt ou pas mais concerne de manière générale les modalités territoriales que les professionnels qualifient d'urbaine. Toujours selon l'hypothèse de l'urbanisme exogène, il faudrait imaginer un déficit du vocabulaire de l'urbanisme et de l'expression, en particulier, pour rendre compte du territoire tel qu'il est perçu par les habitants. Néanmoins, si la supposition d'un décalage entre le langage des professionnels et celui des habitants se vérifie, la démarche visant à contrôler si les représentations des habitants sont urbaines ou non n'est pas l'objectif visé ici. Ce serait revenir à un ordre symbolique déterministe (à une souveraineté du signifiant) qui a été mis en cause par le développement théorique.

La recherche relative à ce deuxième axe est abordée par une enquête auprès d'habitants de la vallée de la Glatt afin de mieux cerner la réception de l'expression Glattalstadt et les interprétations dont il fait l'objet. Les entretiens sont d'ordre qualitatif et liés à l'usage d'un médiateur visuel qui cherche à confronter le discours professionnel avec les représentations des habitants. Dans ce sens, cette partie de la recherche se place en référence aux résultats précédents.

Ce deuxième axe de recherche peut aussi être compris comme une démarche de confirmation. Le premier axe, inscrit plus directement dans la problématique générale, aura comme effet la confirmation immanente; une démarche qui a comme inconvénient de négliger l'altérité. S'intéresser à l'expression des habitants, lui donner une place dans ce travail correspondrait ainsi à une tentative de symétrie permettant de confronter les discours exogènes des urbanistes sur les nouveaux territoires à leur altérité. Si je la considère pour l'instant comme une pure tentative, ceci s'explique, d'une part, par sa dimension annexe, et surtout, d'autre part, par une prudence quant aux conclusions qui peuvent en être tirées.

### *3.2. Glattalstadt dans le discours professionnel*

Ce chapitre s'intéresse en quatre différentes sections (plus une cinquième comme conclusion) aux discours sur la Glattalstadt tenus par les professionnels de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire, les décideurs politiques, les militants préoccupés par les enjeux de société et d'environnement et les journalistes.



La première section fournit des informations détaillées sur l'enquête par entretiens et sur la constitution de l'échantillon des interlocuteurs. La deuxième section situe l'expression Glattalstadt au sein des dispositifs discursifs et des ressources lexicales qui forment son réseau sémantique. La troisième section analyse les descriptions de l'objet territorial que ses auteurs appellent Glattalstadt en les comprenant comme des pratiques d'agencement des mots et des ressources lexicales. Enfin la quatrième section s'intéresse plus spécifiquement au contexte de ces discours, à ses qualités en tant que ressource et donc à sa performativité.

### **3.2.1. Rencontrer les acteurs**

Au début de la recherche, j'étais étranger au territoire de la Glattalstadt. Ma connaissance se limitait aux articles de *hochparterre* déjà présentés (Loderer 2002 & 2001). Je ne connaissais ni le territoire ni le milieu des urbanistes et aménageurs de la place zurichoise et des institutions de recherche de l'EPFZ\*. Il n'était ainsi pas clair qui étaient les personnes qu'il fallait rencontrer et quel allait être leur nombre exact.

Le choix des personnes s'est effectué «chemin faisant». Au début, seul deux noms étaient sûrs. Au fur et à mesure que la recherche avançait, de nouveaux contacts se sont faits. J'ai demandé à tous les interlocuteurs s'ils étaient en mesure de me fournir des documents écrits portant sur la thématique. Au bout de cinq entretiens, trois positionnements relatives à l'expression commençaient à se dégager: les usagers proactifs, les usagers critiques et les non-usagers. Au début de l'enquête, je me suis fortement concentré sur l'expression Glattalstadt, au point même de vouloir tout ramener à celle-ci. Par la suite, j'ai élargi le champ de recherche et pu récolter aussi des informations relatives aux aspects contextuels.

Toutes les personnes rencontrées ont un rapport professionnel ou militant qui renvoie à la vallée de la Glatt. Plusieurs d'entre elles ont publié un article ou un livre où elles ont recouru à l'expression. C'est la raison pour laquelle j'ai pu les identifier comme locuteurs. La plupart des personnes n'ont pas d'autre relation avec ce territoire: ils n'y habitent pas, n'y travaillent pas<sup>86</sup>. Je qualifie ces personnes d'introduits. Spécialistes ou professionnels seraient peut-être des mots plus usuels pour désigner la catégorie d'acteurs en question. Je préfère «introduit» pour deux raisons. Premièrement, certains acteurs ne sont pas des spécialistes relevant d'une culture professionnelle, mais occupent une position charnière qui les met à l'interface entre savoir spécialisé et

---

<sup>86</sup> S'il est vrai que certains incluent le site du Höggerberg de l'EPFZ (où se trouve le département d'architecture et le NSL\*) à la Glattalstadt (cf. Campi, Bucher & Zardini 2001), les personnes rencontrées qui y travaillent n'ont donné aucun signe qui aurait laissé imaginer qu'elles considèrent le Höggerberg comme étant dans la Glattalstadt.



savoir profane. Deuxièmement, la formule exprime une appartenance informelle et laisse sous-entendre un aspect processuel: on est un introduit en le devenant.

Pour le corpus d'analyse de cette partie de l'étude, toute source écrite a été prise en considération. L'ensemble des titres est présenté en annexe (section 5.1.1.). Quelques-uns de ces textes sont déjà présentés dans l'introduction (1.5). Dans l'analyse du discours des professionnels qui suit, les références à ces écrits ne sont pas très nombreuses. Mais leur contenu importe pour la reconstitution de l'histoire des discours sur la Glattalstadt. Par ailleurs, ils apparaissent comme références dans les entretiens et montrent les relations entre les écrits et l'expression orale.

En ce qui concerne les entretiens, j'ai rencontré treize introduits: il s'agit d'aménageurs, de chercheurs, de journalistes et de politiques. Deux personnes mises à part, elles ont toutes toujours travaillé sur ce territoire au moment de l'entretien. Trois dates marquent la période des entretiens et deviennent des sujets de discussion inévitables: la votation favorable au financement de la *Glattalbahn*\*, en février 2003, le lancement du projet modèle concernant la vallée de la Glatt dans le cadre de la politique de la Confédération en faveur des agglomérations urbaines\* en été 2003 et les premiers atterrissages par le sud\* à l'aéroport en octobre 2003 qui changent le paysage des nuisances sonores.

Les entretiens contiennent deux types d'information qui ne sont pas du même ordre. Premièrement, ils renvoient à une qualité réaliste de l'information où le langage représente mimétiquement l'objet désigné; objet qui existe sans que l'entretien ait eu lieu. Deuxièmement, les entretiens renseignent sur l'usage du langage des interlocuteurs. Ce type d'information n'existe qu'à la condition que l'entretien ait eu lieu. Il est alors important de considérer les entretiens comme un discours en train de se faire et de se rappeler que les informations relèvent des circonstances particulières de l'entretien comme événement unique.

Les entretiens ont duré entre une et deux heures chacun. La grille d'entretien consistait en trois parties principales. Dans la première, les personnes étaient invitées à se présenter par rapport à leur connaissance et leur pratique de la vallée de la Glatt, puis à se positionner par rapport à l'expression Glattalstadt. Dans la deuxième partie, je leur demandais d'identifier les éléments constitutifs de ce territoire. Enfin la dernière partie de l'entretien concernait la prospective et le rôle que l'expression Glattalstadt pourrait jouer dans ce contexte. Dans le déroulement, ces trois parties se sont confondues régulièrement. Dans l'ensemble, et malgré la présence d'une grille de questions prête à l'usage, on peut parler d'entretiens non directifs. Une minorité des personnes s'est montrée plus réactive quant aux questions nouvelles pour elle et a considéré l'entretien comme une plate-forme de réflexion spontanée. Il faut



mentionner que la plupart des personnes sont habituées à collaborer avec les universitaires et les médias et s'expriment aisément dans un entretien.

J'ai rencontré les personnes individuellement, à l'exception de trois d'entre elles vues ensemble. Ceci a posé certains problèmes d'exploitation. En tenant à la mise en évidence de l'expression individuelle, les discours de ces trois personnes ont été divisés formellement (interlocuteurs 08, 09 et 10). Quelques parties de cet entretien ont dû être exclues, car elles émanaient d'une discussion collective et correspondaient donc à une autre constitution discursive.

Les personnes rencontrées sont:

- Christian Bachofner, aménageur, *RZU\** (*Regionalplanung Zürich und Umgebung*), Zurich, délégué à la *ZPG\** (*Zürcher Planungsgruppe Glattal*);
- Franz Bucher, architecte, Lucerne, anciennement assistant de recherche au département d'architecture de l'EPFZ\* et co-auteur de «Annähernd perfekte Peripherie»;
- Simone Gabi, géographe, Zurich, assistante à la chaire de développement territorial au NSL\*, département d'architecture de l'EPFZ, poursuit une recherche sur le réseau de surfaces libres dans la Glattalstadt;
- Otto Halter, président de la commune de Wallisellen et de *glow.das Glattal\**;
- Thomas Held, biologiste et aménageur, Zurich, collaborateur scientifique au NSL, département d'architecture de l'EPFZ, chargé de la conduite du projet d'agglomération\* avec *glow.das Glattal*;
- Philipp Klaus, géographe, *Inura*, Zurich, permanent de la *Arbeitsgruppe Zürich Nord\** et assistant à l'institut de géographie de l'université de Zurich;
- Ruedi Lais, informaticien et politicien, Wallisellen, membre du Grand-Conseil zurichois et de la *Arbeitsgruppe Zürich Nord\**;
- Benedikt Loderer, architecte et journaliste, revue *hochparterre*, Zurich, auteur de plusieurs articles sur la Glattstadt;
- Urs Meier, aménageur, *Planpartner AG\**, Zurich, agence mandatée par la ZPG\*;
- Ueli Roth, architecte et aménageur, *Büro ur*, Zurich, responsable de plusieurs projets d'aménagement et de gouvernance dans la vallée de la Glatt;
- Christian Schmid, géographe, Zurich, chaire de sociologie urbaine au département d'architecture de l'EPFZ;
- Alain Thierstein, économiste, Zurich, chaire de développement territorial au NSL, département d'architecture de l'EPFZ, responsable de l'accompagnement scientifique du projet d'agglomération de *glow.das Glattal*.



- Mirko Zardini, architecte et urbaniste, Milan, anciennement maître-assistant au département d'architecture de l'EPFZ et co-auteur de «Annähernd perfekte Peripherie».

Un entretien complémentaire a été réalisé avec Andreas Fluri, directeur de la VBG\*, Georg von Graefe, chargé de la communication du même organisme, et Matthias Rennhard, producteur de la vidéo sur la *Glattalbahn*\* (VBG & rennhardcom 2001). Cet entretien n'a eu qu'un statut informel mais a largement contribué à éclairer la place de l'expression Glattalstadt dans les logiques de communication.

Tous les entretiens ont été enregistrés et ont fait l'objet d'une première retranscription écrite brute et exhaustive. Les douze entretiens menés en dialecte alémanique ont été transcrits en haut allemand<sup>87</sup> (le treizième entretien a été mené en italien).

De manière ponctuelle, les développements s'appuient sur des citations issues de ces transcriptions ou des sources écrites.<sup>88</sup> Cette pratique comporte l'inconvénient que la présentation leur assigne le statut de l'écrit quand bien même elles sont le produit de l'oral. La dimension de l'oral et le contexte vécu de l'entretien échappent ainsi au lecteur.

Afin de respecter l'anonymat des paroles reprises – ce qui a été souhaité par la plupart des personnes – je ne suis pas en mesure de désigner la personne citée. Ceci nuit à certains moments à la précision car les citations ne peuvent plus être remises dans leurs contextes. Je ne peux pas non plus joindre à ce travail les transcriptions des entretiens, car, même sans l'indication des noms, leurs contenus sont tellement personnalisés que l'anonymat ne serait pas garanti.

Ceci a bien entendu des conséquences pour l'exploitation. Ceci explique pourquoi une analyse transversale (une structuration qui se réfère aux thèmes plutôt qu'aux interlocuteurs) a été privilégiée. Ces objets émanent des entretiens. Par ceci, je valorise la dimension endogène des sources et essaie d'éviter l'introduction d'une grille d'analyse extérieure. Toutefois, ce découpage grossier de la matière brute correspond à des actes d'une certaine violence qui augmente passablement la distance entre la l'entretien original et son exploitation. Paradoxe: si la transcription mot pour mot permettait d'être plus près de la parole en action et donc de proposer un témoignage plus proche des acteurs, c'est justement cette proximité qui semblerait gêner les interlocuteurs.

---

<sup>87</sup> Puisque le suisse allemand ne s'écrit pas, ce geste est approprié dans la mesure où l'analyse se distancie suffisamment des approches lexicales, syntagmatiques ou d'idiotisme. Mais il doit être compris comme une traduction d'une langue à l'autre et implique, au-delà de la simple transcription, des adaptations de grammaire et de vocabulaire.

<sup>88</sup> Les citations qui font partie du corpus d'analyse sont signalées par des marges à gauche et à droite qui sont plus importantes. Les citations orales et écrites sont différenciées au moyen d'une police d'écriture spécifique. Elles se distinguent ainsi des citations et références classiques.



Afin de contrebalancer l'apparence exogène que l'analyse subit, je complète la présentation de manière ponctuelle avec les témoignages de mes expériences personnelles. Il s'agit de points de vue subjectifs et d'impressions, indiquant par exemple comment j'ai ressenti un partenaire d'entretien au-delà du discours formulé.

Dans l'analyse des discours, qui suit, je me concentre d'abord sur le vocabulaire utilisé: les mots et appellations de la vallée de la Glatt, tels que je les ai recensés dans les sources écrites, sont suivis des ressources lexicales que les partenaires d'entretiens utilisent pour décrire, désigner et identifier le territoire en question. Cette partie est complétée par une analyse des descriptions proprement dites, soit les agencements et compositions de mots qui permettent d'identifier la Glattalstadt. Une troisième partie s'intéresse au contexte des discours portant sur la Glattalstadt. Il s'agit de traiter de la parole en tant que ressource, en veillant à déterminer quels acteurs et quels milieux utilisent quelle(s) parole(s), comment ils s'en servent et comment ils tiennent compte de la manière dont ils s'imaginent qu'elle est reçue. C'est également l'occasion d'évaluer la critique apportée, de part et d'autre, à l'expression Glattalstadt.

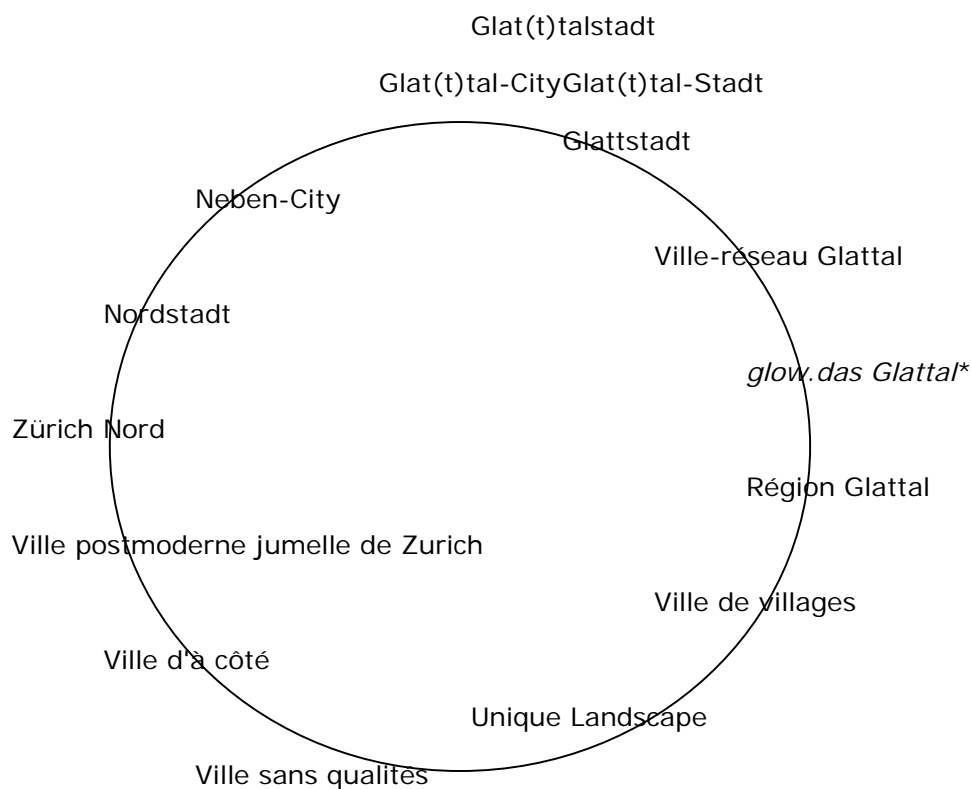


### 3.2.2. Mots et ressources lexicales

#### **3.2.2.1. Mots de la vallée de la Glatt (dans les sources écrites)**

Le fait de nommer un territoire paraît, au premier abord, relever d'un questionnement purement descriptif. En revanche, l'acte de nommer peut être vu dans une logique performative (Mondada 2000, p.184). Le baptême a été un des exemples de l'illocution performative de John L. Austin: sans la prononciation du nom, le baptême ne peut avoir lieu. Dans ce sens, nommer un territoire s'insère aussi dans un processus d'appropriation d'un territoire.

Glattalstadt est une expression parmi d'autres utilisées en relation avec la vallée de la Glatt contemporaine. La lecture des sources écrites a permis de reconnaître une série d'autres mots, concepts ou appellations. La présentation suivante révèle cet ensemble. Par la suite les expressions les plus importantes sont commentées:





Il y a plusieurs manières d'écrire Glat(t)alstadt. Avec deux ou trois t, selon l'application de l'ancienne (2 t) ou de la nouvelle (3 t) orthographe allemande, avec ou sans trait d'union entre Glattal et Stadt, ou comme traduction anglaise: Glattalstadt, Glattalstadt, Glattal-Stadt, Glattal-City et Glattstadt. Finalement, Glattstadt en est un autre dérivé. Cette diversité résulte autant d'une incertitude quant à l'orthographe exacte<sup>89</sup> que d'un souci de précision et de distinction individuelles. À titre d'exemple, un interlocuteur qui écrit Glattal-Stadt veut exprimer avec cette différenciation l'artificialité, la superposition à l'existant et la différence par rapport à la notion traditionnelle de ville. Il cherche ainsi à exprimer une incertitude d'une part, une tournure piquante d'autre part.

Toujours par rapport à Glattalstadt, Campi, Bucher & Zardini (2001) poussent la nuance plus loin en l'écrivant sans article, donc en lui conférant un statut de nom propre. Cette démarche est liée au propos du guide: Glattalstadt est mise au même niveau qu'une ville touristique. Cet usage ne dépasse cependant pas l'écriture du livre lui-même. Dans les entretiens, ses auteurs disent: «la Glattalstadt». L'ambiguïté linguistique de la dénomination consiste dans le fait que le nom d'une ville est prononcé sans article (comme le nom propre d'une personne, par exemple: «je vais à Glattalstadt» [«ich gehe nach Glattalstadt»]) alors que le nom d'une vallée est en général indiqué avec un article («je vais dans la vallée de la Glatt» [«ich gehe ins Glattal»]).

L'appellation parallèle traditionnellement la plus importante est *Zürich Nord*. Elle a été utilisée dès les années 1980 par la *Arbeitsgruppe Zürich Nord\** et dans des travaux analytiques (Hitz, Schmid, Wolff 1993 & 1994, Roth 1994). Cette expression définit une relation plus contraignante quant au rapport de ce territoire à la ville de Zurich. Elle rappelle que son développement dépend de cette dernière. Aujourd'hui, pourtant, *Zürich Nord* est de plus en plus souvent associé au *Zentrum Zürich Nord\** (ZZN) dénommé ainsi après s'être appelé *Chance Oerlikon 2011*. Dans deux entretiens, les interlocuteurs ont utilisé *Zürich Nord* de manière encore différente: le premier pour parler des arrondissements onze et douze\* de la ville de Zurich au nord du *Milchbuck\**, le deuxième pour faire référence aux quartiers en transformation, à savoir le ZZN et *Leutschenbach\**. Dans ces cas, *Zürich Nord* désigne un périmètre délimité par la

---

<sup>89</sup> Les générations ayant été élevées avec l'ancienne orthographe ainsi que la majorité des publications écrites n'ont pas adopté la nouvelle orthographe introduite dans la deuxième partie des années 1990. Malgré son caractère officiel, cette réforme n'a jamais été couronnée d'une acceptation générale. On en est à sa deuxième adaptation depuis son introduction et les débats continuent encore.

Par ailleurs, Glattal étant un toponyme établi il ne paraît pas forcément évident d'y rajouter un troisième t. La topographie nationale et le canton de Zurich ont décidé de maintenir l'ancienne orthographe (selon un renseignement obtenu par courriel de la part de Swisstopo). Bien que prise par les autorités responsables, une telle décision n'a aucun caractère obligatoire (la situation ne serait donc en aucun cas comparable au pouvoir consultatif de l'Académie française, par exemple). La plupart des auteurs écrivent Glattalstadt avec deux t, seul le quotidien *Neue Zürcher Zeitung* qui respecte par principe la nouvelle orthographe écrit, de manière conséquente, Glattalstadt et Glattal.



frontière de la ville de Zurich, alors qu'auparavant, Zurich Nord englobait également les autres communes concernées.

En ce qui concerne l'usage de l'expression *Nordstadt*, il se limite à deux publications qui de plus n'ont aucun rapport entre elles (Vaterland 1991, ss 2003). L'expression désigne une fois l'urbanisation au Nord de Zurich, comparable à Glattalstadt ou *Zürich Nord*, l'autre fois il se réfère plus strictement à Oerlikon.

*glow.das Glattal* émane d'un concours de marketing organisé en 2000 par l'association de collaboration IG ZUG\*. Cette création lui sert autant de nouveau nom que de label pour le marketing territorial<sup>90</sup>. Ville-réseau Glattal est apparue plutôt récemment. L'expression est promue par le président de *glow.das Glattal*, dans le contexte de la collaboration intercommunale. Il l'oppose explicitement à l'expression Glattalstadt car la notion de ville-réseau souligne pour lui l'indépendance des différentes municipalités au sein de l'ensemble.

Dans un registre comparable, on trouve *Region Glattal*. Elle exprime, selon son utilisateur, une neutralité bienvenue. Pour lui, l'usage du suffixe *-stadt* dans l'expression Glattalstadt est problématique dans la mesure où elle renvoie à la souveraineté municipale. Or cette supposée Glattalstadt n'a ni statut officiel ni légitimité juridique. L'expression ne peut donc pas servir à dénommer la vallée de la Glatt pour des personnes dont la fonction implique le respect des institutions, comme des représentants politiques et les collaborateurs des administrations.

Les expressions ville postmoderne jumelle de Zurich (Schmid 1996), ville sans qualités (Angélil, Lee, Kobler 1996)<sup>91</sup> et *Unique Landscape* (Giot 2003) relèvent de discours universitaires. Les deux premiers ont permis d'intituler des enseignements semestriels et n'ont guère dépassé ces contextes. Le troisième, plus récent et utilisé depuis plusieurs années dans le cadre du Master en architecture du paysage au NSL\*, diffère des autres d'une part par son approche thématique focalisée sur le paysage (et non la ville) et d'autre part par son cadrage territorial centré sur l'aéroport (et non la Hardwald\*). Les trois expressions ont pour particularité qu'elles désignent simultanément un périmètre d'exercice et une démarche méthodologique.

Loin donc d'être exclusive, l'expression Glattalstadt fait partie d'un ensemble de mots. Au-delà de la désignation simple du territoire, ils sont tous formulés dans un contexte analogue marqué par les développements des vingt dernières années. Souvent ils ne se situent pas au même niveau sémantique et beaucoup d'entre eux sont complémentaires. Certains sont rattachés à une personne, une chaire, un département ou une institution, désignant alors ces derniers en même temps que le territoire.

---

<sup>90</sup> Les communes de *glow.das Glattal* - ont mandaté une agence privée pour leur marketing territorial.

<sup>91</sup> Expression inspirée de «L'Homme sans qualités» de Robert Musil (cité par: Angélil, Lee, Kobler 1996).



Afin de rendre compte des discours et des représentations de la vallée de la Glatt, c'est l'ensemble des expressions qui apparaît comme significatif. Cet ensemble forme un réseau sémantique. Il invite à considérer les interactions entre les expressions. Toutefois, cette mise à niveau des mots ne doit pas faire oublier qu'ils ne se réfèrent pas tous au même périmètre, qu'ils ne désignent pas forcément les mêmes propriétés territoriales et qu'ils ne défendent pas non plus les mêmes valeurs.

### 3.2.2.2. Ressources lexicales (dans les entretiens)

L'analyse des mots et des expressions est poursuivie par leur recensement dans les entretiens menés. Les tableaux ci-dessous présentent les ensembles utilisés par les interlocuteurs. Ils sont structurés par rapport aux mots que les personnes utilisent activement (qu'ils revendiquent, pourrait-on dire) et ceux qu'elles attribuent à d'autres locuteurs (ce qui peut être compris comme une prise de distance). Dans ce deuxième cas de figure, le mot sert à positionner indirectement son propre discours. Sont distinguées ensuite les références qui renvoient aux désignations et aux statuts (au sens de «Glattalstadt est...»), des associations («Glattalstadt est comme...») et des propriétés («Glattalstadt a...»).

Par ailleurs, j'attribue une qualification à chaque interlocuteur qui relève de son rapport à l'expression Glattalstadt. À partir de maintenant, l'identification des mots et ressources lexicales subit une classification et, avec cela, une première valorisation. Comme brièvement mentionné déjà, j'ai pu identifier trois types de locuteurs. En résumé, on peut parler d'utilisateurs proactifs de l'expression Glattalstadt (qui l'utilisent et qui sont d'avis que leur usage correspond à ce qu'ils veulent dire), d'utilisateurs critiques (qui l'utilisent occasionnellement et qui expriment certaines réserves quant à sa portée) et de non-utilisateurs (qui la refusent). Aucune des treize personnes ne l'a ignoré. La typologie est utile ici en ce qu'elle permet de relativiser le vocabulaire par rapport à l'interlocuteur. Sa mention est une anticipation de mon développement. Elle n'est pas explicitée ici car la simple identification des ressources lexicales ne fournit pas encore assez d'informations. Elle sera développée plus loin.

Entretien 01: l'interlocuteur fait un usage proactif de Glattalstadt

	Glattalstadt (GTS) au présent	Associations	Qualités
<b>Son discours</b>		Question des agglomérations Paysage urbain Suisse Non-lieu Zwischenstadt	Aéroport, autoroutes, forêt <i>Zürich Nord</i> (en relation à Oerlikon, Seebach) Peau du léopard, puzzle Ensemble fonctionnel Collaboration orientée sur projets
<b>Le discours des autres</b>	Dépendance de Zurich		



## Entretien 02: l'interlocuteur fait un usage proactif de Glattalstadt

	GTS au présent	Associations	Qualités
<b>Son discours</b>	Tendance dans la région de l'aéroport Périmètre central: les communes de glow Toute la région de la vallée de la Glatt Ville-réseau	Zwischenstadt	Avantages de localisation Ouvert à la croissance et aux mutations Mobilité, <i>Stadtbahn Glatt</i> * Axes de développement, aires intermédiaires IG ZUG*, glow*, ZPG* être en compétition avec la ville de Zurich espaces libres urbains, aires urbaines
<b>Le discours des autres</b>	Région avec communes autonomes		

## Entretien 03: l'interlocuteur n'utilise pas Glattalstadt

	GTS au présent	Associations	Qualités
<b>son discours</b>	Un niveau un peu différent Région Ville réseau	Pas de Brasilia	Mouvement Augmentation de la circulation Trois aires centrales* Espace de loisir et de récréation, urbanisation de la campagne Fédéralisme, possibilité d'une vue d'ensemble des communes, union volontaire Une ville du point de vue de l'espace, un village du point de vue du contenu

## Entretien 04: l'interlocuteur fait un usage partiel de Glattalstadt et le commente de manière critique

	GTS au présent	Associations	Qualités
<b>Son discours</b>	<i>Zürich Nord</i> Ceinture de la City Vallée de la Glatt centrale Ville parallèle Périmètre quotidien	Edge City Technoburb Outer City Ville intermédiaire Ville à l'extérieur Exopolis, modèle du Doughnut Effet de Bilbao* Global City Zurich	Agglomération, banlieue Aéroport, autoroutes, Backoffices, secteur informatique, <i>Glattzentrum</i> * Généré par la ville de Zurich Mélange non spécifique, éléments sans lien Esthétique du chaos Identité commune Structure à problèmes, coopération

## Entretien 05: l'interlocuteur n'utilise pas Glattalstadt

	GTS au présent	Associations	Qualités
<b>Son discours</b>	Rassemblement de communes Région		Forcé à collaborer, questions spécialisées, problèmes Planification régionale Genre fragmentaire Urbanisation croissante Aéroport, bruit de l'aviation, centres commerciaux



Entretien 06: l'interlocuteur fait un usage proactif de Glattalstadt

	GTS au présent	Associations	Qualités
<b>Son discours</b>	Zürich Nord Perception nouvelle, positive de ville Région la plus dynamique Future Glattalstadt	Los Angeles Silicon Valley	Série de points capitaux Fil rouge, épine dorsale ( <i>Glattalbahn*</i> ), connecté par la Stadtbahn Collaboration intercommunale Planification régionale
<b>Le discours des autres</b>	Chaos sans structures		

Entretien 07: l'interlocuteur fait un usage partiel de Glattalstadt et le commente de manière critique

	GTS au présent	Associations	Qualités
<b>Son discours</b>	Aire, espace Chose supracommunale Région fonctionnelle Edge City fonctionnelle Région de travail Partie autonome de la ville de Zurich Ville adaptée à la voiture Ville à définir	Edge City	Développements massifs, croissance Développement périphérique, extension de la ville Trafic, grand aéroport Groupements intercommunaux, ZPG* Fragmenté, embrouillé Mécanisme de détachement Péchés de planification, aire à problèmes Insécurité Pas de vision régionale
<b>Le discours des autres</b>	Plus qu'une banlieue	Ville intermédiaire Ville réseau	Embellissement postmoderne glow*: une affaire qui branle Concurrence à la ville de Zurich

Entretien 08: l'interlocuteur fait un usage proactif de Glattalstadt

	GTS au présent	Associations	Qualités
<b>Son discours</b>	Périmètre		Qualité d'accessibilité, scénario du collapse de circulation Densité économique Échappées solitaires des communes Ne peut plus autrement que reconnaître l'urbanité Projet modèle d'agglomération*, collaboration plus profonde

Entretien 09: l'interlocuteur fait un usage proactif de Glattalstadt

	GTS au présent	Associations	Qualités
<b>Son discours</b>	Logique territoriale et fonctionnelle Pôle d'opposition	Paysage urbain Mosaïque Paysage d'agglomération	Ville et village tordus et mélangés, situation hybride Autre que la ville-noyau Projet modèle d'agglomération, collaboration plus profonde
<b>Le discours des autres</b>	Quatrième ville de Suisse		

Entretien 10: l'interlocuteur fait un usage proactif de Glattalstadt

	GTS au présent	Associations	Qualités
<b>Son discours</b>	Réalité de planification, mais absence de représentation		Fragmentation, îles Projet modèle d'agglomération



### Entretien 11: l'interlocuteur fait un usage proactif de Glattalstadt

	GTS au présent	Associations	Qualités
<b>Son discours</b>	Modèle de ville jumelle <i>Zürich Nord</i> Ville amorphe Résultat de l'analyse de la géographie économique, mais pas vécu consciemment		VBG*, <i>Glattalbahn</i> * ZPG Rivière, beauté du paysage non reconnue Potentiel économique, centre informatique de la Suisse Vie suburbaine Formes d'habitat modernes + collines à maisons individuelles Identité propre
<b>Le discours des autres</b>	Prairie UDC*		

### Entretien 12: l'interlocuteur fait un usage proactif de Glattalstadt

	GTS au présent	Associations	Qualités
<b>Son discours</b>	Aire Entité relativement autonome Edge City européenne	Global City Edge City	Concentration d'événements de transformation territoriale Hétérogénéité sociale et culturelle Beaucoup de postes de travail Spécificité de la combinaison et de l'articulation des édifices Fonctionnement relativement indépendant Intervention du grand capital Phénomènes d'urbanisation
<b>Le discours des autres</b>		Generic City	Hétérogénéité apparente Chaotique

### Entretien 13: l'interlocuteur fait un usage proactif de Glattalstadt

	GTS au présent	Associations	Qualités
<b>Son discours</b>	<u>Une</u> [ <i>accentué</i> ] chose	Contemporary City Global City Zurich Ville-réseau Lucerne South	New Centrality Polycentricité Espaces de paysage protégés Mouvements pendulaires Stadtbahn* Vouloir être un village Multitude de couches, chevauchements, voisinages, heurts Bâtiments stéréotypiques, environs spécifiques

Selon l'interlocuteur, la quantité et le genre d'expressions varient passablement. Le fait de ne pas avoir caché aux interlocuteurs mon intérêt prépondérant pour l'expression Glattalstadt a bien entendu eu une influence sur leurs vocabulaires et a conféré à cette expression un statut différent des autres ressources lexicales.

Deux autres observations sont encore à relever. La première concerne les recours aux mots qui témoignent d'une volonté de neutralité de la part de l'interlocuteur face à la désignation du territoire. «Aire» ou «région» sont choisies afin d'éviter la question «ville ou pas ville?». Indépendamment de leur relation personnelle à l'expression Glattalstadt, ces personnes sont sensibles au positionnement institutionnel que cette expression contient. Le recours à la notion de ville est pour eux une question de



valeurs. Pour d'autres, le même geste est descriptif, c'est-à-dire représentatif d'une réalité. La simple identification du recours à la ville par un acteur ne permet pas encore de lui attribuer une attitude «pro-ville» ou «anti-ville».

La seconde observation porte sur l'usage fréquent dans les entretiens, donc dans un jargon de langue parlée, de la désignation du territoire par l'adverbe dehors: «là dehors» pour celui qui parle à Zurich, «chez nous dehors» pour celui qui est dans la vallée de la Glatt. Dans le langage courant, l'idée d'une extériorité par rapport à la ville de Zurich est habituelle et indépendante du positionnement territorial du locuteur. La représentation de centre, égal à dedans, égal à Zurich, et périphérie, égale à dehors, égale à vallée de la Glatt, est dans ce cas confirmée.

Cette identification des ressources lexicales doit être comprise avec l'analyse qui suit et qui contient les descriptions de la Glattalstadt. Il s'agit de voir comment les interlocuteurs se servent du vocabulaire afin de donner des qualités au territoire qu'ils désignent et afin de rendre cohérent leurs discours.

### **3.2.3. Décrire la Glattalstadt**

Dans ce chapitre, j'aborde les descriptions de ce territoire baptisé Glattalstadt par certains de mes interlocuteurs en me basant sur l'agencement du vocabulaire qu'ils pratiquent. L'analyse est présentée selon certains thèmes dominants, émanant des entretiens. Là déjà, la porte d'entrée n'est plus forcément du côté de la langue. Il est important de se rappeler ici que les activités des interlocuteurs sont variées: l'approche peut être basée sur la morphologie ou sur la société et la gouvernance; elle peut se situer dans l'architecture, les savoirs de société ou la politique; ou encore elle peut être dominée par une démarche théorique, par opposition à une appropriation pratique, concrète ou empirique. Dans ce sens, la description n'est jamais un acte neutre, relevant de la simple contemplation, mais doit être vue comme un positionnement du locuteur.

Si la présentation comporte des facettes qui relèvent du catalogue, elle ne doit surtout pas être vue comme une synthèse ou une définition géographique de la Glattalstadt. Les thèmes structurants ne se situent pas aux mêmes niveaux discursifs et les informations brutes mentionnées n'ont pas été standardisées. Ils doivent être compris comme indépendants les uns des autres. Néanmoins le problème persiste que la présentation transversale des descriptions se fait au détriment d'une identification de la description selon l'acteur.



### 3.2.3.1. Éléments pour un ensemble

À la question des qualités et des facteurs importants pour la Glattalstadt, les interlocuteurs énumèrent une série d'objets, de modes d'occupation de l'espace ou de comportements.

L'économie est particulièrement importante et souvent citée en premier lieu. Des mots ou expressions exprimant une dynamique, une croissance, un nombre de places de travail, des qualités de localisation ou la présence de certaines entreprises comme *General Motors* ou *Sun Microsystems* – parmi d'autres boîtes d'informatique – témoignent de cette qualité. En même temps, ces qualités sont relativisées, aussi par les mêmes personnes, car la Glattalstadt accueille surtout des *Back-Offices*, des centres de calcul ou des succursales plutôt que des sièges d'entreprises ou des centres de développement, considérés comme plus attractifs en termes d'image.

Le deuxième domaine révélateur est celui de la mobilité. Du point de vue de l'accessibilité, la Glattalstadt est vue comme le meilleur endroit de Suisse, selon un interlocuteur. L'aéroport et les autoroutes sont parmi les infrastructures les plus souvent mentionnées. S'y rajoute bien sûr la future *Glattalbahn*\*. Le thème renvoie également à la question des comportements: l'auto-mobilité et avec ceci l'infrastructure routière sont vues comme des qualités déterminantes.

En ce qui concerne la population, les informations sont plus aléatoires. Les personnes connaissent en général le nombre d'habitants de certaines communes et bien entendu le nombre additionné des habitants et des places de travail. Autrement les références sont plutôt anecdotiques et peu significatives. Elles portent toujours sur les communes de *glow.das Glattal*\* et jamais sur les arrondissements onze et douze\* de la ville de Zurich. Une personne considère que le niveau de vie y est plutôt élevé. Le seul quartier problématique identifié est celui qui est le plus touché par les bruits de l'aéroport, à Opfikon. Les informations qualitatives ou relevant plutôt du vécu sont également peu présentes. Le bruit de l'aéroport est le seul aspect fédérateur, comme s'il créait une sorte de communauté de destin.

Quelques interlocuteurs mentionnent la dimension intercommunale qui caractériserait les pratiques quotidiennes des habitants et surtout celles des jeunes: ainsi leurs activités sportives et leurs loisirs nocturnes auraient lieu dans l'ensemble de la vallée de la Glatt. Un interlocuteur constate que les associations sportives ne fonctionnent plus comme organisme rassemblant les citoyens d'une commune. L'exemple du *skate-board* met en évidence ce phénomène: les adeptes se réunissent là où ils trouvent les meilleures installations, indépendamment de leur lieu de résidence. Pour les municipalités, ceci est problématique car une installation ne peut pas être «déléguée» à une association ou être réalisée avec elle. Or dès qu'il y a des problèmes (par



exemple de vandalisme), personne n'est concerné. Il manque une structure sociale parmi les usagers des *skate-parks* qui permette une responsabilisation.

Pour un habitant (usager proactif), la Glattalstadt correspond clairement à une région vécue. Beaucoup d'habitants déménagent entre les communes et les arrondissements onze et douze de Zurich. Tout le monde a des connaissances dans les autres municipalités.

La présence toujours importante de surfaces naturelles et agricoles est également mentionnée. Ces espaces sont considérés comme constituant une des grandes qualités de ce territoire. Ils sont utilisés pour les loisirs et la récréation. Une personne relève leur diversité typologique (forêt, terres agricoles, friches, parcs urbains...), qualitative (biodiversité) et fonctionnelle (chevauchement entre pratiques agricoles, loisirs et nature). En ce qui concerne les lieux concrets, les connotations attachées à la Hardwald\* et surtout à la Glatt ne sont souvent pas très positives: alors que la première est qualifiée de forêt suisse moyenne et peu attractive, la dernière serait un cloaque puant. L'évocation fréquente des espaces de nature dans les discours est liée à un souci de protection et de valorisation. Les interlocuteurs citent des projets allant dans ce sens comme ceux liés à la renaturation de la Glatt<sup>92</sup>. D'autres se montrent moins optimistes, jugeant que de bonnes opportunités comme le *CEP Hardwald\** (Planpartner 1998) ont été laissées de côté.

Un dernier volet est celui de la collaboration intercommunale qui renvoie aux institutions politiques de ce territoire. Là encore, les avis sont partagés quant à la forme exacte, les ambitions et l'évolution future que celles-ci devraient prendre. Les mentions oscillent entre ce qui devrait être visé et ce qui est possible; à ce sujet, l'enjeu de l'autonomie communale et les formes de collaboration à caractère plus ou moins obligatoire sont au cœur des débats.

### **3.2.3.2. Configurations spatiales**

Les éléments mentionnés ci-dessus sont constitutifs du territoire de la Glattalstadt mais n'en font pas encore un ensemble urbain. Il faut de plus des agencements et compositions à caractère urbain; ce sont des actes discursifs que la plupart des interlocuteurs ont pratiqués pendant l'entretien. Un bon exemple pour cela est déjà présenté dans l'introduction: c'est l'addition des nombres d'habitants et d'emplois des différents communes et arrondissements. Une autre est le recours à la représentation

---

<sup>92</sup> Il ne s'agit pas d'un schéma directeur pour la renaturation de la Glatt à proprement parler. Mais chaque fois que le cours d'eau est touché, des mesures de compensation sont prévues (p.ex. réaffectations des sites Zwicky\* et Giessen\*, aménagements du Glattpark\* ou mesures de compensation à l'aéroport). Le plan d'information de Planpartner (2003) permet de les considérer comme si elles constituaient un tout.



cartographique ou la vue aérienne par laquelle la Glattalstadt peut être visualisée comme ensemble.

Ces compositions peuvent être comprises comme une recherche de cohérence territoriale. Cette recherche renvoie explicitement à l'hypothèse du travail de l'urbanisme exogène par laquelle je veux savoir si les discours sur les nouveaux territoires sont traditionnels ou innovateurs. D'une part, il est certain que les actes de description s'inscrivent dans la tradition de la recherche et l'analyse urbaines. D'autre part, si la Glattalstadt est vraiment un genre de ville différent de celui de la ville traditionnelle, on doit le reconnaître dans ses descriptions.

Dans les extraits d'entretiens qui suivent, les mots soulignés correspondent aux ressources lexicales utilisées pour les configurations.

### Peau du léopard

En fait c'est une peau de léopard, il y a toujours quelques aires construites, et puis il y a de nouveau du pays ouvert, il y a de l'agriculture, quelques bosquets et buissons et machin et encore la Glatt. Ce n'est donc pas un corps urbain fermé, si on veut, c'est un puzzle avec des morceaux singuliers différents. Même chacun de ces anciens villages qui, entre-temps, se sont agglomérés n'est que dans son noyau quelque chose de compact et tout le reste est joué au dé et pêle-mêle, aussi par rapport aux tailles. (...) L'autoroute est évidemment un élément très important, mais elle est plutôt séparante, elle n'est pas ici, mais ne fait que transiter. Elle est un de ces trucs de non-lieu. (...) Je suis actuellement arrivé à la peau du léopard: un fond blanc avec des taches noires, mais celles-ci ne sont pas régulières partout et, comme chez le léopard, il y a moins de poils au ventre et plus au dos.

[usager proactif]

Là où il y a eu les marais, cela a été le derrière des villages<sup>93</sup>. C'est dans ces derrières qu'on a construit les chemins de fer, puis l'aéroport et finalement l'autoroute. Et ceci sont les avantages de localisation aujourd'hui, c'est-à-dire ces aires intermédiaires sont en principe les aires du développement urbain. Et les signes porteurs d'identité de chaque commune sont là où il y a les noyaux villageois.

[usager proactif]

Le mélange n'est (...) pas spécifique. (...) Ce sont des éléments sans liens.

[usager critique]

Bien que ce soit aussi fragmenté, on ne reconnaît pas de frontières communales. On a de vieux noyaux villageois, on a des centres commerciaux, on a les autoroutes. Du point de vue de l'image du lieu, c'est complètement embrouillé.

[usager critique]

---

<sup>93</sup> Le suisse-allemand ne connaît que le passé composé comme temps du passé, ce qui peut expliquer une syntaxe parfois biaisée dans la traduction.



Certains parlent d'un paysage urbain: le contexte de ce genre de formations... ce genre de mosaïques de surfaces construites et non construites où les relations manquent...

[usager proactif]

...cette composition à partir de parties singulières qui n'ont pas vraiment une relation comme une vraie ville...

...c'est extrêmement fragmenté par rapport aux liens spatiaux. (...) en tout cas l'interruption, les ruptures, l'extension, et peut-être aussi le mélange...

Les sociétés immobilières voient leurs projets comme des îles (...) de sorte Il n'est pas important de savoir ce qu'il y a autour.

[usager proactif]

Ces citations rendent compte d'un état qui caractérise l'espace de la Glattalstadt: fragments et fragmentation, hétérogénéité, interruption, séparation, discontinuité, diversité, îles, non-lieux. Elles témoignent de la volonté de voir un ensemble et une continuité autrement que par un principe d'homogénéité ou, plutôt, malgré la prépondérance de la différence. Comment donc composer une représentation d'ensemble? Les mots de mélange, de puzzle, de mosaïque, de patchwork ou de peau de léopard ressortent et permettent d'introduire les logiques de lectures adéquates. En effet, ils tiennent compte de l'hétérogénéité, de la composition, voire de gestes de bricolage ou de réparation qui tiennent ensemble les éléments. Ces différents mots restent en général indifférents aux forces et aux logiques de composition.

Si ces mots permettent de décrire une réalité territoriale, leur valeur varie avec leurs usagers. Pour les introduits, ils contiennent une dimension spectaculaire qu'ils connotent positivement. Mais cette appréciation est réservée aux...

...spécialistes. (...) le chaos, tous ces éléments qui traînent par là, il y a une qualité, il y a aussi une esthétique qu'on peut trouver intéressante, les grands volumes, les perspectives larges, même la coupe formée par l'autoroute, il y a quelque chose.

[usager critique]

D'autres, en revanche, leur prêtent une acception péjorative qu'il s'agirait de corriger:

...où beaucoup de personnes ont dit que c'était un chaos sans structures. Ce qui est juste tant que c'est uniquement accessible depuis l'autoroute et les routes principales. Il est en effet difficile de s'y orienter.

...que ce genre de formations urbaines nouvelles se rendent gentiment compte qu'elles ne sont pas simplement le fruit du hasard.

[usager proactif]

L'utilisation de ces mots n'est donc pas neutre, même si, quel que soit leur sens, ils permettent bel et bien une valorisation du territoire.



### Point, ligne, surface

Les analyses portant sur la situation actuelle mentionnent l'existence d'axes de développement, l'un d'Oerlikon vers l'aéroport, l'autre d'Oerlikon vers Dübendorf.

...parce que l'axe de développement principal est clairement entre la City et l'aéroport, et l'axe de développement secondaire est, je dirais, d'Oerlikon vers Regensdorf et d'Oerlikon/Stettbach vers Volketswil/Uster.

[usager proactif]

...nous avons vu tous ces centres de développement (...), les grands, dans un seul contexte. Ceci a donné cette ceinture, avec l'axe qui sort vers Kloten.

[usager critique]

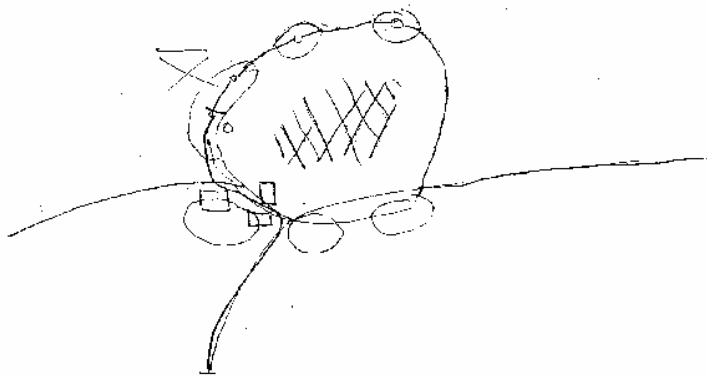
Ce phénomène est principalement rattaché à la présence du chemin de fer qui a généré les localisations industrielles. Cette structuration linéaire se retrouve dans d'autres descriptions relatives au projet de la *Glattalbahn*\*:

...je l'ai appelé parfois le fil rouge et j'ai toujours défendu la position que ceci est en fait l'épine dorsale d'une future Glattalstadt. (...) La Glattalstadt, formée par une série de points de gravité, comme un collier de perles arrangées le long du tracé de la Stadtbahn, tendu au sein du triangle entre Stettbach-Dübendorf d'une part, Oerlikon d'autre part et troisièmement l'aéroport.

Un développement urbain au nord du Milchbuck qui n'a pas de centre manifeste... des points de gravité qui pour la première fois sont reliés entre eux de manière structurelle. Il a toujours été clair pour moi que la Glattalbahn était une chance pour une structure et, en fait, une structure polycentrique, avec la Glattalbahn comme épine dorsale tangentielle.

[usager proactif]

[Dessin réalisé pendant un entretien sur l'initiative spontanée de l'interlocuteur]



Voici la croix (...) et puis il y a ici quasiment une ligne de force (...) Ceci est la branche inférieure de l'arc (...) Ici il y a encore l'idée de fermer l'anneau...

[usager proactif]



Ces citations permettent de reconnaître le développement d'un discours sur la forme urbaine qui reprend les caractéristiques du projet de la *Glattalbahn*. Le tracé lui-même devient l'élément de structuration principal, ce qui est traduit par les appellations d'épine dorsale, de fil rouge ou de collier de perles. Les arrêts correspondent à des pôles ou des centres de gravité, qui sont connectés l'un aux autres, formant une série. Cette structure, combinant les principes de linéarité et de polycentralité, devient la configuration de base de la Glattalstadt. La carte publiée dans *werk, bauen + wohnen* (1995) (cf. p.35) illustre ce principe.

Cette configuration se distingue des représentations qui rendent compte de l'évolution territoriale basée sur la mobilité individuelle. Ces dernières recourent volontiers à la forme de l'étalement urbain et d'un développement en surface, plutôt que de penser l'espace en points et en lignes.

### Densité et réseau

La présence de densités élevées est vue comme un phénomène de ville. Toutefois, la notion de densité, rarement explicitée, peut désigner des réalités territoriales différentes. En général, c'est l'apparition de densités plus élevées qui est mentionnée et qui va de pair avec la création d'infrastructures comme dans une ville. Dans ce cas, une nouvelle densité correspond à une logique d'extension de la ville. Dans le cas suivant, cependant, la même prémisse sert à décrire un état urbain différent de la ville traditionnelle:

C'est le concept de densité, par opposition à celui de compacité, qui décrit cet état urbain fluide et articulé.

[Campi/Bucher/Zardini 2001, p.13]

Quant à l'idée de réseau, elle est proche de celle des pôles qui sont en relation entre eux. Elle présente donc une similitude avec la structure polycentrique. Si elle reste dans une sphère plus abstraite, car elle est plus libre au niveau des relations concrètes et de l'échelle, elle offre néanmoins un principe de lecture territoriale jugé pertinent par les introduits.

...sont des villes ou communes en réseau dans cette vallée de la Glatt.

[non-usager]

L'idée de la Glattalbahn est en fait un meilleur réseau (...) Il y a des carrefours, c'est-à-dire que c'est une liaison perpendiculaire qui améliore le réseau...

[usager proactif]



En fait, c'est une ville-réseau, [...] et puis il y a tout simplement des points du réseau qui sont un peu plus importants, et puis il y a encore les noyaux villageois qui sont entre ces points.

[usager proactif]

### Le Milieu est vide

Une dernière figure concerne la *Hardwald\**:

...c'est un milieu vide, il faut le contourner.

[usager proactif]

...c'est la première ville qui a une forêt au milieu. Cette configuration est spéciale dès que la Glattalbahn ferme l'anneau.

[usager proactif]

À Zurich Nord nous avons cette forêt (...) on a ce trou bizarre et on a joliment... bon, je veux dire, c'est un peu léger, par là derrière [par rapport à l'intégration de Bassersdorf], mais disons qu'avec ce projet de tram ils ont justement cette idée qu'on ferme l'anneau, et puis tu aurais cette figure.

[usager critique]

La vision d'un centre, au sens de la vision zénithale, déserté par les activités humaines constitue une image forte:

C'est évidemment une image merveilleuse, carrément une métaphore pour le nouveau genre de développement urbain.

[usager critique]

La question de savoir si une forêt correspond à un vide n'est pas posée dans ce propos.

### Remarques finales

Au travers de cette section, il a été possible d'identifier certains éléments et logiques par lesquels les configurations de la Glattalstadt sont construites. Ces éléments ne sont pas forcément recensés *in situ* mais souvent des figures émanant de discours théoriques. Ils inspirent des nouvelles représentations et permettent une distinction positive par rapport à la ville traditionnelle. Il s'agirait donc, selon les dires des interlocuteurs, d'une remise en question du discours analytique usuel qui conçoit un tel territoire comme la dépendance de la ville traditionnelle.

Malgré l'innovation recherchée par ces configurations, je constate qu'elles renvoient à la modalité classique de la représentation zénithale du territoire. Ceci est particulièrement juste pour les trois derniers types (point, ligne, surface; densité et réseau; milieu vide). Dans les cas du *patchwork* ou du paysage urbain, d'autres



modalités sont imaginables; mais quand c'est le *puzzle*, on est de nouveau dans une vue du haut. Les figures sont nouvelles mais la perspective d'observation reste inchangée.

### 3.2.3.3. Références aux villes

En analysant les discours sur la Glattalstadt, il y a également lieu de questionner les références urbaines sollicitées par les interlocuteurs. Ce sont autant des théories que des comparaisons avec d'autres villes et situations urbaines. Il s'agit de voir dans quelle mesure ces représentations, modèles et exemples urbains peuvent servir à décrire ou non la Glattalstadt. On peut imaginer que le geste de configurer, tel qu'observé dans le chapitre précédent, s'inscrit dans une logique de ville: un espace configuré serait une ville, la configuration, par conséquent, une pratique urbaine. L'innovation consiste alors dans le type de configuration non dans la pratique de configuration. Ceci n'est pas forcément juste par rapport aux recours aux concepts, représentations et exemples de villes.

Mis à part la *Silicon Valley*, où c'est moi-même qui l'ai introduit dans les entretiens, les comparaisons proviennent d'associations librement suggérées par les interlocuteurs.

#### La Ville traditionnelle et sa critique

Plusieurs personnes expliquent un malaise avec l'expression Glattalstadt en jugeant inadéquate la notion de ville par rapport à ce territoire, comme l'exemplifie cette citation:

...la notion de ville: je me rends compte à l'instant que celle-ci a affaire à des frontières, des frontières fixes ou des contours qui sont fixes. (...) Ou auparavant, les murailles: cela a été manifesté spatialement aussi. - [Question] C'est-à-dire que pour vous-même la notion de ville correspond toujours à l'idée d'une forme relativement fermée et homogène? - Oui. De la ville européenne, avec un noyau aussi.

[non-usager]

Ce sont les principes de taille et de monocentralité qui caractérisent cette représentation de ville:

...jusqu'à présent la différence entre un village et une ville a toujours été plus ou moins celui de la taille. (...) La notion de village a pour moi plus de contenu car elle dit: on se connaît encore si on le veut. L'avantage de notre taille est: celui qui veut rester anonyme peut le faire, sans grand problème. Mais celui qui veut être intégré et participer a plus de possibilités dans notre cas de figure que, disons, dans une ville de 30'000 habitants. Cela est une ville, et nous sommes restés un village dans la ville.

...il n'y a pas, dans notre région, un centre qui s'est réellement formé, avec le shopping et... quelque chose comme une vieille ville ou comme Bülach ou comme la ville de Zurich ou bien. Nous ne l'avons nulle part. Pourquoi alors créer quelque chose de ce genre de manière artificielle? Je ne veux pas de



Brasilia dans la vallée de la Glatt, un centre administratif quelque part qui ne serait même pas habité.

[non-usager]

De plus, selon ce dernier interlocuteur, la ville traditionnelle n'est pas qu'une forme. C'est également une histoire, c'est à dire un objet généré à travers le temps. Le refus de l'expression Glattalstadt est également basé sur ce déficit historique de la vallée de la Glatt. L'alternative de la ville nouvelle, au sens de l'urbanisme moderne, qui introduirait une centralité forte et dominante, ne comblerait jamais cette lacune. C'est pourtant la seule alternative que cet interlocuteur puisse imaginer.

Quant à la prospective, un autre interlocuteur évoque l'effet de Bilbao\* comme élément fédérateur de la construction urbaine. Là aussi, on a affaire à un imaginaire de ville classique, c'est-à-dire la création de la ville à travers un geste majeur ou, pour ainsi dire, un geste central (et dans ce sens comparable à la référence à Brasilia):

...je dis presque quelque chose de méchant: si Zurich Nord voulait vraiment créer une autonomie, il nous faudrait une sorte d'effet Bilbao. Il faudrait venir avec une chose artificielle, avec une architecture spéciale qui aurait un rayonnement international. C'est une ville internationale, ça c'est bien clair, ce n'est pas n'importe quel bled. (...) je crois que cela devrait être un élément artificiel qui est nouveau et autour duquel on peut construire cette identité.

[usager critique]

Dans une conception plutôt classique de la ville, il y a finalement l'aspect de sa légitimité politique. Pour un interlocuteur, il y a ville,...

...quand elle a une légitimité démocratique, autrement ce n'est pas une ville: (...) une certaine autorité sur les finances (...) une régulation commune des constructions et du zonage, un certain exécutif et législatif. (...) Tout simplement sur la base de la pensée de la Polis, de la ville démocratique...

[usager critique]

Les personnes qui ont formulé ces extraits se prononcent de manière critique face à l'expression Glattalstadt; aspect qui sera traité plus loin (section 3.2.4.).

Cette représentation de la ville est jugée classique et critiquée par d'autres partenaires d'entretien. Cette critique est d'un ordre général, donc pas forcément en référence aux interlocuteurs cités ci-dessus. Ces critiques sont des usagers proactifs de l'expression Glattalstadt. Leur démarche consiste en une reformulation de la notion de ville. Un premier extrait situe la question au niveau théorique, par un interlocuteur qui explique son intérêt pour la vallée de la Glatt:

Il y avait un écart très fort entre les études d'ordre économique et géographique et les stratégies urbaines utilisées par les architectes et les planificateurs. Cela me semblait un élément problématique au sens que les stratégies des architectes et urbanistes pour essayer de comprendre ou de définir ces interventions dans le territoire, (...) émanaient d'une prospective fidèle aux modèles urbains conventionnels qui ne correspondaient pas à cette nouvelle forme de territoire.



[usager proactif]

Un autre interlocuteur développe son point de vue à partir du contexte suisse:

Nous devons faire les adieux à la notion de ville comme nous l'avons soignée. Quelque part nous voulons toujours que tout ressemble à [une ville moyennâgeuse], et nous avons toujours essayé d'en fabriquer, au niveau de l'aménagement national. Avec la politique officielle de la décentralisation concentrée, on a essayé d'éviter exactement ce qui est arrivé, à savoir l'étalement urbain.

Dans la discussion des aménageurs, à chaque congrès, dans chaque article il y a le recours à la dite ville européenne. La ville européenne est celle que nous avons héritée (...) Et ceux-là, dans la Glattalstadt, n'ont en fait pas pu participer à la discussion. On ne les a pas pris en considération. Il y a un mécanisme classique de refoulement contre ce développement.

Pour ce genre de ville il faut inventer un nouveau vocabulaire. En fait nous n'avons pas encore de nouvelles descriptions. Nos descriptions de ces choses n'ont toujours été que négatives.

[usager proactif]

Ces extraits illustrent des rapports, à travers le métier d'(architecte-)urbaniste, à la problématique urbaine. Ils sont symptomatiques pour le questionnement en matière de ville et de développement territorial, notamment parce qu'ils témoignent des valeurs à remettre en question: d'une part les problèmes de l'agglomération et du développement territorial, d'autre part la célébration nombriliste de la ville traditionnelle.

#### Edge City, Exopolis, Outer City, Zwischenstadt et Netzstadt

Dans cette partie, je m'intéresse aux recours aux concepts liés aux nouveaux territoires. Quel usage en font les interlocuteurs, et dans quelle mesure la Glattalstadt est un cas concret correspondant à ces concepts?

Deux interlocuteurs, spécialistes de la géographie économique, se réfèrent à des concepts où l'évolution urbaine est comprise en fonction de la centralité traditionnelle qui, en termes d'espace, n'est plus en mesure de recevoir des nouvelles activités et qui les délocalise à sa périphérie:

Nous avons toujours considéré l'évolution au nord de Zurich comme une évolution périphérique, comme une extension urbaine, une périurbanisation ou une suburbanisation, le développement de l'agglomération à un niveau très élevé, vers la Edge City aussi.

Si tu as un grand aéroport, comme à Francfort: entre l'aéroport et le centre-ville il y a des développements similaires. (...) À Munich aussi où les communes profitent de la présence d'un aéroport et des autoroutes, donc d'un carrefour. (...) Au fond, c'est un développement classique. (...) Et puisque cela a entraîné beaucoup de places de travail, c'est vraiment parti vers la Edge City.

[usager critique]



*Edge City* est une référence importante en relation avec la Glattalstadt, non seulement pour cet interlocuteur-ci. Un autre interlocuteur se réfère à l'article «How Business Is Reshaping America» (Lineburger & Lockwood 1986), le terme de *Technoburb* de Robert Fishman (1987) ainsi qu'aux travaux de Edward Soja (1996 et 2000), son concept d'*Exopolis* et, selon ses mots, le modèle du *Doughnut*. Ce dernier s'applique de manière littérale à la *Hardwald*\*. Les localités et la *Glattalbahn*\* forment un anneau autour de cette forêt qui est ici synonyme de non urbaine et donc de vide. Si cet interlocuteur est un excellent connaisseur de cette littérature américaine, il semble être pourtant le seul: la plupart des personnes ne mentionnent pas ces travaux.

De nouveau dans une approche de géographie économique, les auteurs de «Annähernd perfekte Peripherie» (Campi, Bucher, Zardini 2001) s'intéressent au concept de la ville globale (Sassen 1991). Leur intérêt réside en l'image locale que produit la globalisation économique, en partant du constat que Zurich pouvait être considérée comme une ville globale. Mais cette référence fonctionne plutôt comme toile de fond que comme outil analytique. Les travaux précédents de Hitz, Schmid et Wolff (1994, 1993) analysent Zurich Nord plus précisément dans cette logique de la *Global City*.

La référence à la *Silicon Valley* suisse n'est pas présente pour la grande majorité des interlocuteurs. Ils associent la *Silicon Valley* plutôt avec une économie spécialisée dans un secteur ce qui ne correspondrait pas à la vallée de la Glatt. Deux personnes seulement confirment une telle association, en se référant à la dynamique économique.

Curieusement, si mon analyse conclut que l'imaginaire de la *Valley* n'est pas présente aujourd'hui auprès des introduits, celui-ci générerait cependant une représentation critique à un certain moment. À la fin des années 1980, l'hebdomadaire de gauche *Wochenzeitung*, publie un article intitulé: «En monorail à travers la Business-Valley» (WoZ, 1989). Le lien a donc explicitement été fait à un moment.<sup>94</sup>

Dans l'ensemble, toutes ces références soutiennent que l'urbanisation de la vallée de la Glatt doit être comprise comme le produit de la ville de Zurich et que, par conséquent, ce territoire n'est pas autonome ou émancipé. Elles identifient des objets en relation critique avec la ville traditionnelle qui pourtant est responsable de leur constitution.

Parmi les sources provenant de l'urbanisme, ce sont les *Zwischenstadt* de Thomas Sieverts (1997) et ville-réseau (*Netzstadt*) de Franz Oswald et Peter Baccini (1999) qui sont mentionnés et commentés le plus. Les interlocuteurs s'en servent pour souligner que la constitution de la ville n'est pas qu'une question de construction matérielle mais

---

<sup>94</sup> Aujourd'hui un journal de tendance centre-gauche, la *Wochenzeitung* était, à la fin des années 1980, encore vue comme un journal d'extrême gauche. Ceci allait de pair avec sa marginalisation: il est difficile d'évaluer aujourd'hui dans quelle mesure ces articles sur l'urbanisation de la vallée de la Glatt avaient contribué aux représentations courantes.



aussi une question de représentation. De même, ils argumentent que *Zwischenstadt* et ville-réseau désignent un nouveau type de ville, tel qu'il existe désormais dans la vallée de la Glatt. Les mêmes préoccupations sont exprimées par «ville de villages» (*Dörferstadt*), de paysage urbain ou de système de villes qui sont également mentionnées par certains interlocuteurs.

Le statut conféré, par quelques interlocuteurs, à la nature agricole ou forestière relève d'un jeu de catégories par rapport à l'existant. Deux personnes mentionnent la représentation qui compare la *Hardwald*\* au *Central Park* de New York (par exemple dans des projets d'étudiants), donc un type d'espace naturel urbain. L'innovation consiste alors dans le fait qu'un objet change de catégorie (de la forêt campagnarde au parc urbain) sans que sa réalité matérielle soit modifiée. Mais, en même temps, l'exemple renvoie à une conception classique car le *Central Park* fait partie de New York, une ville traditionnelle. Dans ce sens, le contexte local de la Glattalstadt relativise la portée innovatrice de ces nouveaux concepts, comme la critique générale des discours sur les nouveaux territoires l'a déjà fait.

De même que les concepts théoriques, Los Angeles, paradigme des nouvelles approches, sert à une comparaison avec la Glattalstadt:

On peut dire la même chose de Los Angeles. On dit que ce sont une poignée de villages, sept au moins, qui cherchent un centre.

[usager proactif]

En matière de gouvernance, ce sont les exemples suisses de collaboration intercommunale et de fusion qui sont cités: la loi sur l'agglomération fribourgeoise<sup>95</sup>, le Nuovo Lugano<sup>96</sup> ou encore la fusion votée entre Rapperswil et Jona<sup>97</sup>. Il est à noter qu'aucune référence théorique n'est mentionnée: peut-être un indicateur pour le fait que ces travaux ne sont pas connus.

La description par comparaison a aussi comme effet que ce n'est pas l'ensemble de la Glattalstadt qui doit être comprise comme urbaine: parfois un zoom sur un élément singulier comme la *Hardwald* suffit pour véhiculer un imaginaire puissant. Mais le recours à une représentation standardisée ou un exemple concret de ville ou de territoire est révélateur d'un autre point de vue: celui, traité déjà de manière théorique, de la citationnalité du langage, correspondant au double effet du transport du sens et de l'accumulation du sens par l'usage. D'une part, le recours à *Edge City*, *Los*

---

<sup>95</sup> Cette loi vise une péréquation entre la ville de Fribourg et ses communes avoisiantes en ce qui concerne la gestion territoriale et les ressources fiscales. Moyennant des encouragements financiers, elle est tout de même basée sur le principe du *Bottom-Up*, le principe volontaire et sans remettre en cause l'autonomie communale (cf. Dafflon & Ruegg 2001).

<sup>96</sup> Nuova Lugano: projet de fusion d'une dizaine de communes de l'agglomération avec la ville de Lugano (cf. Rossi & Torricelli 2004).

<sup>97</sup> Fusion des communes approuvée par votation populaire fin 2003.



*Angeles, Zwischenstadt...* est intéressant pour un locuteur, parce que ces noms et concepts sont connus, évoquent quelque chose auprès de l'interlocuteur: on se sert des avantages du principe d'accumulation. En même temps, le recours est adapté aux propres besoins: *Edge City* est comprise exclusivement comme un phénomène de nouvelles centralités économiques<sup>98</sup>, le *Doughnut* devient un modèle entier (alors que chez Soja il s'agit d'une comparaison auxiliaire; cf. section 2.2.1.), ou *Los Angeles* est réduit à un ensemble de sept villages. Là, il faudrait parler de transport des sens. Mon intérêt n'est pas tant celui de vérifier si les références sont utilisées de manière correcte mais plutôt celui de souligner que telle ou telle acception s'impose dans un contexte locutoire donné ou un autre. Si, d'une part, le recours aux concepts, aux figures et aux exemples contribue, par la voie de la comparaison, à comprendre la Glattalstadt (transport), à la rendre intelligible, il soutient, d'autre part, la légitimité des descriptions ou, plutôt, la légitimité du geste descriptif (accumulation). Si un observateur peut se référer à d'autres observateurs et d'autres observations, il souligne par ceci le fait que ses descriptions font sens. Le recours aux références participe ainsi à une contextualisation du discours.

#### **3.2.3.4. Délimitations et frontières de la Glattalstadt**

La question de savoir si un toponyme devait forcément impliquer une délimitation spatiale est ambiguë. En effet, le premier genre spatial lui correspondant est le lieu et, plus précisément, le lieu-dit. La topographie de la vallée implique le cours d'eau comme élément central et les anticlinaux latéraux comme limites; pourtant, comme on l'a déjà vu, la vallée de la Glatt topographique est plus grande que ce qui est en général appelé la Glattalstadt. Quant à la notion de ville, si traditionnellement sa limite devait correspondre à un tracé géométrique à valeur administrative et, par ailleurs, à une morphologie phénoménologiquement reconnaissable (une limite entre le bâti et le naturel), les discours sur les nouveaux territoires et la polycentralité portent justement atteinte à ce schéma. Toutefois, si le toponyme implique forcément une localisation sur l'espace terrestre (s'il y a forcément un ici), il entraîne également une délimitation, que celle-ci soit précise ou non (il y a forcément un ailleurs).

La question de la délimitation a systématiquement été posée dans les entretiens. Bien que les réponses aient été variées, toutes les personnes y ont accordé une importance. Le geste de délimiter est un acte essentiel en matière territoriale et donc, comme celui du dessin de la configuration, dans une tradition de description urbaine. Les

---

<sup>98</sup> En Europe, en effet, l'*Edge City* semble être comprise de cette manière: des quartiers d'affaires, en général proches d'un aéroport et d'échangeurs d'autoroutes. Toutes les autres problématiques spatiales abordées par Garreau (1992), tels que les *Gated Communities*, les *Shopping Malls* et autres sont oubliés. «Edge City» n'a jamais été traduit dans une autre langue et est peu diffusé en Europe. Il faut supposer que le livre n'a pas tant été lu et que la connaissance de l'expression repose essentiellement sur le oui-dire.



délimitations officielles (communes, districts, aire d'influence de la ZPG\* ou des membres de *glow.das Glattal*\*) ont été présentées dans la partie introductive (cf. chapitre 1.5.).

En posant ma question, je n'ai cependant jamais souligné la dimension spatiale. Pour tous les interlocuteurs, il semblait évident que la délimitation de la Glattalstadt était d'ordre spatial (et pour moi aussi, du reste). Ceci revient à dire que d'autres critères (sociaux, démographiques, politiques...) n'y apparaissaient que dans leur forme traduite dans une réalité spatiale.

À partir des entretiens, ce sont les questions suivantes qui ont émergé comme fil conducteur analytique: faut-il délimiter? quel caractère obligatoire et quelle durée a une frontière? où se trouvent les frontières? quels critères permettent de délimiter?

Seul deux personnes s'expriment explicitement sur l'acte de délimiter lui-même, mais de manière opposée:

On peut la délimiter, on le fait, et c'est juste de le faire.

[033, usager proactif]

Nous n'avons jamais considéré la notion [de *Glattalstadt*] comme figée au niveau territorial, nous l'avons toujours considéré (...) comme une tendance.

[usager proactif]

Deux personnes insistent sur la nécessité de flexibilité et la durée limitée des délimitations, du moins en ce qui concerne son opérativité de gouvernance:

...au sein d'un tel espace justement, selon la problématique, ils doivent intégrer d'autres institutions territoriales. C'est-à-dire que la frontière d'un tel organisme [*glow.das Glattal*] change.

[non-usager]

Des réflexions de ce genre sont l'exception dans les discours tenus. La plupart des interlocuteurs proposent une délimitation sans se poser des questions sur sa nécessité ou les critères. Même un des défenseurs des délimitations variables applique la flexibilité à l'intérieur d'un autre périmètre défini (il affirme, par ailleurs, avec conviction que Bülach ne fait certainement pas partie de la Glattalstadt).

La délimitation la plus courante comporte l'addition des huit communes de *glow.das Glattal* (Bassersdorf, Dietlikon, Dübendorf, Kloten, Opfikon-Glattbrugg, Rümlang, Wallisellen, Wangen-Brüttisellen) avec les deux arrondissements onze (Oerlikon-Affoltern) et douze (Schwamendingen)\* de la ville de Zurich. C'est notamment la définition que retiennent Campi, Bucher et Zardini (2001, p.8) et Loderer (2002, 2001). On peut imaginer que les publications ont contribué à la standardisation de la représentation, notamment aussi parce que la source écrite fait office de référence



stabilisée. Ceci peut expliquer pourquoi la plupart des interlocuteurs s'y réfèrent. Si elle apparaît comme la plus juste, c'est bel et bien parce que c'est la plus citée et non parce qu'elle se base sur les critères les plus objectifs.

Deux interlocuteurs proposent une délimitation où la Glattalstadt correspond au périmètre de la ZPG\* plus les deux arrondissements du nord de Zurich. En effet, c'est notamment la municipalité de Volketswil qui est comprise dans une même problématique territoriale (notamment à cause d'un grand centre commercial). De plus, la possible reconversion de l'aérodrome militaire de Dübendorf comblerait l'actuelle césure morphologique. Les mêmes réflexions sont faites par rapport à Regensdorf, à l'ouest de la Glattalstadt, bien que la rupture morphologique y soit plus forte (cf. aussi: Koll-Schretzenmayr 2003). À l'exception de l'avis d'une personne, Bülach (au nord-ouest, à l'autre bout de la piste de l'aéroport) ne fait clairement pas partie de la Glattalstadt. Pour les uns, Bülach se trouve en dehors des axes de développement. Pour deux autres personnes, c'est son statut de ville historique qui la distingue de la Glattalstadt et qui est incompatible avec le nouveau type de ville représentée par cette dernière. Quelques personnes remettent en question l'intégration de Bassersdorf, considérée comme moins développée, et de Rümlang où seule la zone industrielle à l'est du périmètre est concernée par la *Glattalbahn*\* alors que la commune a une autre orientation. La seule frontière par rapport à laquelle les avis ne divergent pas est celle au Sud, le *Milchbuck*\*.

Quant aux critères de délimitation, une première catégorie concerne les collaborations. Les frontières sont données par les communes qui font partie des organismes de *glow.das Glattal* ou de la ZPG\*. Il existerait au sein de ces ensembles des problèmes communs et la volonté naissante de les aborder collectivement:

Il est juste, je crois, de saisir quelque chose qui est basé sur une volonté commune et qui s'est constitué du bas vers le haut et non quelque chose qui serait prescrit: ceci est votre périmètre juste, alors, s'il vous plaît, maintenant travaillez ensemble.

[usager proactif]

Dans ce registre, c'est notamment aussi le tracé de la *Glattalbahn*\* qui détermine le rassemblement.

La deuxième catégorie renvoie à la topographie et à la morphologie dont surtout la moraine du *Milchbuck* et les interruptions du tissu bâti. Une délimitation de ce type n'est pas évidente car la topographie de la vallée de la Glatt n'est pas très prononcée et dépasse le périmètre communément accepté de la Glattalstadt. Finalement, la troisième catégorie relève plus de la perception personnelle, de la phénoménologie ou de l'atmosphère. Une personne parle de frontières naturelles.



Dans l'ensemble, les critères choisis se chevauchent et alternent en permanence. Si la *Glattalbahn* fait office de critère, c'est autant un renvoi à la morphologie qu'à la collaboration. Une frontière naturelle semble se définir à cheval entre les faits naturels et la perception phénoménologique (frontière naturelle voudrait alors dire: frontière évidente). Dans le cas du *Milchbuck*, par exemple, on ne peut jamais distinguer la part de la morphologie de celle de la représentation culturelle. Ou, selon la partie de la frontière, on choisit l'un ou l'autre critère (par exemple la frontière communale au nord, la topographie au sud).

Il semble alors même permis de dire que la délimitation de la Glattalstadt se réfère par principe à des critères différents, et que ceci forme l'essence même de sa délimitation.

La diversité des délimitations et leurs flexibilités sont peut-être revues dans les prochains temps, comme le craint un aménageur:

...désormais les questions sont plus précises, et il y a maintenant des propositions de délimitations différenciées (...) Nous appliquons [Glattalstadt] de manière très flexible, et ceci n'est pas possible pour la science. La science veut nous contraindre à un habit défini. Nous l'accepterons, et peut-être nous allons dans le futur vers un nouveau nom.

[usager proactif]

Les actes discursifs de la délimitation sont révélateurs de la Glattalstadt car ils mettent en évidence les chevauchements entre l'espace des sphères sociales et les discours qui y sont relatifs. Bien que beaucoup d'interlocuteurs soient conscients que leur délimitation soit partielle ou que toute frontière soit artificielle, ils ne remettent pas en question l'acte de délimiter. Ce geste territorial continue de trouver sa légitimité et son application.

La variété des délimitations est caractéristique de la Glattalstadt. Elle illustre de manière caricaturale une propriété importante: celle de l'appropriation individuelle. Là encore, il ne s'agit pas de juger la pertinence des périmètres proposés. De même, il serait faux de dénoncer un caractère quelconque car, malgré un certain flou quant aux critères, chaque délimitation répond à des cohérences inhérentes aux différents positionnements. En revanche, il est approprié de se demander pourquoi certaines délimitations et certains critères s'imposent selon les circonstances.

### **3.2.3.5. Rapports Zurich - Glattalstadt**

Le thème de la délimitation indique que la relation avec la ville de Zurich ne va pas sans problèmes. Plus précisément, il s'agit de l'articulation entre les communes et les deux arrondissements\* au nord de Zurich. Elle soulève en outre la question plus générale de la position de ce territoire au sein de l'agglomération zurichoise. Comment les interlocuteurs cherchent-ils à positionner la Glattalstadt face à la ville de Zurich?



La volonté de distinction est relevée par beaucoup de personnes mais n'est pas tant appréciée. Elles ressentent le regroupement des communes de *glow.das Glattal*\* aussi comme une affirmation de concurrence face à la ville de Zurich. Ceci produirait une distinction là où un rapprochement s'avérerait plus productif. L'exemple illustrant cette attitude concerne la recherche de l'exclusivité de la Glattalbahn\*: par le châssis et la couleur des compositions ainsi que par sa structure d'exploitation, on chercherait à la distinguer des trams de la ville<sup>99</sup>.

La position de *glow.das Glattal* n'est évidemment pas si radicale, mais elle est affirmée à sa manière:

Avec ces 90'000 postes de travail nous pouvons, je crois, manifester une certaine assurance face à la ville de Zurich.

[non-usager]

Un aménageur relève également les problèmes liés aux inégalités des compétences entre la ville de Zurich et les communes et, en même temps, le respect de l'autorité territoriale, pouvant générer des comportements d'ignorance et d'arrogance de part et d'autre:

La ville de Zurich a parfois raison mais elle ne devrait pas le dire. Elle a fait une fois de la planification de trams, là dehors, qui n'a pas été mauvaise. Mais la ville de Zurich n'a juste pas le droit de la faire. Quand elle vient avec ses idées des piétons, elle a peut-être raison aussi. Mais nous ne devons pas le savoir car la zone piétonne au Letzipark est aussi mauvaise que celle au centre commercial de Volketswil. Si elle trouve une bonne solution au Letzipark, nous la reprenons volontiers, mais au cas où nous sommes plus rapides à Volketswil, ce serait une contribution si les Zurichois venaient chez nous et regardaient.

[usager proactif]

La plupart des interlocuteurs sont néanmoins d'avis que les rapport conflictuels et concurrentiels sont en train de s'assouplir. Ils se limitent, par ailleurs, au monde politique; en ce qui concerne le quotidien, toutes les personnes parlent d'un échange régulier et de moins en moins hiérarchique entre la vallée de la Glatt et la ville de Zurich. Finalement, un repositionnement de la vallée de la Glatt se réfère aussi à l'échelle de l'agglomération zurichoise:

Je crois que ceci est nécessaire, aussi pour pouvoir opposer quelque chose à la dichotomie plus étendue et plus accentuée entre la ville et l'agglomération que je ne trouve pas très fertile, à long terme.

[usager critique]

---

<sup>99</sup> Dans un premier temps, la VBG\* achètera néanmoins des trams *Cobra* que les VBZ (transports publics de la ville de Zurich) utilisent déjà. Malgré toutes les ambitions d'autonomie, une collaboration entre les deux sociétés d'exploitation s'impose pour des raisons infrastructurelles.



Par contre, peu d'interlocuteurs s'intéressent à la partition relative au *Milchbuck*\* qui correspondrait à une scission au sein de la ville de Zurich. Elle est soulevée à quelques rares occasions:

Il y a une question toute hérétique: on devrait peut-être plutôt rendre autonome Zurich 11 et 12 que faire le contraire...

[usager proactif]

Les avis sont partagés quant à l'intégration des deux arrondissements\* au nord de Zurich. Tous les intervenants adhèrent au principe qu'ils font partie de cet ensemble territorial de la Glattalstadt. Pourtant, rares sont ceux qui s'intéressent à leur souveraineté politique. Deux personnes sont favorables à des structures de démocratie des quartiers. Une autre personne considère ce propos comme étant aussi valable que celui de la fusion des communes de *glow.das Glattal*. Il n'y a pas de projet concret à l'horizon.<sup>100</sup>

La question est d'autant plus d'actualité que le développement territorial actuel renforce la centralité d'Oerlikon:

...en fait, le centre le plus raisonnable, si on voulait définir un centre-ville, ce serait Oerlikon. Car c'est là qu'arrivent les lignes des transports publics, qu'il y a un marché, beaucoup de fonctions centrales. Ce n'est pas très fortement habité... on pourrait y faire un centre-ville, mais c'est en dehors de nos structures politiques. C'est en ville de Zurich.

[usager proactif]

La ville de Zurich a investi beaucoup dans la requalification d'Oerlikon, autrefois considérée comme sa banlieue ouvrière, grise et pauvre. Des extraits d'une publication récente témoignent ouvertement d'ambitions de centralité:

Le centre de la Nordstadt (...) le concept d'attractivité de la «Nordstadt» ne doit pas seulement se soucier pour que la «Oerlikon historique» puisse garder sa signification. L'équipe de projet rêve même qu'Oerlikon devienne le centre de la «Nordstadt» qui dépasse de loin les frontières de la ville.

[Attraktive Zentren, Beilage *hochparterre* no 5/2003, pp.12-13]

Parmi mes interlocuteurs, certains pensent eux aussi qu' Oerlikon est, déjà aujourd'hui, le principal centre fonctionnel de la Glattalstadt. Mais personne n'en fait un élément majeur qui remettrait en question la polycentralité de la Glattalstadt.

J'ai, pour l'instant, considéré le positionnement par rapport à Zurich comme une question descriptive. Mais, en fait, il souligne à quel point les descriptions d'une entité territoriale autonome correspondent à un message adressé à la ville de Zurich: le fait de désigner une Glattalstadt (ou une ville-réseau Glattal) est aussi la revendication de

---

<sup>100</sup> La ville de Zurich ne participe pas non plus au projet d'agglomération\* de *glow.das Glattal* alors que la consigne de l'Office fédéral du développement territorial insistait sur cette collaboration.



cette nouvelle autonomie de ce qui a été appelé la périphérie. Dans ce sens, la revendication de la Glattalstadt s'inscrit dans la lignée de l'*Edge City* qui se veut avant tout critique par rapport aux représentations traditionnelles de la ville.

Cette description de l'entité territoriale autonome comporte, en outre, un complément de réponse à la question de la délimitation et à sa géographicité. Bien que la plupart des interlocuteurs aient proposé une délimitation complète, la frontière au sud, le Milchbuck\*, a bel et bien un autre statut que les autres: elle est plus importante et elle est plus explicite.

Ce constat mérite une attention particulière. En ce qui concerne la vallée de la Glatt, on peut retracer l'émergence de cette représentation et constater qu'elle ne va pas de soi. Par rapport à la problématique générale, on peut interroger d'une autre manière l'aspect de l'altération qui, sans vraiment s'imposer, semble tellement manifeste dans les discours sur les nouveaux territoires.

Avant le milieu des années 1990, la documentation officielle (des municipalités et des aménageurs) n'impose pas la représentation d'un ensemble territorial indépendant. «Glattal wohin?» (SNZ & Planpartner 1991), le rapport d'aménagement du territoire qui fait office de borne originale quant à la Glattalbahn\*, interroge l'intégration de la vallée de la Glatt dans l'agglomération zurichoise mais n'impose guère une frontière avec Zurich. Par contre, les textes critiques (par exemple: TA-Magazin 1987, WoZ 1988) misent déjà sur la différence: ce qui se passe dans la vallée de la Glatt, c'est autre chose. L'altération n'est pas encore sérieuse. Elle garde une dimension ironique et peut être comprise par la critique portée au développement territorial. Si l'«autre chose» se marie avec un «ailleurs», l'ailleurs semble tout d'abord être une stratégie discursive pour dénoncer cette «autre chose».

À un certain moment pourtant, un autre statut est conféré à cet ailleurs. Ce moment se situe au milieu des années 1990. La première représentation explicite qui en relève est le modèle de la ville jumelle qui est développé par Martin Geiger, professeur au département d'architecture de l'EPFZ\* (Geiger 1996). La figure de deux corps de villes indépendants est innovatrice dans la mesure où elle confère un statut d'émancipation à la Glattalstadt. Elle cherche ainsi à contribuer à une image positive de la vallée de la Glatt. En même temps, et par la réciprocité de la figure des jumelles, l'interdépendance entre les deux unités est confirmée. Ceci revient à dire que le modèle impose forcément une frontière entre les deux et invite ainsi à les lire comme étant différents l'un de l'autre. L'ailleurs n'est plus un prétexte mais devient une composante essentielle du fait territorial. Cette représentation de deux corps de ville (plutôt qu'un seul) s'impose par la suite: elle n'a plus le statut d'un simple outil discursif mais devient l'argument explicatif principal pour décrire le développement



territorial de la vallée de la Glatt. Elle trouve son point culminant dans l'attribut «quatrième ville de Suisse» (Loderer 2001).

Si, auparavant, j'ai constaté que le tracé de la frontière entre Zurich et la vallée de la Glatt n'est pas le même pour tout le monde, s'il est donc variable au niveau de la représentation cartographique, la frontière est explicite au niveau discursif: il y a deux mots, Zurich et Glattalstadt, qui désignent deux choses (territoriales) différentes. Curieusement, on constate que le contexte local apporte une réponse là où les discours théoriques sur les nouveaux territoires maintenaient un certain flou. En désignant une condition territoriale tout en évitant la précision, les néologismes contournent aussi malicieusement le positionnement explicite par rapport à leur objet d'intérêt. En cherchant des visions et des attitudes positives quant à l'étalement urbain, les discours sur les nouveaux territoires se démarquent de leurs prédécesseurs qui cherchaient à l'ignorer et le refouler. Mais ils continuent de le considérer comme différent et de se démarquer, en tant qu'auteurs, de ce qui s'y passe. Au moment où la problématique est localisée, comme dans la vallée de la Glatt, cette attitude est traduite par la représentation de deux corps territoriaux séparés. Plutôt que de chercher les similitudes entre Zurich et la Glattalstadt, plutôt que de réfléchir comment cette frontière du *Milchbuck*, mobilisée avec tout son symbolisme et son impertinence effective quant aux pratiques quotidiennes, peut être dépassée, les discours s'appuient sur elle et rendent ainsi explicite le processus d'altération des nouveaux territoires.

#### **3.2.3.6. Identités de la Glattalstadt**

Quelle identité a la Glattalstadt? En a-t-elle une? C'est un aspect qui a peu été abordé dans les entretiens. Pour la plupart des interlocuteurs, l'usage de l'expression Glattalstadt se limite à la sphère professionnelle, ce qui peut expliquer l'absence du référentiel identitaire.

Comme élément d'identité de la Glattalstadt, le premier facteur évoqué est le village. Même quand la ville fonctionnelle et infrastructurelle est acceptée, le village garde sa valeur au niveau identitaire. Il y a de la part de la majorité des interlocuteurs un respect de cette identité traditionnelle qui n'est pas perçue comme étant en contradiction avec les nouvelles nécessités d'aménagement et de gouvernance.

D'après un interlocuteur, il y a tout de même matière à reconnaître une identité urbaine. Il reconnaît une unité fonctionnelle, une région qui est passée par les mêmes phases de développement et de croissance:

Je dirais qu'il y a là une sorte d'identité, indépendamment du fait qu'on la trouve bonne ou pas.

[usager critique]



La question de l'identité est considérée comme importante par deux interlocuteurs. Pour eux, la constitution de ce nouvel ensemble de la Glattalstadt devrait être accompagnée d'un travail de construction identitaire et culturelle.

Cependant, l'identité n'est pas limitée à la question de savoir quels sont les facteurs à retenir pour sa construction. Le débat sur une identité urbaine face à une identité villageoise serait trop réducteur. Ce sont probablement les conceptions d'identité elles-mêmes qui varient entre elles et qui ne sont pas forcément comparables. Le fait est que les interlocuteurs accordent une importance différente à cet aspect. Pour la plupart des interlocuteurs, la Glattalstadt est une ville fonctionnelle et ne doit pas avoir d'identité. D'autres la voient comme un projet culturel lié à un genre de vie et donc aussi à une spécificité:

...que les gens qui cherchent une habitation demandent:  
déménageons-nous dans la Glattalstadt? En tant que région:  
sommes-nous un type qui correspond à cet endroit, ou voulons-  
nous plutôt aller dans la vallée de la Töss sur une ferme ou  
plutôt dans la ville de Zurich?

[usager proactif]

### **3.2.3.7. Conclusions sur la description**

Cette section sur les descriptions a fait l'inventaire, d'abord, des éléments auxquels les personnes se réfèrent quand elles parlent du territoire en question. Elle s'est intéressée ensuite aux logiques de composition et d'agencement des discours pour voir comment les locuteurs donnent une forme d'ensemble à ce qu'ils appellent la Glattalstadt, puis, comment ils confrontent cet ensemble territorial au territoire de plus grande taille (l'agglomération zurichoise) et sur sa délimitation par rapport à la ville de Zurich.

Je n'ai donc pas vérifié la pertinence de la notion de ville par rapport à la vallée de la Glatt ni le potentiel urbain de ses composants. J'ai cherché à connaître les processus de création de cet objet par le discours. Les actes de langages rapportés par l'enquête en témoignent et peuvent être compris comme des actes de construction de la Glattalstadt.

En même temps – et c'est à partir de ce moment que le seul aspect de la description n'explique plus les usages de la Glattalstadt – les ressources lexicales et leurs agencements servent également de matériau pour justifier cet usage. Il s'agit alors d'un acte de défense du propre positionnement, que ce soit celui de l'utilisateur proactif, de l'utilisateur critique ou du non-utilisateur.

Ces actes discursifs sont liés à d'autres modalités de composition et de représentation: dans le cas des configurations, par exemple, j'ai montré qu'une personne soutient son argumentation par un dessin cartographique. La vision zénithale de ce territoire



apparaît comme essentielle dans les actes de composition. En relèvent aussi les métaphores d'anneau, de collier de perles ou de milieu vide. De même, l'argumentation en matière de délimitation est basée sur une représentation zénithale, notamment là où les interlocuteurs se réfèrent à la morphologie.

Une autre composition urbaine est faite au niveau statistique, par l'addition du nombre d'habitants ou d'emplois des différentes communes. Ensemble avec les représentations zénithales, le territoire devient ville par le cumul d'entités auparavant distinguées et donc par le critère de la taille.

Finalement, certaines attitudes ou comportements, dans le quotidien des habitants autant que dans les relations politiques, jugés révélateurs de l'espace en question, sont interprétés comme des pratiques urbaines et donc comme des indices de ville. La collaboration intercommunale apparaît comme exemplaire dans ce contexte.

Comme le soulignent plusieurs interlocuteurs – en s'accordant ici aux propos théoriques sur les nouveaux territoires – la question de la ville ne se pose pas (seulement) en termes de territoire matériel et social, mais aussi en termes de représentations. Ceci a un impact sur la pertinence de la description urbaine. Où faut-il donc situer cette nouvelle ville, construite par des représentations, à la différence de l'ancienne, construite par des immeubles, des rues et des places? L'analyse reconnaît essentiellement l'innovation dans la sélection d'éléments nouveaux dans le territoire donné; éléments qui jusqu'à présent ont été considérés comme non urbains. Or au niveau des modalités de représentation, le corpus d'analyse de l'étude révèle peu d'innovation et d'expérimentation. La perspective zénithale (carte, vue aérienne), la continuité, l'assemblage, l'addition, finalement la taille restent les modalités dominantes qui amènent à interpréter ce territoire comme une ville. Dans ce sens, les représentations, en tant que pratiques cognitives et intellectuelles, sont traditionnelles. En fait exception le livre «Annähernd perfekte Peripherie» qui, contrairement aux autres approches, se consacre essentiellement à cet aspect de la multiplication des modalités de représentation.<sup>101</sup>

Un autre élément est à ajouter ici: les descriptions que je rapporte relèvent de l'extériorisation et de l'objectivation. Les interlocuteurs n'y mêlent pas leurs expériences personnelles mais se réfèrent à des éléments de connaissance généralisés, anonymes, intelligibles pour tout le monde. Ceci peut être compris comme une confirmation de l'hypothèse de l'urbanisme exogène (le territoire en question est abordé de l'extérieur car l'observateur choisit volontairement une telle position). Toutefois, les questions que je posais ont, à maints égards, provoqué ce genre de

---

<sup>101</sup> À noter aussi que l'enseignement du Master en architecture du paysage au NSL\* englobe des ateliers de vidéos: une démarche qui cherche à innover dans les modalités de représentation. Celles-ci n'étaient malheureusement pas encore rendues publiques au moment de la constitution de ma documentation.



descriptions. Des conclusions trop hâtives sont donc à éviter. J'ai néanmoins pu constater que les interlocuteurs réagissaient différemment en la matière; j'ai moi-même adapté mon questionnaire pendant l'enquête, souhaitant, à partir du sixième entretien, plus explicitement une description plus personnalisée («quelle est votre approche de la Glattalstadt?»). Sur les treize personnes, cinq d'entre elles ne personnalisaient pas leurs descriptions, trois d'entre elles le faisaient de manière spontanée (au sens que cette dimension personnelle faisait fondamentalement partie de leur Glattalstadt), et les cinq derniers (dont les trois personnes qui ont été vues ensemble) racontaient leurs expériences en répondant à ma question.

#### **3.2.4. Glattalstadt et son contexte**

Cette section cherche à relativiser – dans tous les sens du mot – la qualité descriptive du discours sur la Glattalstadt, en s'intéressant à tout ce qui entoure l'usage du langage. Les sections précédentes sur les mots, les ressources lexicales et les descriptions cherchaient tout d'abord à identifier les éléments discursifs utilisés. Une telle analyse est insuffisante car choisir des mots, choisir un langage, c'est se positionner dans les discussions.

La connaissance du positionnement discursif est désormais approfondie. Pour cela, je prends également un certain recul face au langage explicite des introduits pour prendre en compte le contexte social et politique qui l'entoure. Dans les points qui suivent, je reprends l'invention et la diffusion de l'expression Glattalstadt, j'interroge les pratiques territoriales des locuteurs, je montre ce que j'appelle la «laboratorisation» de la vallée de la Glatt (comment les scientifiques en font un laboratoire) et j'analyse les positionnements des usagers critiques et non-usagers de l'expression Glattalstadt. Plus près encore de la prospective territoriale, je cherche à démontrer dans quelle mesure la Glattalstadt est un projet de ville et comment ce projet de ville est mobilisé en lien avec des tâches ou intentions spécifiques.

##### **3.2.4.1. Glattalstadt s'invente et se diffuse**

La présentation introductive de la Glattalstadt (chaptire 1.5.) a pris comme cible son territoire à travers certaines représentations et en tenant compte de sa généalogie. En parallèle, il est également possible de retracer l'histoire de l'expression elle-même. Je résume cette évolution en quatre phases.

Bien que le développement territorial (l'urbanisation accrue et l'émergence de nouvelles centralités dans la vallée de la Glatt) débute dans les années 1980, l'expression Glattalstadt est un peu plus récente. Néanmoins cette première période voit émerger d'un vocabulaire urbain en lien avec la vallée de la Glatt. On parle de



satellite, de ceinture de la *City*, de zone urbaine (TA-Magazin 1987, WoZ 1989). C'est notamment l'expression *Zürich Nord* qui est forgée à ce moment-là.

Vient la deuxième phase. Selon un partenaire d'entretien, l'expression Glattalstadt serait utilisée dans son agence d'urbanisme, en interne, dès le début des années 1990.<sup>102</sup> Détail piquant, les premiers usages dans les réunions et documents de travail avec les municipalités posent problème: au sein de la ZPG\*, un président de commune aurait demandé explicitement de renoncer à l'expression. Les premières utilisations publiques que j'ai pu documenter datent de 1993 (des supports de conférences de l'agence *Planpartner\**), dans des réunions ou des conférences, puis des publications (Steiger, Meier 1994).

À partir de là, l'usage de l'expression Glattalstadt se répand dans les milieux de l'architecture et l'aménagement du territoire: il s'agit de la troisième phase. Suite à la conférence de l'architecte Martin Geiger en novembre 1996 (Tages-Anzeiger 1996), où celui-ci, sur invitation de la IG ZUG\*, présente son modèle de ville-jumelle, l'expression Glattalstadt est utilisée pour la première fois dans la presse quotidienne. La diffusion va de pair avec un intérêt accru pour le sujet, surtout dans les milieux universitaires.

Puis, dès 2000 (quatrième phase), le nombre de publications et rapports scientifiques se multiplie. Avec la renaissance du débat sur la ville et l'agglomération en Suisse, la vallée de la Glatt est souvent citée comme exemple et comme cas modèle, même au-delà de la littérature spécialisée. L'expression Glattalstadt est vue en lien avec la promotion des grands projets urbains. Ceci concerne autant les grandes entreprises immobilières<sup>103</sup> sur le terrain que la ville de Zurich qui tient à améliorer l'image des arrondissements onze et douze\*. «Cendrillon devient princesse» («Aschenputtel wird Prinzessin») est le titre d'un article paru dans un bulletin d'information adressé aux citoyens de la ville (Stadtblick 2003). Mais le projet le plus important est la *Glattalbahn\** car l'expression Glattalstadt est utilisée dans sa promotion (cf. point 3.2.4.6.). Deux nouveaux milieux vont adopter l'expression: la politique et les médias. En 2001, elle est utilisée pour la première fois dans un document administratif: le rapport d'aménagement du territoire (Kanton Zürich 2001; cf. illustration 16 [chap.1.5.]). Lors de la votation sur la *Glattalbahn* en février 2003, les milieux politiques et les médias y ont systématiquement recours. En même temps, l'expression

---

<sup>102</sup> Il s'agit de l'usage le plus précoce rencontré. Il n'est néanmoins pas possible de prétendre à partir de là que j'aie identifié l'inventeur original. Lors des entretiens, pas moins de quatre interlocuteurs ont prétendu avoir inventé l'expression ou dit qu'ils étaient au moins parmi les premiers à l'avoir utilisée.

<sup>103</sup> Allreal, Steiner, parmi d'autres. La première émerge de l'ancienne entreprise Oerlikon-Bührle, qui, à la fermeture de ses sites de production industrielle à Oerlikon, a eu comme fonction leur valorisation post-industrielle. Allreal possède une partie importante des parcelles du ZZN\*.



s'établit tant dans la communication écrite qu'orale des architectes, des urbanistes et des aménageurs. Elle y subit une certaine standardisation.

Le simple recensement de l'expression Glattalstadt renvoie à la question de savoir si sa diffusion est gérée intentionnellement par certains acteurs. Bien qu'elle soit intégrée dans un réseau sémantique, il me semble justifié de dire qu'elle est devenue, à partir de 1995, la désignation la plus utilisée avec la problématique territoriale de la vallée de la Glatt<sup>104</sup>. Dans les deux premières phases, les discours sur la Glattalstadt sont des discours d'extrémistes, au sens de discours d'acteurs qui se situent à l'extrémité de la problématique: ce sont la ZPG\*, l'agence *Planpartner*\* (qui est mandatée pour le suivi des dossiers de la ZPG), la IG ZUG\* et la *Arbeitsgruppe Züri Nord*\*. La troisième phase, que j'attribue aux spécialistes, est marquée par une augmentation du nombre de locuteurs impliqués et un élargissement du débat vers des questionnements plus théoriques. Elle implique vraisemblablement une part plus importante de controverse aussi.

La quatrième phase se caractérise par la popularité croissante de l'expression Glattalstadt. Elle marque un tournant dans l'usage. Par le marketing de la *Glattalbahn* par la VBG\*, l'expression est utilisée plus systématiquement afin de désigner le périmètre d'implantation de ce nouveau moyen de transport. En même temps, les milieux conservateurs dans les communes de *glow.das Glattal*\* s'insurgent contre l'expression Glattalstadt. C'est seulement à partir de ce moment-là que se développe un discours qui la refuse. Par rapport aux phases précédentes, la controverse vise directement l'expression Glattalstadt, ses significations et les enjeux idéologiques qu'elle évoque.

La question de l'intentionnalité de l'usage de l'expression Glattalstadt est difficile à répondre, et pas seulement en raison d'un manque d'informations sur des périodes passées. Bien sûr, pour celui qui s'en sert, la qualité descriptive est juste. Il est par contre moins évident d'expliquer sa performativité. Deux acteurs seulement explicitent des intentions dépassant la description quant à l'usage de l'expression Glattalstadt: *Planpartner*\* et la VBG\*. La disponibilité de *Planpartner* pour des conférences, ateliers ou tables rondes est plutôt exceptionnelle pour une agence d'urbanisme. De même, l'intensité du travail de communication de la VBG ainsi que la rigueur avec laquelle celui-ci est mis en œuvre est frappante. Dans les deux cas, on a l'impression d'un fort pouvoir locutoire par la maîtrise de l'enjeu performatif de la communication. On peut y observer le tournant communicationnel à l'œuvre dans une situation concrète. Après

---

<sup>104</sup> Je ne peux, en effet, pas soutenir cet argument par une analyse quantitative des recours aux ressources lexicales dans les documents écrits. En ce qui concerne les entretiens, une telle démarche ne ferait pas de sens car j'ai moi-même introduit le vocabulaire. Une évaluation aussi précise ne s'impose pas forcément non plus dans la mesure où ces désignations servent souvent dans le titrage des écrits. En ceci, elles sont facilement repérables. Outre Glattalstadt et Zurich-Nord, peu de répétitions sont constatées.



des autres locuteurs, par contre, et notamment parmi les scientifiques et les journalistes, le recours à l'expression Glattalstadt est justifié, à leurs yeux, par sa qualité mimétique par rapport au territoire en question.

Une dernière remarque concerne le refus de l'expression Glattalstadt ou, plutôt, son boycott tel qu'il est pratiqué par certains politiciens municipaux. Selon un interlocuteur militant de gauche, si l'expression est peu connue parmi la population locale, c'est notamment parce que la petite élite de la politique municipale réussit à filtrer et à freiner sa diffusion. Le pouvoir performatif de la locution institutionnelle, tel que les exemples austiniens et, par la suite, leurs critiques par les études *Queer* l'ont mis en évidence, s'affirme curieusement par la négative: le pouvoir des acteurs politiques municipaux est suffisamment bien en place pour empêcher la diffusion de l'expression Glattalstadt parmi la population locale mais non pour pouvoir – ou vouloir – contribuer à un langage performatif positif.

Ce constat est d'autant plus intéressant qu'il permet de poser la question de la légitimité du baptême territorial. Si l'usage d'une expression, qu'elle soit nouvelle ou pas, est bien entendu autorisé à tout le monde, correspondant à la liberté d'opinion et d'expression, le baptême ne se fait plus par un acte original (comme les mythes fondateurs le préconisaient) mais par la citation. Dans ce sens, la maîtrise de la communication s'avère être une pratique puissante de baptême dans le monde contemporain. Or cette maîtrise, on ne la trouve pas tant chez les acteurs locaux mais chez les universitaires et les ingénieurs.

#### **3.2.4.2. Glattalstadt se pratique**

Concernant l'histoire de l'invention et de la diffusion de l'expression Glattalstadt, ce sont les représentants de l'urbanisme appliqué qui s'avèrent être les acteurs les plus intentionnels. Ce sont des personnes qui entretiennent un rapport professionnel avec la vallée de la Glatt: ils y travaillent (la VBG\* a ses bureaux à Opfikon-Glattbrugg) ou se rendent régulièrement sur place pour des réunions ou autres événements. Les acteurs clés seraient ainsi ces quelques introduits qui pratiquent le territoire au quotidien. Par contre, dans le cas des universitaires et journalistes qui ont eu un rôle important dans la diffusion ultérieure de l'expression, la pratique régulière du territoire n'est pas reconnaissable.

Cette pratique de la Glattalstadt n'est cependant pas évidente à définir. S'agit-il de la fréquentation du territoire, que ce soit dans un contexte appliqué ou à travers un lien personnel? Faut-il prendre les gestes extériorisés, la modélisation et l'appropriation hors contexte, comme une pratique spatiale spécifique, car constitutive de la Glattalstadt?



Comme déjà mentionné, les interlocuteurs faisant part de leurs expériences personnelles dans la vallée de la Glatt n'ont pas été nombreux. Dans les entretiens, les points de vues exogènes, portant un regard de l'extérieur sur la totalité du territoire, dominant ceux endogènes. Il semble alors être permis de questionner la territorialité des acteurs clés. Quelles sont les informations et les expériences qui déterminent la connaissance de ce territoire et le positionnement, qu'il soit analytique ou projectuel, de l'acteur? À quelle réalité territoriale correspond la localisation de l'acteur?

Je rejoins ici la partie de la problématique générale qui interroge le statut d'altérité des nouveaux territoires. Quant à la littérature théorique, je rappelle que Thomas Sieverts s'est explicitement identifié comme un représentant de la ville compacte (1997, p.7). D'autres laissent transparaître le même positionnement, quoi qu'en général de manière plus implicite. Le fait que les urbanistes sont du côté de la ville compacte ne surprend pas mais il ne faudrait pas en déduire qu'ils forment un camp homogène. Si, pour les locuteurs, il n'est donc pas non plus étonnant que la plupart d'entre eux ont leur bureau en ville de Zurich, leurs activités relatives à la Glattalstadt ne sont pas les seules qui les occupent.

Poser la question de la territorialité des locuteurs, au sein de la controverse ville compacte versus nouveaux territoires, implique ainsi de dépasser le simple schéma, d'ordre cartographique, qui reviendrait à les localiser dans la ville de Zurich et non dans la Glattalstadt. Et pourtant, la question de savoir si la Glattalstadt correspond à une altérité, à quelque chose qui est autre, fait sens. L'imposition de la dichotomie Zurich - Glattalstadt et, avec ceci, d'une frontière entre les deux entités territoriales (même si le tracé de cette frontière n'est pas forcément le même), telle qu'elle a pu être identifiée (cf. point 3.2.3.5.), invite à étudier le positionnement pratique des locuteurs face à l'entité territoriale qu'ils décrivent.

Les compréhensions exogènes parlant avec une certaine évidence, on serait tenté de confirmer le stéréotype des urbanistes de la ville-centre qui appliquent leur recette à un nouveau territoire. Il s'agirait, en quelque sorte, de conquérir ce dernier, même d'y reconnaître un nouveau marché. Mais si ces descriptions sont détachées de la pratique qui les génère, on ne peut pas non plus en conclure que celle-ci n'existe pas ou serait insignifiante.

Le témoignage personnel d'un interlocuteur est exceptionnel, par rapport à l'ensemble des entretiens menés. En s'exprimant sur l'identité villageoise, il la dénonce tout d'abord comme une stratégie de boycott de tout ce qui a trait à la ville et à l'urbain. Mais en développant son point de vue, il se rend compte qu'il ne peut pas faire abstraction de sa propre histoire:

j'ai grandi à Oerlikon (...)  
...cela reste un phénomène, un phénomène que je ne peux pas  
expliquer. Pour moi qui ai grandi là-dehors il n'est pas



explicable comment les gens peuvent s'attacher autant à une telle aire. Beaucoup de personnes ont fui Oerlikon. Quand on y a grandi, il est évident qu'on y retourne pas mais qu'on part. C'est normal qu'on trouve ça de la merde. Je ne comprends pas pourquoi il y a des gens qui tiennent à Schwamendingen et Seebach.

Je trouve que c'est devenu plus excitant maintenant parce qu'ils se passent beaucoup plus de choses. Notamment parce que... quelque chose d'aussi banal que Schwamendingen ou Seebach ou Opfikon, quelque chose d'aussi laid, d'aussi bauf'... parce qu'enfin, on pourrait le transgresser. Et les gens y tiennent.

Même quand je me mets dans une perspective consciemment sociologique ou ethnologique et que j'essaie d'abstraire de ma propre histoire, je trouve relativement difficile d'abstraire. Ce serait vraiment un projet ethnologique. Quelle est cet attachement? Pourquoi est-il si fort? Je n'ai tout simplement pas d'explication pour cela.

[usager critique]

Le témoignage laisse reconnaître à quel point l'urbain est pour lui un choix personnel et revendicatif, un positionnement critique par rapport au contexte dans lequel il a grandi et dont il veut se distancier. L'altération se fait ainsi tout d'abord par le refus. Si elle est, en même temps, explicite, l'auteur, usager critique de l'expression Glattalstadt, se distancie lui-même d'un discours sur les nouveaux territoires qui valorise leur émancipation.

#### **3.2.4.3. Glattalstadt se «laboratorise»**

Jusqu'à maintenant, la question de la pratique du territoire de la Glattalstadt est insuffisamment traitée dans la mesure où une majorité des acteurs clés semblent en être distanciés. Un bon nombre d'entre eux sont des universitaires. Dans l'approche focalisée sur les discours, l'influence des universitaires sur la production de la Glattalstadt apparaît comme importante. Il est intéressant de voir dans quelle mesure la pratique universitaire génère une territorialité de la Glattalstadt.

Les premières enquêtes scientifiques que j'ai pu recenser datent de la fin des années 1980 et aboutissent aux publications de Hitz, Schmid et Wolff en 1993 et 1994. Ces travaux sont contemporains des premières publications théoriques ou journalistiques aux États-Unis portant sur le sujet, comme *Edge City* (Garreau 1992) ou l'article «How Business is Reshaping America» (Lineburger & Lockwood 1986). Dans leurs deux articles, les auteurs fondent leur développement sur les concepts de postfordisme et d'accumulation flexible. Ils les utilisent pour analyser l'évolution de l'économie spatiale en Suisse. Le Nord de Zurich est étudié comme le plus récent phénomène qui résulte de ces processus de fragmentation et de flexibilisation.

Le constat empirique de ces chercheurs correspond donc aux démarches théoriques contemporaines émanant des États-Unis. Cette simultanéité entre les observations faites à différents endroits, entre les essais de théorisation urbaine et les approches de la géographie économique, exprime une relation particulière qui émerge entre les approches scientifiques et les réalités territoriales de la vallée de la Glatt. En effet, il



semble impossible de considérer ces travaux, de même que ceux aux États-Unis, comme exclusivement déductifs ou inductifs. Dès le début, la théorie et l'empirie s'alimentent réciproquement.

Avec quelques années de différence, Campi, Bucher et Zardini (2001) font également référence aux travaux de la géographie économique et de l'économie spatiale. Le point de départ de leur recherche (plus que la publication qui en découlait, peut-être) revenait à questionner la forme spatiale des nouveaux phénomènes urbains de l'économie globale et de l'accessibilité qui, selon eux, ne correspondaient pas du tout aux analyses architecturales de la ville. Ce que l'économie spatiale identifiait comme nouveau territoire, devait avoir un répondant architectural: telle était l'hypothèse de départ de la recherche. Les auteurs étaient amenés à interroger les conceptions urbanistiques postmodernes afin de les tester dans le cadre d'un nouveau territoire concret. Parmi les références dites classiques, les auteurs mentionnent les analyses urbaines d'Aldo Rossi et de Kevin Lynch, surtout, et cherchent à renouveler leurs principes fondamentaux. Un des auteurs mentionne l'ethnocentrisme des pensées des postmodernes: une réflexion qui paraît pertinente, compte tenu du retour très explicite de ces derniers sur les villes de l'Antiquité et du Moyen-âge (notamment Rossi 1995, Venturi 1966, Rowe & Koetter 1978). Par l'apport de propos phénoménologiques, les possibilités de perception et de représentation sont multipliées et assouplies.<sup>105</sup>

Pour la recherche empirique, les auteurs ont d'abord envisagé plusieurs sites possibles. Le choix a été effectué en fonction de la démarche théorique. Notamment comparée à la vallée de la Limmat\*, la vallée de la Glatt paraissait plus intense, plus développée déjà. L'aéroport formait également un plus. Finalement les articles de Hitz, Schmid et Wolff avaient déjà montré que l'urbanisation de la vallée de la Glatt correspondait à la thématique des nouveaux territoires: il fallait profiter de cet acquis.

La démarche de Campi, Bucher et Zardini était donc d'abord théorique: reconnaissant Zurich comme un cas correspondant à l'enjeu théorique, ils cherchaient, à partir des réflexions globales, un terrain où ce phénomène était observable, où les hypothèses de départ pouvaient être testées. Alors que les débats privilégiaient, selon l'un des auteurs, la théorie, il fallait affronter l'énorme déficit de l'empirie. Selon cet interlocuteur, les études de cas étaient toujours spécialisées, abordant par exemple les avantages de localisation dans la *Silicon Valley* ou la conversion des friches industrielles dans la *Ruhr*, mais n'étudiaient jamais le territoire par une approche régionale. Un des enjeux était donc la prise en compte empirique de l'aire en tant que telle: une approche de géographie régionale sur la base d'une méthode phénoménologique, si on veut.



Le livre ne reprend que marginalement cette réflexion théorique réalisée en amont. Sa présentation dénote une prise de distance par rapport à ce travail, du moins du point de vue de l'expression. En témoignent encore la multiplication des points de vue et des manières d'observer et vivre ce territoire qui découle du propos phénoménologique. La thématique de l'économie spatiale disparaît quasi complètement.

De manière plus générale, il y a lieu aussi de mentionner la différence intellectuelle entre les discours économiques et architecturaux. L'économie spatiale a reconnu un nouveau phénomène de localisation à partir d'un certain moment (les années 1980), basé entièrement sur la logique traditionnelle de l'optimisation de la localisation. Pour l'urbanisme en revanche, ce même phénomène a généré des questions fondamentales d'ordre paradigmatique sur la configuration, les fonctionnements urbains et territoriaux ainsi que sur les professions et leur raison d'être.

L'originalité et la qualité du livre ont eu un grand écho dans les milieux de l'architecture et de l'urbanisme. C'est bien entendu l'enjeu méthodologique qui explique le succès de la publication et probablement moins le site de la vallée de la Glatt en soi. Elle apparaît comme un bon exemple pour l'observation et l'application d'une thématique qui préoccupe les professionnels et face à laquelle les références sont toujours ressenties comme déficitaires. Mais, du coup, la Glattalstadt est citée dans des enseignements et travaux écrits et obtient une réputation internationale de nouveau territoire. Plusieurs autres interlocuteurs identifient également la vallée de la Glatt comme un espace exemplaire, que ce soit pour sa forme ou sa gouvernance, ou un espace avant-gardiste car son sort risque d'être bientôt celui d'autres endroits de Suisse.

En architecture en tout cas, l'intérêt pour les nouveaux territoires a été sans cesse croissant. Du désintérêt total, cela a viré au contraire, jusqu'à la domination, voire la monopolisation des débats. Un interlocuteur parle d'un phénomène inflationniste, un autre exprime le déficit accumulé auparavant, parce que personne ne s'y était intéressé.

Curieusement, cette prise d'ampleur et la multiplication des recherches ne sont guère accompagnées d'une diversité des sites de recherches. Au contraire, on aurait tendance à croire le contraire: la Glattalstadt semble être devenue l'exemple type au point de faire oublier d'autres endroits. Il n'est cependant pas évident d'expliquer ce phénomène de manière générale ou de le soutenir par une information fondée.

Toutefois, dans le cas de la vallée de la Glatt, un fait particulier permet de donner une indication. Lors de la transformation de l'ancien ORL\* en NSL\* en 2002 (cf. section

---

<sup>105</sup> Cette réflexion correspond à un travail théorique de Mirko Zardini que celui-ci a poursuivi aussi en dehors du cadre de la Glattalstadt (cf. Zardini 1996).



2.2.2.), une décision majeure fut le choix d'un terrain de recherche (au sens territorial) commun, afin de créer des synergies entre les différents chercheurs et enseignants de l'institut. Ce choix s'est porté sur la vallée de la Glatt. Il n'est pas seulement justifié par l'exemplarité du site mais également par la présence d'expériences déjà faites. Depuis, toutes les chaires cherchent à intégrer ce territoire dans leur enseignement, leur recherche et leurs applications en matière de prospective. Cinq projets de recherche et thèses sont actuellement engagés où la Glattalstadt sert de terrain d'enquête.

Il est important de reconnaître que, dans cette constellation, ce n'est plus seulement la qualité du territoire en tant que tel qui explique qu'il est choisi comme terrain de recherche mais des logiques universitaires. L'objet de recherche est alors autant un prétexte de recherche. Bien entendu, la vallée de la Glatt n'est pas choisie par hasard mais d'autres lieux pourraient offrir des intérêts similaires. Le choix formel du NSL ne fait que pousser plus loin ce qui se pratique dans les milieux universitaires, de manière informelle ou non: un voisinage produisant des économies d'échelle par rapport à des thèmes aussi bien que par rapport à des sites de recherche. Cette recherche de facilité et d'efficacité a néanmoins comme effet de rendre d'autant plus difficile la recherche dans des terrains qui ne suscitent pas un tel intérêt. Avec l'intérêt croissant pour la Glattalstadt, on retrouve, là encore, le principe de la citationalité générale.

Par leurs pratiques de communication, les sciences contribuent non seulement à une meilleure connaissance à l'intérieur du territoire mais le font connaître à un public spécialisé ailleurs dans le monde. L'expression Glattalstadt y a son importance, étant donné qu'il est entré dans le langage des universitaires. On pourrait imaginer que quelque chose se passe comme avec *Las Vegas*: grâce à la recherche de Venturi, Scott Brown et Izenour (1972), cette ville a été regardée dans une nouvelle optique.<sup>106</sup> En ce moment donc, la Glattalstadt obtient une réputation de lieu de science, de lieu connu grâce à la science.

Cette intensification des pratiques empiriques dans un même territoire correspond à un processus qui relève de la construction d'un laboratoire. Le laboratoire, en tant qu'espace au service de la science, est également l'expression d'un rapport territorial particulier. Il introduit certaines attitudes spécifiques quant à la constitution et aux statuts des savoirs. Les laboratoires «...ont le grave inconvénient de reposer (...) sur une sédimentation indéfinie d'autres disciplines, instruments, langages et pratiques.

---

<sup>106</sup> Les dernières nouvelles confortent en effet une telle thèse. Après des décennies de difficultés économiques, Las Vegas est redevenue attractive. Les jeux mis à part, la ville offre désormais aussi un musée Guggenheim exposant de l'art contemporain. La bâtisse, construite dans un temps record, joue avec le registre du *cheap*, avec ce que les cultivés Venturi, Scott Brown et Izenour ont qualifié de vernaculaire. Son architecte? Rem Koolhaas. Le choix de cet architecte et son travail peut être compris comme une référence à «Learning from Las Vegas».



On n'y voit plus la science balbutier, débiter, se faire à partir de rien en s'affrontant directement au monde. Au laboratoire, il y a toujours déjà sur place un univers construit, semblable à celui des sciences. Par conséquent, la référence y ressemble toujours à une tautologie, le monde connu et le monde connaissant se performant l'un l'autre» (Latour 2001, p.39).

Le laboratoire en tant que territoire du chercheur implique pourtant un nouveau questionnement sur l'altérité. À travers la présence dominante des approches exogènes, d'une part, l'imposition de la dichotomie entre Zurich et la Glattalstadt, d'autre part, j'ai retrouvé un principe d'altération qui fait de la Glattalstadt un objet extériorisé par le fait qu'il est différent. En revanche, l'image du laboratoire, en tant qu'accumulation des pratiques universitaires, correspond à une logique endogène. L'altération de l'objet diminue alors, plus il est abordé par les scientifiques. Dans ce sens, l'altération doit être nuancée car elle correspond à deux processus qui se complètent.

Au-delà des évolutions réservées au monde universitaire, la connaissance académique de la Glattalstadt est bien entendu suivie à l'extérieur de la science et dans le territoire en question lui-même. S'il y a toujours eu des collaborations ponctuelles, il semble qu'à certains moments les élus municipaux n'aient pas été si contents que la science arpente son territoire sans leur demander leur avis. Selon deux chercheurs, ils se seraient sentis lésés dans leur hégémonie territoriale. De ce point de vue, l'appui scientifique intégré dans le projet d'agglomération\* correspond à un nouveau rapprochement entre les sphères académique et politique.

Mais, au-delà du formel, le président de *glow.das Glattal*\* imagine même d'autres conséquences possibles:

...peut-être il y a un jour un label Glattalstadt (...) Quand on habite une région qui propose autant de choses intéressantes qu'on en fasse de projets de recherche, on a également la chance que cela est porté vers l'extérieur et qu'elle est vue aussi par l'économie comme une bonne région et un potentiel de développement. (...) De ce point de vue, on peut considérer ces recherches comme un compliment: visiblement il s'y passe quelque chose et il y a des perspectives d'avenir qu'il faut prendre en considération de manière scientifique. Quand quelque chose est désigné de manière récurrente par la presse et la recherche, c'est aussi dans les têtes à un certain moment.

[non-usager]

L'extrait permet de mettre en évidence à quel point l'idée de la production scientifique comme représentation de la réalité est réalimentée par ce que cette même production génère.

Ainsi, deux interactions peuvent être observées: celle entre les démarches inductives et déductives qui, plutôt que de répondre à des dispositifs de recherche spécifiques,



s'appellent et se fertilisent réciproquement, ainsi que celle entre la sphère de la science et son objet de référence.<sup>107</sup>

#### 3.2.4.4. Glattalstadt se critique

Comme on l'a déjà vu à plusieurs reprises, l'expression Glattalstadt ne fait pas l'unanimité parmi les introduits: il y en a qui l'utilisent mais formulent des réserves, d'autres qui s'y opposent ou, du moins, ne s'en servent volontairement pas. Ceci dit, les argumentations critiques s'avèrent plus dispersées que prévu.

Je reviens d'abord sur les représentations urbaines relatives à la ville traditionnelle. Les interlocuteurs qui s'y réfèrent constatent un écart entre cette notion de ville et la vallée de la Glatt. Les arguments avancés par le président de *glow.das Glattal*\* sont l'absence d'histoire et de monocentralité. Sa position de refus est par ailleurs soulignée par la préférence de l'appellation de *Glattalbahn*\* à *Stadtbahn Glattal*<sup>108</sup> dans la communication officielle relative à ce projet.

Une deuxième position critique émane du point de vue analytique de la géographie économique:

Du point de vue analytique, le problème de cette configuration est qu'elle n'a aucune indépendance: ni historiquement, ni dans son développement. Le développement de toute l'aire, dès la première vague d'industrialisation, n'est qu'à voir en lien avec la ville de Zurich. (...) La plupart n'y a pas emménagé de manière consciente, ils y sont allés parce qu'ils n'ont rien trouvé de mieux (...) Ce sont tous des Spill-Overs qui n'ont pas trouvé de place en ville.

[usager critique]

Ce que certains interprètent comme des phénomènes capables de créer une ville, est compris par d'autres comme le contraire ou du moins comme insuffisant.

Dans les deux argumentations, celle de *glow.das Glattal* et celle des géographes économiques, le refus de l'expression Glattalstadt provient de son inadéquation descriptive: pour ces interlocuteurs, elle ne représente pas l'état des faits.

La critique se situe sur un autre niveau lorsqu'un interlocuteur évalue le potentiel identitaire de l'expression Glattalstadt. Elle prend pour cible certaines esquisses d'urbanistes qui désignent des éléments existants du territoire comme susceptibles

---

<sup>107</sup> À cette occasion on peut rappeler un fait divers. Au 19<sup>e</sup> siècle, l'EPFZ a largement contribué à l'instauration du mythe fondateur de la Suisse moderne et, avec cela, à la construction du lieu qui s'y réfère, la prairie du Grütli. La Glattalstadt serait-elle alors le deuxième lieu créé par cette institution?

<sup>108</sup> La Glattalbahn a sa propre histoire d'appellation qui est liée à la technique. Les principaux promoteurs prévoyaient à l'origine de connecter leurs sites au réseau RER par le moyen de trains *Monorails* indépendants. L'idée des aménageurs était celle de relier ces projets individuels. Les premières esquisses proposaient un *métro aérien*. Appelée *ligne tangentielle* dans «Glattal wohin?» (Niederhauser & Planpartner 1990 et 1991), cette désignation laisse par la suite sa place à *distributeur moyen* (*Mittelverteiler*; en référence à sa position intermédiaire entre les réseaux de RER et de bus) dans le Plan directeur cantonal de 1994, puis *Stadtbahn Glattal* (*tram rapide urbain*), selon la désignation de la VBG\*, sa société d'exploitation, puis *Glattalbahn*.



d'être porteurs d'une identité collective. En énumérant les éléments constitutifs de la vallée de la Glatt (aéroport, *Back-Offices*, supermarchés, la rivière *Glatt*, considérée comme sale, puante et laide...), il ne trouve pas d'objets existants porteurs des valeurs positives. De même, la Glattalbahn lui paraît insuffisante pour cette construction identitaire. Sa critique s'adresse autant à la notion de ville qu'à l'association avec la vallée de la Glatt. À une autre occasion, le même interlocuteur dénonce une certaine attitude d'exagération et d'artificialité dans les dessins des urbanistes où la cohérence esthétique domine l'analyse de la réalité.

Pour un autre interlocuteur, lui aussi usager critique, cela a même des conséquences graves:

Je ne suis pas très heureux que désormais on appelle cela ville, car on accepte ainsi beaucoup de péchés de la planification des années 1960. Qu'on dit: tiens, maintenant nous avons ce paysage urbain, et tout. Par ceci, c'est un peu un embellissement postmoderne.

[usager critique]

Mais il reconnaît que la recherche d'une image positive est difficile, en particulier parce que les concepts scientifiques et toponymiques qui permettent de s'approprier cet espace, sont tous critiques:

Le problème des notions spécialisées - Edge City, Outer City, ville intermédiaire, ville extérieure, Exopolis - est qu'elles ne se prêtent pas à une identification positive. Elles sont toutes cotées de manière critique (...) Nous avons ce problème aussi dans la littérature classique: Route quelque chose ou Junction quelque chose, ils ont eu les mêmes problèmes. Comment appeler ces machins? La meilleure solution a été celle avec la Silicon Valley.

[usager critique]

Ce qui est propre à ces deux points de vue se situe moins sur le niveau de la description en soi mais se réfère à l'effet performatif de l'expression. La critiquer ou la refuser, c'est aussi une manière d'exprimer son désaccord ou du moins sa peur face aux esquisses prospectives des urbanistes et aménageurs. Ce constat est important dans la mesure où beaucoup d'urbanistes considèrent leurs travaux comme purement descriptifs et ne veulent pas reconnaître leur performativité.

Ces critiques de l'expression Glattalstadt sont situées dans deux milieux politiques: l'élite de la politique communale dominée par les partis conservateurs (y compris des segments de la nouvelle droite), d'une part, et l'opposition de gauche, faible en nombre de représentants mais d'autant plus fine et innovatrice quant à la problématique territoriale, d'autre part. Comme déjà mentionné, les premiers boycottent, de fait, l'expression Glattalstadt. Selon un interlocuteur universitaire (lui-même utilisateur proactif), certains ressentent l'expression comme un programme de fusion de communes et donc une atteinte à l'autorité municipale et à la structure



fédéraliste. D'autres prétendent que le refus aussi explicite de la part de *glow.das Glattal* est un geste de prudence: il s'agirait d'apaiser les forces ultraconservatrices dans les communes qui pourraient, en effet, nuire, voire mettre fin aux quelques collaborations qui sont désormais lancées. Encore d'autres spéculent que la promotion de *Netzstadt Glattal* sert au président actuel à se démarquer de son prédécesseur qui était un locuteur proactif de l'expression Glattalstadt.

Du côté de la gauche, la critique est moins facile à résumer car elle ne s'affirme pas d'une manière aussi généralisée. Elle s'adresse aux urbanistes et à une conception de la ville qui privilégie les aspects formels et esthétiques et néglige les aspects politiques et écologiques. La citation présentée ci-dessus en témoigne. Elle concerne, par ailleurs, une représentation de la Glattalstadt qui cacherait les déficiences en matière de démocratie dans l'entité territoriale en question. Ceci comprend, premièrement, le système majoritaire qui est appliqué dans les élections de l'exécutif et qui favorise les partis et les candidats du pouvoir en place; deuxièmement, le manque de transparence de *glow.das Glattal* qui, en tant que rencontre des présidents des municipalités, se passe de débats et représente un privilège d'accès; et troisièmement, la revendication d'un pouvoir décisionnel plus contraignant au niveau intercommunal, dépassant le stade actuel où tout propos doit compter sur l'approbation et le bien plaire de chaque commune.

Curieusement, il me semble que là les deux critiques des urbanistes et des politiciens chevauchent. Un interlocuteur, proche de la *Arbeitsgruppe Züri Nord\** croit savoir, en effet, que l'expression Glattalstadt est inventée et promue par les communes; il ignore le discours critique de la part de *glow.das Glattal*. Il se base sur un souvenir des années 1990 où les représentants communaux ou, du moins, le président de la IG ZUG\* utilisaient eux-mêmes l'expression. Quoi qu'il en soit, dans cette représentation (en l'occurrence de deux personnes) les (architectes-)urbanistes et les politiciens municipaux font partie du même ensemble.

#### **3.2.4.5. Glattalstadt se projette**

Les notions de projet et de projection auxquelles je fais référence ici ont plus précisément trait à la simulation de l'avenir et aux modalités de représentation propres à l'architecture: le dessin de plans, coupes, vues et autres ayant pour objectif l'anticipation d'une réalité morphologique future. Cette anticipation relève d'un état idéal (ou, du moins, optimal selon les circonstances) tel qu'imaginé par ses auteurs. De telles projections sont reconnaissables dans les descriptions de la Glattalstadt.

Lorsque les personnes interrogées décrivent et citent des éléments constitutifs de la Glattalstadt, elles utilisent des éléments qui appartiennent à des catégories temporelles diverses. Le croquis dessiné par une des personnes (dans le point



3.2.3.2.) illustre ceci: s'y mêlent des éléments du présent qui sont déjà construits, comme les autoroutes, les localités ou la *Hardwald\**, avec le circuit et l'anneau formés par le projet de la *Glattalbahn\**. Presque toutes les personnes rencontrées se réfèrent à cet élément qui n'existe pour le moment que dans les simulations d'avenir.

A certains moments, la référence à l'avenir est explicite. En même temps, les esquisses de l'avenir sont formulées comme s'il était certain qu'elles deviennent réalité. Un seul interlocuteur, usager critique, propose une conception ouverte et interrogative de la Glattalstadt:

...une ville à définir, pas une ville définie. Je ne la considère pas comme une vision, une vision diffuse quelconque. (...) C'est justement la question: devient-elle une ville?

[usager critique]

La présence conjointe du présent et de l'avenir apparaît comme une propriété majeure de la Glattalstadt. Le chevauchement des deux niveaux temporels peut aussi être reconnu dans des phrases qui font explicitement référence au temps, telles que «c'est la Glattalstadt» ou «cela devient la Glattalstadt». Il s'agit en l'occurrence d'une différence fondamentale par rapport à la représentation traditionnelle de ville (par exemple de la ville de Zurich) où la projection de l'avenir n'est pas retenue avec la même importance.

L'avenir tout seul ne rime bien entendu pas forcément avec idéal, comme l'utilisateur critique cité ci-dessus le souligne. Certains documents visuels confirment ceci, par la différence des langages graphiques utilisés. Par exemple, les illustrations 13 et 14 (chapitre 1.5.) correspondant aux premières esquisses de la *Glattalbahn* permettent de reconnaître une esthétisation évolutive du projet. La première correspond à l'esquisse de l'ingénieur, mettant en évidence la donnée technique et fait abstraction des détails de la réalité territoriale. La deuxième produit une carte où le geste graphique des cercles (correspondant au rayon dessiné à partir des arrêts de la *Glattalbahn*) contribue à une représentation idéalisante. Elle relève d'un souci esthétique que la première illustration n'exprime pas.

Le Plan d'information, document plus récent et moins populaire (Planpartner 2003), ne vise pas tant la représentation esthétisante du territoire mais contribue à valoriser la construction par le projet qui caractérise la Glattalstadt. Il fait l'inventaire de tous les projets de construction dans le périmètre de la ZPG\*. Bien que de tailles extrêmement variées, leur nombre est important: représentés tous ensemble, ils correspondent à une donnée importante de ce territoire. Mais, plutôt que de proposer une simulation de l'avenir idéal ou de vouloir promouvoir à tout prix l'ensemble de ces projets, on peut lire le Plan d'information comme une description du réel contemporain: celle des



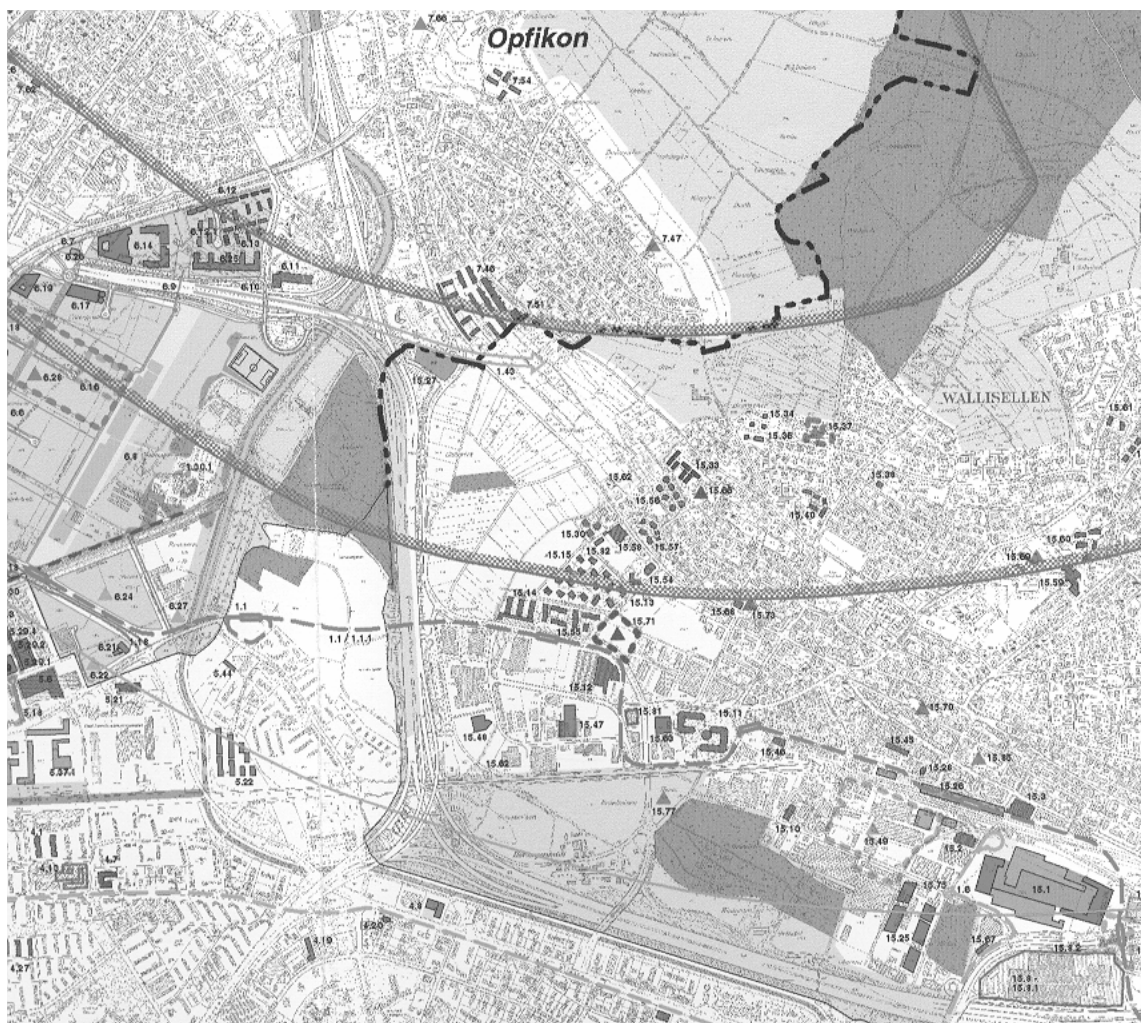


Illustration 18: extrait du Plan d'information (Planpartner 2003, original en couleur). Au milieu à gauche, la moitié de la surface du *Glattpark\**, à droite Wallisellen, en bas à droite le *Glattzentrum\**, en haut à droite un bout de la *Hardwald\**. Apparaissent en foncé les forêts (tonalité comme celle en haut à droite, par exemple) et les projets de construction dans leur forme morphologique au sol. Le tracé de la *Glattalbahnhof\** correspond à la ligne traitillée qui traverse la partie inférieure du plan. Les deux courbes épaisses signalent les niveaux de décibels représentatifs des nuisances sonores.

intentionnalités qui, aujourd'hui, existent dans les têtes de leurs promoteurs et les plans de leurs architectes et ingénieurs.

Le constat de la présence de l'avenir paraît évident dans la mesure où l'usage actuel de l'expression émane des milieux de la simulation de l'avenir (architecture, gouvernance, politique). S'il s'avère qu'elle est limitée à ces mêmes milieux, il faut se demander si des personnes qui ne sont pas habituées à simuler l'avenir ne sont pas en mesure d'adopter l'expression malgré tout. L'extrait suivant exprime ce conflit peut-être de manière caricaturale:

Pour moi... [Netzstadt Glattal] ...est vraiment la description de l'état existant. [Glattalstadt]: Je la qualifierais d'utopie.



[non-usager]

Une interprétation possible de cette citation est l'impossibilité ressentie par l'interlocuteur d'unir le présent et l'avenir du territoire dans un même schéma de représentation. Pourtant, pour lui aussi, l'émergence de la ville est à l'avenir un scénario:

Je crois qu'il pourrait avoir, le long de la Glatt, une  
urbanisation du paysage.

[non-usager]

Je conclus que la Glattalstadt, comme réalité autant que comme représentation, n'est pertinente que si elle comporte une vision d'avenir. Cet avenir est – implicitement, bien entendu – toujours un avenir simulé au présent, donc une projection, telle que la prospective territoriale a l'habitude de la produire. Ce constat est important quant à l'hypothèse du langage performatif. J'ai constaté dans la partie théorique que les néologismes théoriques représentent uniquement une réalité au présent et ne contiennent pas l'avenir. Au moment où la problématique des nouveaux territoires est locale, la représentation incorpore des éléments d'avenir. L'enjeu semble précisément résider dans le facteur de la ville. Dans le cas de la Glattalstadt, la vraie ville ne serait pas encore suffisamment avancée pour que l'expression fasse sens: il faudrait soutenir la ville au présent avec son avenir.<sup>109</sup> Par contre, dans le cas de *Zwischenstadt*, par exemple, la représentation (l'expression) est suffisamment floue pour que la ville ne s'impose pas avec son référentiel standardisé.<sup>110</sup>

#### **3.2.4.6. Glattalstadt se mobilise**

Ce point se concentre sur les qualités de l'expression Glattalstadt qui relèvent plus explicitement du langage comme ressource. L'évaluation porte ici plus strictement sur sa compétence dans une logique de bénéfice – ou de perte – tel qu'il (telle qu'elle) pourrait ressortir de son usage. La performativité est évaluée ici dans sa dimension de finalité plutôt que de possibilité.

Cette dimension n'est pas toujours évidente. Dans les entretiens, les interlocuteurs ont été indirectement interrogés sur cet aspect. Les uns ont un avis très clair sur leur propre usage, les autres réfléchissent sur les effets que le mot peut avoir de manière générale. La qualité performative ressort rarement de manière explicite. Un enjeu essentiel réside dans la relation entre l'émission et la réception des discours: la conception, l'intention et la formulation de l'expression Glattalstadt ne font pas la

---

<sup>109</sup> Ou, comme me l'a dit un interlocuteur en fin d'entretien: j'utilise l'expression Glattalstadt, mais quant à la question de savoir si c'est une ville ou pas, je crois qu'on est tous d'accord que ce n'est pas une ville.

<sup>110</sup> L'argument est intéressant mais problématique. La littérature spécialisée sur les nouveaux territoires n'a guère quitté les milieux d'introduits. Que dirait le président de *glow.das Glattal\** de Zwischenstadt?



performativité à elle toute seule, c'est bien entendu par rapport à la compréhension de l'énoncé qu'il faut en mesurer l'effet.

Par rapport à ce questionnement, ma manière de gérer l'entretien est problématique. La demande adressée au locuteur de s'explicitier implique que ce sont les représentations de la performativité qui sont évaluées; je ne peux donc pas évaluer une parole performative en acte. Par contre, j'évite une évaluation violente (au sens de Derrida) dans la mesure où je n'introduis pas exclusivement mes propres critères de performativité. Les locuteurs sont eux-mêmes conscients de la question et se prononcent – chacun de manière plus ou moins explicite – sur la question.

J'ai identifié, d'une part, des sphères thématiques, d'autre part, des degrés de performativité différents. L'analyse est structurée selon la possibilité de saisir la performativité: de celle qui paraît être la plus normative vers la plus libre.

### Marketing territorial

En matière de marketing territorial, plusieurs interlocuteurs accordent des qualités à l'expression Glattalstadt. Avant l'apparition de *glow.das Glattal\**, l'expression était déjà utilisée, de concert avec l'appellation *Greater Zurich Area*, lors d'une présence à la *MIPIM* (Foire immobilière de Cannes) des responsables communaux, de promoteurs immobiliers et la promotion économique du canton de Zurich, en 1995. Le mot apparaît donc dans les milieux économiques avant qu'il n'intéresse les milieux architecturaux<sup>111</sup>.

Le concept de communication de la IG ZUG\* de l'an 2000, réalisé par l'agence *Bildinfarkt* (2000), fait naître l'appellation de *glow.das Glattal* qui doit à la fois remplacer le nom de la structure de collaboration et servir de label pour la promotion économique. Pour élaborer le concept, l'agence de communication évalue différentes paroles reconnues comme caractéristiques de la vallée de la Glatt, dont Glattalstadt (selon leur orthographe). Mais l'agence la juge inadaptée, compte tenu des intérêts poursuivis:

Une notion déroutante. Nous avons pris la température. (...) une fausse promesse qui ne représente aucune authenticité et qui par conséquent n'est pas crédible.

[Bildinfarkt 2000]

Les décalages de représentation liés à la notion de ville empêchent donc à ce moment-là que Glattalstadt devienne le nom de la structure de collaboration intercommunale. Beaucoup d'autres appellations déjà existantes sont également jugées usées ou occupées. C'est la raison pourquoi une nouvelle création est privilégiée.



Un des aménageurs interrogés a mentionné ses engagements ponctuels en tant que guide pour des investisseurs potentiels souhaitant connaître le territoire. La disponibilité limitée de documentation et de matériel cartographique fait de lui une personne de référence. Il juge que *glow.das Glattal* ne suffit pas pour le marketing et accorde des compétences complémentaires à l'expression Glattalstadt.

Selon un interlocuteur, l'expressivité et la concision de l'expression Glattalstadt plaident en sa faveur:

...une notion concise aide les autres investisseurs intéressés.  
La notion signale l'avenir et les possibilités de développement  
et attire peut-être les investissements ici plutôt qu'ailleurs.

[usager proactif]

Un autre interlocuteur confirme ceci, même s'il est ironique:

Join us in the Glattalstadt: cela marche certainement mieux  
que: Come to Dübendorf or Wallisellen or Opfikon.

[usager critique]

Selon un troisième interlocuteur, ce serait plutôt *Zürich Nord* qui aurait les compétences les plus élevées en la matière. L'expérience positive de *Zürich West*<sup>\*</sup> donnerait l'exemple et Zurich Nord se traduirait plus facilement en anglais que Glattalstadt.

La question de savoir quel est le meilleur label reste bien entendu ouverte. Si l'expression Glattalstadt a certaines qualités, elle n'est pas la seule appellation disponible. Un autre aspect important quant au label est la durée de vie qui souvent n'est pas très longue: ceci explique aussi l'existence d'un réseau sémantique de labellisation où un label relaye un autre. Finalement les commentaires relatifs à *glow.das Glattal* relèvent un autre point crucial: le chevauchement entre un toponyme se référant au vécu quotidien d'un territoire et la stratégie commerciale. L'ambition de ses utilisateurs est de satisfaire les deux à la fois: un objectif qui n'est pas facile à atteindre.

En ce qui concerne la double compétence, descriptive et performative, du langage, il faut également remarquer que le label doit pouvoir s'appuyer sur des catégories spatiales bien établies, comme ville, région ou, entre-temps, *Valley*. Si la vallée de la Glatt ne correspond pas à une de celles, la création d'un label ne s'avère pas si facile.

---

<sup>111</sup> Cet aspect aurait mérité plus de développement, mais il est trop difficile à retracer aujourd'hui.



### Notion opératoire

La deuxième qualité performative de l'expression Glattalstadt est celle de la notion opératoire. Elle est promue par les deux aménageurs qui travaillent sur ce terrain. Selon eux, le terme est adéquat pour quelqu'un de l'extérieur et qui, par son activité, est confronté à l'ensemble du territoire. C'est dans ces cadres que s'installe une récurrence des thèmes et des activités qui doivent être nommés et désignés. L'une des deux personnes relève également la difficulté d'orientation qui caractérise le territoire: il n'est pas toujours évident de savoir si on se trouve à Dübendorf ou à Wallisellen, à Opfikon ou à Kloten, car les aires bâties sont souvent continues.

Des personnes impliquées dans un travail de terrain et utilisant l'expression Glattalstadt comme une notion opératoire, rencontrent des difficultés quant à un usage généralisé. Alors qu'elles l'utilisent couramment dans leurs réunions internes, elles en évitent l'usage à l'extérieur, en particulier lors des rencontres avec les responsables communaux. Bien que tous les participants aient une compréhension commune du terme, l'usage standardisé ne va donc pas de soi, à cause des personnes s'y opposant. Presque paradoxalement, pourrait-on dire, ceci limite l'opérativité, mais précise, dans le même temps, le champ d'application de l'expression. La valeur opératoire de l'expression Glattalstadt n'est pas universelle.

### Au service d'un projet

De manière moins explicite mais toujours assez évidente, l'expression Glattalstadt se met au service de projets particuliers. Un tel recours peut être observé dans plusieurs cas.

La *Glattalbahn*\* est certainement le projet qui illustre cette tendance le plus. C'est là qu'on peut compter les usages les plus fréquents de l'expression: dans les médias notamment, mais également dans les documents officiels, les rapports de travail ou les discours des politiciens (cf. les procès-verbaux du Grand-conseil). C'est la dimension urbaine du projet qui évoque la référence à la ville: la nécessité de densités et de flux de voyageurs élevés pour asseoir la pertinence et la rentabilité du projet ainsi que les interventions urbanistiques (aménagement des arrêts et de l'espace public avoisinant, optimisation de l'offre d'affectation) qui l'accompagnent.

L'expression Glattalstadt a été retenue dans la communication de la promotion de la *Glattalbahn* et notamment dans la vidéo (VBG & rennhardcom 2001). Lorsqu'en 1998 la VBG\* obtient le mandat de réalisation de la *Glattalbahn*, un des premiers objectifs est de créer une plate-forme de dialogue. Un enjeu majeur de la communication est celui de répondre aux préoccupations des différents niveaux politiques (canton et municipalités). Au niveau de l'implantation, ce projet concerne essentiellement les



municipalités; au niveau du financement et donc de l'approbation, c'est le canton qui est compétent. Le besoin d'une communication visuelle s'est imposé, car auparavant le projet de métro aérien («Hochbahn»), première technique retenue pour ce nouveau moyen de transport, avait déjà suscité un imaginaire technique important. En montrant des images appropriées au projet actuel, les concepteurs souhaitaient aussi «ramener sur terre» cet imaginaire futuriste lié aux premières esquisses.

La vidéo a essentiellement été montrée lors de conférences et de présentations (qui ont été particulièrement nombreuses avant la votation). Elle a aussi pu être visionnée, au moyen de bornes, dans les foyers des mairies, à des foires commerciales ou à l'aéroport. La diffusion s'adressait donc à un public cible. Les responsables ont été attentifs à ce que la vidéo soit vue volontairement, c'est-à-dire que personne ne se sente obligé de la regarder.

Puisque la *Glattalbahn* s'inscrit dans un développement territorial qui renforce les qualités urbaines de la région, ses concepteurs n'ont pas remis en question cette donnée dans leur communication. Le référent villageois comme source de discours sur l'identité qui est très présent dans les municipalités n'a à aucun moment été évoqué pour expliquer la *Glattalbahn*. La vidéo n'hésite pas à énoncer que les mutations territoriales en cours produisent la «nouvelle Glattalstadt» (VBG & rennhardcom 2001). De plus, dès le début, la communication liée au projet n'a pas seulement visé les citoyens de la vallée de la Glatt mais aussi ceux du canton car le financement principal dépendait de son acceptation. On s'attendait à une faible acceptation dans les municipalités concernées. La population locale ne profitera elle-même guère de la nouvelle offre, car la *Glattalbahn* desservira principalement les zones d'activité.

Si les concepteurs ont été séduits par la qualité métaphorique de l'expression Glattalstadt, ils voulaient communiquer à travers elle le périmètre de référence du projet afin qu'il soit intelligible pour celui qui devrait voter au niveau cantonal mais qui ne l'habiterait pas. Glattalstadt est donc principalement proposée à celui qui porte un regard sur ce territoire depuis l'extérieur. C'est l'importance stratégique de cette échelle territoriale qui a motivé le choix de l'expression Glattalstadt dans le commentaire de la vidéo.

L'exemple de la *Glattalbahn* montre aussi que l'usage de l'expression Glattalstadt fait sens dès qu'un objet est associé à la ville. Une interprétation similaire est faite, par exemple, par rapport à la circulation pédestre: un article de Thomas Schweizer (2002) évalue le besoin d'améliorations pour les aménagements piétons dans la vallée de la Glatt. L'existence d'une ville à cet endroit impliquerait qu'on prenne à coeur les problèmes spécifiques aux piétons.

C'est de plus en lien avec la collaboration intercommunale que certains utilisent l'expression Glattalstadt. La collaboration intercommunale, une politique qui dépasse



les frontières communales, qui cherche la collaboration et la synergie avec les voisins ainsi qu'une réflexion étendue est comprise comme une démarche urbaine. Par ailleurs, les valeurs démocratiques sont rattachées à la ville. L'expression Glattalstadt en ferait la promotion.

Finalement, c'est le thème de la nature et de l'environnement qui est pris dans une même logique. Une préoccupation majeure est le développement et la protection des surfaces naturelles et libres de constructions sur une base supracommunale. Le manque de concepts dans ce domaine suggère également l'usage de l'expression:

En ce qui concerne ce genre de paysage, il faut en fait dire des choses similaires comme pour la notion de l'urbain. Glattalstadt essaie aussi de thématiser quelque chose qui n'a pas été assez un thème: de prendre la réalité urbaine pour ce qu'elle est, mais qu'elle est néanmoins différente de la réalité urbaine centrale. Et dans le cas du paysage, il manque la notion, ou on peut encore moins le consolider par des notions (...) Et Glattalstadt pourrait être un accrocheur pour thématiser plus le thème du paysage.

[usager proactif]

Pour certains thèmes, Glattalstadt est une appellation appropriée. Mais du coup, la ville est ponctuelle ou circonconstancielle. Aussi, si c'est le projet qui définit la ville, il n'y a pas de nécessité de la préciser autrement. En même temps, le nombre élevé des instrumentalisations de l'expression Glattalstadt dessine un tableau qui relativise les appropriations individuelles. L'usage semble tellement récurrent qu'on peut parler d'un phénomène partagé. C'est comme si avec chaque projet supplémentaire les différentes villes circonconstanciennes fondaient ensemble pour en former une seule.

#### Au service d'une cause

Quand l'expression Glattalstadt apparaît en lien avec un projet précis, il y a réciprocité. L'existence de la ville légitime le projet et, au retour, le projet contribue à la construction de la ville. En parallèle, ces recours ont une dimension théorique, voire idéologique. Cette dimension est illustrée à l'exemple de la «ville du projet».

Au delà des concepts de ville-réseau ou de ville intermédiaire, qui s'inscrivent dans une pratique urbanistique du projet, la Glattalstadt est mis en lien avec une méthodologie de prospective. Le cas concret de la *Glattalbahn*\* est suggéré comme exemple:

...il faut se demander quels sont les grands projets qu'il faut faire et qu'il faut les faire ensemble. (...) Quand on regarde comment ils l'ont fait avec la Glattalbahn: on constate un rassemblement de présidents de communes qui ont suffoqué à cause de la circulation et qui ont dit: nous devons résoudre ce problème. Ils n'ont pas eu d'autre problème, en attendant.

[usager proactif]

Le méthode, je crois: il faut beaucoup de temps pour accepter un thème commun, et, à partir de ce moment-là, on est rapide dans la réalisation, et on cherche un moyen pour l'objectif. On



ne crée pas d'abord les moyens afin d'atteindre l'objectif. Ce qui revient à dire qu'on ne fait pas de fusions de communes, juste parce qu'on a la taille d'une ville, mais on regarde à l'inverse: que devons-nous faire, et comment pouvons-nous le faire le plus facilement possible?

[usager proactif]

Au-delà de la réussite de la *Glattalbahn*, ces propos contiennent implicitement une critique de l'aménagement du territoire et de l'urbanisme classique qui base ses interventions de régulation et de contrôle sur un ensemble d'instruments d'ordre juridique et administratif. Cet ensemble est en général appelé le plan. Cette démarche est jugée lente et contreproductive: dans le cas de la vallée de la Glatt, où la pression due aux multiples interventions possibles est très importante, le recours à ces instruments d'intervention classiques serait impossible. La collaboration intercommunale est nécessaire mais il n'y a ni la possibilité de l'imposer, ni de procéder à des fusions.

Dans ces discours, il est possible de reconnaître un schéma dichotomique entre deux types de villes: d'une part, une ville correspondant à une unité politique classique (municipalité) et fondée sur une base structurelle en matière de gouvernance; d'autre part, une ville où le projet détermine son périmètre spatial, les autorités concernées et les mesures d'action.

Dans les citations, les positions sont extrêmes. Ainsi, il semble qu'entre une collaboration par projet et une fusion de communes, il n'y aurait pas d'autres possibilités de rapprochement, sous une forme officielle ou non. Il est certain que des ambitions pour une collaboration plus responsabilisante entre les communes sont exprimées par tous. De la part de *glow.das Glattal\**, les limites de la légitimité de leur organisme est reconnue et interrogée; en même temps, aucun organisme déjà existant ne correspondrait aux besoins des communes concernées. Si les militants de gauche exigent des structures politiques intercommunales, professionnalisées et relevant d'un cadre décisionnel obligatoire, ceci ne revient même pour eux pas forcément à la fusion. Mais vu que ce sujet est plutôt tabou dans la politique communale, il est imaginable que le refus aussi affirmé de la fusion – bien qu'elle arrangerait dans le fond le travail des aménageurs autant que celui des projeteurs – a comme objectif de calmer les représentants les plus fervents de l'autonomie communale.

La dichotomie entre la ville souveraine et la ville du projet, recherchée par les deux interlocuteurs cités, sert probablement aussi à différencier une démarche professionnelle. Dans ce sens, Glattalstadt, en tant qu'exemple, est également une ressource pour alimenter le débat général sur la légitimité d'existence de l'aménagement du territoire, à la suite à son échec proclamé ces derniers temps par un certain nombre de spécialistes (cf. la section 2.2.2).



Parfois, la revendication de la ville du projet est à prendre dans son enjeu critique. Le Plan d'information (Planpartner 2003) mentionné auparavant est un bon exemple pour illustrer la problématique car, de plusieurs points de vue, il s'agit d'un hybride avant d'être un document représentatif d'une nouvelle démarche d'urbanisme. Réalisé à la suite de l'initiative privée de *Planpartner*\*, donc sans commande ni rémunération de la part des municipalités, il ne correspond à aucune obligation légale comme c'est le cas avec les différents plans d'aménagement du territoire. Toutefois, il répond à une information d'ordre public. Son échelle, le 10'000e, se situe entre celles des cartes à usage populaire et celles des plans de formalisation professionnels. Il mélange deux types iconographiques: les surfaces des projets sont colorées comme dans un plan d'affectation des zones, et l'existant est reproduit selon le critère de la forme (les bâtiments, la forêt, la route...). Le seul type d'espace existant et sans projet qui soit également en couleur est la forêt (inattaquable car solidement protégée par la loi). Finalement, les auteurs y superposent les courbes des nuisances sonores des deux aéroports (civil de Kloten et militaire de Dübendorf). *Planpartner* tient à jour toutes les modifications repérées – selon eux c'est un art en soi d'obtenir tous les renseignements nécessaires, malgré le caractère légal qui leur incombe – et actualise le document environ trois fois par année.

Le Plan d'information est un document où se mêlent différentes informations, registres iconographiques et légitimités de représentation. Jouant avec l'iconographie des documents officiels, il est né d'une initiative privée. Son objectif affirmé: montrer les projets pour permettre une représentation globale. Le plan est un outil de travail apprécié par les aménageurs, les scientifiques et, dans une moindre mesure, les investisseurs. Mais n'y a-t-il pas un message qui va plus loin? Si, bien entendu, le Plan d'information révèle de temps à autre l'existence de projets qui n'étaient pas connus (selon les dires de l'auteur, il permet notamment à une municipalité de connaître les projets de la commune voisine), je pense que les introduits ont déjà une vision d'ensemble. Les investisseurs savent ce qui se passe à cet endroit et s'y intéressent entre autre à cause des économies d'agglomération. Le Plan d'information ne contient-il pas aussi la revendication d'un nouvel urbanisme qui, critiquant la lenteur de l'aménagement du territoire classique et dénonçant l'individualisme du pouvoir d'investissement, propose à la fois le rapprochement des deux et la formulation d'une nouvelle posture professionnelle? Les projets individuels y représentés, sont-ce ces objets de ville qui réussissent à pousser tous seuls, comme le dit Koolhaas (1995b): les voici inventoriés, révélés, cartographiés, légitimés? Le plan, représentation privilégiée de l'aménagement du territoire, est ainsi subverti.

Une fois le débat esquissé, la Glattalstadt est le terrain où s'affrontent les positions et se discutent des alternatives. Or certains semblent faire de la ville du projet un



nouveau concept, exportable, applicable partout. Compte tenu de la forte coloration idéologique de la controverse, la Glattalstadt devient ainsi un prétexte. On peut imaginer que l'usage de l'expression serve à des projeteurs pour se distinguer des aménageurs – et vice versa.

Cette dimension de la cause ou du fond idéologique peut être reconnue à d'autres occasions. L'exemple cité précédemment d'un promoteur de la circulation piétonne en relève pour une bonne part aussi. Observant la création d'une nouvelle ville, la Glattalstadt, il présuppose une approche complète et introduit une nouvelle donnée:

L'urbanité n'est atteignable qu'à travers la circulation piétonne.

[Schweizer 2002, p.6]

Selon lui, si on veut créer une ville, il faut obligatoirement faire quelque chose pour les piétons. C'est néanmoins la cause des piétons qui est primordiale. Dans ce sens, il s'agit d'une instrumentalisation de la Glattalstadt au service des intentions piétonnières.

### Valoriser le territoire

Les dernières phrases du livre de Campi, Bucher et Zardini mentionnent explicitement l'émancipation que le territoire en question serait en train de réaliser:

Cette aire représente aujourd'hui une périphérie mûre. (...) Cette périphérie approximativement parfaite doit maintenant effectuer le dernier pas, le processus d'émancipation de la ville de Zurich. (...) Aujourd'hui nous pouvons appeler cette ville «Glattalstadt».

[Campi, Bucher & Zardini 2001, p.9]

Glattalstadt se propose comme une représentation positive de cette aire, et d'autres personnes partagent la position des trois auteurs. L'indépendance, puis l'émancipation observée permet de revoir les définitions où la vallée de la Glatt est considérée comme dépendante de Zurich, comme agglomération, périphérie ou purée d'habitat (*Siedlungsbrei*). L'expression se veut ainsi comme une réponse à ceux qui recourent couramment à ces termes péjoratifs.

Il se pose alors juste la question: pour qui cette connotation positive est-elle manifeste et à qui le message positif est-il adressé? Concerne-t-il les milieux professionnels qui auraient trop longtemps glorifié la ville compacte? Dans ce sens, cette attitude positive répondrait à un questionnement du milieu qui l'énonce. Elle ne serait que difficilement propice à une diffusion générale. Le message concerne-t-il également les habitants de la vallée de la Glatt? Sont-ils susceptibles de recevoir l'expression dans sa dimension



positive, de voir en la bienveillante attention des urbanistes quelque chose qu'ils pourraient partager avec eux?

### Enjeux rhétoriques

Une dernière catégorie, la plus difficile à saisir peut-être, est celle des usages où la question de la définition d'un contenu précis ou de la description semble complètement disparaître au profit des jeux de mots, de l'exagération spectaculaire, de la provocation ou de l'argutie. Plusieurs personnes ressentent cette tendance – rarement chez eux, mais chez les autres. En même temps, les personnes qui sont le plus critiques quant à la pertinence de l'expression Glattalstadt, situent leurs propres usages dans cette catégorie. Ils devraient provoquer. C'est aussi un terme qui se veut ironique et qui doit rendre le public attentif:

...il s'agit de prendre connaissance de la réalité (...) C'est polémique, bien sûr, il s'agit juste de rendre les gens attentifs: maintenant vous devez aborder une fois le problème par l'autre côté.

[usager proactif]

La capitale secrète, quatrième ville de Suisse...

[Loderer 2001]

Où est le centre de la Zurich du million pullulante? Ce n'est pas à la Bahnhofstrasse, mais ici dans la Glattstadt.

[Loderer 2002]

L'effet de ces énoncés est difficile à évaluer. L'ironie et la polémique semblent aller de soi pour les auteurs mais il n'est pas sûr que les propos soient compris comme étant ironiques. Par ailleurs, l'ironie trop explicite implique que le deuxième degré finit par s'imposer comme un premier degré ou que l'ironie n'est comprise qu'à l'intérieur d'un certain milieu.

### Ressource contreproductive

L'effet performatif d'un énoncé peut également être négatif ou contreproductif (malheureux, comme disait Austin): quelques aspects développés ont déjà permis de le signaler. Deux cas de figure ont été mentionnés. Le premier est la possibilité que l'usage de l'expression Glattalstadt provoque des attitudes réactives. Plusieurs personnes laissent entendre que l'aversion relativement récente de la part de *glow.das Glattal\** par rapport à l'expression serait motivée par la peur de provoquer une opposition.



Le deuxième cas est la mauvaise compréhension de l'expression Glattalstadt. Selon un interlocuteur, des étudiants en architecture interprèteraient les enjeux territoriaux comme une nécessité de faire de ce territoire une «vraie ville», donc une ville compacte, et ceci malgré le discours des urbanistes qui postule que d'autres types de ville sont possibles. Le recours à la notion de ville implique donc toujours la présence des représentations traditionnelles. Ainsi il semble que le deuxième degré de Glattalstadt que beaucoup de locuteurs revendiquent ne passe pas auprès de certains publics.

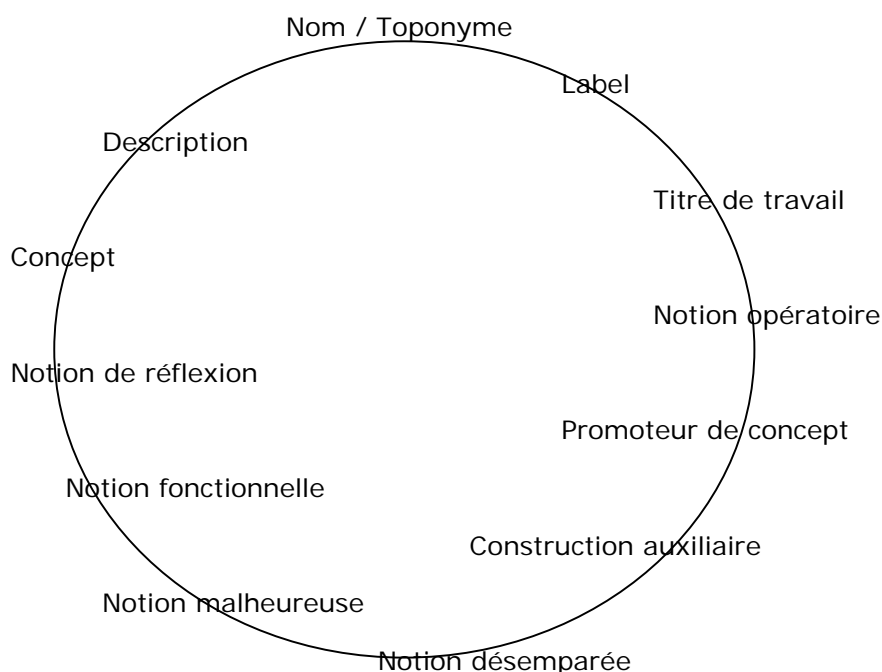
### **3.2.5. Conclusion: Glattalstadt, la parole à l'œuvre**

Dans cette partie de la recherche, je me suis intéressé aux discours sur la Glattalstadt tenus par les introduits, les acteurs professionnels de l'urbanisme et l'aménagement du territoire.

Un constat s'impose: l'expression Glattalstadt renvoie à une variété de représentations, à une variétés d'usages et, avec cela, à une variété de pondérations. La recherche met en évidence les diversités sémantiques et pragmatiques de l'expression. S'il est possible d'isoler ses caractéristiques, il semble que l'expression en comporte toujours plusieurs à la fois et que celles-ci se situent à des niveaux de conception et de compréhension différentes. Les interlocuteurs eux-mêmes, qu'ils soient usagers proactifs, usagers critiques ou non-usagers, confirment à leur manière cette hétérogénéité.



La composition suivante retient les attributs par lesquels les interlocuteurs qualifient l'expression:



La disposition des mots suit une logique de valeurs où les attributs positifs occupent le haut du cercle, tandis que les attributs négatifs se situent plutôt vers le bas. Les non-usagers introduisent plus particulièrement cette deuxième catégorie d'expressions. Néanmoins, c'est aussi la majorité des usagers proactifs qui relativisent la qualité de l'expression par la critique.

En même temps, les remarques des interlocuteurs expriment un sentiment d'incapacité et de résignation en ce qui concerne la portée des désignations, concepts et instruments de travail. Personne ne prétend qu'avec l'expression Glattalstadt on aurait trouvé la réponse aux difficultés de description et d'analyse territoriale ou de modalités de prospective.

Un seul interlocuteur la défend sans y apporter la moindre note critique:

Glattalstadt à elle toute seule ne contient pas de vision, mais le constat qu'il y a quelque chose de ce genre et qu'il y a un petit ruisseau qui s'appelle la Glatt. (...) Je crois que [Glattalstadt] est une désignation libre de valeurs [au sens libre de préjugés], et la plus simple possible d'un phénomène.

[usager proactif] <sup>112</sup>

<sup>112</sup> À noter que cet interlocuteur s'est exprimé lors de l'entretien comme s'il récitait par cœur d'un texte écrit. Tout semblait être structuré, chaque mot pondéré et posé, comme s'il fallait à tout prix ne pas dire une bêtise.



Mais en général, de différents attributs sont cumulés dans les usages. Et c'est précisément cette possibilité de cumul individualisé et flexible qui forme une qualité majeure de l'expression Glattalstadt. Les contenus, intentions et usages différents se complètent. L'importance qui lui est accordée est également très variée: l'usage peut être réfléchi et intentionnel ou être vu comme une fait divers quelconque.

Quant aux modalités de la représentation spatiale elle-même (ici par opposition aux modalités linguistiques), la portée innovatrice du discours sur la Glattalstadt se concentre sur l'identification de nouveaux éléments et lieux. Mais, dans l'ensemble, et à l'exception de la recherche de Campi, Bucher et Zardini (2001), les introduits n'interrogent pas les modalités de représentation. Glattalstadt répond ainsi à une vue d'ensemble, à une représentation zénithale et cartographique, à une recherche de cohérence sur la base d'un plan. C'est dans cet aspect que je reconnais la tradition de l'urbanisme exogène, correspondant à une extériorisation de l'objet par sa représentation, et, par ceci, un traditionalisme de la discipline.

Mais, là encore, je m'attarde sur des constats qui sont peut-être trop formels car ils interrogent l'expression sur ses propriétés intrinsèques sans que ses finalités soient prises en compte. En m'intéressant au contexte du discours, le recours à l'expression devient plus évident. L'aspect communautaire de sa locution a notamment retenu mon attention. Quoi que je traite cette dimension de manière transversale, au point de donner l'impression que l'identification des locuteurs n'est qu'une question préalable de méthode, il s'agit, de fait, d'une composante essentielle pour l'étude des discours. Comme Judith Butler (1995) l'a fait remarquer, un énoncé désigne autant son locuteur que l'objet désigné. L'analyse des sources écrites montre que l'usage de l'expression est lié à certains milieux et à certains moments, raison pour laquelle je parle d'introduits. On constate aujourd'hui qu'elle fait partie du langage courant des milieux universitaires, par opposition à son absence quasi totale en dehors de ces cercles. Les catégories d'usager proactif, usager critique et non-usager relèvent également de la dimension communautaire de la locution

Quels sont les pouvoirs à l'œuvre lors des locutions? L'expression Glattalstadt est effectivement utilisée par un certain nombre d'acteurs sans que cet usage soit particulièrement réfléchi. D'autres l'utilisent de manière plus stratégique et sont conscients des enjeux, des forces et de manipulations qui vont avec cela. Et – une fois que les personnes sont interrogées – on constate que la plupart d'entre elles y ont tout de même réfléchi. Dans ce contexte, il est curieux que plusieurs partenaires d'entretien qualifient un autre introduit de «maire secret» ou d'«urbaniste secret» de la



Glattalstadt.<sup>113</sup> Si, bien entendu, une telle remarque est toujours faite avec une certaine distance ou une certaine ironie, elle permet de reconnaître à quel point les stratégies des politiques d'aménagement et d'équipement visent la redistribution des pouvoirs et la valorisation des réseaux d'acteurs, au lieu de s'appuyer sur une correspondance précise entre un projet, un périmètre et un pouvoir exécutif. Si le recours à l'expression Glattalstadt sert alors d'articulateur et d'intermédiaire, la performativité relève dans ces cas précis d'une volonté de finalité, plus proche d'une performativité efficace (ou rentable) que d'une performativité suggestive.

Dans quelle mesure cette performativité suggestive est-elle tout de même reconnaissable? Malgré les intentionnalités identifiées, il me semble exagéré de prétendre que les locuteurs maîtrisent parfaitement les effets de leurs pratiques discursives. De plus, les débats, au début concentrés sur des objets concrets tels que la *Glattalbahn*\*, d'une part, sur des problématiques académiques, d'autre part, se sont élargis à des questionnements plus généraux et des interlocuteurs plus divers. Dans ce contexte, plutôt que de désigner simplement un territoire, l'expression Glattalstadt crée des ouvertures, alimente la discussion et fait bouger les choses. Elle soulève la question: ville ou pas ville dans la vallée de la Glatt? Avec cela, elle rend possible l'élargissement du débat autour de ce territoire. Du coup, la problématique territoriale ne se limite plus à des approches sectorielles telles que la gestion du trafic. Une fois soumise à la controverse, l'expression opère avec son potentiel, avec son possible, et au-delà d'un simple calcul stratégique.

On peut imaginer qu'avec l'usage récurrent le besoin d'une définition précise va en augmentant. Cette tendance est dans un certain sens en contradiction avec l'usage actuel qui obtient sa qualité justement par cette possibilité d'étirement, d'adaptation, de manipulation et d'instrumentalisation individuels. Il faudrait dès lors se demander si une définition et une délimitation stables et communément reconnues de la Glattalstadt réduiraient un intérêt de l'usage. En même temps, par rapport à la logique d'accumulation des locutions, on peut également imaginer une sorte d'économie d'échelle où, à partir d'un seuil, le bénéfice de la locution commence à diminuer.<sup>114</sup>

### 3.3. *Glattalstadt et ses habitants*

Cette deuxième partie s'intéresse aux représentations territoriales des habitants du territoire que les urbanistes appellent la Glattalstadt. La préoccupation principale vise la connaissance de l'articulation entre deux sphères d'acteurs et suppose un décalage

---

<sup>113</sup> Rem Koolhaas fait la même chose par rapport à Atlanta où il désigne un architecte-promoteur de maire secret (1995c). Il le fait pour souligner à quel point le domaine privé de la construction est plus puissant, du moins à Atlanta, que l'urbanisme d'État.

<sup>114</sup> Une idée d'autant plus intéressante que Derrida (1972) considère son propos comme une réflexion sur l'économie du langage.



de langage et de représentation entre elles. Pour les premiers, les urbanistes, la partie précédente a donné un aperçu des pratiques discursives, pour les deuxièmes, c'est cette partie de l'enquête qui devrait produire les éléments nécessaires afin de pouvoir connaître la relation entre les deux sphères.

La prise en compte du contexte d'énonciation et de la qualité de ressource fait de l'expression Glattalstadt une parole circonstancielle et difficilement transposable en dehors du contexte du développement territorial. C'est pourtant précisément cette possibilité de transposition qui est interrogée dans cette deuxième partie de la recherche. La préoccupation naît de la critique menée par rapport aux discours théoriques sur les nouveaux territoires qui reconnaît l'élitisme du savoir d'experts qui répondent aux questions de la citoyenneté et de la participation démocratique en recourant à des logiques *Top-Down*. L'analyse du discours des introduits sur la Glattalstadt montre la prépondérance des représentations exogènes et, par ceci, potentiellement extérieures à la réalité vécue au quotidien dans ces territoires.

Un problème à affronter en préliminaire est lié à l'habitant qui – bien que la notion semble évidente du point de vue théorique – est difficile à identifier. Ou plutôt: la notion d'habitant correspond-elle aux acteurs qui intéressent ici? L'intérêt pour la catégorie semble relever d'une sorte de réflexe gratuit de la part du scientifique social, mettant l'habitant au même niveau que le citoyen. Cependant, le statut formel d'habitant ne renseigne pas sur l'intégration dans les réseaux sociaux locaux. De plus, la seule prise en compte de cet habitant néglige les autres usagers du territoire, les personnes qui y travaillent ou les transitaires, alors que ceux-ci ont leur propre manière d'habiter le territoire. Cette compréhension de l'habitant est par exemple valorisée par Campi, Bucher et Zardini (2001) qui multiplient les points de vue, les approches et les perspectives en fonction d'usagers avec des intérêts différents. Finalement, en reprenant l'idée de certains introduits selon lesquels le territoire de la Glattalstadt correspond à un nouveau type de ville, ne pourrait-il pas y avoir aussi un nouveau type de citoyen? Dans quelle mesure les agglomérates, dans le langage courant zurichois ces habitants de l'agglomération qui ont développé une identité positive, correspondraient à ce nouveau type de citoyen? Si, dans la partie précédente, j'ai relevé la difficulté de distinguer l'habitant de l'acteur professionnel, du fait que trois interlocuteurs appartiennent aux deux catégories, ceci souligne encore que la distinction se situe en termes de catégorie sociale (travail - habitat) plutôt qu'en termes d'appartenance territoriale.

Concernant l'interpénétration des sphères discursives, je me réfère brièvement aux remarques des interlocuteurs professionnels sur la diffusion de l'expression Glattalstadt. La plupart d'entre eux n'imaginent pas qu'elle est reçue dans la population. Il s'agirait d'une notion spécialisée et ils ne voient aucun intérêt pour



l'extension de sa portée. Une seule personne fait exception en conférant à l'expression une vertu identitaire pour ce territoire. Il reproche aux politiciens locaux d'empêcher sciemment la diffusion de l'expression auprès de la population. D'autres souhaitent un travail identitaire lié à la dimension régionale, intercommunale et urbaine de la vallée de la Glatt mais ne le rattachent pas forcément à l'expression Glattalstadt.

Il ne fallait donc pas s'attendre à rencontrer des gens capables de mesurer et de commenter le discours des urbanistes. Seuls les médias auraient pu avoir une influence pour la diffusion des positions professionnelles. De ce point de vue, il est devenu nécessaire d'élargir le questionnement trop focalisé sur l'expression Glattalstadt pour s'intéresser de manière plus générale aux représentations du territoire vécu au quotidien par les personnes abordées. Ce recadrement devrait permettre de répondre à la question en quoi le développement territorial de la vallée de la Glatt est associé à une qualité urbaine par les habitants.

Le questionnement impliquant toujours la double occupation par les représentations des habitants et leur lien au discours professionnel, il motive une enquête de terrain qui identifie cette articulation. Développant le propos à partir des résultats sur le discours des professionnels, je base ma démarche sur la méthode qualitative indirecte, où l'entretien est structuré par un médiateur, et plus particulièrement sur un dispositif proposé par Pascal Amphoux. Dans l'objectif d'un «recueil d'images», celui-ci distingue entre «l'imagerie constituée, définie comme ensemble d'images arrêtées, strictement codifiées, voire stéréotypées (attachées à des groupes ou à des types d'acteurs bien identifiables), qui relèvent de l'ordre de la représentation fonctionnelle, objectivée et largement diffusée» et «l'imaginaire constituant, ensemble d'images au contraire en devenir qui révèlent, en deçà des représentations stéréotypées, les fondements d'une pratique réelle et d'un rapport sensible» (Amphoux 1998, p.7). Mon approche personnelle prend maintenant le pari de conférer le statut de médiateur à l'imagerie constituée par les professionnels de l'urbanisme et de m'en servir dans des entretiens avec les habitants qui par leurs discours – et plutôt que de témoigner de leurs représentations – produisent cet imaginaire constituant.

Par le recours au stéréotype, j'essaie de soumettre aux habitants la Glattalstadt telle qu'elle est représentée par les urbanistes. Il s'agit donc de la tentative de traduire en images un stéréotype des discours. Comme le rappelle l'ethnométhodologie, les acteurs sociaux ne recourent pas dans leurs pratiques à la conscience des facteurs contextuels (Widmer 1984, pp.23s.). Il me semble ainsi pertinent de dire que les locuteurs de l'expression, tout en étant contextuels et performatifs, sont eux-mêmes convaincus d'être descriptifs. Ce fait explique le recours au stéréotype. Malgré les différences de représentation et des modalités d'usage, ceci semble être possible, même si une telle traduction fait forcément abstraction de certains aspects. À l'inverse,



le contexte de l'entretien intègre la représentation dans un dispositif relationnel. Sa qualité de médiateur est ainsi comparable à celle d'index (cf. Peirce 1978, Widmer 1986).

Deux séries d'entretiens ont été réalisées pour mener à bien cette deuxième partie de la recherche. Leurs conceptions varient légèrement et se veulent complémentaires.

### **3.3.1. Première série d'entretiens**

Le médiateur de la première série d'entretiens est une série de huit cartes postales représentant différents lieux de la vallée de la Glatt. La carte postale est retenue car adressée à un large public. Elle devait conférer une légitimité aux images. Il fallait éviter qu'elles soient considérées comme un produit d'extrémistes. Sur les huit cartes, quatre d'entre elles ont été achetées au kiosque alors que les quatre autres ont été fabriquées par mes soins. Les huit situations représentées par les cartes postales devaient illustrer les thèmes forts du discours des urbanistes. L'idée de fragment urbain, caractéristique du discours sur la Glattalstadt, y était contenue. La variété des sujets (ville, village, nature, industrie, ancien, nouveau, vue aérienne, paysage urbain etc.) permettait de traiter l'ensemble du territoire et de reprendre l'idée de l'hétérogénéité. Il s'agissait, par là, d'introduire l'urbain dans l'entretien autrement que par la parole. L'étude a été présentée sous le titre de *Lebensraum Glattal* (espace de vie de la vallée de la Glatt).

Cette manière de procéder n'est pas neutre. Si déjà le recours au médiateur est un positionnement méthodologique fort, la série des cartes postales l'est encore davantage par rapport à une image qui représente l'ensemble du territoire, comme une carte ou une vue aérienne. Le choix n'est pas absolu dans ce cas et correspond à une représentation que je construis moi-même des représentations des urbanistes.

Lors des entretiens, j'ai demandé aux gens de commenter, dans un premier temps, les différentes images quant aux associations qu'elles leur suggéraient. Dans un deuxième temps, j'ai introduit la question de l'unité entre les images, puis de leur représentativité par rapport à la vallée de la Glatt. Finalement, dans un troisième temps, l'entretien s'est détaché des images afin de poser des questions sur la *Stadtbahn Glattal\** et sur la justesse de cette dénomination, par rapport à *Glattalbahn\** (cf. p.63). L'idée était de remonter de l'élément singulier à l'ensemble, du vécu personnel au territoire collectif.

Ce positionnement méthodologique a structuré les entretiens et conditionné les informations. Reconnaisant les dangers qui sont liés à cette démarche, j'ai eu l'idée de compléter la première série d'entretiens avec une deuxième qui sera basée sur un autre médiateur. J'espère ainsi recevoir des informations d'une autre nature afin de consolider les résultats d'ensemble.



Pour la constitution de l'échantillon, j'ai pris le pari de ne pas passer par des informateurs de mon réseau d'enquête existant. Ce sont finalement quelques contacts de bouche à oreille, ainsi que l'abordage de personnes dans la rue qui ont permis de constituer l'échantillon. Chaque entretien s'est déroulé au domicile des personnes interrogées et a duré trois quarts d'heure environ. Le hasard a finalement voulu que je rencontre seulement des personnes qui vivent depuis longtemps dans la vallée de la Glatt. Voici une brève présentation des personnes interviewées:

- Monsieur E., environ 45 ans, enseignant l'allemand pour adultes non germanophones, Oerlikon. Il a grandi à Seebach où il travaille aujourd'hui. Il habite un appartement au centre d'Oerlikon où il sous-loue des chambres (il désigne cette forme d'habitat par l'expression, courante en allemand, de communauté d'habitation – *Wohngemeinschaft*). Il n'a pas de voiture et se déplace essentiellement en transports publics.

- Madame et Monsieur F., 60 et 62 ans, respectivement responsable commerciale à la direction des bus postaux à Oerlikon et retraité, anciennement chauffeur de bus et trams VBZ, Dietlikon. Ils y ont emménagé il y a deux ans dans un habitat groupé (propriété par étages) après avoir vécu à Oerlikon. Elle y a même grandi. Leurs enfants sont adultes. Ils n'ont pas de voiture et se déplacent exclusivement en transports publics.

- Monsieur H., environ 30 ans, propriétaire d'un magasin de vélos, Wallisellen. Il y a également grandi. Il n'a pas de voiture personnelle et se déplace essentiellement à vélo dans la vallée de la Glatt, autrement en transports publics ou avec les voitures empruntées à des proches.

- Monsieur K., 40 ans, électricien et technicien de réseaux, actuellement au chômage, Dübendorf, marié, deux enfants d'environ 8 et 4 ans. Il habite Dübendorf depuis son enfance, ses parents y ont déménagé depuis la ville de Zurich. Il se déplace principalement en voiture.

- Madame et Monsieur N., 52 et 59 ans, respectivement femme au foyer et étudiante pour la première, consultant en agronomie indépendant pour le deuxième, Wallisellen. Monsieur N. est fils d'agriculteur et a toujours vécu à Wallisellen. Ils habitent la ferme familiale aujourd'hui transformée. Leurs deux enfants sont adultes. Leurs modes de déplacement varient.

- Madame S., 26 ans, décoratrice et masseuse dans un studio partagé avec d'autres partenaires, Dübendorf. Elle y a grandi, puis, à un moment, elle a habité en ville de Zurich avant de revenir à Dübendorf. Elle se déplace essentiellement en voiture.

L'exploitation de l'enquête suit la structure des entretiens et la référence aux images. Par une évaluation par image singulière, elle met d'abord au centre le médiateur et sa

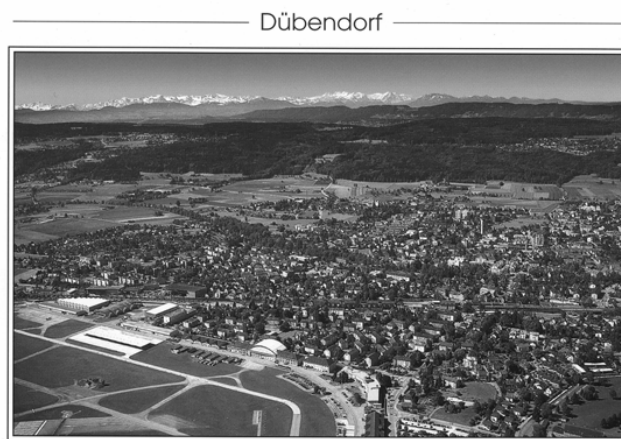


qualité d'imagerie constituée; en regardant de plus près les associations d'images elle se concentre ensuite sur les interlocuteurs et l'imaginaire constituant.

### 3.3.1.1. Exploitation des entretiens

#### *Commentaires et relations aux images*

La première image est toujours une carte postale de la commune dans laquelle habite le/la partenaire d'entretien. Celles de Wallisellen (deux entretiens), Dietlikon (un entretien) et Oerlikon (un entretien) sont composées de quatre ou cinq prises de vues jugées caractéristiques de la commune alors que la carte postale de Dübendorf (deux entretiens) représente une vue aérienne avec un panorama alpin en arrière plan. Par rapport à la commune, les personnes se réfèrent régulièrement à la disponibilité des transports publics. Pour leurs utilisateurs, cette qualité est un critère décisif pour le choix de leur commune de résidence. La qualité des contacts sociaux au sein de la commune est également un élément important. Elle s'exprime cependant de manières diverses. Un couple plutôt âgé insiste par exemple sur les qualités villageoises de sa commune. Pour un autre, c'est la proximité de sa mère qui compte. D'autres encore vivent dans la même commune depuis leur enfance (tout en y ayant déménagé) ou y sont retournés.

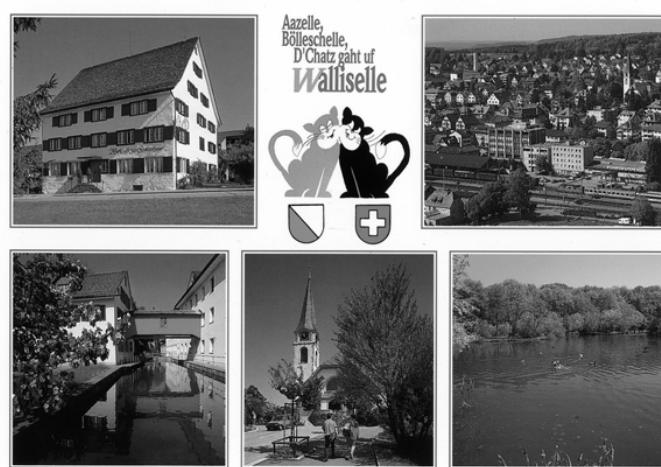


Carte 1(a): vue de la ville de Dübendorf (carte achetée au kiosque).





Carte 1(b): municipalité de Dietlikon (carte achetée au kiosque).



Carte 1(c): municipalité de Wallisellen (carte achetée au kiosque).

Les cartes postales tendent à exagérer les beaux aspects de la localité. Cette caractéristique est relevée par la moitié des personnes environ. Dans un cas, cette forme d'embellissement n'est pas approuvée du tout: le ciel bleu et l'importance du vert ne correspondent pas à l'expérience quotidienne de cette personne.

Les commentaires relatifs à l'image de l'aéroport de Kloten peuvent être qualifiés de nuancés, ou plutôt d'encourageants. Puisque les entretiens ont été menés dans la période qui a suivi l'introduction des atterrissages depuis le sud\*, cet événement a influencé les entretiens. La plupart des personnes ont exprimé leur solidarité de principe avec l'aéroport en relevant son importance pour l'économie de la vallée de la Glatt, à savoir que lui seul avait permis l'établissement de grandes entreprises génératrices de ressources fiscales conséquentes.





Carte 2: aéroport de Kloten. La prise de vue date probablement des années 1980 et ne représente pas encore le nouveau terminal qui se trouverait en haut à droite de l'image (carte achetée au kiosque).

Les avantages individuels pour les voyages – la proximité, la possibilité de faire le *Check-In* la veille d'un départ – ont été mis en évidence. Bien entendu, tous les interlocuteurs sont directement concernés par les nuisances sonores, mais elles sont relativisées par les avantages liés à la présence de cet équipement, par la mention d'autres sources de bruit ou par l'accoutumance.



Carte 3: la *Hardwald*\*. L'image montre un petit marais aménagé près de Dietlikon signalée par le panneau explicatif sur la gauche de la photographie. L'image devait renvoyer aux démarches de protection de la nature (carte préparée par mes soins).

La *Hardwald*\* n'est pas reconnue par toutes les personnes. Elle génère dans l'ensemble moins de réactions que les images précédentes. La situation concrète, une réserve naturelle avec une signalétique correspondante, rappelle d'autres endroits. Ceux qui la connaissent l'utilisent pour les loisirs. Un automobiliste connaît un raccourci



qui traverse la forêt. Quant aux habitants de Dübendorf et d'Oerlikon, ils préfèrent pour leurs promenades les forêts situées au sud de leurs lieux d'habitation.



Carte 4: *Zentrum Zürich Nord\**, exemple des nouveaux aménagements: nouveau parc et immeubles (carte préparée par mes soins).

Le *Zentrum Zürich Nord (ZZN)\** (carte 4) n'est reconnue que par deux personnes. L'un habite Oerlikon et l'autre est ancien habitant d'Oerlikon. Le premier est voisin du projet et le visite de temps en temps. Les autres spéculent ou, une fois que le lieu est connu, font part de rumeurs entendues. Les personnes retiennent que les bâtiments ont l'air froid, vide et anonyme et que le quartier est peu attractif comme lieu d'habitation.



Carte 5: l'usine de chauffage à distance, avec l'autoroute A1. Grâce au slogan «Fondue-Wetter» j'espérais faire croire qu'il s'agissait d'une publicité (carte préparée par mes soins).



Contrairement aux deux images précédentes, celle de l'usine de chauffage à distance déclenche auprès de tous les partenaires des associations avec la vie quotidienne. L'image génère des commentaires plutôt neutres alors que l'atmosphère dégagée, avec la pluie et la tendance à l'embouteillage, est triste et désagréable. Les éléments représentés, l'usine de chauffage à distance, la centrale thermique et l'autoroute sont acceptés parce qu'ils paraissent incontournables. Dans l'ensemble cependant, leurs nuisances sont moins bien tolérées que celles liées à l'aéroport.

Le fait que cette image, un peu contrairement à mon attente, ne produit une attitude de rejet qu'auprès d'une personne peut éventuellement être expliqué par l'iconographie. En effet, l'expression de «temps à fondue» ajoutée a pu générer une interprétation ironique et donc une distance par rapport à l'atmosphère générée. Les personnes se seraient donc orientées vers leurs propres expériences de ce paysage. Dans ce sens, l'usine de chauffage à distance fonctionne comme borne dans le paysage.



Carte 6: Vue aérienne de Bassersdorf: une image qui met en valeur une morphologie villageoise alors que la taille du village tend vers une ville (carte achetée au kiosque).

L'image de Bassersdorf n'est quasiment jamais reconnue, car la vue aérienne pourrait représenter n'importe quelle commune suisse. Une fois que le lieu est mentionné, il s'avère que les relations personnelles n'existent guère et que la commune se trouve à l'extérieur des rayons d'activités quotidiennes. Rappelons que tous les partenaires d'entretien habitent la partie située au sud de la *Hardwald*\*. Occasionnellement la localité est traversée lors de randonnées pédestres, cyclistes ou équestres.





Carte 7: Oerlikon, représentée par des paysages urbains classiques. (carte achetée au kiosque).

En revanche, Oerlikon est aussitôt vivement commentée. Les remarques ont tendance à lui conférer une image négative. La critique porte sur la composition de la population ainsi que sur la perte des petits magasins et des contacts sociaux. Le commentaire d'une personne qui n'a jamais habité Oerlikon est représentatif à ce sujet. Elle dit que ce quartier est devenu un dépôt et un ghetto, car beaucoup d'étrangers peu intégrés y habitent. Dans sa représentation, il y a une confusion entre Oerlikon et Schwamendingen qui est plus proche de sa commune d'habitation. Elle remarque néanmoins qu'il s'agit typiquement de l'avis d'une personne habitant Dübendorf.

Un avis comparable est exprimé par le couple qui a longtemps habité Oerlikon. Ils expliquent leur déménagement à Dietlikon en relevant la dégradation de la qualité d'habitation. Ils regrettent la fermeture des petits magasins et la mauvaise composition sociale (des étrangers, ayant un revenu bas et des problèmes de communication). Oerlikon a perdu, selon eux, ses qualités de village.

Du point de vue fonctionnel, Oerlikon est un lieu important, voire incontournable dans la vie quotidienne: on s'y rend pour le travail, pour la piscine, les expositions à la foire, les écoles, les administrations..., une attractivité qui contraste avec les représentations négatives. D'une part, elle fait partie de la ville de Zurich, par opposition à la vallée de la Glatt, d'autre part, elle est vue comme une concurrente de la ville de Zurich, surtout par rapport aux commerces. Bien qu'Oerlikon se trouve, d'après les commentaires, plutôt en marge du territoire, les références et associations dans les entretiens y sont nombreuses et importantes.

Ceci ne concerne évidemment pas l'habitant d'Oerlikon. Bien qu'il observe partiellement les mêmes mutations négatives que les autres personnes, il y reconnaît aussi des aspects plus positifs. Pour souligner ceci, il se réfère à son expérience de gérant de l'appartement en communauté quand il doit chercher des partenaires.



Jusqu'à présent, Oerlikon était moins attractif que les quartiers plus centraux, mais ce serait en train de changer. D'une part il apprécie une qualité plus urbaine, d'autre part il constate, comme le couple de Dietlikon, que la qualité de la nouvelle offre de magasins est souvent déplorable.



Carte 8: la Glatt et son cours d'eau canalisé, à Glattbrugg (carte préparée par mes soins).

La Glatt est également qualifiée d'espace de récréation et de sport. Elle est facilement identifiée par tous les interlocuteurs. La canalisation marquée du cours d'eau, mise en évidence par la photographie, correspond visiblement à la représentation que les gens se font de cette rivière. Une personne qui s'y promène de temps en temps insiste par contre sur le fait qu'il s'agit d'un paysage un peu particulier, rappelant plutôt la Ruhr que la Suisse bien poutisée. Deux personnes mentionnent la pollution. Dans l'ensemble, la Glatt n'a pas de rôle particulier comme signe identitaire de la région.

### Groupes d'images

Suite à la discussion des images singulières, les partenaires d'entretiens ont été invités à former des groupes d'images afin de détailler les rapports entre les lieux représentés. La question de l'unité territoriale était alors abordée, toujours sur la base des images. Les relations perçues et les motifs pour la constitution des groupes s'avèrent être très variés. Dans deux entretiens, les participants ne se sont pas engagés dans le sens de la proposition. Les autres personnes ont toutes composé des présentations différentes.



Madame N. forme un groupe avec les cartes de Wallisellen, la *Hardwald* et la Glatt. Il correspond, en premier lieu, à son espace de vie et de récréation: un espace dominé par la nature et qui contient peu d'aspects négatifs. Les éléments moins attrayants sont écartés sans qu'ils forment un autre groupe qui s'y opposerait. Monsieur N. complète ce groupe avec la carte de Bassersdorf qui correspond à son espace de récréation et reprend les quatre autres cartes pour former un deuxième ensemble qu'il intitule l'espace économique. Par la suite, il fait un lien entre toutes les images et identifie tous les objets comme typiques pour la vallée de la Glatt. Il considère comme important les aspects d'économie et de croissance, y compris les nuisances qui leur sont liées. Sa conjointe rebondit en confirmant l'idée d'unité, mais identifie ses sous-unités correspondant à un périmètre central et un périmètre élargi.

La manière d'agencer les cartes postales permet de reconnaître un passage fluide entre les atmosphères des images et l'espace vécu au quotidien. L'idée des relations, présente pour les deux interlocuteurs, est interprétée de manière différente: chez Madame N. c'est l'expérience personnelle qui domine, ce qui fait ressortir un territoire concentré sur Wallisellen, chez Monsieur N. les objets sont mis dans une relation plus générale ce qui témoigne d'une séparation thématique au sein d'une unité spatiale.

Madame S. ordonne les images en deux groupes, l'un avec des images qui lui plaisent et l'autre avec des images qui lui déplaisent. Elle préfère l'harmonie avec la nature qu'elle apprécie dans le premier groupe (*Hardwald*, la Glatt, le ZZN). Le choix de cette dernière carte est expliqué par le respect qu'expriment les formes des bâtiments du ZZN face à la nature. Par opposition à cet ensemble, elle ne trouve justement pas cette harmonie – ou neutralité, pour reprendre ses mots – dans sa commune d'habitation, Dübendorf. Elle a la même impression pour les cartes d'Oerlikon et de Bassersdorf, raison pour laquelle elle met ces trois cartes ensemble. La simple présence de surfaces vertes ne l'intéresse pas (les cartes postales de Dübendorf et de Bassersdorf montrent beaucoup de nature), c'est plutôt l'image d'ensemble d'une aire d'habitation où le bâti et le vert sont accordés qui motive sa sélection.

La question de l'unité entre les images n'est pas niée, mais sa lecture des cartes postales paraît plus focalisée sur les expressions des images elles-mêmes que sur l'espace et les représentations y relatives. La personne indique qu'elle entretient un rapport professionnel avec l'image en général. Ceci pourrait expliquer le fait que le premier groupe est constitué des cartes postales faites maison alors que dans le deuxième groupe se trouvent les cartes postales achetées.



Monsieur F. forme spontanément quelques couples d'images. Ainsi sont faites les associations suivantes: Oerlikon et le ZZN, la Glatt et l'usine de chauffage à distance, Dietlikon et la *Hardwald* (l'image est localisée au mètre près par Monsieur F: il s'agit d'un lieu proche de son habitation), Bassersdorf et l'aéroport (qui ensemble forment une «communauté du bruit», selon lui). Les couples s'expliquent donc par leur voisinage spatial. En ce qui concerne l'expression des images, les associations sont plutôt contradictoires: le village avec la forêt (Dietlikon - *Hardwald*), le traditionnel avec le nouveau (Oerlikon - ZZN), le technique associé à la verdure (aéroport - Bassersdorf et l'usine de chauffage à distance - la Glatt). Sur l'ensemble de l'entretien, ces oppositions sont vues comme typiques. La question de l'unité est niée par Monsieur F. Par contre, il forme par la suite deux groupes de quatre images, à chaque fois par l'addition de deux couples. Le premier représente un territoire rattaché à la ville de Zurich, autour d'Oerlikon, alors que le deuxième contient plutôt les territoires concernés par le bruit des avions.

Pour sa part, sa conjointe réplique par la suite que les huit images sont typiques de la vallée de la Glatt qu'elle perçoit comme une unité, aussi grâce à sa biographie personnelle (elle a grandi à Oerlikon, contrairement à son mari). Sa réflexion, intime et subjective, s'oppose à celle de son mari qui mobilise les savoirs extérieurs et objectivés.

Monsieur H. confirme l'idée d'un ensemble relatif à ces images. Après quelques brèves réflexions, il identifie cinq images comme des éléments de son espace de vie quotidien: Wallisellen, la Glatt, la *Hardwald*, l'usine de chauffage à distance et l'aéroport. Le critère décisif est l'expérience quotidienne. Il ressort également de l'entretien que même les images avec lesquelles il a peu de relations personnelles sont en lien avec les objets relevés auparavant. Personne d'autre n'exprime aussi clairement le point de vue selon lequel les lieux représentés forment une unité. Mais il préfère à la vallée de la Glatt un autre nom, celui de région de l'aéroport.

#### *Vallée de la Glatt, en tant qu'espace de vie*

Dans ce développement, l'analyse liée strictement aux images est écartée. Ceci me permet de revenir sur la question de l'espace de vie. Je reprends ici chaque entretien et questionne la territorialité des interlocuteurs en relation avec la vallée de la Glatt. C'est à ce moment-là aussi que la *Glattalbahn* est introduite dans les entretiens.

Pour Monsieur K. les communes de la vallée de la Glatt ne forment pas d'unité. Il ne perçoit pas cet espace comme un ensemble. Mais il y reconnaît des fragments



singuliers. Il n'est donc pas en mesure de décrire la vallée de la Glatt en tant que telle, mais seulement ses différentes parties. Sa commune d'habitation par exemple, (il s'agit de Dübendorf) n'entretient pour lui aucune relation avec l'usine de chauffage à distance. La vallée de la Glatt est implicitement comprise comme une partie de l'agglomération zurichoise. Il n'y a donc pas d'autre ville qui existerait dans les environs. S'il y a urbanisation, il l'interprète comme un agrandissement de la ville de Zurich. Du point de vue fonctionnel, ses relations à l'intérieur de la vallée de la Glatt sont évidentes: la personne se rend régulièrement dans des lieux situés à l'extérieur de sa commune.

La personne a vaguement entendu parler du projet de la *Glattalbahn*. Se déplaçant lui-même principalement en voiture, il peine toutefois à en reconnaître les qualités. Il se réfère aussi à ses connaissances personnelles qui, comme lui, utilisent la voiture et pensent comme lui. Il voit un intérêt du projet pour les adolescents et les jeunes adultes, à condition que la *Glattalbahn* circule également la nuit: le public des boîtes de nuit pourrait s'en servir pour rentrer chez lui quand il est alcoolisé.

Pour Madame et Monsieur N. la vallée de la Glatt est caractérisée par ses fonctions d'espace économique et de loisirs, sa proximité à la ville de Zurich et son accessibilité. Celles-ci créent automatiquement des relations entre la vallée de la Glatt et Zurich. En même temps la vallée de la Glatt est décrite comme une région autonome. Les deux interlocuteurs reconnaissent – et sans invitation de ma part – que la vallée de la Glatt est en mutation et que les communes perdent leur caractère rural et villageois. Il n'est dès lors pas évident de saisir dans quelle mesure ceci est compris comme une fusion avec la ville de Zurich ou comme un développement autonome. C'est la seule fois dans tous les entretiens que la vallée de la Glatt est décrite comme une seule entité urbaine.

La bonne connaissance du projet de la *Glattalbahn* et le soutien affirmé au projet confirment leur conscience pour les problèmes et les enjeux de la vallée de la Glatt et leur probable connaissance du discours officiel. Un intérêt personnel par rapport au projet n'est pas identifiable.

Monsieur et Madame F. ne sont pas entièrement d'accord entre eux sur la question de l'unité de la vallée de la Glatt. Madame F. qui y a grandi la comprend plutôt comme une région homogène, tandis que Monsieur F. ne constate pas d'unité et considère la vallée de la Glatt comme un mélange d'éléments anciens et nouveaux. Il distingue clairement les communes de la vallée de la Glatt de la ville de Zurich à laquelle Oerlikon appartient. La notion de ville n'est pertinente que pour la ville de Zurich. La



croissance et la taille importante des communes sont néanmoins perçues. Selon les interlocuteurs certaines communes tendent à devenir comme des villes.

*Glattalbahn*, comme appellation, est considérée comme meilleure que *Stadtbahn Glattal\** par les deux personnes. Le terme de *Stadtbahn* se référerait forcément à Zurich, selon Monsieur F.

Monsieur E. vit la vallée de la Glatt comme un lieu de contraste entre la nature et le bâti. Il fait valoir la proximité des espaces de récréation. Oerlikon et Seebach sont tout d'abord opposées à la ville de Zurich dont il perçoit l'attractivité plus importante. Mais Oerlikon perd son rôle de lieu annexe. Son attractivité pour la vallée de la Glatt reste néanmoins limitée. La personne constate que son attitude depuis Oerlikon vis à vis des communes de la vallée de la Glatt est la même que celle des Zurichois du centre vis à vis d'Oerlikon. La vallée de la Glatt n'est pas perçue comme étant une unité. Il se réfère, lui aussi, à l'ensemble de la vallée et pas seulement à sa partie moyenne. À ceci s'ajoute la frontière de la ville de Zurich. Les liens au quotidien ne sont pas significatifs, mais néanmoins présents: dans ce contexte, les axes de transport ont une influence majeure sur la représentation de Monsieur E.

Il a entendu parler du projet de la *Glattalbahn*, mais ne s'y intéresse pas fondamentalement. Le projet l'intéresse dans la mesure où il en profitera personnellement.

Madame S. définit la vallée de la Glatt de manière concise et négative, quoi qu'avec un grain d'ironie: grand, sale, bruyant et toujours brumeux. Sa vallée de la Glatt se situe essentiellement entre les villes de Zurich et d'Uster. Dübendorf apparaît clairement comme le centre de l'espace de vie. Toutefois, les communes de la vallée de la Glatt ne forment par contre ni une unité ni une ville, mais elles constituent des aires différentes. Elles appartiennent à l'agglomération de Zurich, mais ne font pas encore partie de la ville.

L'interlocutrice imagine que la *Glattalbahn* peut être un facteur important pour leur liaison. Elle a une connaissance assez vague de ce projet. Elle adhère au principe mais critique le mode retenu: un métro lui aurait plu davantage. Quant au nom de *Stadtbahn*, elle juge exagérée la qualité de ville pour ces villages qui, malgré tout, sont devenues des petites villes. Il s'agirait d'une fausse promesse de ville.

En tant que cycliste passionné, Monsieur H. vit la vallée de la Glatt comme riche en contrastes entre la nature et le bâti. En même temps, son périmètre quotidien montre un espace de vie contigu. De plus, la clientèle de son magasin spécialisé reflète



également le caractère international de la vallée de la Glatt. Il perçoit les mutations territoriales de manière consciente. L'urbanisation des villages ou bien les ambitions de croissance de l'aéroport sont vues dans une logique de croissance générale. Il demande quand tout cela sera terminé. Il perçoit le projet de la *Glattalbahn* dans ce même registre d'urbanisation et de croissance sans fin, tout en le considérant comme un bon projet en soi. Il n'en profitera guère, car la *Glattalbahn* ne dessert que des endroits qu'il rejoint en vélo. Il se rend bien entendu compte qu'il est de ce point de vue un cas particulier.

Quant à la notion de ville, il la rattache à la ville de Zurich. Les municipalités de la vallée de la Glatt sont qualifiées de «villages».

### **3.3.1.2. Conclusions intermédiaires**

Les remarques qui suivent ne cherchent pas à clore ce volet de recherche mais à articuler le passage de la première étape à la deuxième. La différence entre les deux ne réside pas dans le propos thématique mais dans le médiateur utilisé. Celui utilisé jusqu'à présent, la série des cartes postales, a été conçu pour éviter le mot de ville ou l'expression Glattalstadt, tout en contenant la ville dans certaines des images. Il s'agit maintenant d'évaluer les apports en fonction des spécificités

Comment cet aspect de ville est-il rendu par les interlocuteurs? L'appellation vallée de la Glatt, introduite par moi-même, est comprise tout d'abord dans sa dimension topographique complète du Greifensee jusqu'au Rhin (cf. illustration 12, chapitre 1.5.). En ce qui concerne l'unité du territoire, les biographies individuelles confirment une unité territoriale telle que les discours des urbanistes sur la Glattalstadt la représentent. Ce territoire est le plus fortement exprimé par les déplacements dans toutes leurs variétés (destination, motif, moyen de transport). Les relations supracommunales existent, au niveau fonctionnel et au niveau des représentations. Ce dernier aspect est, cependant, moins important pour les quatre personnes les plus jeunes de l'échantillon par lesquelles les liens se fondent dans l'ensemble de l'agglomération zurichoise.

Quant au renvoi à la notion de ville, les interlocuteurs perçoivent les mutations territoriales explicitement ou implicitement et les commentent parfois vivement. Si l'urbanisation est prononcée, elle est plutôt comprise comme l'extension de la ville de Zurich. Une personne lie avec la *Glattalbahn* l'idée de mettre en réseau des villes, c'est-à-dire les plus grandes communes concernées. Une ville indépendante dans la vallée de la Glatt ou la Glattalstadt n'existe donc pas pour les interlocuteurs.

S'impose finalement une évaluation critique du médiateur et de ses propriétés: la carte postale, le fragment et l'expression métaphorique. Les images ont certainement eu des



effets de déclencheurs des discussions. La crainte que les images faites maison puissent être dénoncées comme bricolées – donc trichées – s'est avérée injustifiée: aucune personne ne s'est attardée sur leur qualité formelle. À première vue, la différence entre l'image et la réalité n'a guère d'influence sur la manière d'aborder la vallée de la Glatt elle-même. Ceci peut être interprété de manière positive; mais on peut également se demander si dans ce cas, la médiation de l'entretien par son déroulement sur les lieux ne serait pas plus performante. Avec les groupes d'images seulement, les interlocuteurs développent des positionnements différents. Pour une personne, ce sont les atmosphères des images qui sont tellement dominantes que les lieux eux-mêmes ne jouent presque plus aucun rôle alors que pour une autre, ce ne sont que les lieux dans le territoire qui comptent, les lieux tels qu'il les représente lui, sans carte postale et sans l'ambiance exprimée par celle-ci. En ce qui concerne le principe de fragment territorial, élément constitutif du dispositif méthodologique, il a vraisemblablement eu une influence sur la manière de répondre plutôt que sur la compréhension du territoire. C'est certainement le cas du premier interlocuteur. Aurait-il compris la vallée de la Glatt comme une unité si je lui avais montré une carte topographique par exemple? Dans l'ensemble, en tout cas, les interlocuteurs ne se sont pas exprimés en se limitant aux images, mais ont effectué le lien à leur territoire vécu. Ayant évité moi-même les notions spécialisées et le mot de ville, le fait que les interlocuteurs ne s'y réfèrent pas est plutôt un signe qu'ils ne les connaissent pas; mais guère plus. Néanmoins, ce sont des discours cohérents sur la vallée de la Glatt. Il faut donc en conclure que les ressources lexicales des spécialistes, en tant que représentations, sont contournables. Bien entendu, la méthode qualitative, laissant à l'interlocuteur le choix de son vocabulaire, autorise cela.

Tout en confortant les résultats obtenus, les remarques finales sont peu concluantes et restent au niveau d'une mise en situation. C'est pourquoi je cherche une consolidation de ces résultats au travers une expérience similaire, mais complémentaire, par l'usage d'un autre médiateur.

### **3.3.2. Deuxième série d'entretiens**

Pour cette deuxième étape du volet de recherche, je me suis servi de la vidéo de promotion de la *Glattalbahn*\* (VBG & rennhardcom 2001; cf. pp.29-35) comme médiateur d'entretien. Trois raisons soutiennent ce choix. Premièrement, la vidéo cherche à médiatiser le projet de la *Glattalbahn*: elle correspond donc par sa conception même à mon objet d'intérêt, à savoir l'interface entre le propos professionnel et la population. Contrairement à mon premier médiateur que j'ai élaboré moi-même, celui-ci évite ma traduction de la Glattalstadt des introduits, car il est produit par des acteurs professionnels eux-mêmes. Pourtant le document ne s'est pas adressé aux seuls habitants voisins de ce projet, bien au contraire.



Deuxièmement, la vidéo travaille avec l'image en mouvement et se sert auxiliairement du son et du langage. La dimension stéréotypique du médiateur me semble ainsi nuancée par la nature matérielle du support de représentation, impliquant une autre lecture que celle de la photographie. Une image vue en vidéo est plus furtive, car sa vision est éphémère et noyée dans un ensemble d'autres impressions. De plus, le médiateur rompt avec le principe de fragment et propose une vision d'ensemble par l'enchaînement des informations. Troisièmement, la vidéo utilise explicitement le langage des urbanistes, dont l'expression *Glattalstadt*. Puisque le fait d'éviter le langage spécialisé ne semblait pas porter atteinte à la cohérence des discours et des représentations des habitants, il n'y a plus de raisons pour le cacher. Il s'agit plutôt de voir comment les habitants réagissent au propos des urbanistes.

C'est avec la ville réelle et virtuelle de la vidéo que j'ai voulu confronter l'habitant. J'ai craint que l'acceptation critique de la *Glattalbahn* au sein des municipalités concernées, mentionnée par les représentants de la VBG\*, nuise au climat de l'entretien. Fallait-il s'attendre au désintérêt et au refus du projet à l'intérieur des municipalités? À une représentation du projet qui diffère de celles des concepteurs? La recherche de partenaires d'entretiens a en effet confirmé la méfiance de la part de la population quant à la *Glattalbahn*. C'est peut-être aussi une des raisons pour lesquelles trois personnes seulement étaient disponibles pour une rencontre.

### **3.3.2.1. Entretiens**

Afin de trouver des partenaires d'entretien, j'ai procédé de la même manière que pour le volet précédent. Un contact a pu être réalisé à travers une relation personnelle. À travers des associations, il a été possible de trouver deux personnes qui se sont exprimées en leur nom propre. Étant donné qu'il s'agissait d'une démarche complémentaire à la première série d'entretiens, je me suis contenté de ce faible nombre d'interlocuteurs.

J'ai rencontré:

- Madame S., environ 65 ans, retraitée, habitant Wallisellen. Elle se déplace essentiellement en voiture;
- Monsieur G., environ 42 ans, architecte d'intérieur, habitant Wallisellen. Il travaille à Zurich se déplace en voiture;
- Madame G., environ 45 ans, employée de commerce, habitant Kloten. Elle utilise le RER pour se rendre au travail à Zurich et la voiture pour les déplacements dans la vallée de la Glatt.

Je me suis présenté auprès des personnes en annonçant la présentation de la vidéo de la *Glattalbahn*. Aucune des trois ne l'avait vue auparavant. La vision de la vidéo a à



chaque fois eu lieu au début de l'entretien et a été suivie par une discussion ouverte. Par la suite, j'ai remontré certaines séquences et surtout les images d'animation et la vue aérienne. Puisque la vidéo introduit explicitement l'expression Glattalstadt, elle était présente au cours de l'entretien, sans que j'aie mis l'accent sur ce point.

L'exploitation des entretiens est cette fois-ci structurée selon les interlocuteurs. Cette logique s'est imposée, car les personnes ont lu la vidéo de manières très différentes. Une standardisation selon les différentes étapes du film n'avait donc pas de sens.

La première personne rencontrée, Madame S., a tenu un garage, ensemble avec son mari, jusqu'à il y a quelques années. Après avoir grandi et vécu presque toute sa vie à Seebach, elle a déménagé à Wallisellen récemment. Son ancienne demeure est concernée par le tracé de la *Glattalbahn*, raison pour laquelle elle connaît ce projet depuis longtemps.

Pendant la présentation de la vidéo, elle raconte son histoire personnelle. Son regard sur le projet est dominé par le détail technique et la réalisation. Il ne lui semble pas évident d'imaginer la Thurgauerstrasse, où elle a vécu, avec le tram et la chaussée nouvelle, surtout à cause de la largeur plus importante de cette dernière. Elle approuve le projet de la *Glattalbahn*, notamment parce qu'elle est sensible aux problèmes d'embouteillage.

Le vécu personnel détermine aussi la représentation qu'elle se fait de la vallée de la Glatt. Elle évoque un périmètre relativement restreint, concentré sur Seebach, Opfikon et Wallisellen, notamment parce qu'elle a habité à un endroit qui est encore territoire de la ville de Zurich mais morphologiquement une partie d'Opfikon. La frontière communale est néanmoins fortement ancrée dans sa représentation, principalement à cause de la carte scolaire. Toujours par rapport à sa biographie, elle décrit l'urbanisation de normale. Au cours de l'entretien, elle se rappelle et énumère un nombre important de projets et de réalisations qui ont eu lieu tout au long de la deuxième moitié du 20e siècle: le studio de télévision, le World Trade Center, le TMC. Elle dit que la forte hétérogénéité morphologique lui rappelle parfois New York.

Connaissant autant le projet du *Oberhauserried*\* que la transformation du ZZN\*, elle apprécie le premier, notamment pour le projet de parc, mais s'exprime de manière très négative sur le deuxième qu'elle perçoit comme un emboîtement de logements, trop dense et dominé par l'absence d'espaces libres. Le vert et le dégagement visuel font partie de son idéal pour l'habitat.

Par rapport à la vue aérienne, elle observe plutôt une extension urbaine tout court, tout en excluant l'idée d'une intégration communale:



La personne reconnaît avoir entendu l'expression Glattalstadt auparavant. Sur le moment par contre, elle ne sait pas à quoi le terme se réfère et cherche à lui désigner un centre, mais elle nuance son point de vue par la suite. Il est difficile de conclure sur ses remarques: la personne ne semble pas exprimer librement une association avec l'expression, mais plutôt répondre à un contrôle de connaissances.

Le deuxième partenaire d'entretien est un homme d'une quarantaine d'années, architecte d'intérieur indépendant, qui a emménagé à Wallisellen il y a quatre ans où il a acheté un appartement avec sa conjointe. Il s'y est installé exclusivement pour la qualité du logement. Originaire du cinquième arrondissement de Zurich, il continue d'y avoir ses attaches.

Il regarde la vidéo, sans la commenter. Sa première réaction est plutôt sceptique, tout d'abord en ce qui concerne la dimension endogène de la vallée de la Glatt. Il a plutôt l'impression d'un développement artificiel, généré par des facteurs extérieurs et purement économiques. Cette vision critique sur l'ensemble des phénomènes territoriaux reste présente pendant tout l'entretien. En regardant une deuxième fois les images d'animation, il doute que la réalisation soit aussi soignée que les visualisations le promettent. Il reconnaît les intentions positives et les soutient. Mais il ne peut pas s'imaginer qu'une offre indépendante puisse concurrencer la ville de Zurich.

Il mentionne notamment les grands contrastes qui caractérisent l'espace: d'une part, entre une population locale habitant les villages et celle qui vient travailler pendant la journée, d'autre part, entre le jour où les quartiers d'affaires sont occupés et la nuit où ils sont désertés. Quant à lui, il fréquente la vallée de la Glatt pour des raisons professionnelles (sous-traitance, fournisseurs); le soir il s'est déjà retrouvé de manière occasionnelle dans un restaurant ou au nouveau complexe de cinémas à Dietlikon.

L'expression Glattalstadt est nouvelle pour lui. Il s'y heurte pour les raisons expliquées ci-dessus, à savoir ses doutes sur la portée des innovations.

La vue aérienne renforce de nouveau une vision d'ensemble qui peut être confrontée au vécu personnel. Elle fait émerger une autre vision que celle de la ville: l'étendu, la présence faible de la topographie ou la bonne offre du réseau routier, à savoir sa structure réticulaire, lui évoquent l'image d'un grand village.

Si le village reste le référentiel dominant pour cet espace, l'interlocuteur ne s'y identifie personnellement pas. Son ancrage demeure pour beaucoup à l'extérieur de la vallée de la Glatt. Son engagement contre les nuisances sonores liées aux atterrissages depuis le sud\* – dont il me fait part suite à mes questions – exprime tout de même une relation avec son environnement. Ni la ville ni le village ne correspondent probablement à son espace de vie.



La troisième partenaire d'entretien habite Kloten depuis son enfance. Elle travaille actuellement à Zurich.

Elle regarde la vidéo sans commentaire. Sa première réaction est assez distante par rapport à l'image présentée: l'idée de la grande ville qui est véhiculée ne correspond pas à ce qu'elle considère comme le «chez elle». Ce commentaire se réfère à l'ambiance de la ville nouvelle mondaine que la vidéo véhicule et non au projet lui-même. Elle soutient ce dernier en percevant elle-même, aussi en tant qu'utilisatrice, les limites de l'offre actuelle des transports publics.

L'interlocutrice est très ancrée à Kloten. Elle exprime son entière satisfaction quant à son lieu de résidence. De ce point de vue, elle semble avoir de la peine à se sentir concernée par les développements principaux comme, par exemple, le *Oberhauserried*\*. Mis à part le *Glattzentrum*\*, elle ne fréquente actuellement pas les lieux situés le long du tracé de la *Glattalbahn*.

La vue aérienne génère une autre sensation, sur la question si elle représente son espace quotidien. Elle se rend compte que cet espace – qu'elle appelle Zurich Nord – est un espace connu et familier. Même si elle ne le fréquente pas régulièrement, elle se rappelle, par exemple, des chemins à prendre quand elle doit se rendre à un endroit particulier.

Glattalstadt, une expression qu'elle ne connaissait pas, ne lui plaît pas beaucoup: elle le ressent comme une intégration par domination (*Vereinnahmung*). Sa réaction est intuitive. Un sentiment mitigé va de pair avec la vidéo qui représenterait cette Glattalstadt. Elle ressent une contradiction entre les besoins de développement qu'elle reconnaît et les conséquences qui produisent un monde avec lequel on a tout de même de la peine.

### **3.3.2.2. Remarques finales pour l'axe de recherche**

En optant pour un deuxième médiateur qui, plus formellement que le premier, reprend le discours des urbanistes, les expressions utilisées par les interlocuteurs ont été sensiblement différentes. Par l'orientation de l'entretien, j'ai mis l'accent sur trois aspects de cette vidéo: les images d'animation, la vue aérienne et l'expression Glattalstadt.

Les trois personnes considèrent la vidéo dans son ensemble. Elles n'adoptent pas une position analytique par rapport aux différents éléments proposés. Aussi faut-il constater que la vidéo soulève passablement de questions. Tout en connaissant le projet, les personnes ne sont pas familières avec ce portrait de la vallée de la Glatt. Parmi les différentes images, la vue aérienne est celle qui les interpelle le plus.



Alors que le choix des ressources lexicales par les interlocuteurs n'est plus une préoccupation majeure, l'usage spontané par deux personnes de l'expression Zurich Nord, à l'origine aussi un mot de spécialistes, montre que d'autres ressources lexicales que celles offertes par la vidéo sont présentes. Une personne l'évoque par rapport à son quotidien, l'autre en lien avec la vue aérienne. On a également l'impression que deux des trois personnes – tout en ignorant la vidéo jusqu'à présent – sont tout de même familiarisées avec la communication officielle et que leur expression est influencée par cette connaissance antérieure du projet. Finalement, toutes les personnes connaissent les grands chantiers dont surtout *l'Oberhauserried\**.

En ce qui concerne les images d'animation et l'expression Glattalstadt, les réactions divergent. La première personne n'a pas de réaction particulièrement typée car, ayant assisté à l'urbanisation depuis les années 1950, les mutations actuelles ne sont, pour elle, que quelques chantiers de plus. Les deux autres personnes s'expriment de manière plutôt critique mais dans différents registres. Une d'entre elles doute que l'amélioration de l'infrastructure urbaine soit accompagnée d'un impact social; l'autre ne semble pas pouvoir s'identifier personnellement avec l'image véhiculée. Pour les deux, la Glattalstadt est symbolisée par les images d'animation.

Si le premier volet d'entretiens avec des habitants a plutôt mis en évidence un écart important entre les expressions des habitants et celles des urbanistes – tout en démontrant leurs pertinences respectives quant au territoire de référence – le deuxième laisse à penser qu'une connaissance passive des enjeux de développement et donc une connaissance indirecte du discours des urbanistes est bel et bien présente. Elle ne semble cependant guère être suffisamment forte pour influencer les représentations dominantes.

Bien entendu, les médiateurs ont influencé les résultats de l'enquête. Dans l'ensemble, la vidéo de la *Glattalbahn* semble plus performante que la série de cartes postales dans le cadre de l'entretien lui-même. En revanche, pour rencontrer des interlocuteurs, elle s'est avérée être un obstacle plutôt qu'un médiateur. Contrairement à la série des cartes postales qui relève d'une Glattalstadt théorique, la vidéo montre la Glattalstadt des enjeux politiques et économiques qui concernent les citoyens. Il semble évident que ceci soulève plus de débats.

Toutes ces représentations des urbanistes ne soulèvent pas tant de réactions auprès des habitants. L'expression Glattalstadt suscite un certain malaise, mais sans plus. Les retours obtenus, «imaginaire constituant» pour reprendre la formule de Pascal Amphoux (1998, p.7), sont le résultat de la circonstance de l'entretien. Deux critiques doivent être formulées à ce sujet. Premièrement, j'ai négligé le principe de l'imagerie constituée qui d'après Amphoux doit être largement diffusée. L'imagerie que j'ai soumise à la discussion dans les entretiens n'était pas si connue que cela.



Deuxièmement, j'aurais pu m'appuyer plus sur le vécu des habitants en lui accordant une place plus importante dans les entretiens ou en choisissant des méthodes d'observation participante, par exemple.

Il aurait fallu, là encore, élargir le cadre méthodologique afin d'intégrer potentiellement le discours des urbanistes dans des contextes de vie quotidienne. Or la recherche de ces contextes serait en soi une tâche à accomplir. Et le fait que ce discours professionnel soit presque toujours inconnu pose problème quant à l'appropriation probable par les habitants.

En dehors de l'exploitation des entretiens, les trois partenaires d'entretien de la deuxième série me permettent d'assister à des territoires tels qu'ils le vivent eux-mêmes. Madame S. me ramène en voiture à Oerlikon et commente le paysage que nous traversons ensemble. Monsieur G. me fait part de son engagement contre les atterrissages depuis le sud\*, préoccupation majeure pour lui qui habite droit sous le corridor aérien. Et Madame G., adepte du club de hockey sur glace des *Kloten Flyers*, décrit la région où celui-ci draine son public<sup>115</sup>.

Ces moments, malheureusement que des clins d'oeils, indiquent des pratiques pertinentes en termes de territoire qui se retrouvent dans d'autres représentations que l'expression Glattalstadt. Même si ces représentations ne renvoient pas à un fondement symbolique, elles sont suffisamment fortes pour pouvoir être prises en considération. Je les qualifie d'endogènes, au sens que leur pertinence résulte d'un positionnement de l'acteur à l'intérieur du territoire en question, par opposition aux représentations des acteurs professionnels de l'urbanisme qui sont les résultats de positionnements et de pratiques exogènes et qui prennent tout leur sens quand on aborde le territoire depuis l'extérieur. L'imaginaire constituant est aussi à voir dans ces pratiques-là et non seulement dans les réactions au discours des urbanistes avec lequel l'entretien a confronté les interlocuteurs.

Fracture ou pas fracture entre les acteurs professionnels et les habitants? La question reste ouverte et ne peut certainement pas être résolue par le constat que les vocabulaires diffèrent. Pour la prospective territoriale, je vois surtout un intérêt pour questionner les correspondances parfaites, encore affirmées trop souvent, entre habitant et citoyen et entre représentation territoriale et territoire vécu. Par rapport aux problématiques territoriales, Monsieur G. qui s'affirme en tant que personne engagée (thématiser les atterrissages depuis le sud, c'est s'opposer aux nuisances subies en tant qu'habitant concerné) semble être le seul interlocuteur chez qui une

---

<sup>115</sup> D'après elle, cette région correspond à Zurich Nord, s'étendant en l'occurrence un peu plus vers le nord, jusqu'à Bülach, voire à Winterthur. Par contre, Dübendorf serait déjà plutôt le territoire du club des *Zurich Lions*. Si de telles observations confirment la multiplicité de périmètres qui caractérisent le territoire en question, leur valeur ne doit pas être exagérée, d'autant plus qu'à un moment, les deux clubs songeaient à fusionner.



performativité est directement reconnaissable. Si les autres constatent les mutations sans s'engager contre elles, serait-ce l'expression d'une résignation? Personnellement, j'en doute; les mutations sont constatées sans le réflexe, souvent vu comme automatique parmi les urbanistes ou aménageurs, de devoir les critiquer et s'y opposer. Je crois reconnaître un positionnement, à qualifier peut-être de non moderne avec Bruno Latour (1991), où il y a dissociation entre constat, jugement et action correspondante, en tout cas en ce qui concerne la problématique territoriale. Car un bon nombre d'acteurs sont bien des personnes engagées, préoccupées par des questions de société. La description du territoire, du moins avec le langage que moi-même, scientifique du territoire, je lui associe, n'est ainsi guère une ressource pour les personnes rencontrées.

### *3.4. Résultats de l'étude empirique*

L'enquête sur l'usage de l'expression Glattalstadt en lien avec le développement territorial au nord de Zurich s'insère dans ma problématique générale relative aux discours sur les nouveaux territoires. Elle m'a permis de trouver des réponses complémentaires là où le développement théorique est resté insuffisant. Le poids a été mis sur les acteurs professionnels de l'urbanisme afin de voir comment le recours au langage opère de concert avec les mutations du territoire. La partie de l'enquête qui s'est intéressée aux habitants devait alors plutôt confirmer les résultats déjà obtenus plutôt que de contribuer à un questionnement propre. Avant d'intégrer les résultats de cette enquête dans le cadre général du travail, je conclus cette enquête en soulignant la valeur des résultats.

Les trois aspects suivants me semblent les plus prépondérants par rapport à la problématique générale: premièrement, l'identification de la Glattalstadt comme une ville de circonstances plutôt que comme une réalité territoriale constante et déterminée; deuxièmement, et lié à ceci, la nature de l'expression Glattalstadt en tant que ressource exogène; et troisièmement, la Glattalstadt comme un laboratoire, un lieu qui sert la science autant que celle-ci ne sert, avec le savoir qu'elle produit, le lieu.

#### **3.4.1. Glattalstadt, une ville de circonstances**

La Glattalstadt: une ville? Pourquoi pas? Les argumentations des interlocuteurs rencontrés pour le premier axe de recherche montrent les propriétés qui sont véhiculées afin de pouvoir identifier la vallée de la Glatt en tant que ville. Comme on l'a déjà vu, la question de la ville ne va pas seulement de pair avec l'observation et la typologisation spatiale du réel mais aussi avec une logique d'intervention où ville rime avec structuration, ordre et concertation. Dessins à l'appui, il y a également moyen de soutenir la thèse d'une ville indépendante de Zurich. Les sources théoriques sur les



nouveaux territoires citées par les interlocuteurs consolident les argumentations de définition d'une ville.

Toutefois, si ceci relève de spécificités, ces dernières découlent autant du geste discursif que du lieu. En même temps, les représentations quantitatives (données démographiques et économiques, densités d'occupation du territoire) et la morphologie (surfaces bâties continues) créent une image qui soutient la thèse de la ville: la Glattalstadt est à comparer avec la ville de Zurich plutôt qu'avec les autres espaces avoisinants. Dans ce cas-là, il faudrait expliquer le recours à la ville pour désigner la vallée de la Glatt par l'étalement urbain: la ville s'étend, s'exporte, la campagne s'urbanise. Somme toute, on serait face au développement qui caractérise la ville depuis 150 ans au moins. La thèse de voir les discours sur les nouveaux territoires dans la continuité de l'urbanisme progressiste (Choay 1965) est ainsi confirmée.

À cela s'oppose la représentation de l'autonomie, par l'enjeu toponymique de l'expression Glattalstadt et le discours sur l'indépendance accrue face à la ville de Zurich. L'étalement irait de pair avec une perte de pouvoir de la ville-centre, avec l'émergence de pôles de pouvoir concurrentiels. Dans le cas de la Glattalstadt, cet aspect correspondrait à l'autonomie des communes périphériques là où, il y a encore 50 ans, une annexion des ces dernières par la ville centrale aurait probablement eu lieu; et ceci malgré le paradoxe que les communes refusent l'expression Glattalstadt.

On peut ainsi parler d'une double préoccupation de similitude et de différence: d'une part, la Glattalstadt ressemble à Zurich par ses qualités de ville, raison pour laquelle le recours à la ville s'impose; d'autre part, elle se distingue de Zurich, par son émancipation et ses centralités propres, raison pour laquelle on soigne autant sa démarcation. Face à cela, la polycentralité est-elle une innovation majeure ou seulement une variation sur le même thème? Je soutiens la deuxième version par rapport au projet de la *Glattalbahn*\*, non pas pour critiquer la qualité des aménagements mais pour dénoncer un faux discours d'innovation. Ce projet est bon mais ne fait que reproduire ce qui a toujours été fait. La question est toute autre en matière de gouvernance et de négociation des pouvoirs à l'œuvre. La figure spatiale de la polycentralité cache (ou représente de manière maladroite) une situation où les rôles, les compétences et les pouvoirs sont disparates, polycentriques et peu reconnaissables. Les hiérarchies classiques sont brouillées: entre les acteurs et leur rôle à jouer (politiciens, scientifiques, projeteurs, médias de masse, administrations), entre les lieux de décision (ville, commune, canton, district, ZPG\*, VBG\*, groupes d'intérêt), entre les procédures et l'organisation de leur déroulement. Là encore, on a peut-être trop facilement tendance à idéaliser le passé, en croyant que les choses se passaient de manière plus conventionnelle dans le bon vieux temps. Mais, dans la multiplication du nombre d'acteurs et la remise en question de leurs catégorisations, il



y a à reconnaître une redistribution du pouvoir, une redistribution de ce que peut être un pouvoir, et, dans ce sens, peut-être une remise en question des centralités.

Ces constats soutiennent la circonstancialité d'une définition de la vallée de la Glatt en tant que ville quand il s'agit de l'appuyer par des facteurs intrinsèques. Ma recherche démontre l'importance du positionnement du locuteur et du contexte d'énonciation. Les utilisateurs de l'expression ont des manières différentes de se l'approprier. Certains l'exacerbent par la caricature, l'ironie et la polémique. D'autres travaillent l'expression typographique en vue d'une différenciation. Les derniers, enfin, tiennent aux qualités réalistes de l'expression Glattalstadt. Déjà parmi les utilisateurs proactifs de l'expression, la projection et la valorisation varient. Ceci est confirmé par le recours à l'expression dans le cadre de certains projets concrets. C'est notamment la Glattalbahnhof\* qui évolue en synergie intime avec la construction d'une Glattalstadt. Si on confronte ce projet avec le dossier des nuisances sonores liées à l'aéroport, le deuxième sujet d'envergure en matière territoriale dans la vallée de la Glatt, on constate dans ce cas-ci l'absence quasi totale de l'expression Glattalstadt. L'expression fait donc sens dans certains contextes et pas dans d'autres.

Finalement, que ce soient les niveaux institutionnels, la distribution des pouvoirs, les fondements conceptuels de la pensée territoriale et urbaine: une insuffisance quant aux pertinences et aux qualités opératoires de mots, catégories et instruments est ressentie de manière générale. Ainsi, toute tentative de groupement institutionnel de communes – *glow.das Glattal\** ou la ZPG\* – renvoie à une circonscription bien précise. Par opposition, l'expression Glattalstadt, de même peut-être que celle de Zurich Nord, introduit une souplesse de définition et de délimitation, soit par une approche individuelle soit comme notion réflexive volontairement peu définie. Ce genre de termes complète ainsi ceux qui implicitement ou explicitement se tiennent aux modes de représentations et actions traditionnelles et permettent de combler les insuffisances précitées. Ainsi, la Glattalstadt, à la fois périmètre et représentation colorée du territoire, est la soupape régulatrice et l'articulateur entre les sphères ressenties comme obsolètes et néanmoins incontournables.

L'expression Glattalstadt joue de manière générale le jeu entre la similitude et la différence avec Zurich: toutefois, plutôt que d'y voir une contradiction descriptive, il faut y voir une complémentarité performative.

### **3.4.2. Glattalstadt, une ressource exogène**

La circonstancialité de la Glattalstadt balance entre la causalité relative (une description du réel lié à une circonstance) et le positionnement engagé (une volonté politique ou morale de parler d'une ville). Mais pourquoi, pour les uns, la Glattalstadt paraît évidente alors que les autres l'ignorent ou la refusent? Ce constat peut être



confronté à deux modalités opposées de la constitution des représentations spatiales: les modalités exogènes et endogènes. L'étude met en évidence que l'usage et la pertinence de l'expression Glattalstadt trouvent leur origine dans le positionnement de certaines personnes par rapport à ce territoire. Les professionnels de l'urbanisme portent un regard d'ensemble sur ce territoire et considèrent que leur tâche est la concertation et la recherche d'une organisation cohérente à l'échelle de ce territoire tout entier; la population votante du canton de Zurich doit, face à l'objet de la *Glattalbahn*, se représenter un ensemble territorial; ou l'investisseur étranger s'intéresse aux avantages de localisation de la région entière plutôt que d'une seule municipalité. Pour quelqu'un de l'extérieur, la question de l'appropriation territoriale ne se pose pas de la même façon que pour quelqu'un qui est à l'intérieur: dans ce sens, c'est bel et bien pour la première catégorie que l'expression Glattalstadt fait sens.

Plutôt que de réduire cette relation à une opposition de lieux d'énonciation au sens classique du terme, il paraît plus riche d'envisager une opposition entre une sphère extérieure et une sphère intérieure. Ces deux sphères ne doivent cependant pas être vues comme deux corps figés. Il s'agit plutôt d'hémisphères reliés qui sont unis par un processus d'appropriation allant aussi bien de l'extérieur vers l'intérieur et vice versa. Aussi, ils renvoient à une dimension socioculturelle plutôt que spatiale. Il est tout à fait possible d'habiter la vallée de la Glatt et de disposer de la représentation exogène de la Glattalstadt.

Cette idée de représentation exogène pourrait trouver son répondant dans la sensation exprimée par un non-usager de l'expression qui la considère comme relevant d'une logique *Top-Down*. Si, en ce qui concerne les pouvoirs décisionnels, le principe *Bottom-Up* émerge comme dominant (en particulier dans les entretiens) et légitime, son opposé semble néanmoins se manifester dans les stratégies générales, développées à plus long terme, et les pratiques de communication. Dans l'ensemble, la production de l'information standardisée peut être associée aux niveaux institutionnels supérieurs qui souvent entretiennent des rapports plus intenses avec les milieux de la recherche.

Il semble découler de ces aspects que la définition univoque du territoire n'est pas le premier enjeu de l'usage de l'expression Glattalstadt, tout simplement parce que ceci risque d'être lié à des nouvelles contraintes. Circonstancielle, articulatrice, ressource, l'expression opère avec des qualités d'indice, c'est-à-dire comme un référent à l'intérieur d'un dispositif social. Elle doit son existence non à ses qualités intrinsèques de description, mais à son instrumentalisation dans des contextes où ses qualités descriptives sont relatives. Ce genre d'usage génère finalement la multiplicité des définitions, délimitations et contextes d'énonciation de l'expression, portant, par là même, atteinte à la clarté descriptive.



### **3.4.3. Glattalstadt, un laboratoire**

Un dernier aspect, guère explicité dans le développement théorique qui a précédé l'enquête empirique, relève des pratiques locutoires d'un milieu et de sa territorialisation du lieu. Un des milieux importants de la constitution de la Glattalstadt est celui de la science. Son travail de terrain, son échange permanent avec les fonds théoriques et finalement la concentration d'activités de recherche dans le même endroit, au détriment d'autres, suggèrent de désigner de laboratoire la qualité territoriale que la science confère à la Glattalstadt. Paradoxalement, le laboratoire<sup>116</sup>, comme lieu spécifique, complète l'idée d'une ville dont il faut remettre en question la spécificité. Si le principe de laboratoire rend pertinente la notion de lieu, c'est peut-être la même chose pour la notion de ville. La spécificité de la Glattalstadt réside alors dans sa qualité de laboratoire, et le recours à la ville sert d'intermédiaire entre le lieu et le dispositif scientifique.

Jusqu'à présent cependant, la notion de lieu doit, du moins je le suppose, répondre à une conception spécifique: celle du lieu habité. Il correspondrait ainsi à la réalité extérieure que les sciences de la société (auxquelles j'intègre ici l'architecture et le génie civil) ont comme objectif d'étudier. La science est plus soumise à des pressions. Elle doit rendre des comptes à la société en faisant la preuve de ses résultats et en démontrant l'utilité de ses recherches. Si ceci est certainement important, il faut bien entendu tenir compte de son impact sur la production du savoir scientifique lui-même. En effet, le principe d'utilité ouvre un nouveau champ de définition auquel la science est confrontée. Elle doit négocier son existence en articulant son identité traditionnelle, de laquelle participe la prise de distance par rapport à l'objet d'étude, afin de pouvoir se l'approprier (Latour 2001, pp.45s.) – et qui peut aboutir dans une déconnexion complète (correspondant à la métaphore de la tour d'ivoire) – à «la peur de la loi de la rue» (Latour 2001, p.17). De ce point de vue, les scientifiques du territoire ont besoin de lieux pour prouver à la société la qualité de leurs travaux. La Glattalstadt en est devenu un. Ce n'est alors plus (seulement) la science qui sert le lieu, c'est aussi le lieu qui sert la science.

On est bien d'accord que ceci n'est pas nouveau, fondamentalement, voire qu'il ne s'agit pas de revendiquer, au nom de l'innovation, une sorte de virginité du terrain d'étude. Si j'accorde une certaine importance à cela, c'est surtout parce que je vois, autour de moi, toujours plein de scientifiques qui ignorent cette donnée, qui font

---

<sup>116</sup> Si la figure du laboratoire aide à mieux cerner la territorialité de la Glattalstadt, elle fait également courir le danger de le prendre comme un absolu. Bien entendu, il subit un échange permanent entre les influences académiques et non-académiques. C'est le cas aussi dans les sciences naturelles où le savoir circule entre les laboratoires universitaires, para-universitaires et la recherche privée (p.ex. l'industrie pharmaceutique). L'hybridation est bien plus avancée que notre premier regard le laisse présager. Et, là aussi, le discours de Latour (2001 et 1988) comporte le danger d'une représentation caricaturale.



comme si de rien n'était. Et c'est aussi que le savoir est influencé par la laboratorisation du territoire: plus on rajoute de scientifiques, plus on rajoute de recherches, plus on rend dépendants les résultats de la première des celles des suivantes.



## 4. Conclusion

Cette dernière partie a pour but de rattacher les enseignements de l'étude de terrain à la problématique générale du travail et aux hypothèses. Dans une étape intermédiaire, ces dernières ont déjà été évaluées par rapport aux apports théoriques. Ceci a permis de mettre en évidence les lacunes encore présentes à ce stade du développement. Il s'agit donc de préciser ici dans quelle mesure ce déficit a pu être comblé. Ensuite, je me permets d'évaluer en quoi les enseignements de mon travail peuvent s'avérer fructueux pour l'aménagement du territoire et l'urbanisme.

### *4.1. Évaluation des hypothèses de travail*

L'intérêt premier de l'enquête de terrain consistait dans le fait que le néologisme Glattalstadt se référait à un territoire donné et localisable, par rapport aux discours traités précédemment où les désignations relevaient exclusivement de la sphère conceptuelle. Cette sphère comportait la particularité de relativiser le caractère obligatoire des notions, en jouant des catégories spatiales, sociales ou autres. Face à cela, un territoire concret risquait de devoir contraindre les locuteurs à une certaine explicitation et ainsi apporter des précisions là où le flou conceptuel empêchait des réponses suffisamment claires.

En postulant que les discours sur les nouveaux territoires correspondaient à un langage à l'œuvre, la première hypothèse cherchait à prendre en considération la performativité de ces discours au-delà de la simple description du réel. Mais plutôt que d'isoler l'une de ces compétences du langage par rapport à une autre, elles ont été vues dans leur interaction. Si la partie théorique a, d'une part, permis de consolider la pertinence du concept de la performativité, elle a, d'autre part, souligné l'importance révélatrice des discours par rapport à ces nouveaux territoires.

Cette qualité révélatrice, on la retrouve certainement dans les discours, moins sophistiqués et plus quotidiens, sur la Glattalstadt. Mais, au-delà de la simple révélation de la condition territoriale, je constate également l'implication du vocabulaire quant à la constitution même de l'objet. Les actes de langage accompagnent la laboratorisation de la Glattalstadt. Et ils participent de manière fondamentale à la construction de l'altérité territoriale en imposant une représentation différenciée de celle de la ville de Zurich. Le cas empirique souligne ainsi que la révélation n'est pas fonction d'une réalité préexistante mais elle-même partie constituante de l'objet.

Le cas localisable de la Glattalstadt permet, en outre, de reconnaître que les discours théoriques sur les nouveaux territoires collaborent à la construction du territoire. Les



acteurs locaux, impliqués dans les procédures appliquées, évoquent ces sources. Bien entendu, on ne peut pas parler d'une transposition mimétique des concepts mais on reconnaît que ceux-ci servent de grille de référence à l'aménagement appliqué. En ce qui concerne l'expression Glattalstadt, sa description va toujours de pair avec l'évocation d'éléments projetés, d'objets du futur: un indicateur pour dire que cette ville dans la vallée de la Glatt est inconcevable avec ce que le territoire offre au présent. La co-construction de la Glattalstadt par les introduits s'avère être juste mais elle renvoie à une donnée structurelle. Les locuteurs proactifs de l'expression émanent essentiellement des métiers de la prospective: une disposition dont je me suis éloigné au début de ce travail, craignant qu'une catégorisation par professions induise une asymétrie organisante. Malgré cela, il n'est pas évident pour moi que ce recours proactif à l'expression Glattalstadt soit explicable par la seule appartenance à un groupe professionnel.

Une dernière remarque relative à cette première hypothèse concerne la question de l'intentionnalité du locuteur. Dans mon développement théorique, je suis resté partagé et ai identifié deux formes de performativité: celle de la finalité et celle de la possibilité. Après l'enquête empirique, je me sens confirmé dans ce résultat théorique, sans pour autant avoir trouvé des preuves pour déterminer clairement cette double présence dans les actes de langage analysés. Il est certain que la présence d'interlocuteurs explicitement intentionnels et le constat que l'expression Glattalstadt est sujet à débats, à réflexions et à opinions variées plaident pour l'enjeu de finalité. Même quand un débat ouvert est revendiqué, cette ouverture est un objectif formel. En même temps, il y a cet éternel flou ou, plutôt, cette souplesse, la dimension informelle et souvent imprévisible. Dans quelle mesure les qualités générées par les usages du langage sont-elles intentionnellement produites? Dans quelle mesure est-il possible de les maîtriser? Combien de fois l'expression Glattalstadt est-elle volontairement utilisée en tant que ressource? Et combien de fois est-ce le contexte qui en fait une ressource?

Il est tout de même significatif de relever à quel point certains interlocuteurs affirment avec conviction que l'expression Glattalstadt ne correspond pas seulement à une description mimétique de ce territoire, mais surtout à la seule description qui soit juste, en renvoyant toute représentation non urbaine au registre de l'ignorance ou de la schizophrénie. Faut-il en déduire que dans les yeux de ces acteurs, tout recours à l'expression Glattalstadt ne vise, en fin de compte, pas à alimenter une discussion ouverte, mais à l'imposer comme représentation objective de la réalité territoriale? Je ne le sais pas et ne suis pas en mesure de le savoir. Si tel est le cas, je prétends que cette démarche, puisqu'elle revendique la réalité, se doit d'être d'autant plus performative dans les rapports de force, mais que c'est justement cette performativité



qui empêche l'expression Glattalstadt de devenir une représentation standardisée, généralisée et à la portée de tout le monde. À ce moment-là, l'effet performatif serait parfaitement involontaire et non intentionnel.

La deuxième hypothèse de travail était formulée pour interroger le rôle des disciplines du territoire et, en particulier, de l'urbanisme. Elle prétendait que les discours sur les nouveaux territoires restaient traditionnels, malgré leurs ambitions innovatrices. J'ai appelé cet urbanisme: l'urbanisme du geste unique. Ce traditionalisme se déclinait en plusieurs facteurs: la solution souveraine, exclusive ou globale pour résoudre tous les problèmes, la démarche exogène et la légitimité du savoir d'experts. Le bilan intermédiaire a confirmé la dimension traditionnelle par l'intégration des discours dans l'ensemble de l'urbanisme progressiste (Choay 1965). La dimension moderne s'est exprimé essentiellement par les néologismes, un aspect qui est plus particulièrement abordée par la troisième hypothèse, et par l'approche exogène de l'urbanisme. On la retrouve notamment dans la réitération, souvent un peu cachée, de logiques *Top-Down* visant la dimension politique et participative.

L'urbanisme appliqué à la vallée de la Glatt me confirme essentiellement dans une des prémisses formulées: celle de la démarche exogène. Il s'agit d'une projection d'une grille de lecture et de compréhension sur ce territoire autrefois ignoré. La rencontre avec des habitants a permis de reconnaître d'autres modalités d'appropriation territoriale; modalités qui peuvent être qualifiées d'endogènes sans pour autant annuler celles exogènes. Par rapport à cet aspect, le fait d'avoir testé cette hypothèse à un territoire concret a permis de consolider sa pertinence.

La réponse s'avère plus nuancée lorsqu'il faut revenir sur les autres points relatifs à cet urbanisme traditionnel. Bien sûr, il me semble évident que cette modernité classique est présente et que ce n'est pas toujours très appréciable: quand on dessine des jolies cartes où tout fonctionne ensemble; quand la Glattalstadt devient un prétexte pour la promotion de sujets plus généraux ou des exercices théoriques; quand certains urbanistes doivent souligner que le recours à l'expression Glattalstadt relève d'une attitude positive et bienveillante. Il n'y a, dans ce sens, pas seulement un urbanisme exogène factuel mais aussi un parti pris idéologique qui peut poser problème.

Or, bien que l'expression Glattalstadt corresponde à une représentation exogène et bien que je découvre en parallèle ce genre d'attitudes, bienveillantes bien sûr mais relevant d'une nature tout de même un peu paternaliste et confirmant les logiques *Top-Down*, le cas du territoire concret relativise la portée de ces discours. Dans les discussions, ils se heurtent aux autres représentations et positions et perdent, par là même, leurs dimensions souveraines que la théorie leur confère. C'est, somme toute aussi, le constat que le territoire ne se laisse pas faire. Certains acteurs sont conscients de cette dimension, de la valeur argumentative de leur représentation



exogène, et espèrent tout simplement qu'elle contribue à discuter les problèmes sans prétendre à une solution globale. Le geste unique est alors à comprendre dans sa performativité plutôt que dans sa valeur descriptive.

Une remarque concerne encore la pertinence de la controverse entre les défenseurs de la ville compacte et ceux des discours sur les nouveaux territoires. Controverse justifiée ou pas? Son rapprochement à l'opposition entre l'urbanisme culturaliste et l'urbanisme progressiste (Choay 1965) permet de dire que le débat n'est pas nouveau, et on peut s'étonner de ne pas voir plus de tentatives qui les marient ou qui s'intéressent aux synergies et aux interactions entre concentration et étalement urbains. Un autre constat quant à cette opposition, révélé par la partie théorique et soutenu par l'étude de cas, laisse songeur: c'est la pertinence ou, plutôt, le manque de pertinence du concept de la nouvelle centralité qui est un élément important dans le développement théorique sur les nouveaux territoires. Affirmée comme quelque chose de fondamentalement nouveau, elle génère une remise en question d'ordre paradigmatique de la pensée géographique (Soja 1996) ou urbanistique. Mais qu'en est-il pour les sciences économiques? Les localisations en dehors des centres-villes suivent les logiques classiques de rentabilité, comme cela a toujours été le cas: pour les sciences économiques en tout cas, aucun changement paradigmatique ne s'annonce. Visiblement, le recours au changement de paradigme se fait toujours essentiellement dans un espace plan plutôt que dans un espace réseau où proximité, densité et centralité ne s'affichent plus si aisément dans une représentation cartographique. L'existence d'un débat entre ville compacte et nouveaux territoires ne peut pas être ignorée mais les argumentations y respectives peuvent être remises en question.

La troisième hypothèse entretenait un lien étroit avec les deux hypothèses précédentes et visait les gestes discursifs des néologismes. Ceux-ci étaient compris comme étant représentatifs d'une attitude traditionnellement moderne: les néologismes comme mots uniques pour une problématique globale. Une interaction était vue entre les flous sémantiques qui caractérisaient ces mots et leur abondance, comme si le flou spécifique à chaque néologisme rendait nécessaire la reformulation du propos et que la reformulation participait elle-même d'un flou généralisé. La partie théorique a rapproché la pratique des néologismes à une compréhension anthropologique de la modernité où les deux processus de la purification et de la traduction se complètent et s'annulent en même temps.

Je ne m'attendais guère à contribuer encore à la vérification de cette hypothèse en me concentrant sur un seul néologisme. Mais, une fois le travail de terrain entamé, je découvrais, là encore, l'intégration de l'expression Glattalstadt dans un réseau sémantique entier, un ensemble d'expressions qui désignaient le même territoire. Par



ailleurs, l'expression confirme la co-présence des quatre pratiques langagières (deux actes de purification et deux actes de traduction). Celles-ci s'affirment notamment par la localisation de l'expression. Ainsi le recours à des mots populaires (le toponyme existant et la ville) peut être vu comme un geste de traduction, alors que leur agencement et, par ceci, la création d'un néologisme qui désigne une nouvelle condition territoriale relève d'un acte de purification. En même temps, en ce qui concerne l'enjeu de définition, l'expression Glattalstadt est précise dans la mesure où elle est localisable (là, on serait dans le registre de la purification) et elle est flexible car cette Glattalstadt n'est pas précisément délimitée et circonstancielle (ce qui relève plutôt de la traduction).

L'aspect anthropologique du positionnement moderne trouve, finalement, son répondant dans l'usage proactif ou le refus de l'expression. Le recours à l'expression Glattalstadt par certains acteurs peut être compris comme ayant un effet formateur sur une communauté progressiste, moderne qui, en pratiquant le geste locutoire, se démarque des non-utilisateurs, conservateurs et pré-modernes. Mais un tel constat ne doit pas non plus être exagéré: cette modernité s'exprime essentiellement à travers l'écriture, une forme d'expression qui ne représente qu'une moitié des discours sur la Glattalstadt. Et, comme le relève la brève histoire de l'usage de l'expression, son importance est soumise à des fluctuations conjoncturelles. Confronté au principe de citationalité générale du langage qui a été compris par le double processus de transport du sens et d'accumulation du sens par l'usage, j'imagine un effet d'économie d'échelle: à partir d'un certain moment, le flou sémantique est tellement élevé que le profit de l'accumulation ne fait plus sens. Par contre, si on s'efforce de standardiser le signifiant, l'intérêt d'usage se perd. Le constat d'une perte de profit au-delà d'un seuil de rentabilité rejoint l'idée de Bruno Latour d'un déclin de la modernité par l'effet d'annulation entre la purification et la traduction.

Enfin, la quatrième hypothèse prétendait que le recours à la ville, omniprésent dans les discours sur les nouveaux territoires avait deux conséquences: une première relative à la ville compacte qui, faute d'être explicitée, devient un simulacre par la critique, une deuxième quant aux nouveaux territoires qui sont abordés par la ville en tant que principe disciplinaire pour l'observation et l'intervention. Le développement théorique relatif à cette quatrième hypothèse est resté plus superficiel et c'est surtout la première conséquence, la ville compacte, aliénée, simulacre sans original, qui a obtenu un ancrage conceptuel. Quant à l'enjeu d'altérité, le conflit entre un objet spécifique et autre (les nouveaux territoires), d'une part, la méthode générique et propre (la ville), d'autre part, n'a pas pu être suffisamment résolu.

Le cas localisable de la Glattalstadt apporte une réponse très précise quant à cet aspect. L'étude de cas souligne la présence explicite d'une frontière spatiale entre cette



première et la ville de Zurich. Bien que les deux corps territoriaux soient urbains, bien que passablement de similitudes s'imposent, la distinction entre Zurich et Glattalstadt est explicitée et, par là même, construite par les discours. Le tracé précis de la frontière peut varier mais, du moins depuis dix ans environ, personne ne pense la condition urbaine de la vallée de la Glatt sans la formulation de cette frontière. Au niveau de la langue, cette frontière est plus explicite qu'à celui de la carte.

Paradoxe, peut-être toujours, si on se dit que la distinction permet de mieux reconnaître les similitudes? Il est certain que dans le contexte de la gouvernance de la vallée de la Glatt, des périmètres spécifiques s'imposent. Mais de là à expliciter la séparation de la ville de Zurich par les travaux analytiques? Des recherches généalogiques soulignent le manque d'indépendance, dénoncent une fausse valorisation de la nouvelle centralité. La frontière a du sens dans certaines circonstances, elle semble évidente par sa morphologie; mais, à partir de là, la réitérer systématiquement relève plutôt d'un acte d'imposition correspondant à un urbanisme exogène qui recourt à des asymétries organisantes.

La question de l'altérité reste donc ambiguë car on dirait qu' une fois dénoncée comme construite et arbitraire, elle ne fait plus de sens. Ceci est également problématique. Mais il est certain que la prise en compte des processus d'aliénation et d'altération remet en question l'idée que l'autre est distant et que le connu est proche. Des pratiques de citation et de transport des sens rendent autre ce qui est proche, des pratiques d'altération peuvent rapprocher, révéler ce qui a été ignoré, éloigné. Or, pour certains, je crois pouvoir reconnaître tout de même qu'ils préfèrent voir dans la Glattalstadt quelque chose qui est asymétriquement différent de la ville compacte et que cela les arrange bien que cela soit ainsi.

Une telle remarque navigue déjà à la limite de l'analyse et transgresse l'objectif strict visé par les hypothèses. Un dernier chapitre cherche maintenant à condenser les apports qu'on peut tirer de cette recherche pour l'aménagement du territoire et l'urbanisme.

#### *4.2. Recommandations opératoires*

En quoi la prospective territoriale peut-elle bénéficier d'une telle approche et de ses résultats? Est-elle renvoyée au genre spécialisé de l'analyse de discours, donc quelque chose qui n'a pas tant à voir avec les métiers concernés? Parle-t-elle, au contraire, précisément des enjeux qui caractérisent aujourd'hui ces métiers, contribue-t-elle à consolider un génie du langage capable de contribuer à la construction du territoire, une sorte de néoréalisme à l'envers? Est-elle à prendre comme un clin d'œil sur les pratiques d'un milieu professionnel qui stimule ses activités, crée des ouvertures de



réflexion et des nouvelles possibilités mais sans qu'une appropriation ou une instrumentalisation directe des apports s'impose?

Tout en me considérant comme faisant partie des professionnels de la prospective territoriale, je ne peux pas décider tout seul pour ce milieu, ni lui imposer mon point de vue. J'imagine, en accord avec la performativité suggestive, que les réceptions soient aussi variées que les récepteurs. Les propos qui suivent émergent de quelques réflexions qui ont accompagné l'analyse; elles correspondent aux circonstances particulières qui doivent être comprises par leur exemplarité. Toute tendance à la généralisation doit être relativisée.

Je me permets tout d'abord une remarque sur les dangers liés à l'usage de la notion de ville tel qu'il est fait par les discours sur les nouveaux territoires et, plus particulièrement, sur la Glattalstadt. C'est, d'une part, que le recours circonstanciel, en fonction des projets singuliers, risque d'écarter une approche symétrique du territoire. L'opposition entre la récurrence de l'usage de l'expression Glattalstadt en lien avec la *Glattalbahn*\* et l'absence d'usage en lien avec les atterrissages depuis le sud\* en témoigne peut-être bien: n'attend-on pas du même territoire qu'il soit à la fois dense et urbain pour justifier la construction d'un tram rapide et peu dense pour justifier le présence d'avions à proximité du sol? C'est, d'autre part mais en lien avec ce qui vient d'être dit, le danger de vouloir tout résoudre par le principe de ville. Dans ce cas, les solutions sont en général cherchées dans l'espace là aussi où les problématiques relèvent tout d'abord de la sphère sociale. Si, dans les débats contemporains, on parle de l'échec de l'aménagement du territoire, n'est-ce pas aussi qu'on a cru résoudre tous les problèmes par lui? Ne risque-t-on pas de créer des nouveaux déçus si dorénavant on a recours à la ville et au projet avec la même attente?

Une deuxième remarque concerne la pertinence des échelles spatiales, temporelles et institutionnelles. J'aimerais contrer la démarche qui suppose que, pour une problématique de prospective donnée, il y ait un seul périmètre de référence qui soit le bon. Comme le cas de la *Glattalbahn*\* le relève de manière pertinente, un tel objet obtient sa pertinence par l'identification de périmètres à des échelles différentes et, surtout, dans l'articulation entre eux. C'est, pour le dire encore de manière plus théorique, prendre à la lettre l'approche contextuelle. Le contexte, c'est «ce qui va avec le texte»: propre à la démarche endogène, ce n'est pas simplement le passage d'une échelle à une autre plus grande mais aussi la relation entre deux échelles. Cette remarque s'adresse au geste toujours courant où les problèmes sont revus par un simple changement d'échelle (par exemple de la ville à l'agglomération, du municipal au régional). Si ces gestes peuvent dénoncer une asymétrie, le changement déplace cette asymétrie à une autre échelle. Par ailleurs, les pertinences des périmètres peuvent changer, surtout en aménagement du territoire et en urbanisme où la



réalisation des projets s'échelonne facilement sur des décennies. L'agencement de périmètres superposés permet donc peut-être d'anticiper aussi ce genre de modification.

Cette réflexion permet d'enchaîner sur l'opposition entre le *Top-Down* et le *Bottom-Up* comme principes de gouvernance. Il est contreproductif, du moins du point de vue analytique, d'attribuer à un processus la dominance de l'une des deux logiques. Là encore, l'enjeu critique peut justifier le recours à l'une ou l'autre procédure mais ni l'une ni l'autre ne s'imposent comme principe souverain. La *Glattalbahn* (et son périmètre d'intervention, la Glattalstadt) montre de manière exemplaire que tous les niveaux institutionnels y sont impliqués, produisent des informations et décident là où ils sont compétents. Ce projet, dans son état actuel (c'est-à-dire dans un état avancé au niveau politique mais avant le début du chantier), est le produit d'un échange permanent et assumé par l'ensemble des acteurs. Si certains décideurs insistent sur la représentation de la *Glattalbahn* comme un projet *Bottom-Up*, il faut considérer cet argument comme un argument politique qui cherche à conforter les acteurs du *Bottom*. Aussi est-il imaginable que les processus formels doivent suivre l'une ou l'autre logique parce que celle-ci serait mieux adaptée à un contexte local donné (le *Bottom-Up* étant plus compatible avec le fédéralisme suisse, par exemple).

Au-delà des institutions référant à des échelles territoriales, je propose de situer ces deux logiques à d'autres niveaux. En abordant l'expression Glattalstadt et les controverses qu'elle suscite, on a l'impression que les relations *Top-Down* et *Bottom-Up* disparaissent à côté des relations *Top Up*. Dans quelle mesure cette petite élite de la politique communale correspond-elle encore à la «sphère basse» du *Bottom*? Les limites ne passent-elles pas plutôt à l'intérieur des niveaux institutionnels, entre les politiciens actifs, la partie de la population qui porte un intérêt aux questions d'ordre public sans s'y engager personnellement et, finalement, la légendaire majorité silencieuse qui n'est pas impliquée dans les discussions? Il ne semble pas évident qu'un projet aussi pragmatique que la *Glattalbahn* puisse aborder un tel chantier; en revanche, l'ignorance de cette donnée ne contribue-t-elle pas à long terme à augmenter le fossé entre ces trois groupes d'acteurs?

La critique formulée par rapport à l'urbanisme exogène, implicite à l'hypothèse qui lui est relative, ne doit pas préparer un plaidoyer pour un urbanisme endogène souverain. Ceci reviendrait à créer une nouvelle asymétrie, à exclure un savoir professionnel de plus de 100 ans et surtout à vouloir ignorer que nos envies endogènes sont toutes, et tous les jours, façonnées aussi par des logiques exogènes. La critique de l'urbanisme exogène s'adresse à sa souveraineté, à la prétention, formulée par certains discours sur les nouveaux territoires, de vouloir et de pouvoir tout résoudre par le geste unique. Ces discours sont performatifs selon une logique critique. Mais le cas de la Glattalstadt



le montre bien: le territoire résiste, la vision exogène ne peut pas s'imposer de manière mimétique. Elle se frotte aux conditions trouvées sur place.

Le problème de l'urbanisme exogène est-il purement théorique? Le retour aux propos *Top-Down*, aussi variés et cachés qu'ils soient, peut tout de même étonner à une époque où la négociation est importante, où le phénomène NIMBY, une initiative lancée par un voisinage, un simple recours contre une autorisation de construire sont capables de saboter tous les projets qui relèvent d'une certaine taille? Pourquoi faire comme si ce n'était pas important? Pourquoi juste dénoncer ces démarches comme étant des attitudes égoïstes? Ne sont-elles, au contraire, pas aussi le signe d'une démocratie qui fonctionne, que les décisions prises de haut, avec l'appui ou non des savants et des techniciens, ne passent plus aussi facilement qu'il y a 50 ans encore? La démocratie n'est-elle pas aussi cette redistribution du pouvoir, un peu comme Lyotard (1979) l'a écrit? S'il s'agit de dénoncer des partis pris unilatéraux, je ne crains pas tellement qu'ils réussissent à imposer une vision déplaisante car je doute que les discours sur les nouveaux territoires soient suffisamment puissants pour cela. Mais je suis tout de même étonné qu'au nom de la démocratie et du développement harmonieux de la société et du territoire, émergent des propos qui, du moins dans leur affirmation, manquent de disponibilité pour la pluralité, la contradiction et la complexité et continuent de formuler des esquisses d'avenir qui semblent être gérées depuis un seul point de vue et par une seule personne. Je pense que ces formes contemporaines d'expression démocratique comme le phénomène NIMBY ou le lobbying peuvent être des facteurs constitutifs d'un travail de prospective et des esquisses d'avenir plutôt qu'un obstacle à des projets qu'il s'agit de maîtriser par un «génie socio-politique» qui devient de plus en plus important.

Ceci devrait contribuer à développer des démarches que j'ai essayé d'exprimer par le principe de symétrie. Plus concrètement, en quoi celui-ci pourrait-il s'avérer intéressant? Entre autre pour ne pas oublier les villes compactes: ne faudrait-il pas continuer de les penser non pas par opposition aux nouveaux territoires et à l'étalement urbain mais en parallèle avec eux? Entre autres pour aborder la question de la centralité qui mérite d'être revue: par un démantèlement plus précis de la notion de proximité, par un recours plus ajusté aux représentations des espace-étendue et espace-réseau et, surtout, par une remise en cause des valeurs qui lui sont attachées. C'est à partir de ces points qu'on peut réfléchir en quoi des centralités, des densités élevées... ou leurs contraires sont intéressants. Ceci permettrait de mieux distinguer les problèmes qui relèvent de l'espace et qui méritent une solution spatiale et ceux qui relèvent de l'économie, du social ou de l'écologie sans qu'ils correspondent à un répondant spatial spécifique. Ceci créerait un champ de réflexion où la question fondamentale de notre rapport à l'espace terrestre comme ressource, à savoir sa



disponibilité (infinie) pour la vie humaine ou sa réservation (un espace limité) peut être discutée et adaptée aux problématiques. L'urbanisme finira peut-être aussi par imaginer et pratiquer d'autres modalités pour penser l'espace et le territoire que l'approche cartographique et la distribution organisée dans la surface.



## 5. Annexes

### 5.1. Bibliographie

La Bibliographie structure les sources y répertoriées selon leur qualité de corpus d'analyse empirique ou de source générale.

Les années qui apparaissent entre parenthèses carrées indiquent la date de la première publication de l'œuvre en langue originale.

#### **5.1.1. Corpus d'analyse de sources écrites (Glattalstadt)**

Littérature spécialisée (milieux universitaires, revues d'architecture, expositions, conférences)

ss, 2003, «Das Zentrum der Nordstadt», in: *Attraktive Zentren: Impulse aus einem Wettbewerb*, Beilage zu Hochparterre no 5, Zürich, Verlag Hochparterre / RZU, pp.12-13.

ss, 1995, carte du Mittelverteiler, in: *Werk, Bauen + Wohnen*, no3, Zürich, Werk-Verlag, pp.4-5.

Angélil Marc, Lee Marc, Kobler Tristan, 1996, *Die Stadt ohne Eigenschaften*, Zürich, ETH, Architekturabteilung, Jahrbuch 1996, [www.arch.ethz.ch/jarhbuch96/prof/ma\\_fp03.html](http://www.arch.ethz.ch/jarhbuch96/prof/ma_fp03.html), consulté le 20 juillet 2003.

Campi Mario, Bucher Franz & Zardini Mirko, 2001, *Annähernd perfekte Peripherie: Glattalstadt/Greater Zurich Area*, Basel, Birkhäuser.

Capol Jan, 1999, «Blueschtfahrt in die Glattal-Stadt», in: *hochparterre*, no5, Zürich, Verlag hochparterre, pp.18-19.

Corazzolla Ivan, Töngi Peter, Welschen Andreas, Zwahlen Philippe, 2001, *Kulturleben in der Region Glattal: Erarbeitung eines Konzeptes zur Kulturförderung*, Diplomarbeit, Zürcher Hochschule Winterthur, Dept Wirtschaft und Management.

Dessemontet Pierre, 1999, «Des Edge-Cities en Suisse? L'émergence de nouveaux pôles d'activités métropolitaines sur le territoire helvétique», in: *Geographica Helvetica*, no1, pp.29-36.

ETH Zürich, Zentrum für integrierte Planung im Bauwesen, [http://www.zipbau.ch/04\\_projekte/047\\_strategies.htm](http://www.zipbau.ch/04_projekte/047_strategies.htm), consulté le 30.7.2003.

Gabi Simone, 2003, *Ein «Freiflächennetz» für die Glattal-Stadt*, Zürich, ETH, NDS Raumplanung, Diplomarbeit.



Geiger Martin, 1996, *Die neue Stadt zwischen Zürich und Flughafen*, Stichworte zum Vortrag vom 21.11.1996 im Hotel Renaissance, Glattbrugg.

Girod Christophe, 2003, *Unique Landscapes*, Laboreinführung, Zurich, ETHZ, Lehrstuhl für Landschaftsarchitektur, [www.landschaft.ethz.ch/landarch\\_de](http://www.landschaft.ethz.ch/landarch_de), consulté les 6.6.2003 & 31.7.2003.

Hitz Hansruedi, Schmid Christian & Wolff Richard, 1994, «Urbanization in Zurich: Headquarter Economy and City-Belt», in: *Society and Space*, vol.12, pp.167-185.

Hitz Hansruedi, Schmid Christian & Wolff Richard, 1993, «Die fragmentierte Metropole – Neue Urbanisierungsprozesse in Zürich», in: *DISP*, no112, Zürich, ETH, ORL, pp.26-31.

Klaus Philipp, 2003, *Anforderungen an die Governance in Stadtregionen: das Beispiel Zürich Nord / Glattal*, unveröffentlicht.

Klaus Philipp, 2002a, «Wird die Glatttalstadt je Stadt?», in: *tec21*, Zürich, SIA, no37, p.36.

Klaus Philipp, 2002b, «Glattal/ Zürich Nord: Symptom der schweizerischen Strukturprobleme», in: *Bodenblatt*, Genf, IG Wohnen, no2, pp.3-4.

Koll-Schretzenmayr Martina & Schmid Willy A, 2003, «Agglomerationspolitik in der Schweiz: Einsichten und Ausblicke am Beispiel der <Glatttal-Stadt>», in: *DISP*, no152, Zürich, ETH, NSL, pp.4-14.

Leuenberger Jürg, 2001, "Glattal wohin? - Zum Boom in Glattalstadt", in: Campi Mario, Bucher Franz & Zardini Mirko, *Annähernd perfekte Peripherie: Glattalstadt/Greater Zurich Area*, Basel, Birkhäuser, pp.102-109.

Loderer Benedikt, 2003, «Stadtland – der Untergang des Landes», in: *hochparterre*, no 8, Zürich, Verlag hochparterre, pp.2-6.

Loderer Benedikt, 2002, «Blasius Blauvogel kommt in die Glattstadt», in: *hochparterre*, no6-7, Zürich, Verlag hochparterre, pp.18-25.

Loderer Benedikt, 2001, «Die heimliche Hauptstadt», in: *hochparterre*, no10, Zürich, Verlag hochparterre, pp.14-21.

Loderer Benedikt (gezeichnet Stadtwanderer), 2001, «Glatttalstadt», in: *hochparterre*, no3, Zürich, Verlag hochparterre, p.5.

Meier Urs & Gottschall Walter, 1996, «Neue Stadtquartiere in der "Glattal-Stadt"», in: *SIA-Bulletin*, no35, Zürich, 22.8.1996, pp.27-31.

Meier Urs & Gottschall Walter, 1996, «"Glattal-Stadt": nouveaux quartiers urbains zurichois», in: *Bulletin SIA* no35, 22.8.1996, pp.27-31.



Riegler Florian (Riegler + Rieve Architekten), 2002, *grossraum zuerich – eine arbeit über metropolitane agglomerationen*, Laboreinführung, Sommersemester 2002, Zürich, ETHZ, Architekturdepartement.

Roth Ueli, 1996, «Zentrum Zürich Nord», in: *Schweizer Journal*, no1, St-Gallen, M&T Verlag, pp.21-25.

Roth Ueli, 1994, «Chance Oerlikon 2011/Zürich», in: *DISP*, no116, Zürich, ETH, ORL, pp.20-26.

Schmid Christian, 2003, EPF Zurich GESS, énoncé de cours, dept d'architecture, [www.gess.ethz.ch/lehre/arch.html](http://www.gess.ethz.ch/lehre/arch.html), consulté le 6.6.2003.

Schmid Christian, 1997, «Der Tramvirus», in: Michel Matthias (Hrsg.), *Virusexpress: Rendez-Vous im Überall*, Zürich / Basel, Museum für Gestaltung / Stroemfeld, pp.145-150.

Schweizer Thomas, 2002, «Glattalstadt: eine Stadt für Fussgänger?», in: *Metron Themenheft*, no19, Brugg, Metron, pp.6-9.

Steiger Martin, 1994. «Planification d'ensemble d'Oberhauserriet dans la commune d'Opfikon», in: Ruegg J. et al. (éd.). *Le partenariat public-privé: un atout pour l'aménagement du territoire?*, Lausanne, PPUR, pp.129-138.

Steiger Martin & Meier Urs, 1994, «Die Glattalstadt und ihre Glattalbahn», in: *Bibliographia scientiae naturalis Helvetica*, Bern, SLB, no2078, pp.23-25.

Thierstein Alain, Held Thomas & Gabi Simone, 2003, «Zürich/ Glattal», in: Eisinger Angelus & Schneider Michel (dir.), *Stadtland Schweiz*, Zürich / Basel, Avenir Suisse / Birkhäuser, pp.273-307.

Thierstein Alain, Held Thomas & Gabi Simone, 2003, Zürich/Glattal, in: Eisinger Angelus & Schneider Michel (dir.), *Urbanscape Switzerland*, Zürich/Basel, Avenir Suisse/Birkhäuser, pp.273-307.

Thierstein Alain & Held Thomas, 2003, *Ein Experiment Metropolitan Governance: das Beispiel der Glattal-Stadt und der Flughafenregion Zürich*, Dokumentation der Projektwoche, Zürich, ETH, NSL, NDS Raumplanung.

#### Rapports administratifs et d'aménagement du territoire, de marketing

Akronym GmbH, 2000, *Regionalmarketing Glattal*, Vorstudie Regionalmarketing IG ZUG, im Auftrag der IG ZUG, Uster.

Basler Ernst & Partner, 2001, *Siedlungsentwicklung und Verkehrssteuerung im Glattal*, Zürich, 11.7.2001.

Bildinfarkt, [http://www.bildinfarkt.ch/glow\\_pdf/raum.pdf](http://www.bildinfarkt.ch/glow_pdf/raum.pdf), consulté le 29.11.2002.



Bildinfarkt GmbH, 2000, *Den Puls der Region fühlen. Das Glühen entdecken*. Das Kommunikationskonzept, im Auftrag der IG ZUG, Kloten, 1.12.2000.

Bundesamt für Raumentwicklung, 2003, *Agglomerations-Modellvorhaben*, <http://www.are.admin.ch/are/fr/raum/agglomerationspolitik/index.html>, consulté le 1.12.2003.

Bundeskanzlei (Huber-Hotz Anne-Marie), 2003, *Urbanität und Freiheit durch Planung und Kooperation – zur Agglomerationspolitik in der Schweiz*, Discours lors du Städtetag, Kloten, 5.9.2003.

*glow.das Glattal*, 2002, *Den Puls der Region fühlen. Das Glühen entdecken*. Prospekt. *glow.das Glattal*, [www.glow.ch](http://www.glow.ch), consulté le 29.11.2002.

Kanton Zürich, Amt für Raumordnung und Vermessung, 2001, *Raumplanungsbericht 2001*, Bericht des Regierungsrates an den Kantonsrat vom 24.10, <http://www.richtplan.zh.ch>, consulté le 6.6.2003.

Kanton Zürich, Amt für Raumordnung und Vermessung, 1995, *Kantonaler Richtplan*, <http://www.richtplan.zh.ch>, consulté le 30.8.2004.

Kanton Zürich, Amt für Statistik, <http://www.statistik.zh.ch/raum/>, consulté le 27.8.2004.

Kanton Zürich, Amt für Verkehr, 2003, *Oeffentlicher Verkehr*, <http://www.afv.zh.ch/internet/vd/afv/de/stratlandv/oev.html>, consulté le 1.12.2003.

Kanton Zürich, Kommunikationsabteilung des Regierungsrats, <http://www.sk.zh.ch/internet/sk/de/publikation/imagebroschuere.html>, consulté le 29.8.2004.

Klöti E., 1958, *Zur Regionalplanung Zürich*, Vortrag vom 15. Januar 1958 in Wallisellen anlässlich der Gründungsversammlung der Planungsgruppe Glattal, in: Mitteilungen no 2, Juni 1958, Zürcher Planungsgruppe Glattal.

Planpartner, *Informationsplan Glattalstadt*, Zürich, Stand Juni 2003.

Planpartner, *Landschaftskonzept Hardwald/Glatt*, März 1998.

Roth Ueli, 2001, Glattalstadt / Flughafen Zürich (Zürich Nord): *Ideenskizze für ein Modellvorhaben im Rahmen des Agglomerationsberichtes des Schweizerischen Bundesrats*, Zürich.

RZU, 2000, *Mobilitätsverhalten: Einkaufs- und Freizeitverkehr Glattal*, Zürich, RZU.

SNZ Ingenieurbüro AG (Niederhauser Peter), 2001, *Raum Zürich Nord / Glattal-Stadt, Bericht zur Situation 2000*, Wallisellen, *glow.das Glattal*.



SNZ Ingenieurbüro AG (Niederhauser Peter), 1992, *Zürcher Verkehrsverbund: Neue Trassen des öffentlichen Verkehrs im Mittleren Glattal*, Grundlagenbericht, Zürich, 6.10.1992.

SNZ Ingenieurbüro AG (Niederhauser Peter) & Planpartner (Arbter Roland & Steiger Martin), 1991, *Glattal wohin? Entwicklungsplanung Glattal Bericht 2: Massnahmen*, Zürich 21. Juni 1991, Gemeinden/Städte Dübendorf, Kloten, Opfikon, Wallisellen und Zürcher Verkehrsverbund.

SNZ Ingenieurbüro AG (Niederhauser Peter) & Planpartner (Steiger Martin), 1990, *Glattal wohin? Probleme und Lösungsansätze März 1990*, Gemeinden/Städte Dübendorf, Kloten, Opfikon, Wallisellen und Zürcher Verkehrsverbund.

Stadt Zürich, Grün Stadt Zürich, 2003, *Wettbewerb Glattpark*, Wettbewerbsprogramm und Dokumentation Entwürfe.

Stadt Zürich, Grün Stadt Zürich, 2003, *Freiraumwettbewerb Leutschenbach*, Wettbewerbsprogramm.

Verkehrsbetriebe Glattal & rennhardcom, 2001, *Die Glattalbahn*, Video, 2. Version, 10 Minuten, Glattbrugg/Laupen.

#### Documents internes

Planpartner (Meier Urs), 8.9.1995, *"Glattal-Stadt"*, Notizen für das Referat im World Trade Center Zürich.

Planpartner (Meier Urs), 16.7.1994, *Stadt im Glattal*, Notizen für das Referat an der Reihe Stadtperspektiven: ein urbanistischer Zyklus im Rahmen des KraftWerk-Sommers 94.

Planpartner (Meier Urs), 22.6.1994, *"Bauliche Dichte" in Zentrumsgebieten*, Notizen zu Referat an der ZPG-Delegiertenversammlung.

Planpartner, 1993, Prokifolien Agglomerationsplanung Glattal.

Planpartner (Steiger Martin), 14.8.1991, *Glattal wohin?*, Notizen für die Sondernummer des Stadtanzeigers.

#### Articles de presse

Die Glattalbahn gestaltet ihr Umfeld, NZZ, 27.4.2004

Sonderbeilage Glattal Züspa 2003, NZZ, 24.9.2003

Pragmatismus statt Euphorie im Glattal, NZZ, 28.6.2003

Entwicklung im Glattpark erfordert Geduld, Neue Zürcher Zeitung, 23.3.2003



Deutliches Votum für die Stadtbahn Glatttal, NZZ, 10.2.2003  
 Mehr Strassenbauten statt Glatttalbahn?, NZZ, 9.2.2003  
 Stadtbahn für die Glatttalstadt, NZZ, 8.1.2003  
 SVP gegen Kredit für Stadtbahn Glatttal, NZZ, 6.12.2002  
 Aus Zufälligem Unverwechselbares schaffen, NZZ, 27.12.2001  
 Über Kantonsgrenzen hinaus (Raumplanungsbericht 2001 des Kantons), NZZ, 16.11.2001  
 Die Glatttalgemeinden glühen für ihre Region, NZZ, 23.8.2001  
 Die Unsicherheit ist und bleibt gross, entretien avec Urs Meier, NZZ, 3.5.2001  
 Acht Gemeinden auf dem Weg zur Stadt, NZZ, 22.11.2000

Forscher auf der Spur der Glattal-Stadt, Tages-Anzeiger, 11.7.2003  
 Eine Renaissance der Regionen, Tages-Anzeiger, 11.6.2003  
 Glatttal-City muss zusammenrücken, Tages-Anzeiger, 11.6.2003  
 Ab 2005 wird im Glattpark gewohnt, Tages-Anzeiger, 27.3.2003  
 Siedlung nach innen entwickeln, Tages-Anzeiger, 15.2.2002  
 Die Glatttalstadt will nach oben, Tages-Anzeiger, 23.8.2001  
 Die Glattal-Stadt überrundet Zürich, Tages-Anzeiger, 25.11.1996  
 Die teuerste Wiese Europas, Tages-Anzeiger Magazin, no 46 1987

Nach Glow-Präsidium auch jenes der VBG übernommen, Zürcher Unterländer, 20.6.2003  
 Kantonsratswahlen 2003 (Fragen an KandidatInnen), Zürcher Unterländer, 18.2.2003  
 Bern kürt Glow zum Modell, Zürcher Unterländer, 27.1.2003  
 Schlagabtausch zur Glattalbahn, Zürcher Unterländer, 17.1.2003  
 Zug ist ausgemustert, jetzt wird geheizt, Zürcher Unterländer, 23.8.2001  
 Keine Stagnation: "Volle Pulle drauflos", Zürcher Unterländer, 27.11.1996  
 Eine Struktur im Durcheinandertal, Zürichsee-Zeitungen, 27.1.2003  
 «Glow» wird Modellfall, Zürichsee-Zeitungen, 27.1.2003  
 Neue demokratische Strukturen für Zürich, Zürichsee-Zeitungen, 20.1.2003  
 Die Glattstadt am Verkehrsknotenpunkt, Zürcher Oberländer, 23.11.1996



Das Tram erobert Zürichs Vorstädte, Basler Zeitung, 1.2.2002

Vom Limmat- zum Glatt-Zürich, Aargauer Zeitung, 4.1.1997

Die heimliche Grossstadt, metropol, 6.12.2000

In Zürichs «Nordstadt» wird eifrig die Zukunft geplant, Vaterland, 22.7.1991

Im Monorail durchs Business-Valley, WoZ, 22.12.1989

Der sehnsuchtsvolle Blick in die Weite der Agglomeration, WoZ, 30.3.1988

Zürich Nord – Aschenputtel wird Prinzessin, Stadtblick 7/2003

Oberhauserriet: Grösstes Beziehungspotenzial der Schweiz!, Stadtanzeiger, 28.11.1996

(Zu) harsche Kritik an Planern und Behörden, Anzeiger von Wallisellen, 2.3.1993

Kloten - Mittleres Glattal - Zürich: Entwicklungsprobleme gemeinsam lösen, Anzeiger der Stadt Kloten, 12.9.1991

Von der Landgemeinde zur Stadtregion, Stadt-Anzeiger Opfikon, 19.7.1991

Im «Stadtzentrum» der Flughafen, ETHLife, publié le 19.12.2001, <http://www.ethlife.ethz.ch/articles/tages/GlattalstadtCampi.html>, site consulté le 6.6.2003

Standort mit Potenzial, Magazin Unizürich 1/01 et Bulletin ETHZ 281

Die Peripherie unter der Lupe, ETH-intern, no 6/00-01

### Politique

ss, «Eine Stadtbahn für Zürichs Norden», «Neuralgische Stellen in der Planung der Stadtbahn Glattal», «Wird die Stadtbahn eine Landbahn?», in: *VCS-Zeitung*, Artikelserie, no's 9-11, 2000.

Arbeitsgruppe Zürich Nord, «Safari durch die Wildnis von Zürich Nord», A3-Plakat, 6.10.1990.

FDP Dübendorf, [www.fdp-duebendorf.ch/archiv/positionen\\_r.bernoulli.htm](http://www.fdp-duebendorf.ch/archiv/positionen_r.bernoulli.htm), consulté le 10.6.2003.

Fussverkehr Schweiz, <http://www.fussverkehr.ch/presse/ministudienreise.pdf> (Association suisse des piétons: eine Ministudienreise im Glattal), consulté le 29.11.2002.

Lais Ruedi, *Die Glattalstadt zum Leben erwecken*, [www.lais.ch](http://www.lais.ch), consulté le 10.6.2003.



SP Dübendorf, [www.spzuerich.ch/spduebendorf/Presse/antrittsrede.htm](http://www.spzuerich.ch/spduebendorf/Presse/antrittsrede.htm), consulté le 8.7.2003.

Verein Living, [http://www.stadt-wohnen.ch/stadt\\_living.html](http://www.stadt-wohnen.ch/stadt_living.html), consulté le 10.6.2003.

Zürifüfzgi, <http://www.zuerifuefzg.ch/home.htm>, consulté le 18.12.2003.

Züri Nord Züritag, Juni 1988

#### Promotion immobilière

Allreal, [www.allreal.ch](http://www.allreal.ch), consulté le 1.6.2004.

Früh Immobilien Wallisellen, Im Steinacker Wallisellen, document pdf, disponible sur <http://www.zeitech.ch>, consulté le 10 juin 2003.

Glattpark, [www.glattpark.ch](http://www.glattpark.ch), consulté le 5 juillet 2003.

Karl Steiner AG, [www.steiner.ch](http://www.steiner.ch), [www.andreaspark.ch](http://www.andreaspark.ch), consultés le 1.6.2004.

#### Procès verbaux du Grand-Conseil zurichois (Kantonsrat)

Séance no 173/174 du 18 novembre 2002, pt concept général du trafic.

Séances no 165 et 166 des 18 et 23 septembre 2002, points 23 et 14, concernant le crédit cadre pour une contribution de l'Etat de ZH à la construction de la Glattalbahn ainsi que des mesures d'accompagnement au réseau routier.

Séance no 146 du 13 mai 2002, point 4, concernant l'adoption d'un crédit pour la connexion du Oberhauserriet au réseau d'énergie à distance (Fernwärmeerschliessung).

Séance no 140 du 25 mars 2002, point 8 concernant le rapport d'aménagement du territoire 2001.

Séances no 129 et 125 des 28 janvier 2002 et 17 décembre 2001, points 4 et 6, concernant la mise à disposition des moyens financiers pour une mise en service dans les délais de la Glattalbahn.

Séance no 84 du 2 décembre 1996, point 4, concernant le programme 97 à 99 pour la construction des routes d'Etat.

#### Autres

Quartierverein Oerlikon, [http://www.quartierverein.ch/QV\\_Oerlikon/default.htm](http://www.quartierverein.ch/QV_Oerlikon/default.htm), consulté le 30.8.2004.

Quartierverein Schwamendingen, <http://www.qvs.ch/>, consulté le 29.8.2004.



Quartierverein Seebach, <http://www.zuerich-seebach.ch/infos/geschichte>, consulté le 29.8.2004.

### **5.1.2. Bibliographie générale**

ss, *Le Petit Robert*, Version 1993, Paris, Petit Robert.

ss, *Wahrig*, Version 1997, Gütersloh, Bertelsmann.

ss, *Collins*, Edition, 1998, Glasgow, HarperCollins.

Div., 2000, «Stadt-Landschaft oder Landschafts-Stadt Schweiz», *Archithese* Sondernummer, 30. Jahrgang.

Div., Les Mots de la ville, <http://www.unesco.org/most/p2cityfr.htm>, consulté le 1.6.2003.

Altman Robert, 1993, *Shortcuts*, film long métrage, USA.

Amphoux Pascal (resp.), 1998, *Le Petit Véhicule à l'épreuve de la ville*, rapport de recherche no138, Lausanne, IREC.

ARE – Office fédéral du développement territorial, <http://www.are.admin.ch>, consulté le 26.6.2006.

Ascher François, 1995, *Métapolis ou l'avenir des villes*, Paris, éd. Odile Jacob.

Austin John Langshaw, 1971 [1961], *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil.

Augé Marc, 1992, *Non-lieux: introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil.

Avenir Suisse, <http://www.avenir-suisse.ch>, consulté le 26.6.2006.

Banham Reyner, 1971, *Los Angeles: the Architecture of Four Ecologies*, London, Penguin.

Baqué Dominique, 1998, *La Photographie plasticienne*, Paris, éd. du Regard.

Bideau André, 2000, «De-Typologisierung» (Editorial zum Themenheft), in: *werk, bauen + wohnen*, no3, Zürich, werk-verlag, pp.8-9.

Boeri Stefano et Multiplicity, 2001, «USE: Uncertain States of Europe», in: Fort Francine et Jacques Michel (dir.), *Mutations*, Bordeaux / Barcelone, Ed. Arc-en-Rêve / Actar, pp.338-377.

Boeri Stefano, en entretien avec Baudouin Thierry et Collin Michèle, 2001, La spécificité des villes européennes contre la ville générique, <http://multitudes.samizdat.net>, consulté le 22.7.2005.

Boeri Stefano, Lanzani Arturo, Marini Edoardo, 1993, *Il Territorio che cambia: ambienti, paesaggi, e immagini della regione milanese*, Milano, Abitare Segesta.



- Bordreuil Jean-Samuel, 2000, «La ville desserrée», in: Paquot Thierry, Lussault Michel & Body-Gendrot Sophie, *La ville et l'urbain: l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, pp. 169-182.
- Boutinet Jean-Pierre, 1990, *Anthropologie du projet*, Paris, Presses universitaires de France.
- Brugger Ernst & Schuler Martin, 1983, «Zentren und Peripherien in der Schweiz», in: Lötscher Lienhard (Hrsg.), *Stadtdynamik in der Schweiz*, Basel, Birkhäuser, pp.30-40.
- Bund deutscher Landschaftsarchitekten, 2004, *Planerforum: zwischen Heimat und 'Los Angelesierung': Was bietet die Landschaftsarchitektur?*, Colloque, Zurich.
- Butler Judith, 1999 [1990], *Gender Trouble*, London, Routledge.
- Butler Judith, 1995, «Burning Acts, Injurious Speech», in: Parker Andrew & Sedgwick Eve Kosofsky, *Performativity and Performance*, London, Routledge, pp.197-227.
- Butler Judith, 1993, *Bodies that Matter: on the Discursive Limits of Sex*, London, Routledge.
- Calvet Louis-Jean, 1975, *Pour et contre Saussure*, Paris, Payot.
- Careri Francesco, 2002, *Walkscapes: El Andar como práctica estética/Walking as an aesthetic practice*, Barcelona, Gustavo Gili.
- Choay Françoise, 1994, «Le règne de l'urbain et la mort de la ville», in: Dethier Jean & Guiheux Alain, *La Ville, art et architecture en Europe 1870-1993*, Paris, Centre Pompidou, pp.26-35.
- Choay Françoise, 1980, *La Règle et le modèle: sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme*, Paris, Seuil.
- Choay Françoise, 1965, *L'urbanisme, utopies et réalités*, Paris, Seuil.
- Chombard de Lauwe Paul-Henry, 1982, *La fin des villes*, Paris, Calmann-Lévy.
- Conseil fédéral/ARE - Office fédéral du développement territorial, 2001, *Politique des agglomérations*, Berne.
- Corboz André, 2001b [1983], «Le Territoire comme palimpseste», in: Corboz André, *Le Territoire comme palimpseste et autres essais*. Besançon, Imprimeur, pp. 209-229.
- Corboz André, 2000, «La Suisse comme hyperville», in: *Le Visiteur*, no6, Paris, Société française des architectes, pp.112-129.
- Corboz André, 1990, «Vers la Ville-Territoire», in: div., *Ergänzungen: Ergebnisse der wissenschaftlichen Tagung anlässlich der Einweihung der Ergänzungsbaus der Hochschule Sankt Gallen*, Bern, Paul Haupt, pp.631-635.
- Coulon Alain, 1987, *L'Ethnométhodologie*, Paris, Presses universitaires de France.



- Cros Susanna (coord.), 2003, *The Metapolis Dictionary of Advanced Architecture*, Barcelona, Actar.
- Dafflon Bernard & Ruegg Jean, 2001, *Réorganiser les communes, créer l'agglomération*, Fribourg, éditions universitaires.
- Davis Mike, 1997, *City of Quartz*, Paris, La Découverte.
- De Certeau Michel, 1980, *L'Invention du quotidien: les arts de faire*, Paris, Union générale d'éditions.
- Debarbieux Bernard, 2004, «De l'Objet spatial à l'effet géographique», in: Debarbieux Bernard & Fourny Marie-Christine, *L'Effet géographique: construction sociale, appréhension cognitive et configuration matérielle des objets géographiques*, Grenoble, Maison des sciences de l'homme-Alpes, pp.11-33.
- Debarbieux Bernard & Vanier Martin (dir.), 2002, *Ces Territorialités qui se dessinent*, La Tour d'Aigues / Paris, éd. de l'Aube / Datar.
- Derrida Jacques, 1972, «signature événement contexte», in: Derrida Jacques, *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, pp.365-393.
- Devisme Laurent, 2005, *La ville décentrée*, Paris, Harmattan.
- Diener Roger, Herzog Jacques, Meili Marcel, de Meuron Pierre & Schmid Christian (ETH Studio Basel), 2005, *Die Schweiz – ein städtebauliches Porträt*, Basel, Birkhäuser.
- Donadieu Pierre, 1998, *Campagnes urbaines*, Arles/Versailles, Actes Sud/École nationale supérieure du paysage.
- Dubois-Taine Geneviève (ed.), 2004, *From Helsinki to Nicosia: Eleven Case Studies and Synthesis*, Brussels, European Commission and COST Action C10.
- Dubois-Taine Geneviève, 2002, *Outskirts of European Cities: State of the Art Report*, Brussels, European Commission and COST Action C10.
- Dubois-Taine Geneviève et Chalas Yves (éds.), 1997, *La Ville émergente*, La Tour d'Aigues, Aube.
- Eco Umberto, 1972 [1968], *Einführung in die Semiotik*, München, Fink.
- Eisinger Angelus, 2004, «Zwischenstation», in: *werk, bauen + wohnen*, Zürich, werk-Verlag, pp.62-63.
- Eisinger Angelus & Schneider Michel (Hg.), 2003, *Stadtland Schweiz*, Zürich / Basel, Avenir suisse / Birkhäuser.
- Engelmann Peter (Hrsg.), *Postmoderne und Dekonstruktion*, Stuttgart, Reclam.
- Fetzer Fanni, 2003, «Wo, bitte, gehts hier zur Stadtgrenze», in: *du*, no742, Zürich, TA-Media, pp.87-91.



- Fishman Robert, 1987, *Bourgeois Utopia: the Rise and Fall of Suburbia*, New York, Basic Books.
- Fort Francine et Jacques Michel (dir.), 2001, *Mutations*, Bordeaux / Barcelone, Arc-en-Rêve / Actar.
- Foucault Michel, 1971, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- Foucault Michel, 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- Gantenbein Köbi (Jakobsnotizen), 2002, «Passionskalender», in: *hochparterre*, no4, Zürich, verlag hochparterre, p.7.
- Garreau Joel, 1992, *Edge Cities. Life on the New Frontier*, New York, Anchor Books.
- Giddens Anthony, 1991, *Modernity and Self Identity*, Cambridge, Polity Press.
- Giddens Anthony, 1990, *The Consequences of Modernity*, Cambridge, Polity Press.
- Ghorra-Gobin Cynthia, 1997, *Los Angeles: le mythe américain inachevé*, Paris, CNRS.
- Goffmann Erving, 1959, *The Presentation of Self in Everyday Life*, Garden City/New York, Doubleday Anchor Books.
- Goldberg Roselee, 2001, *La Performance: du futurisme à nos jours*, Paris, éd. Thames & Hudson.
- Gottmann Jean, 1961, *Megalopolis: The Urbanized Northeastern Seaboard of the United States*, New York, The Twentieth Century Fund.
- Grosjean Bénédicte, 2003, «Généalogie urbaine d'un village du Brabant (pour une histoire diffuse de la grande ville)», in: *Le Visiteur*, no10, Paris, Société française des architectes, pp.68-97.
- Healey Patsy, 1997, *Collaborative Planning: Shaping Places in Fragmented Societies*, Houndmills, Macmillan.
- Jencks Charles, 1977, *The Language of Post-Modern Architecture*, London, Academy.
- Koch Michael, 2000, «Neuland Neu-Stadt: Erinnerungen an Zukünfte der Stadt in der Schweiz», in: *werk, bauen + wohnen*, no7/8, Zürich, werk-verlag, pp.20-23.
- Koolhaas Rem, en entretien avec Chaslain François, 2001a, «Face à la rupture», in: Fort Francine et Jacques Michel (dir.), *Mutations*, Bordeaux / Barcelone, Ed. Arc-en-Rêve / Actar, pp.758-799.
- Koolhaas Rem et Harvard Project on the City, 2001b, «Pearl River Delta», in: Fort Francine et Jacques Michel (dir.), *Mutations*, Bordeaux / Barcelone, Arc-en-Rêve / Actar, pp.280-337.
- Koolhaas Rem et Harvard Project on the City, 2001c, «Lagos», in: Fort Francine et Jacques Michel (dir.), *Mutations*, Bordeaux / Barcelone, Arc-en-Rêve / Actar, pp.650-720.



- Koolhaas Rem & Mau Bruce, 1995a, *S, M, L, XL*, Rotterdam, 010 Publishers.
- Koolhaas Rem, 1995b [1994], «The Generic City», in: Koolhaas Rem & Mau Bruce, *S, M, L, XL*, Rotterdam, 010 Publishers, pp.1238-1264.
- Koolhaas Rem, 1995c, «Atlanta», in: Koolhaas Rem & Mau Bruce, *S, M, L, XL*, Rotterdam, 010 Publishers, pp. 832-859.
- Lamizet Bernard & Sanson Pascal, 1997, *Les Langages de la ville*, Marseille, éd. Parenthèses.
- Lane Gilles, 1971, «Introduction», in: Austin John Langshaw, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil.
- Latham Alan & Conradson David, 2003, «Guest Editorial», in: *Environment and Planning A*, vol.35, London, pp.1901-1906.
- Latour Bruno, 2001, *L'Espoir de Pandore*, Paris, La Découverte.
- Latour Bruno, 1999, *Politiques de la nature: comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte
- Latour Bruno, 1991, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte.
- Latour Bruno & Woolgar Steeve, 1988 [1979], *La Vie de laboratoire*, Paris, La Découverte.
- Lavedan Pierre, 1959, *Géographie des villes*, Paris, Gallimard.
- Lefebvre Henri, 1974, *La Production de l'espace*, Paris, Anthropos.
- Lévy Jacques & Lussault Michel (dir.), 2003, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- Lineburger Christopher & Lockwood Charles, 1986, «How Business in Reshaping America», in: *The Atlantic Monthly*, no 4, vol. 258, pp.43-52; [www.theatlantic.com/issues/95nov/malls/howbiz.thm](http://www.theatlantic.com/issues/95nov/malls/howbiz.thm), consulté le 4.9.2003.
- Lorimer Hayden, 2005, «Cultural Geography: the busyness of being 'More-than-Representational'», in: *Progress in Human Geography*, no29, Biggleswade, Hodder Arnold, pp.83-94.
- Lynch David, 2001, *Mulholland Drive*, film long métrage, USA.
- Lynch David, 1997, *Lost Highway*, film long métrage, USA.
- Lynch Kevin, 1960, *The Image of the City*, Cambridge, MIT Press.
- Lyotard Jean-François, 1979, *La Condition postmoderne*, Paris, Minuit.
- Mairie de Sartrouville, <http://www.ville-sartrouville.fr/>, consulté le 5.8.2004
- Mairie de Thionville, <http://www.mairie-thionville.fr/>, consulté le 5.8.2004.



Marot Sébastien, 1997, «Introduction», in: Marot Sébastien, Webber Melvin, & Guillot Xavier (dossier sur Melvin Webber), *Le Visiteur*, no3, Paris, Société française des architectes, pp.103-180.

Marot Sébastien, 1995, «L'alternative du paysage», in: *Le Visiteur*, no1, Paris, Société française des architectes, pp.52-79.

Métropole Suisse (Association) (éd.), 2002, *Charte pour l'avenir d'une Suisse urbaine*, Zurich.

Mondada Lorenza, 2000, *Décrire la ville: la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos.

Mumford Lewis, 1965 [1960], «Paysage naturel et paysage urbain», in: Choay Françoise, 1965, *L'urbanisme, utopies et réalités*, Paris, Seuil, pp. 359-366.

Mumford Lewis, 1964 [1961], *La cité à travers l'histoire*, Paris, Seuil.

Nash Catherine, 2000, «Performativity in Practice: some Recent Work in Cultural Geography», in: *Progress in Human Geography*, no24, Biggleswade, Hodder Arnold, pp.653-664.

Oatley Nick, 2001, «L'Apparition de l'*Edge (of) City*: quels mots pour les 'nouveaux' espaces urbains», in: Rivière d'Arc Hélène (éd.), *Nommer les nouveaux territoires urbains*. Paris, Editions Unesco (MOST) et Maison des sciences de l'homme, pp.17-38.

Oswald Franz & Zuppinge Urs, 2004, *Helvétie-Cité*, Zurich, vdf-Hochschulverlag ETH.

Oswald Franz & Baccini Peter, 2003, *Netzstadt*, Basel, Birkhäuser.

Oswalt Philipp (Hrsg.), 2004, *Schrumpfende Städte, Band 1. Internationale Untersuchung*, Ostfildern-Ruit, Hantje Cantz.

Ostrowetsky Silvia, 1983, *L'imaginaire bâtisseur: les villes nouvelles françaises*, Paris, Librairie des Méridiens.

Paquot Thierry, 1999, «Le paysage urbain, l'écoumène de la modernité», in: Younès Chris, *Ville contre-nature*, Paris, éd. la Découverte, pp.154-174.

Parker Andrew & Sedgwick Eve Kosofsky, 1995, *Performativity and Performance*, London, Routledge.

Patton Cindy, 1995, «Performativity and Spatial Distinction: the End of Aids Epidemiology», in: Parker Andrew & Sedgwick Eve Kosofsky, *Performativity and Performance*, London, Routledge, pp.173-196.

Peirce Charles A., 1978 [env. 1890], *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil.

Piveteau Jean-Luc, 1983, «Industrialisation et urbanisation de la Suisse depuis 1780», in: Lötscher Lienhard (Hrsg.), *Stadtdynamik in der Schweiz*, Basel, Birkhäuser, pp.26-29.



Price Cedric, im Gespräch mit Oswalt Philipp, 1998, «Die Freude am Unbekannten», in: Prigge Walter (Hrsg.), *Peripherie ist überall*, Dessau/Frankfurt, Bauhaus-Stiftung/Campus, pp.330-337.

Rivière d'Arc Hélène (éd.), 2001, *Nommer les nouveaux territoires urbains*. Paris, Editions Unesco (MOST) et Maison des sciences de l'homme.

Rossi Aldo, 1995 [1966], *L'Architettura della città*, Torino, CittàStudiEdizioni.

Rossi Angelo & Torricelli Gian-Paolo, 2004, «La 'nuova' Lugano», in: *DISP*, no 157, Zürich, ETHZ, NSL, pp.23-24.

Roux Jean-Michel, 1997, «Un territoire innommable», in: *Poiesis architecture*, no6, pp.65-70.

Rowe Colin & Koetter Fred, 1978, *Collage City*, Cambridge, MIT Press.

Salomon Cavin Joëlle, 2005, *La Ville, mal aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires.

Sassen Saskia, 1991, *The Global City*, Princeton, University Press.

Schechner Richard, 1993, *The Future of Ritual*, London, Routledge.

Schechner Richard, 1987, «Victor Turner's Last Adventure», in: Turner Victor, *The Anthropology of Performance*, New York, PAJ Publications, pp.7-19.

Schieffelin Edward L., 1998, «Problematizing Performance», in: Hughes-Freeland Felicia, *Ritual, Performance, Media*, London, Routledge, pp.194-207.

Searle John R., 1992 [1983], *Déconstruction ou le langage dans tous ses états*, Combas, éclat.

Searle John R., 1991 [1977], *Pour réitérer les différences: réponse à Derrida*, Combas, éclat.

Searle John R., 1979, *Expression and Meaning. Studies in the Theory of Speech Acts*, Cambridge, Cambridge University Press.

Secchi Bernardo, 2004, «La Ville européenne contemporaine et son projet», in: Chalas Yves (dir.), *L'Imaginaire aménageur en mutation*, Paris, L'Harmattan, pp.121-153.

Secchi Bernardo, 1992, «Urbanistica descrittiva», in: *Casabella*, no 588, pp.23-24.

Sernini Michele, 1988, *La città disfatta*, Milano, Franco Angeli.

Sieverts Boris (Büro für Städtereisen), <http://www.neueraeume.de/start.htm>, consulté le 6.4.2005.

Sieverts Boris, 2002a, «Zehn Reiseempfehlungen zur Entdeckungen der B1», in: Koch Michael, Sander Henrik & Wachten Kunibert, *Stadtraum B1: Visionen für eine Metropole*, Wuppertal, Lehrstuhl für Städtebau, pp.14-17.



Sieverts Boris, 2002b, «Cologne, notes sur la rive aveugle», in: *Le Visiteur*, no8, Paris, Société française des architectes, pp.40-53.

Sieverts Thomas, 2001, *Fünfzig Jahre Städtebau*, Stuttgart / Leipzig, Hohenheim Verlag.

Sieverts Thomas, 2000, «Zwischenstadt: zum Stand der Dinge», in: *Archithese*, Sondernummer: Stadt-Landschaft oder Landschafts-Stadt Schweiz. no 30, pp. 6-10.

Sieverts Thomas, 1997, *Zwischenstadt: zwischen Ort und Welt, Raum und Zeit, Stadt und Land*, Braunschweig / Wiesbaden, Vieweg Verlag.

Söderström Ola, 2000, *Des images pour agir: le visuel en urbanisme*, Lausanne, Payot.

Söderström Ola, Cogato Lanza Elena, Roderick Lawrence & Gilles Barbey, 2000, *L'Usage du projet: pratiques sociales et conception du projet urbain et architectural*, Lausanne, Payot.

Soja Edward W., 2000, *Postmetropolis: Critical Studies of Cities and Regions*, Malden, Blackwell Publishers.

Soja Edward W., 1996, *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*, Malden, Blackwell Publishers.

Soja Edward W., 1989, *Postmodern Geographies: the Reassertion of Space in Critical Social Theory*, London, Verso.

Somol Robert E. & Dean Penelope, 2003, «Endless Orange», in: *trans- (Transscape)*, Zürich, ETH/Architekturdepartement, no 11, pp.84-93.

Stadt Darmstadt, <http://www.proregio-darmstadt.de/>, consulté le 5.8.2004.

Stadt Ingolstadt, <http://www.ingolstadt.de/>, consulté le 5.8.2004.

Strebel Ignaz, 2003, *Die Verwissenschaftlichung der Stadt*, Dissertation, Universität Freiburg, geografische Einheit.

Swissgeo, <http://www.swissgeo.ch>, consulté le 1.8.2004.

Tarantino Quentin, 1994, *Pulp Fiction*, film long métrage, USA.

Thrift Nigel, 2003, «Performance and...», in: *Environment and Planning A*, vol.35, London, pp.2019-2024.

Thrift Nigel, 1996, *Spatial Formations*, London, SAGE.

Torres David, 2000, «Francis Alÿs, simple passant», in: *Artpress*, no263, Paris, éd. Artpress, pp.18-23.

Turner Victor, 1987, *The Anthropology of Performance*, New York, PAJ Publications.

Venturi Robert, Scott Brown Denise & Izenour Steven, 1972, *Learning from Las Vegas*, Cambridge, MIT Press.



Venturi Robert, 1966, *Complexity and Contradiction in Architecture*, Cambridge, MIT Press.

Violeau Jean-Louis, 2002, «Du panoptisme aux réseaux; Foucault et les architectes», in: *Parpaings*, no32, Paris, Jean-Michel Place, pp.22-23.

Warner Sam Bass, 1972, *The Urban Wilderness: a History of the American City*, New York, Harper.

Webber Melvin, Marot Sébastien & Guillot Xavier, 1997, dossier sur Melvin Webber, in: *Le Visiteur*, no3, Paris, Société française des architectes, pp.103-180.

Webber Melvin, 1996 [1964], *L'urbain sans lieu ni bornes*, La Tour d'Aigues, éd. de l'Aube.

Werlen Benno, 2000, *Sozialgeographie: eine Einführung*, Bern, Paul Haupt.

Werlen Benno, 1995, *Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag.

Werlen Benno, 1986, *Handlungstheoretische Sozialgeographie*, Universität Freiburg, Philosophisch-Historische Fakultät.

Widmer Jean, 1986, *Langage et action sociale: aspects philosophiques et sémiotiques du langage dans la perspective de l'ethnométhodologie*, Fribourg, éditions universitaires.

Zardini Mirko, 1996, *Paesaggi ibridi*, Milano, Skira Editore.



## 5.2. Glossaire des toponymes et événements

Arbeitsgruppe Züri Nord	Association fondée dans les années 1980 par des membres des partis socialiste et écologiste et des indépendants des communes et arrondissements onze et douze* de Zurich. Elle défend des positions écologistes en matière de développement territorial et s'engage pour une collaboration plus intense et plus responsabilisante entre les municipalités.
Aire centrale	Principe du Plan directeur cantonal zurichois de concentrer le développement territorial sur onze aires centrales. Trois d'entre elles se situent dans le périmètre de la Glattalstadt.
Arrondissements (Kreise) 11 et 12	Les quartiers de Affoltern, Oerlikon, Seebach et Schwamendingen. Ils font partie de la ville de Zurich, mais en sont séparés du point de vue topographique.
Atterrissages sud	Suite à la résiliation du contrat d'États entre l'Allemagne et la Suisse régulant les droits de survol et d'attente dans l'espace aérien allemand pour les atterrissages à l'aéroport de Zurich-Kloten, <i>Unique Airport</i> , la société d'exploitation, s'est vue obligée d'augmenter des atterrissages depuis le sud et l'est (à l'ouest les conditions topographiques empêchent des atterrissages), à partir d'octobre 2003. Depuis ce moment, les nuisances sonores ont passablement augmenté non seulement dans les proximités de l'aéroport, mais aussi en ville de Zurich et sur la Côte d'or (la rive droite huppée du lac de Zurich). Une polémique très vive s'est déclenchée autour du sujet. Des changements concrets et organisés ne sont pas en vue pour le moment. Alors que les défenseurs d'un grand aéroport misent sur sa croissance et espèrent que les atterrissages depuis le nord peuvent être pratiqués comme auparavant, les opposants tiennent à imposer un flafond limitant le nombre annuel des atterrissages.
Effet de Bilbao	Une intervention majeure par l'implantation du musée Guggenheim en 1997 a permis à la ville de Bilbao de se renouveler. Le maître d'oeuvre cherchait un site à révocation européenne. Le choix de Bilbao a fait connaître cette ville dans tout le continent et fait venir des masses de touristes depuis l'ouverture du musée. Autrefois une ville prospère, la crise de l'industrie lourde dès les années 1970 a fait de Bilbao une ville avec passablement de difficultés économiques et sociales.
EPFZ	École polytechnique fédérale de Zurich. Son département d'architecture contient le NSL*.
Giessen-Areal	Site industriel en voie de reconversion situé à Dübendorf.
Glattalbahn	Projet de liaison de tram rapide dans la vallée de Glatt. Il s'agit d'un tram du point de vue du véhicule et de sa technique de motorisation. La <i>Glattalbahn</i> circulera en site propre et presque toujours en surface. Les arrêts sont plus distants par rapport à une ligne de tram classique (cf. site web VBG). La mise en service de cette ligne est prévue pour 2007 et s'échelonnnera jusqu'en 2010 si l'ensemble du projet est réalisé.
Glattpark	voir Oberhauserried.
Glattzentrum	Centre commercial ouvert au milieu des années 1970. Il se trouve dans la zone industrielle de Wallisellen, à proximité de Schwamendingen. C'est le plus grand centre commercial de Suisse en termes de chiffre d'affaire.
glow.das Glattal	Appellation et label pour la collaboration intercommunale et label pour la promotion économique des huit communes concernées.
Grounding	Le 1er octobre 2001, la compagnie aérienne Swissair, en manque de liquidités, ne peut plus payer le carburant pour ses avions. Le démontage économique et la restructuration de la compagnie vont de pair avec ceux d'une icône de la qualité et de la richesse suisse. L'impact économique négatif pour la vallée de la Glatt qui héberge énormément d'entreprises liées à l'aviation est énorme.
Hardwald	Forêt entourée par les communes de glow et le projet de la Stadtbahn. Cinq communes se partagent son territoire. Il a été l'objet d'un concept d'évolution du paysage (Planpartner 1998).
Helvét-Cité	Campagne de valorisation et de collaboration des villes qui ont accueilli la manifestation Expo.02 après la fin de cette dernière (cf. Oswald & Zuppinger 2004).
IG ZUG	Organisme intercommunal dans la vallée de la Glatt précédant <i>glow.das Glattal*</i> .
Leutschenbach	Quartier au nord d'Oerlikon, territoire de la ville de Zurich. Il est caractérisé par des bâtiments commerciaux, des services et des dépôts. Un nouveau schéma directeur a été élaboré en 1999 qui vise une densification du bâti et une augmentation du logement. Ce programme est accompagné d'une requalification des espaces publics.
Limmattal	Vallée fluviale à l'ouest de la ville de Zurich et deuxième région d'urbanisation récente au sein de l'aire métropolitaine.
Milchbuck	Lieu situé sur la moraine entre la vallée de la Limmat et la vallée de la Glatt. Constituant un col c'est la frontière topographique et imaginaire entre la ville traditionnelle de Zurich et ses quartiers de banlieue au Nord.
NSL	Netzwerk Stadt Landschaft: une unité de travail au sein du département d'architecture de l'EPFZ* qui remplace l'ancien ORL (Institut für Orts-, Regional- und Landesplanung). Une dizaine de chaires d'orientations très différentes participent de cet organisme, allant du projet architectural jusqu'au management territorial.



Oberhauserried	Un terrain de presque 70 hectares sur le territoire de la ville d'Opfikon-Glattbrugg, mais voisin de Zurich. La ville de Zurich est propriétaire principal. Des projets de construction existent depuis bientôt 50 ans. A l'origine le terrain était classé en vue de l'éventuelle réalisation d'un port de marchandises (on prévoyait de rendre navigable la Glatt et le Rhin en amont de Bâle pour desservir Zurich en bateau). Dans les années 1980 on y prévoyait un ensemble tertiaire. Aujourd'hui le plan directeur approuvé (dénommé Glattpark*) propose une mixité d'activités (habitat, tertiaire, services) et un tiers de la surface est consacré à un parc. Si les premières autorisations de construire ont été délivrées juste avant le début des atterrissages sud*, la nuisance sonore sur le site dépasse aujourd'hui les seuils acceptables. Pour l'instant les constructions n'ont toujours pas commencé.
Planpartner	Agence d'urbanisme et d'aménagement du territoire basée à Zurich et mandaté pour le suivi des dossiers de la ZPG*
Projets d'agglomération	Depuis deux ans, la confédération (par l'Office du développement territorial) finance des projets modèles dans un contexte d'agglomération urbaine. Trois d'entre eux concernent la vallée de la Glatt dont deux qui se situent à l'échelle de l'aire métropolitaine zurichoise et un qui concerne les communes de <i>glow.das Glattal</i> *.
RZU	Regionalplanung Zürich und Umgebung: Association créée par le canton et la ville de Zurich, opérant comme organe de recherche, d'information et d'appui en matière d'aménagement du territoire.
Stadtbahn Glattal	Désignation précédente de la Glattalbahn*.
VBG	Verkehrsbetriebe Glattal: société de transports publics chargée de l'exploitation de la Glattalbahn*.
UDC	Union démocratique du centre. Parti de la nouvelle droite populiste.
Unique Airport	Nom de la société d'exploitation de l'aéroport de Zurich-Kloten, son ancienne dénomination. C'est le seul aéroport de Zurich et l'aéroport le plus important de la Suisse. Cet aéroport a un autre statut que ceux de Genève et de Bâle, à vocation régionale (au sol) et aux destination européennes). (Par ailleurs, les deux aéroports en question sont bi-nationaux.)  Selon les dires, Unique Airport menait dans les années 1990 le projet de devenir un des cinq aéroports-hubs les plus importants d'Europe, capable de concurrencer Londres, Paris, Francfort, Amsterdam et Rome. D'après les Rankings actuels, Unique Airport figure entre le quinzième et le vingtième rang et espère pouvoir maintenir une position dans la deuxième gamme des aéroports (hub à vocation européenne et avec des destinations intercontinentales). Certains craignent qu'un flafonnement des atterrissages* ferait de Unique Airport un aéroport de troisième catégorie, à vocation européenne uniquement.
Zentrum Zürich Nord ZZN	Anciens sites industriels au nord de la gare d'Oerlikon, un territoire d'environ 60 hectares. En reconversion depuis 1991, des logements, des activités tertiaires et des commerces s'y installent. Dans sa structure orthogonale et son architecture urbaine, quatre parcs sont intégrés. Aujourd'hui environ deux tiers sont déjà réalisés. Investissements totaux: 1 milliard. Futurs habitants prévus: plus de 5'000.
ZPG	Zürcher Planungsgruppe Glattal: association faitière des communes en matière d'aménagement du territoire.
Zürich West	Désigne l'extrémité ouest du cinquième arrondissement de la ville de Zurich (Escher-Wyss-Platz, Hardturm). Qualifiée d'aire centrale* par le Plan directeur cantonal de 1994. Autrefois vouée aux activités industrielles, il abrite désormais du logement, des activités tertiaire et surtout une offre culturelle et de nightlife qui en fait sa réputation.
Zwicky-Areal	Site industriel en reconversion (habitat groupé) situé le long de la Glatt et sur les territoires des communes de Wallisellen et Dübendorf. Le PLQ a été voté par les deux communes et le projet est souvent cité comme exemplaire en matière de collaboration intercommunale.



### 5.3. Inventaire des expressions «nouveaux territoires»

Cette liste inventarise toutes les expressions relatives aux nouveaux territoires que j'ai rencontrées pendant le travail de ma recherche. Elle ne prétend à aucune exhaustivité. Par ailleurs, elle est liée aux univers de quatre langues seulement; il suffirait d'en rajouter d'autres pour trouver quelques-unes de plus. Les références sont directes là où l'expression peut être attribuée à un auteur-inventeur, indirectes là où un auteur reprend les expressions d'autres. Certaines d'entre elles sont déjà anciennes et, malgré une référence bien établie, reprises aujourd'hui de manière générale. Finalement, les expressions sans références relèvent du langage courant des urbanistes.

Agglo(mération)	
Banlieue	
Campagnes urbaines	Donadieu (1998)
Cité rurale	Max Frisch, selon Corboz 2000
Città diffusa	Indovina, selon Secchi 2004
Città disfatta	Sernini (1988)
Non-Place Urban Realm	Webber 1996
Corapole	Gerosa, selon Corboz 2000
Disurb	Oatley 2001
Edge City	Garreau 1992
Exopolis	Soja 1996
Flexurb	selon Rivière d'Arc 2001
Fringe	selon Rivière d'Arc 2001
Galactic City	Oatley 2001
Generic City	Koolhaas 1995
Hyperville	Corboz 2000
Losangelisierung	BDLA 2003
Métapole	Ascher 1995
Métroplex	Oatley 2001
Métropole froide	Branzi, selon Devisme 2005
Métropole polynucléaire	Bassand, selon Corboz 2000
Multicity / M.City	selon Cros 2003
Neben-City	WoZ 1988
Nébuleuse urbaine	Corboz 2000
Netzstadt	Oswald & Baccini 2003
Non-City	Adell & Capodano, selon Rivière d'Arc 2001
Outer City	Hartshorne & Muller, selon Oatley 2001
Outskirts	Dubois-Taine 2002
Paesaggi ibridi	Zardini 1996
Palimpseste	Corboz 2001a
Patchwork City	Neutelings, selon Cros 2003
Perf City	Somol & Dean 2003
Perimeter City	selon Oatley 2001
Pepperoni-Pizza-Cities	selon Oatley 2001
Postmetropolis	Soja 2000
Postsuburbia	
post-urbain	Choay 1994
Rurburbia	Cros 2003
Scrambled-Egg-City	Price 1998
Siedlungsbrei	
Sprawl	
Superburbia	selon Oatley 2001



Stadt ohne Eigenschaften	Angéil, Lee, Kobler 1996 Titre de la traduction allemande de «The Generic City» (Koolhaas 1995b)
Stadtlandschaft	
Technoburb	Fishman 1987
Technopolis	selon Oatley 2001
Temporärstadt	selon Fetzer 2003
Territoire innommable	Roux 1997
Thirdspace	Soja 1996
Tiers-État du territoire	Marot 1995
Troisième ville	de Portzamparc, selon Devisme 2005
Village urbain/Urban Village	Frisch, selon Corboz 2000; Oatley 2001
Ville archipel	
Ville desserrée	Bordreuil 2000
Ville émergente	Dubois-Taine & Chalas 1997
Ville extensive	Léveillé, selon Corboz 2000
Ville-territoire	Corboz 1990
Zwischenstadt	Sieverts 1997



## 5.4. CV Christian Schubarth

Stauffacherstrasse 16 / 3014 Berne  
e-mil: re4(at)bluewin.ch

Né le 30 octobre 1969

### Formation

2002 - 2006: Doctorand en géographie à l'université de Fribourg  
1999 - 2001: Postgrade «architecture et paysage», Institut d'architecture de l'université de Genève (IAUG)  
1992 - 1996: Diplome en géographie et urbanisme, université de Genève

### Expériences professionnelles

Depuis 2006: Aménageur / chef de projet, IC Infraconsult SA, Berne  
2002 - 2005: Assistant de recherche et d'enseignement, université de Fribourg, chaire de géographie humaine.  
Spécialisations: développement territorial, mobilité. Membre de l'action européenne Cost C10 «Outskirts of European Cities»  
2000 - 2001: Chef de projet expositions, Expo.02, Direction artistique, Neuchâtel  
1997 - 1999: Permanent / secrétaire de rédaction, Centre de la Photographie / Revue images, Genève  
1993 - 1996: Assistant de service (gestion des requêtes), Pro Helvetia, Antenne romande, Genève

### Publications

Schubarth Christian, 2004, «Ville et utopie: introduction au cycle des conférences», in: Iten André (dir.), *Version 2004: SIMcity*, catalogue et DVD d'exposition, Genève / Zurich, Centre pour l'image contemporaine / jrp.  
Schubarth Christian, 2004, «Glattalstadt sous pli», in: Debarbieux Bernard, Fournand Anne, Gillet Alexandre, November Valérie & Rudaz Gilles (éds.), *Objectiver, visualiser, jouer: comment penser et figurer l'espace géographique*, Cahiers géographiques no 5, Genève, dept de géographie, pp. 127-133.  
Ruegg Jean, Schubarth Christian & Auderset Frederic, 2004, *Glat(t)alstadt: nouveau mot ou nouvelle ville?*, Rapport de recherche, action Cost C10, Université de Fribourg, unité de Géographie.  
Ruegg Jean, Koch Michael, Schubarth Christian, Pfister Giauque Barbara, Erbetta Camille, Schumacher Maresa & Roos Daniel, 2004, *Etude de cas: le Pays des Trois Lacs*, rapport de recherche, action Cost C10, Fribourg/ Lausanne/ Zurich, unité de géographie/ CEAT/ Büro Z.  
Ruegg Jean, Koch Michael, Schubarth Christian, Sfar Doris, Schumacher Maresa & Roos Daniel, 2004, *Das obere Limmatthal: Zwischenstadt im Clinch*, Forschungsbericht, Aktion Cost C10, Freiburg/ Lausanne/ Zürich, Geografische Einheit/ CEAT/ Büro Z.  
Ruegg Jean, Schumacher Maresa & Schubarth Christian, 2004, «La Topographie dans l'aménagement du territoire: effet déterminant ou déterministe? », in: *Anthos*, no1, La Chaux-de-Fonds, FSAP, pp.50-53.  
Schubarth Christian, 2003, «Paris Miniature: la modélisation du Paris touristique», in: Fülcher Bernadette & Mozzini Aldo (dir.), *Sightseeing. Wiederbegegnung mit Paris/Rencontrer Paris*, Zürich, edition fink, pp.45-54.  
Koch Michael, Schröder Martin, Schumacher Maresa & Schubarth Christian, 2003, «Die Schattenstadt», in: Eisinger Angelus & Schneider Michel (Hrsg.), *Stadtland Schweiz*, Zürich/Basel, Avenir Suisse / Birkhäuser, pp.236-271.  
Schubarth Christian, 2002, «Paysage urbain: une expression et ses significations», in: *GEA*, no 13, Bellinzona, Associazione dei geografi, pp.16-22.